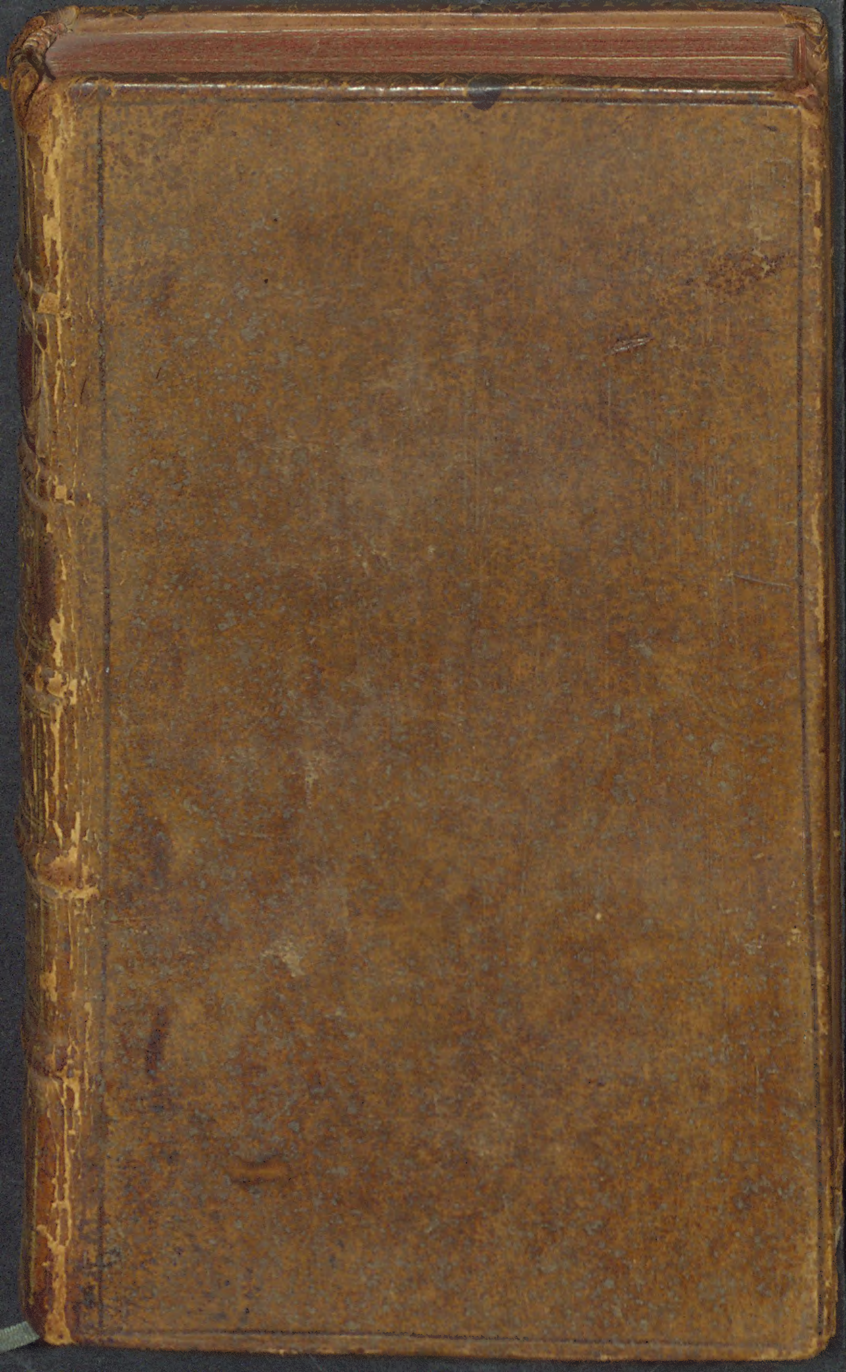
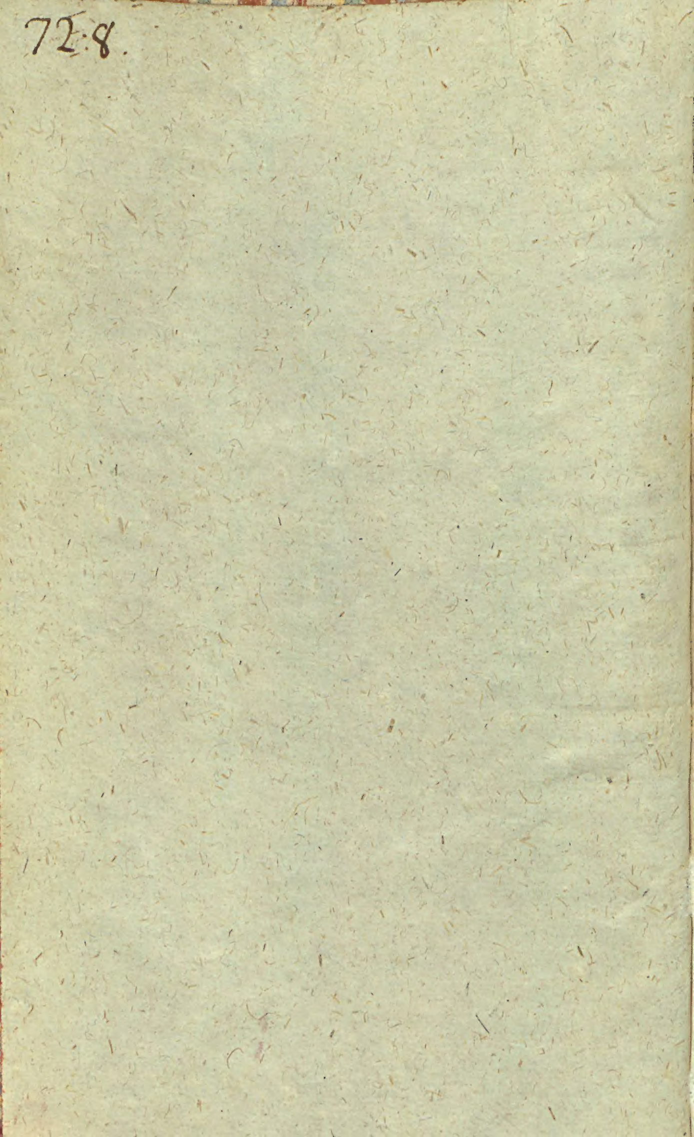
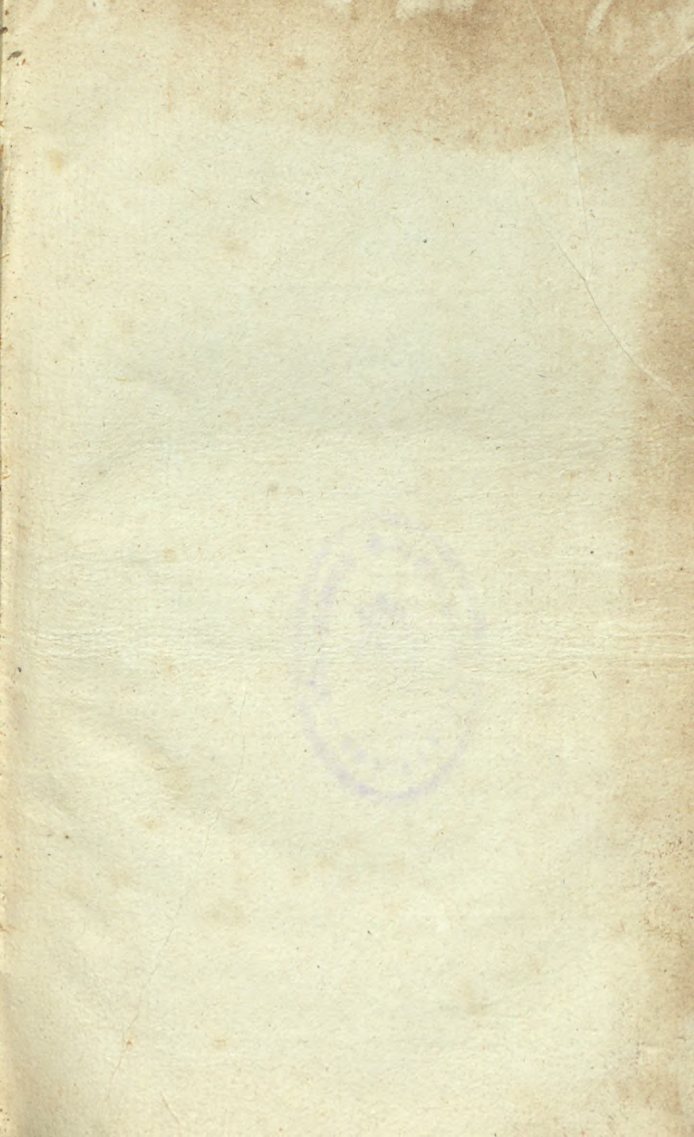
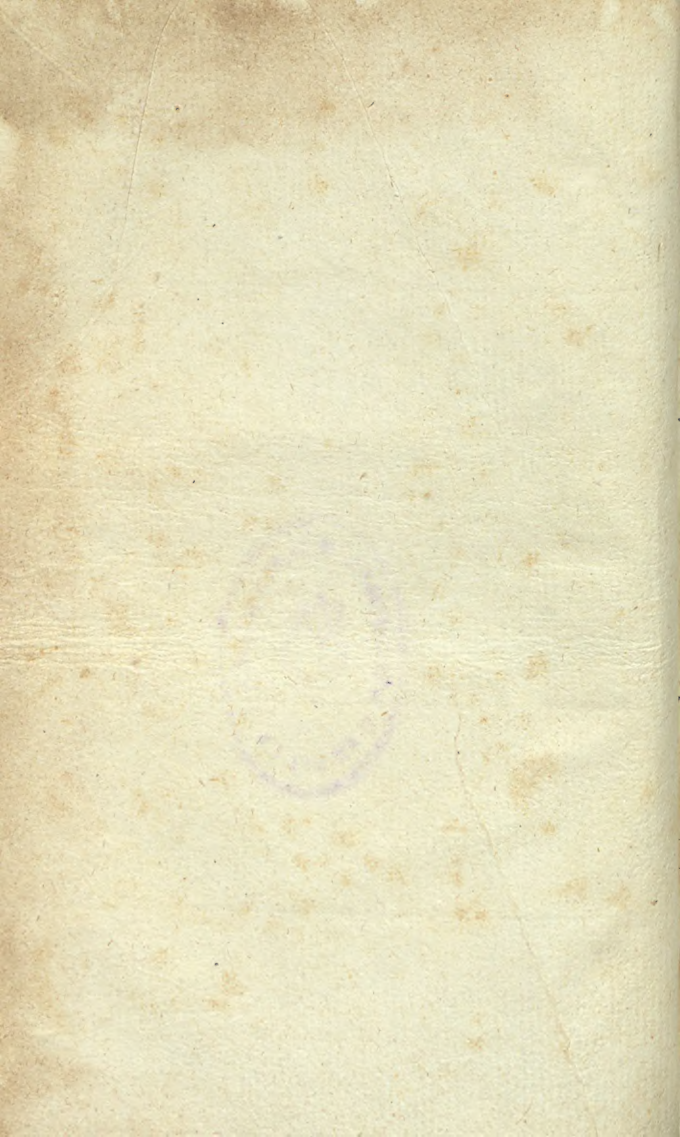







72:8.






BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA


GREGORIUS LETI
HISTORICUS
Natus 29. Maii MDCXXX
Hæc Læti facies, quot sæclum continet annos
Quem solum dicas tot peperisse libros.

# LA VIE
DE
L'EMPEREUR
# CHARLES V.

Traduite de l'Italien de Mr. LETI.

PREMIERE PARTIE,

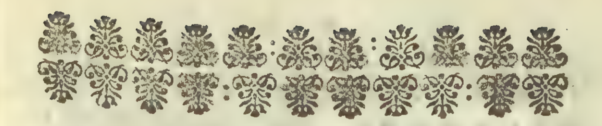
*Enrichie de Figures en Taille-douce.*



A AMSTERDAM.
Chez GEORGE GALLET,



M. DCCII.



A
SON EXCELLENCE
MONSIEUR LE COMTE
DE

# GOESSEN,

Conseiller, Chambellan, & Envoyé Extraordinaire de Sa Majesté Imperiale à Messieurs les Etats Géneraux des Provinces Unies, &c. &c.

MONSIEUR,

*L'Original Italien de cet Ouvrage ayant été dédié par l'Auteur à Monsieur le Comte de Caunits, qui*

 *fai-*

*faiſoit la fonction, que* VÔTRE EXCELLENCE *fait préſentement; nous avons crû ne devoir pas chercher hors de la Cour de Sa Majeſté Imperiale, à qui en offrir la Verſion; & dans cette Cour nous n'aurions pû trouver perſonne à qui la Vie de* CHARLES-QUINT *pût être plus agréable, qu'à* VÔTRE EXCELLENCE. *La grande connoiſſance, que Vous avez des interêts de l'Auguſte Maiſon d'Aûtriche & de l'hiſtoire des Heros qui l'ont élevée au point de grandeur où elle eſt, & l'interêt que vous prenez en tout ce qui la regarde, ne peuvent que vous faire lire avec plaiſir la vie d'un des plus grands Heros qu'elle ait eu. Il eſt vrai qu'on ne peut rien Vous apprendre de nouveau là-deſſus; mais les grandes actions de cet Empereur ont quelque choſe de ſi ſurprenant, & de ſi merveilleux, qu'on ne peut ſe laſſer de les lire & relire. On peut même dire que le temps préſent contribuë en quelque ſorte à cela, & invite tout le monde à lire ce que*

CHAR-

CHARLES-QUINT *fit autrefois en Italie. La guerre, qui vient de s'y ouvrir d'une maniere ſi glorieuſe pour les armes de Sa Majeſté Imperiale, fait que tous ceux qui ont quelque connoiſſance de l'Hiſtoire rappellent dans leur eſprit la mémoire du Grand Empereur, qui y conquit le Milanez & qui le remit à Philippe II. ſon fils, pour paſſer à ſes Succeſſeurs de la Maiſon d'Aûtriche, à laquelle on tâche de l'arracher préſentement. On voit avec étonnement une nation, qui, étant redevable de la meilleure partie de ſa grandeur à cette Maiſon, lui tourne le dos indignement, pour donner tout ce qu'elle en a reçû à une Puiſſance qui avoit été juſqu'à préſent ſa plus formidable ennemie. Mais, ſi l'on peut juger de la ſuite de la guerre, par la premiere campagne, on a ſujet d'eſperer que la Nation Eſpagnole revenant de ſon étonnement, par les heureux ſuccès des entrepriſes de Sa Majeſté Imperiale, rendra à la fin juſtice à une Maiſon à qui elle eſt ſi fort redevable. Le ſort*

*de* CHARLES-QUINT, *& de* FRANÇOIS I. *dans la guerre qu'ils se firent en Italie, revient dans la mémoire de bien des gens, qui se flattent de voir encore le bonheur de* FERDINAND *& de son Petit-fils attaché aux Armées de l'un de leurs plus Illustres descendans. Elles ont remporté de si grands avantages sur les formidables Armées du Grand Seigneur, pendant tant d'années, & fait de si considerables progrès contre cette terrible Puissance, qui croyoit qu'elles n'oseroient lui résister, que l'histoire des siecles passez ne nous apprend peut-être rien de semblable. Elles n'ont domté la fierte Othomanne que par une conduite & une bravoure, qui ont peu d'exemples; & l'on peut esperer que la Puissance, à laquelle on les oppose présentement, éprouvera à son tour qu'on ne doit pas toûjours s'appuyer sur la multitude des soldats & sur la grande dépense, comme elle a fait jusqu'à présent. Le commencement semble être un gage de l'avenir, & les vœux de presque*

*que tous les peuples de l'Europe, qui ſouhaitent que l'on rende à* CESAR *ce qui lui appartient, nous répondent en quelque ſorte d'un heureux dénouëment. Nous prenons la liberté de joindre nos vœux à ceux de tant de nations, & nous ſouhaitons à Sa Majeſté Imperiale & à toute ſon Auguſte Famille tout ce qu'on peut demander au Ciel de plus prétieux pour Elle. Nous prions Dieu qu'il béniſſe les juſtes projets de ſes Géneraux, & les ſages négotiations de ſes Miniſtres. Ayant eu l'honneur de ſaluer* VÔTRE EXCELLENCE, *& l'avantage de recevoir des marques de ſon humeur obligeante; nous avons crû qu'il étoit de nôtre devoir de Vous en remercier publiquement, à la tête d'un Ouvrage de feu Nôtre Pere, qui l'auroit ſans doute fait lui même, s'il avoit vêcu. Il auroit pû mieux que nous apprendre à la poſterité la prudence qui paroît dans toutes vos négotiations, & le zele, que vous faites paroître dans tout ce qui concerne les interêts de Sa Majeſté Imperiale. Mais pour nous,*

*il vaut mieux que nous nous taisions là-dessus, & que nous nous contentions de Vous assurer que nous sommes avec un très-profond respect,*

*MONSIEUR,*

DE VOTRE EXCELLENCE

*Les très-humbles & très-obeissantes servantes*

M. & S. LETI.



## AU

# LECTEUR



IL n'y a point de maladie plus naturelle, ni plus commune parmi les hommes, que la vanité & l'orgueil, puiſque perſonne, ſans exception, hors Jeſus-Chriſt, n'en a jamais été exempt. Cependant ceux qui en ſont le plus infectez, ſavoir les Auteurs, les plus vains, & les plus ambitieux de tous les hommes, (après les Eccleſiaſtiques pourtant) ſont ceux qui s'étudient à en faire paroître le moins, & à contrefaire les agneaux, pendant qu'ils ne ſont que des boucs couverts de cette lepre de la vanité. Comment ſe pourroit-il faire auſſi que les hommes fuſſent exempts de cette maladie de la vanité & de l'ambition, étant deſcendus de nos premiers Peres, qui en ont été ſi atteints? Ce ſeroit une

plaisante nouveauté dans le monde, que les Boucs y devinssent des agneaux, & que moi seul j'eusse le malheur de passer pour un Satyre parmi des agneaux.

Vous savez pourtant, mon cher Lecteur, qu'il y a deux ans & demi que j'ay fait retentir le son harmonieux de la Cymbale de la vanité, & le bruit étourdissant du Tambour de l'ambition, pour vous faire savoir, que j'ay achevé de faire imprimer cent volumes, le fruit de mes veilles & de mes travaux, lors que le siecle alloit finir le cours de ses années. Contentez-vous donc, mon cher Lecteur, qui que vous soyiez agneau, ou satyre, que je fasse retentir aujourd'huy la trompette de l'orgueil, pour faire savoir à tout le monde que j'ay commencé un autre siecle de volumes, par cette Histoire de CHARLES-QUINT. Je suis obligé à ceux qui m'ont inspiré la pensée de le commencer par l'Histoire du plus glorieux Empereur, qui ait été sur mer & sur terre depuis plusieurs siecles.

Je sçai que mes ennemis animez par la rage de se vanger de moi, ou aveuglez par leurs passions, ou empoisonnez par l'envie, me porteront plusieurs coups: mais qui sçait s'il ne se trouvera pas quelque ami qui aura l'honnêteté de dire, *Les paroles de medisance ne sont que du vent. Les cent Volumes de* Leti *sont quelque chose de réël, il y a même déja tant d'années qu'ils sont répandus dans le monde, imprimez, reimprimez, & de plus traduits en plusieurs langues.*

Je me reserve pourtant cet article, *Si toutefois un Auteur, qui a écrit comme j'ay fait, peut se flatter d'avoir des amis.* Je ne parle pas de ceux dont j'ay lavé les playes avec du fiel & du vinaigre, qui sans doute ne profaneront jamais leur amitié jusqu'à me l'accorder. Je dis même que je n'en trouverai point entre ceux, desquels j'ay dit mille biens, & dont j'ay adouci les playes & l'amertume de leurs défauts autant que je l'ai pû; & qui n'ont pas laissé, quoi qu'ils fussent de veritables

Satyres, dans le cœur de contrefaire les agneaux, jusqu'à me faire des ennemis sans aucun sujet.

Quoi qu'il en soit, mon cher Lecteur, voici l'Histoire de l'Empereur Charles-Quint que je vous presente, esperant qu'ayant reçû si favorablement celle du fils, vous ne recevrez pas moins de satisfaction de celle du pere. Je n'y ai rien mis du mien, ayant tout pris des Auteurs contemporains de cet Empereur, qui ont écrit son Histoire generale en ce même temps-là, ou depuis, & particuliérement des François, qui ont eu tant de sujet de parler de cet Empereur, à cause des guerres que François I. & Henry II. ont eu contre ce Prince, savoir *De Thou*, *Mezerai*, *Dupleix*, *Monluc*, & autres. Entre les Italiens je me suis servi de *Guicchardin*, *Campana*, *Summonte*; comme encore de plusieurs Ecrivains d'autres païs que j'ay conferez avec *Sandoval*, *Ulloa*, *Sangro*, & *Regola*, qui ont écrit plus particuliérement l'Histoire de cet Empereur, sur tout les deux premiers, en-

tre

tre ces quatre. J'ay pris plaiſir dans mon travail, à feuilleter plus de cent Auteurs, qui ont voulu s'acquerir de la reputation en faiſant l'Hiſtoire de ce Prince.

Il a fallu neceſſairement faire un choix, & un recuëil de tout cela pour la compoſition d'une Hiſtoire telle que celle-cy. On peut juger de la peine, & du travail, qu'il a fallu eſſuyer pour en venir à bout, ſi on conſidere la peine qu'il y a, de conſulter ſouvent dix, quinze, ou vingt Auteurs ſur un ſeul fait; & il a fallu ſans doute une patience plus grande que celle des Dominicains, qui la portent ſi longue devant & derriere, car celle des P.P. Minimes y auroit été trop courte. Mais ce qui m'a donné le plus de peine, juſqu'à me faire preſque perdre l'eſprit, a été la grande diverſité de ſentimens & d'opinions, que j'ay trouvée, ſouvent même ſur les faits les plus importans, & ſur tout encore les contradictions d'Ulloa & de Sandoval, qui ont écrit l'un après l'autre la vie de Charles-Quint, mais

mais qui ne conviennent presque jamais des faits.

J'ay commencé par rejetter tout ce que la passion a fait dire aux Auteurs François, qui pour soûtenir les interests de François I leur Roy, ont érigé ses défauts en vertus, & au contraire, ont fait des plus belles qualitez de Charles Quint des défauts. J'ay rejetté aussi par la même raison ce que les Auteurs Espagnols, ou partisans de la Maison d'Aûtriche, avoient dit de François I. gens qui ont avili les plus grandes qualitez de ce Prince, & de Henry II. son fils, pour relever davantage, je ne dirai pas seulement les belles qualitez de Charles-Quint, mais même ses défauts. Ainsi m'éloignant de la passion des uns & des autres, j'ay suivi le plus grand nombre & parlé des défauts & des belles qualitez de chacun, selon la verité.

Je me suis encore abstenu de me servir de l'art des Panegyristes & des faiseurs d'éloges, quand j'ay parlé des actions les plus considerables, & j'en ai

ai parlé naturellement & ſans excès. Il eſt vrai, que j'ay trouvé tant d'actions extraordinaires, grandes, heroïques: & d'évenemens ſurprenans & incroyables par leurs circonſtances, que quoi que j'en parle avec retenuë, naturellement & hiſtoriquement, on ne laiſſera peut être pas de croire, que ce ſont des flatteries & des éloges. Je prie mon Lecteur d'être perſuadé, que je n'ai gardé aucunes meſures avec perſonne, dans la compoſition de cet Ouvrage, qu'aucune conſideration ne m'a empêché de dire la verité, & que je n'ai eu d'autre but en la compoſant, que de rendre ſervice au public, & de me maintenir dans la reputation d'*Hiſtorien deſintereſſé*, que je me ſuis aquiſe par l'Hiſtoire de Philippe II. fils de Charles-Quint.

Mais quoi qu'aucune conſideration ne m'ait porté à ſortir du chemin de la verité de l'Hiſtoire, je n'ai pourtant pas laiſſé de parler de certains évenemens, & actions de pluſieurs perſonnes, qui ont mal réüſſi au ſervice de ce Prince, avec diſcretion & menagement, & de cacher ou

ou taire plusieurs choses qui auroient pû faire du tort à plusieurs familles, qui sont descendues de ces personnes; ce que l'on auroit pû dire contre ces gens-là, ne servant de rien à l'Histoire de Charles Quint.

Au reste, je prie mon Lecteur d'être persuadé, que je n'ay rien oublié dans cette Histoire de tout ce que les autres Historiens ont écrit sur la vie & les actions de cet Empereur, que j'ay ou abregées, ou étendues selon que je l'ay crû necessaire; j'ay seulement lié les matieres ensemble selon l'usage du temps, en telle maniere, qu'il ne semblera pas que cette Histoire ait esté tirée de celle de *Sandoval*, d'*Ulloa*, ou d'autres Auteurs.

Par le Conseil d'un Prince, pour les ordres duquel j'ay toute la déference possible, & qui a tout pouvoir sur moy, & de l'avis d'un autre homme de grand merite, & pour lequel j'ay une consideration très-particuliere, j'ay entrepris un autre Ouvrage, des plus penibles, mais aussi, comme je crois, des plus necessaires que l'on ait jamais fait; s'il m'est

m'eſt permis de m'exprimer ainſi. Il eſt vray, que dans le ſiecle paſſé, ou qui va bien-toſt finir, on a écrit plus d'Hiſtoires, de Memoires, de Mercures, & choſes ſemblables, qu'on n'en a écrit dans les trois ſiecles précedens, au moins depuis l'invention du noble art de l'Imprimerie, car il y en a à milliers. Il y en auroit pourtant au double ſi chacun avoit autant écrit que moy. Mais à quoi ſervent, (m'écrivoit cet honnête homme de la part du Prince ſon maître) à quoi ſervent ce nombre infini d'Hiſtoires? A remplir les Bibliotheques, mais non pas à rendre les gens plus ſavans, car la patience de Job s'épuiſeroit à en faire ſeulement le catalogue; de ſorte qu'à cauſe de cette multitude innombrable de livres, les plus curieux & les plus ſavans, ſavent bien les livres qu'ils ont, mais non pas ce qu'ils contiennent, & ce qui ſeroit neceſſaire de ſavoir.

J'ay donc reſolu, de faire avec tout le ſoin & toute l'exactitude poſſible, un abrégé, & comme la quinteſſence de tout ce qui a été écrit, par Siri dans

ſon

ſon Mercure, & dans ſes Memoires ſecrets, par Nani, Bruſſoni, Gualdo, & Primi; comme auſſi de tous les Memoires, ou Mercures François composez par une infinité d'Ecrivains de ce ſiecle, & de ce que j'ay eſcrit moy-même dans toutes mes Hiſtoires & particulierement dans mon *Teatro Gallico*. Mon ouvrage contiendra ſix tomes, in 12. de trente fueuilles chacun d'un caractere tel que celui de cette Hiſtoire, & chaque tome ſera diviſé en cinq livres. On y raportera tous les évenemens année par année à commencer depuis 1601. juſqu'à la fin de 1700.

Tout y ſera raporté, clairement & diſtinctement, plus ou moins abregé ſelon que les matieres le requerronr, & que je le jugerai neceſſaire. Mon lecteur ſe peut aſſûrer, qu'il trouvera dans cet ouvrage de quoi ſe raffraîchir la memoire ou aprendre tout ce qui s'eſt paſſé dans ce ſiecle, pour en pouvoir diſcourir dans les compagnies, & les occaſions, ſans ſe rompre la teſte à lire des montagnes de livres d'une ſi grande longueur,

que

que souvent, on a oublié le commencement d'une matiere avant que l'on en soit à la fin: & comme cet ouvrage (selon toutes les apparences) sera le dernier que je donnerai au public (en laissant plusieurs de postumes) je tâcherai de faire en sorte qu'on puisse dire que *finis coronat opus*, *la fin couronne l'œuvre.*

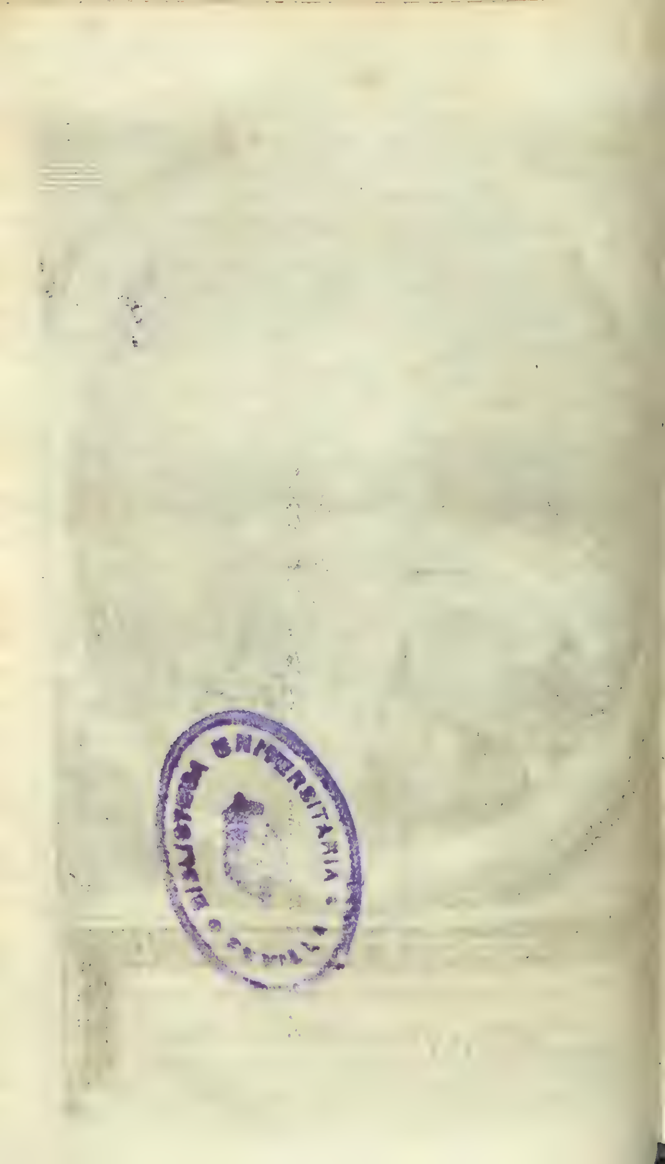
Par avance je prie instamment, tout ceux qui pourroient avoir quelque interest à cet ouvrage, qui portera pour titre, *Histoire du dernier siecle* XVII. Ouvrage qui interessera, sans doute, tous les Princes, Republiques, Nations, Peuples, Ministres d'Etât, Capitaines, & autres personnes qui ont eu part au Gouvernement, ou aux affaires de la guerre, de vouloir agréer les louanges qu'on donnera aux belles actions, à la Prudence, & à la bonne conduite de ceux qui y auront eu part & que l'on n'épargnera pas; mais on les prie aussi, de se resoudre à avaler de bonne grace quelques pillules un peu ameres qui ne manqueront pas de s'y trouver. De plus

je

je mettrai en œuvre non ſeulement toutes les matieres Hiſtoriques, & Politiques, de tout ce qui s'eſt paſſé dans les actions militaires de terre, & de mer; mais je parlerai auſſi, de toute ſorte d'évenemens rares & curieux, comme des mariages, morts, voyages de perſonnes de grande qualité; des changemens d'Etâts, en un mot, de tout ce qui merite d'être rapporté; ſans oublier les affaires Eccleſiaſtiques, ni les évenemens les moins heureux; & je ſuis aſſûré que ſi mon Lecteur regarde tout cela, d'un œuil deſintereſſé, il trouvera, que j'ay écrit ſans aucune paſſion, ſur tout des évenemens les plus delicats de cette derniere guerre, dont je donnerai l'Hiſtoire avec d'autant plus de netteté & d'exactitude, que perſonne n'en a encore parlé que moy, dans mon *Teatro Gallico.*

CAROLUS V.
IMP. ROM.

*Coniunctis operis, Virtus, Fortunaque terris*
*Ereptum ſuperis te tribuere Diis.*


UNIVERSITARIA

# LA VIE
## DE
## L'EMPEREUR
# CHARLES V.

### I. PARTIE. LIVRE I.

Depuis l'an 1500. jusqu'à 1520.

---

## ARGUMENT.

ON montre combien il est necessaire d'écrire la Vie des Grands. La societé civile ne se peut maintenir sans un bon Gouvernement, à quoi est necessaire un bon Chef. La nature inspire aux hommes le desir d'être loüez. Coûtume de faire chanter les loüanges des Grands dans les Festins. Comment on a rendu publiques les actions des grands Hom-

hommes Grecs & Latins. Plusieurs exemples. D'Homere dans la guerre des Grecs contre les Troyens. D'Asdrubal contre Carthage. Des Egyptiens envers leurs hommes illustres. Pourquoi les Histoires saintes ont été publiées. Exemples considérables de Joseph, de Mardochée, de David. De l'entrée triomphante de Jesus-Christ à Jerusalem. Les Romains se sont acquis beaucoup de gloire en transmettant à la posterité l'exemple des Heros de plusieurs nations. Merite des veritables Heros obscurcis par ceux qui veulent passer pour tels sans en avoir les qualitez. Ce qu'en ont dit Valere Maxime, & Ciceron. Il est necessaire d'écrire la Vie de Charles, & pourquoi. Les Anciens n'accordoient jamais les honneurs du Triomphe, qu'à ceux qui les avoient bien meritez, à qui on a donné le titre de *Grand*, & par qui merité. Charles l'a mieux merité que nul autre, abregé de sa Vie & de ses actions. Ce qui a porté l'Auteur à écrire la Vie de ce Prince. Combien elle a été profanée, par les passions de ceux qui l'ont écrite. Origine & grandeur de la Maison d'Autriche. Combien d'Empereurs en sont sortis, & quels, avec plusieurs particularitez. Naissance de Philippe Pere de Charles, son mariage, ses biens héréditaires,

res, ses voyages, ses enfans, sa mort. Naissance de Charles, présages, & autres choses arrivées en ce temps-là, son Baptême, ses Parrain & Marraine. Il est promis en mariage au commencement de sa treiziéme année. Sa Nourrice, & comment il est élevé. On lui donne pour Gouvernante la Princesse de Chimay. Diverses choses arrivées pendant son enfance. Mort du Roi Philippe son Pere. Combien il est regretté par son Epousé & Maximilien son Pere. Precepteurs qu'on donne à Charles, exercices qu'on lui fait apprendre. Son Inclination naturelle envers ses Maîtres. Il s'applique beaucoup à ses exercices, & à quels principalement. Claude de France qui lui avoit été promise en mariage, épouse François de Valois. Mariage de Catherine Tante de Charles avec Arthus Prince de Galles. On conclud une Ligue à Cambray contre les Venitiens, succez qu'elle eut. Mort d'Henri VII. Roi d'Angleterre. Du Pape Jules II. Jean d'Albret Roi de Navarre chassé par le Duc d'Albe de son Royaume, qui demeure pour toûjours incorporé à la Castille. François I. passe en l'Italie avec une Armée. Il y remporte une grande victoire. Il prend le Milanez. Paix concluë entre Charles & François. Mort du Roi Ferdinand le Catholique. Evenemens de quelques pro-
 nostics.

nostics. Charles va en Espagne. Comment il y est reçû. Il est proclamé Roi avec pompe & magnificence. Actions d'autorité qu'il y fait. L'Empire Ottoman se rend formidable. Envahit l'Egypte. Selim Empereur des Turcs fait étrangler certains traîtres qui l'avoient bien servi, & pourquoi. Martin Luther se fâche contre l'Eglise Romaine, ses raisons. Charles fait donner un chapeau de Cardinal à Adrien son Précepteur. Est proclamé Roi d'Arragon. Mort de l'Empereur Maximilien. François I. & Charles deviennent competiteurs de l'Empire. Raisons & prétentions de l'un & de l'autre. Leon X se déclare pour Charles. Le Duc de Saxe refuse la Couronne Imperiale. Discours qu'il fait au College Electoral. Il est prié de nommer un Empereur. S'en excuse. Puis nomme Charles comme le plus digne. L'Electeur de Treves partisan de François I. s'y oppose. Charles est élû. L'Electeur Palatin est envoyé en Espagne pour y porter l'Election. L'Espagne est déclarée ne dépendre point de l'Empire. Sédition des Espagnols, & leurs raisons. Charles obligé d'aller en Allemagne, dispose du Gouvernement de l'Espagne. Le Duc de Baviere va en Espagne; Charles le renvoye aux Electeurs. S'embarque, particularitez, cause de la haine reciproque

de Charles & de François I. Plaintes mutuelles qu'ils se font, avec plusieurs observations. Charles arrive en Angleterre. Est extremément bien reçû du Roi & de la Reine. Présens qui s'y firent. Parole remarquable d'Henri en se séparant de Charles. Ennemis de Charles. Paralelle de Charles, de Soliman, & de François I. Charles arrive aux Païs-Bas, & comment il y est reçû. Il y demeure peu. Trois choses dignes de remarque.

Vie des Grands digne d'être loüée.

Il n'y a rien dont le Monde ait un plus indispensable besoin que de la Societé civile. Rien de plus important à un Etat que d'être bien gouverné, & il ne sçauroit y avoir de bon Gouvernement sans un bon Chef. Aussi voit-on d'ordinaire que les Etats où regnent des Chefs, des Princes, & des Empereurs illustres par beaucoup d'actions glorieuses & heroïques, sont florissans en toute sorte de vertus: & comme les Peuples ne doivent pas aspirer à un plus grand bonheur que d'avoir à leur tête des Princes, des Maîtres, & des Rois invincibles & pleins de valeur, ils doivent aussi soûtenir & encourager ceux qui ont des talens pour écrire l'histoire des hommes illustres, à l'exemple des Grecs & des Romains, qui ont pris tant de soin de le faire, & qui par ce moyen ont fait naître dans le cœur de leurs descendans, un si grand desir & une ambition si forte de les imiter, qu'ils n'y ont épargné, ni veilles, ni fatigues, ni leur propre sang.

Belles actions des Grecs.

Pourquoi penſez-vous qu'Homere ait tant pris de peine à écrire l'Hiſtoire & les belles actions des Grecs dans la longue & fameuſe guerre de Troye, & de publier les loüanges des plus fameux Capitaines, qui y ont acquis tant de gloire, que pour porter les eſprits de ceux qui viendroient aprés lui dans ſa Patrie, à la vertu, & à la haine des vices & de la pareſſe? Aprés qu'Aſdrubal eut tant de fois triomphé des ennemis de Carthage, le Senat de cette Ville ordonna d'une commune voix, que l'on éleveroit des Monumens, & qu'on feroit des Inſcriptions publiques pour en éterniſer la memoire, afin qu'on tirât du profit de tels exemples. Les Egyptiens tout rudes & auſteres qu'ils étoient, ne laiſſoient pas de celebrer la memoire des triomphes de leurs Rois, avec les plus grandes demonſtrations de joye; ils ſe faiſoient même un ſingulier plaiſir, que l'on en donnât de bonnes Hiſtoires au public, afin que ceux qui viendroient aprés eux, puſſent joüir des mêmes avantages qu'eux, & profiter de ces bons exemples.

De l'Hiſtoire Sainte.

Les Hiſtoriens ſacrez animez d'un eſprit prophetique, ont par une ſemblable raiſon tranſmis à la poſterité, pour l'utilité & l'édification de l'Egliſe pluſieurs Hiſtoires ſaintes. Telle eſt par exemple l'Hiſtoire de Joſeph, qui a merité tant d'honneurs & de triomphes parmi les Egyptiens, pour avoir ſauvé par ſa prudence & ſes bons conſeils, tant de Villes & de Provinces de cette grande famine dont elles étoient menacées. Tel fut l'exemple de Mardochée entre les Perſes, qui fut

fut élevé à un si grand honneur dans cette Nation, pour avoir découvert, une conspiration tramée par deux traîtres d'Eunuques. Tel fut celui de David, qui a merité un si grand éloge, & si distingué des autres, pour avoir vaincu en un combat singulier le superbe geant Goliath. Telle a été enfin l'entrée triomphante de Jesus-Christ en Jerusalem, lors qu'il fut proclamé Roi avec tant de gloire; action dont non seulement les Evangelistes, ont décrit les circonstances d'une maniere si glorieuse; mais dont les Chrêtiens celebrent tous les ans un jour solennel consacré à la memoire de ce triomphe, portans des palmes & des branches d'olivier dans les mains, & avec des ceremonies pompeuses, pour inciter les fidelles à rendre à Jesus-Christ les homages & l'adoration qui lui est dûë.

Les Romains se rendent illustres.

Les Romains qui ont mieux connu que personne combien les exemples illustres des anciens sont utiles à la posterité, ont mieux pratiqué aussi les moïens les plus capables de les leur rendre utiles & efficaces, en decernant l'honneur du Triomphe à ceux qui l'avoient merité, & en rendant éternelle la memoire de ces triomphes. L'agrandissement de ce Peuple pendant tant de siecles seul, est capable de montrer combien les grands exemples des Anciens servent d'aiguillon à leurs descendans. C'est ce qu'on a vû du jeune Scipion. L'Histoire Romaine rapporte qu'il avoit accoûtumé de dire, que les images de ses Prédecesseurs, lui avoient servi d'aiguillon pour le porter à entreprendre tant de choses qu'il avoit executées avec tant de gloire & à l'avantage de sa Patrie: Et Va-

lere Maxime rapporte dans le 2. livre, *de rerum memoria*, que les Romains avoient de coûtume de faire chanter les actions les plus illustres de leurs Heros, dans les Festins publics, par les personnes les plus âgées, & les plus venerables, afin qu'elles eussent plus de poids dans leur bouche, & qu'elles fissent plus d'impression sur l'esprit des jeunes gens, pour les porter à les imiter. Ciceron assûre dans son Oraison pour le Poëte Archias, que tous les hommes aiment naturellement à être loüez. Que plus on a fait de grandes & de glorieuses actions, & plus on est possedé du desir de voir sa reputation transmise à la posterité; & que ceux qui ont fait de grandes actions, y ont été portez, non par le motif de la recompense, mais par le seul desir de la gloire.

Merite des Heros.

De sorte que plus le monde s'est divisé en plusieurs Principautez, & Souverainetez differentes, & plus il y a eu de Princes & de Souverains, & par consequent il y a eu aussi plus de moyens & d'occasions de faire naître plus de grands Hommes, & de Heros, & de produire entre eux l'émulation, de se rendre chacun plus illustre que son concurrent, effet ordinaire de l'ambition qui naît avec nous & qui s'y augmente incessamment, comme dit Ciceron. Mais il y faut pourtant remarquer cette difference, que dans toute l'Antiquité, on ne trouvera point que les Hebreux, les Grecs, ni les Romains, ayent fait aucun état des actions communes & ordinaires, ni que l'on ait jamais accordé le triomphe, qu'à ceux qui l'avoient merité, par des Victoires, & des actions glorieuses, extraordinaires héroïques,

heroïques, & presque incroyales; car parmi les anciens, le seul merite triomphoit, & jamais la flatterie n'y a eu de part. Les plus grands Hommes aussi, & les Heros ne vouloient jamais recevoir le triomphe, avant que l'on eût les preuves claires, certaines & publiques de la verité de leurs belles actions, & qu'aprés qu'on en avoit fait les plus exactes perquisitions, publiquement reconnues & approuvées.

La premiere Antiquité n'a trouvé qu'un seul Heros qu'elle ait crû avoir merité le nom de *Grand*, savoir Alexandre, qui l'a effectivement merité. Les Romains, qui par l'espace de quatre Siecles, ont sçû se rendre maîtres du Monde par le moyen de tant de grands Capitaines, de vaillans Guerriers & de Heros, & qui ont accordé les honneurs du Triomphe à tant de personnes, n'ont trouvé qu'un seul homme, qu'ils crussent digne du titre de *Grand*, & ce fut *Pompée*. Le Christianisme, l'Empire des Grecs, ni celui des Latins, en quinze Siecles, & entre tant de glorieux Empereurs & Heros, n'ont donné la qualité de *Grand* qu'à deux seuls savoir Constantin & Charlemagne. Mais quoi ni l'Eglise, ni l'Empire, n'ont daigné donner le titre de *Grand* à Charles-Quint, qui pourtant à considerer sans passion ses actions glorieuses & heroïques, & à les mettre en paralelle avec celles des deux autres, il se trouvera, que les siennes seules, peuvent bien balancer celles des autres ensemble? Cependant on lui a refusé la qualité de *Grand*, qu'on a accordée à ces deux Princes, quoi qu'il soit de notorieté publique, que sans

Qualité de Grand.

la valeur, la prudence, & les travaux de ce Prince, Soliman & Luther se feroient rendus maîtres du Monde. Il est pourtant vrai, à ce que dit Bernard Justiniani, que le Pape Paul III. bien informé que l'Invincible Charles-Quint, avoit remporté avec beaucoup de gloire 40. fameuses victoires, & défait 500. mille ennemis, tombez tous sous son épée, l'exalta beaucoup dans un Consistoire, & lui donna les glorieux éloges, d'*Auguste* de *Puissant*, d'*Invincible*; mais il ne lui donna pas celui de *Grand*.

Charles Q. merite mieux que tout autre le titre de Grand.

Cependant les François, adorateurs de leur Nation, & flateurs de leurs Rois (j'excepte les Huguenots du siecle de Louïs XIV.) dans l'espace de la moitié du siecle courant & qui va bien-tôt finir, puisque nous sommez en 1699. comme si de tels titres étoient fort communs, en ont revétu deux de leurs Rois, savoir Henri, & Louïs. Je ne veux pas nier que ces deux Monarques, ne se soient acquis une reputation immortelle, par leurs glorieuses actions; mais s'ils ont merité le titre de *Grand*, c'est ce que je ne sçai pas; ce qu'il y a de certain est que Charles-Quint l'a mieux merité que ces deux ensemble, & cependant on l'a donné à ceux-là, & non pas à celui-ci. Mais que dis-je? n'a-t-on pas vû depuis 2. siecles, ou du moins depuis la mort de cet Empereur, des plumes venales immortaliser la memoire de la vie & des actions de certains Princes & Guerriers qui à peine étoient capables de se conduire eux-mêmes, encore moins de défendre leurs Etats l'épée à la main avec quelque vigueur, gens qui portent de riches épées

d'or,

d'or à leur côté, mais qui loin d'avoir le courage de s'en servir pour aucune entreprise glorieuse, ne savent pas même faire paroître un grain de bon sens pour la défense de leur Patrie.

Abondance & sterilité dans l'Histoire.

Je dirai sur ce sujet, que je ne sçai si on a jamais bien décidé cette question, S'il est plus avantageux d'écrire la Vie d'un Prince, destitué de bonnes qualitez, ou de celui qui en possede beaucoup. Il est vrai que dans un temps de sterilité tous fruits sont trouvez bons, quels qu'ils soient, au lieu que les plus excellens dégoutent dans une année d'abondance. Il en est de même ici, ceux qui écrivent la Vie & les actions d'un Prince, sterile en bonnes qualitez en tirent un grand avantage, par cette raison qu'alors on a un champ libre de dire tout ce qu'on veut, & que personne ne pouvant dire cela est bon, ou cela ne l'est pas, on s'en rapporte les yeux fermez, comme dit le Proverbe, à la bonne foi du Curé. Au lieu que d'entreprendre d'écrire la Vie d'un Heros, où l'on trouve de bonnes qualitez, & des actions glorieuses sans nombre, c'est s'exposer beaucoup, parce que chacun aïant connoissance de toutes ces choses, on ne peut rien mettre au jour là-dessus, qui ne soit exposé à la censure & à la Critique de mille gens, & il n'y a pas jusqu'aux plus sots qui ne se dégoûtent des meilleures choses, à cause de leur abondance. Si on dit beaucoup de choses d'un Heros, quelque raison qu'il y ait de les dire; si on rapporte avec étenduë les circonstances, & les évenemens de sa vie on ne manque pas de dire, que ce sont-là de vieilles rapsodies, des

choses que personne n'ignore, qui ennuyent, qui déplaisent. Que si l'Historien se retranche à ne rapporter que la substance & la moelle des choses, on l'accuse incontinent d'avoir laissé ce qu'il y avoit de plus beau & de meilleur, & d'avoir estropié plûtôt que fait son Histoire.

Difficulté d'écrire la Vie de Charles V.

Que dira-t-on donc de la vie de Charles-Quint, dont j'entreprens d'écrire l'Histoire, lequel pendant le cours d'un long Empire, n'a jamais fait aucun pas qui n'ait imprimé sur la terre les traces de sa vertu heroïque, & de ses exploits glorieux? Et que sera-ce donc de parler de tant de centaines de voyages qu'il a faits d'un lieu en un autre, en si grande quantité que l'Arithmetique n'a pas assez de nombres pour les compter? Il est hors de doute, que c'est une entreprise également grande & difficile, que de vouloir écrire la Vie d'un Prince rempli de tant de grandes qualitez: aussi quand j'ay pris la plume pour y travailler, j'ay resolu de n'y épargner ni veilles ni travail. Au reste je me servirai de la même methode que j'ai pratiquée dans les autres Histoires qui j'ai composées, & qui m'est comme naturelle, de dire tout, mais de m'étendre plus ou moins sur certains faits que sur d'autres, sans rien oublier que ce qui n'est pas certain, & qui est plûtôt fondé sur des oüi dire que sur le témoignage de quelque Auteur. Et quoi que je n'ignore pas ce qu'a écrit l'Orateur Cosmi, *qu'aucun Ecrivain ne doit negliger l éloquence*; ce qui est contraire au sentiment de Ciceron & de Pline, qui disent qu'il ne faut rechercher l'éloquence & l'abondance, que dans l'Art Oratoire, je n'ai

n'ai uniquement pensé qu'à dire la verité.

Il merite mieux, que tout autre qu'on écrive son histoire.

Que s'il y a jamais eu au Monde de Monarque, de Grand, de Heros, de Prince comblé de gloire entre les Empereurs, qui ait merité de triompher parmi les hommes, de recevoir les éloges des vivans & l'applaudissement de la posterité, c'est assûrément l'Auguste & l'Invincible Empereur Charles-Quint, Monarque d'Espagne, Souverain de tant d'Etats, qui a été un Heros dans les Armées, le Frein des peuples barbares, le Vainqueur de tant d'ennemis, un Prodige dans les entreprises, l'Oracle de tant de Conseils, l'Empereur le plus infatigable, soit quand il falloit mettre l'épée à la main contre ses ennemis, ou regner sur ses sujets pendant la paix, que l'Empire ait jamais vû ni devant ni aprés lui, si on a égard aux circonstances & aux évenemens de sa vie, soit ceux qui ont dépendu du hazard, ou de l'influence des Astres, qui sont souvent inévitables, soit ceux qui ont été le fruit de sa Prudence. Et si l'on recherche des actions grandes, glorieuses, & capables de porter le merite d'un Prince jusques dans la posterité la plus réculée, il faut avoüer qu'on les trouvera toutes en la personne de Charles-Quint; Prince, qui comme nous le verrons bien-tot tient en quelque maniere sa bonne fortune, de la fatalité des Etoiles, qui semblent avoir menagé en sa faveur des évenemens extraordinaires & préparé des mariages qui l'ont rendu puissant dans ses Etats, invincible à ses ennemis, plein de gloire en toutes ses actions, & qui en un mot l'ont fait

fait devenir un Miracle & un Prodige dans le Monde.

Abregé de la Vie de Charles.

Il eſt certain qu'il n'y a jamais eu d'Empereur qui ait eu pour ainſi dire tant de choſes à demêler avec le Ciel & avec la Terre; avec l'Ordre ſacré & le profane; avec l'Egliſe, & la Politique; avec la Croix & l'épée; avec amis & ennemis, que Charles V. Jamais aucun autre n'a ſi ſouvent traverſé l'Ocean & la Mediterranée, comme ſi bravant la fortune & les tempêtes, il avoit ordonné ou permis à la Mer & à ſes ondes de le battre, mais non pas de le pouvoir ſubmerger. Jamais aucun autre Guerrier à la tête de tant d'Armées, ni Monarque avec tant de Grands à ſa ſuite, n'a parcouru tant d'Etats, de Cours, de Royaumes, & de Villes. Jamais autre que lui n'a eu de Conferences avec tant de Potentats, de Têtes Couronnées, de Papes, de grands Capitaines, & avec un ſi grand nombre de Miniſtres publics. Jamais aucun autre n'a aſſiſté à tant de Dietes, de Conſeils, d'Aſſemblées, de Traitez, de Negotiations, de Concluſions de Paix & de Guerre.

Autres particularitez.

Perſonne n'a jamais mieux ſçû que lui prendre, comme on dit, l'occaſion aux cheveux, & obliger la fortune à le ſuivre, l'arrêter ou la relever lors qu'il la voïoit prête à tomber, & par le moïen de quelque careſſe la faire revenir, lors qu'il la voïoit prête à lui tourner le dos.

Jamais perſonne n'a mieux ſçû commander à l'Armée, & à la Cour, ni donner les ordres en temps & lieu à ſes Capitaines, & Ambaſſadeurs, ſelon les occaſions & les conjonctures, & par rapport à l'Emploi qu'il donnoit à chacun. Jamais autre que lui n'a remporté

porté des Victoires si signalées par toutes les circonstances, ni vû si heureusement reüssir ses desseins. Jamais autre que lui, & jusques à lui (j'excepte Louïs XIV.) n'a combattu tout à la fois contre tant d'ennemis, differens en intérêt, & en Religion. Jamais personne n'a sçû mieux trouver que lui, les tours & les détours necessaires pour rendre inutiles les Conféderations faites contre lui, desunir ses ennemis, & les attirer à son parti.

Autres encore.

Jamais personne n'a été plus genereux, à garder la foi & la parole même à ses ennemis, ni plus perfide à la violer à ses plus grands amis, lors que l'intérêt de ses affaires s'y trouvoit. Jamais Conquerant, n'a eu tant de Prisonniers de consequence entre ses mains. Jamais Prince n'a eu tant de moïens d'humilier & de perdre ses ennemis, de proteger & avancer ses amis; Jamais on n'a mieux sçû faire semblant d'avoir peur, quand il étoit necessaire pour rompre les desseins de ses ennemis. Mais jamais personne ne l'a surpassé en valeur, en courage, ni en fermeté quand il falloit en témoigner. Enfin jamais personne n'a mieux sçû accorder les intérêts de l'Etat avec ceux de la Religion, ni été plus habile à se couvrir du prétexte de la Religion dans les affaires quand il le falloit. En un mot ce Prince possedoit en perfection toutes les bonnes qualitez, & couvroit ses défauts de l'apparence des plus grandes vertus.

Influence des Astres.

J'avoüe que je ne comprens pas ce que c'est que cette Astrologie dont on parle tant & sur laquelle on prétend tirer des Horoscopes, & des présages de la vie & des actions des hommes.

mes. Je ne ſuis pas aſſez habile pour entendre, comment ce qu'on appelle Deſtin, Fortune, Aſtres, Genie, ont tant de pouvoir ſur la vie & les actions des hommes. Je ne diſpute pas qu'il n'y ait une ſcience qu'on appelle Aſtrologie, car ce ſeroit nier le cours du ſoleil, l'accroiſſement, & le decours de la Lune, les Eclipſes, les Cometes, toutes choſes que nous voyons de nos propres yeux : Mais que ces Aſtres, ce Deſtin, ces Influences ſoient la cauſe de tout le bien & de tout le mal qui arrive au Monde & aux hommes, (car il n'y a pas juſques aux femmeletes, qui ne parlent du deſtin & ne le faſſent entrer en toute ſorte d'accidens,) c'eſt ce que je ne dirai pas. Qui pourra jamais découvrir ſi cette Fortune, ces Aſtres & leurs influences, exercent leur empire generalement ſur tous les hommes, ou ſi c'eſt ſeulement ſur quelques-uns en particulier, puis que l'on voit, que leurs influences ſe répandent fort inégalement ſur les hommes? On trouve dans l'Hiſtoire qu'un Magicien d'Egypte diſoit un jour à l'Empereur Marc Antonin, *Prince, vôtre Etoile jette des rayons ſi vifs, qu'ils éblouiſſent vos yeux*. Pour moi, je croi que les Aſtres ſe joüent des hommes parce qu'ils les trouvent diſpoſez à ſouffrir le bien & le mal. Je ne veux pas nier la puiſſance & la vertu des Aſtres, ce ſeroit parler contre l'experience, & nier des effets que nous voyons & ſentons tous les jours, mais je ne ſaurois me perſuader que les Aſtres, le Deſtin, la Fortune ſoient les miniſtres & les inſtrumens dont la Providence ſe ſert pour diſpenſer tout ce qui eſt neceſſaire au gouvernement

ment du genre humain; & c'eſt ce qui doit porter les hommes à la patience dans le mal, & à la moderation dans la proſperité.

Si jamais il y a donc eu de Prince au monde, favoriſé extraordinairement de la Fortune, du Deſtin, du Hazard, des Aſtres, de la Providence, c'eſt aſſûrément Charles-Quint dont nous parlons. Il ſemble en effet, que toutes ces choſes ſe ſont épuiſées en ſa faveur, la Providence à commander, les Aſtres à obeir, pour rendre grand, heureux, & illuſtre ce Prince, & qu'ils en ont ordonné les moyens long-temps avant ſa naiſſance, ce qui montre qu'un Poëte celebre a eu raiſon de dire de lui

Charles favoriſé du Ciel.

Samoviti.

Vorrei baciarvi Aſtri del Ciel lucenti,
De la Reggia del Ciel Numi immortali,
Per haver impennato a volo l'ali
Ne' voſtri chori eterni, & eminenti.
Per portar dico influſſi alti, e reali
A i figli, a Pronipoti, agli aderenti,
Di quel ch'eſſer dovea ſtupor de'Genti
Accio ſolo appariſſe ſenza uguali.
Nel Ciel da voi inveſtito fû di Regni,
Quel' Auſtro di cui ſcrivo, e di cui parlo
Che ſterili à ſue lodi fà ingegni.
Così vi piacque all' univerſo darco
Ricco trà voi di più preggiati Regni
Pria che trà noi foſſe Philippo e Carlo.

Certains Théologiens moitié Hiſtoriens (& entre autres le Pere Dentice dans un de ſes Sermons) *ont laiſſé par écrit, que les autres Princes ſont la production de la nature, ou de l'épée,*

La Providence dirige les moyen

*l'épée, ou de l'oppreſſion, ou de la bonne conduite, & que Charles V. eſt le ſeul, en faveur duquel la Providence a préparé les moïens de le rendre grand, avant même la naiſſance de ſon Pére; en ſorte que la grandeur où il a été élevé, eſt plûtôt un coup du Ciel, qu'un fruit des moïens humains.* Il eſt certain, que quiconque aura lû dans les autres Hiſtoires, ou dans celle-ci, & fera reflexion à la maniere en laquelle ſe fit le mariage de Marie de Bourgogne avec Maximilien, & celui de Philippe avec l'Infante de Caſtille, ne pourra qu'admirer la conduite adorable de cette Providence, qui a trouvé bon, pour parvenir à ſes juſtes fins, de préparer ainſi la grandeur où devoit être élevé ce Monarque, qui devoit en ſon temps être le Rempart de la Chrétienté, la Gloire de l'Empire, & l'Ornement de l'Europe. Sa nomination même à la Couronne Imperiale, comme on le verra cy-aprés, fut un miracle de la Grace, & on ne trouve point, que jamais aucun autre Empereur ait été élevé à une telle Dignité, ſur tout en un temps comme celui-là, par une élection telle que fut la ſienne, en un mot, ce Prince fut un Prodige dans ſa naiſſance en la perſonne de ſes Ancêtres, dans le cours de la Providence en ſa faveur, un Prodige en toutes ſes actions par mer & par terre.

Sentimens de Sangro.

Sangro parlant de quelques actions de cet invincible Monarque, l'appelle *le ſacré & le fortuné Empereur*, & afin que ceux qui pourroient lire ſon Hiſtoire, n'euſſent pas lieu de croire, qu'il ne lui eût donné ce nom de *ſacré* qu'à cauſe de ſon caractére, & par alluſion,

lusion, à la qualité de S. Empire qu'on donne à cette Monarchie, il s'explique & fait voir, que Charles fut destiné & consacré par la divine Providence à être un grand Monarque, un grand Prince, un grand Empereur. *Je ne dirai pas seulement*, dit cet Auteur, *depuis qu'il étoit dans le ventre de sa Mere, mais même dés avant la naissance de son Pére.* Et puis il conclud, *qu'il ne falloit pas trouver étrange, de voir un Empereur heureux en un temps où l'Empire étoit comme une barque renversée, & brisée sur les terribles écueils de l'héresie, ou flotante parmi les tempêtes & les orages de la barbare puissance Ottomane qui l'avoient presque coulée à fond; il ne falloit pas moins qu'un tel Empereur, pour donner quelque tranquillité à l'Empire, & défendre dans un poste si glorieux toute la Chrétienté.* Les Espagnols ont un proverbe qui me paroît fort joli, *Ser Senor no es saber, es saberlo Ser*, c'est à dire, *Il ne suffit pas d'être Seigneur, mais de savoir être tel*; aussi peut-on dire de nôtre admirable Charles, qu'il réüssit glorieusement en tout ce qu'il entreprit, parce qu'il n'étoit pas seulement Empereur, mais qu'il savoit bien être tel.

Pourquoi l'Auteur écrit la Vie de Charles.

J'ay donc résolu d'écrire la Vie de ce Prince, qui sans aucune flaterie, peut être justement nommé un Prodige de la Nature & de la Grace, soit qu'on le considere du côté de la Religion, ou de l'épée, dans les Armées, ou dans les Conseils: par rapport à son courage, ou à sa Prudence; par rapport aux autres Princes, ou aux Peuples, sur lesquels il regnoit, soit enfin par rapport à ses actions par mer & par terre.

terre. J'avoüe que l'entreprise m'en paroît fort difficile ; car quoi que j'aye eu le bonheur d'avoir écrit l'Histoire de sept grands Hommes, je ne laisse pas de croire, qu'il se trouvera des gens, sur tout entre ces Critiques qui connoissent mes petites forces, & qui savent qu'elles sont beaucoup inferieures à mon entreprise, qui condanneront jusqu'à la seule pensée d'un dessein si hardi. Combien y en aura-t-il même, qui par caprice, ou avec raison, à ce qu'ils croiront, condanneront mon dessein, comme entierement inutile, fondez sur ce que le monde est plein des Histoires qu'on a faites de cet Empereur, ce qui est veritable, car il n'y a point eu d'Ecrivain en aucune Nation, ni d'aucune langue, même entre les plus médiocres, qui n'ait tâché d'immortaliser son nom en travaillant à rendre immortel celui de ce Prince si admirable?

Plusieurs ont fait son Histoire.

Mais c'est cela même, je l'avoüe, qui m'a porte à commencer de travailler à cet Ouvrage, à l'âge de 70. ans; & aprés plus de 40. ans d'exercice à écrire des Histoires, & d'application infatigable à rassembler les Mémoires necessaires à tant d'Ouvrages que j'ay mis au jour: car aprés avoir lû de centaines d'Histoires differentes de cet illustre Empereur, j'ay trouvé, à mon grand regret que les belles actions de ce grand Prince, ont été plûtôt profanées qu'écrites depuis 200. ans, par la passion de ceux qui y ont travaillé; les uns par les loüanges excessives qu'ils lui ont données, les autres par les outrages indignes qu'ils ont faits à sa memoire: ou que chaque Ecrivain ait voulu relever aux dépens de la Gloire de l'Empereur celle du Prince dont il

il étoit ſujet, peut-être parce qu'il avoit été maltraité & opprimé par la puiſſance de cet Empereur.

Mais la Religion y a encore eu plus de part que tout cela, car ceux qui ont voulu la défendre, n'ont fait aucune difficulté de déchirer la reputation, & de noircir les plus belles actions de ce grand Prince, diminuer ſes vertus, & groſſir ſes défauts. Oüy la plus part des Hiſtoriens Catholiques, & Proteſtans auſſi, par la ſubtilité de leur plume, & par un motif de Religion ont fait de leurs Hiſtoires, les uns une boutique de médiſance, & les autres un Théatre d'éloges ſelon leurs paſſions, & la Religion qu'ils profeſſoient, pour décrier les vertus de ce Prince, ou pour les élever juſqu'au Ciel. Pour ne pas parler ici de ce qu'ont publié avec tant de faſte les Eſpagnols idolatres de leur Nation, au ſujet des vertus de ce Prince qu'ils ont outrées, & de ſes plus grands défauts qu'ils ont couvert de ſpecieux prétextes. Ni de ce qu'en ont dit les François, qui regardant l'Empereur comme le concurrent de François I. à l'Empire, & ſon rival en toute ſorte de vertus, & d'actions heroïques, pour faire honneur à leur Prince, n'ont pas fait difficulté de faire des outrages inſignes à la memoire de Charles V.

Je commence donc à écrire la Vie de ce grand & admirable Empereur à l'âge de 70. ans, c'eſt à dire, avec un corps qui eſt preſque hors du monde, & qui n'eſt plus qu'une ombre, qui peut diſparoître à tout moment: ainſi je ne me crois plus obligé à ſuivre la maxime, *qu'en écrivant on doit garder des meſures.* Peut-être cela

Reſolution conſtante de l'Auteur.

cela me pourroit-il inſpirer quelque vanité dans la reſolution que j'ay faite de finir mes jours, & par la compoſition d'une Hiſtoire ſincere & ſans paſſion de cet excellent Empereur Charles-Quint. Mais que dis-je? Si mon inclination naturelle m'a toûjours porté, comme toute l'Europe le ſçait aſſez, à ſacrifier ma fortune, & celle de ma famille, & de m'expoſer à mille perils, malheurs, & diſgraces; plûtôt que de tromper le public en lui cachant la verité, dans toutes les Hiſtoires que j'ay écrites juſques ici, je puis bien aſſûrer, que je le ferai avec encore plus de ſincerité en cet Ouvrage, aujourd'hui que je n'ai plus rien à menager qu'avec la mort, qui certainement n'eſt pas auſſi éloignée de moi, que le ſont les intérêts de ceux dont j'ai à parler dans cet ouvrage.

La Maiſon d'Aûtriche. Charles a tiré ſon origine de la *Maiſon d'Autriche*, de laquelle on peut dire avec juſtice & avec raiſon, que d'un petit ruiſſeau qu'elle étoit au commencement, à l'égard de ſes forces, & de la puiſſance de ſes Etats, elle s'enfla tellement par la bonne fortune qui accompagna le Pere de Charles depuis ſa naiſſance, & par l'épée & la bonne conduite du Fils qu'elle devint un torrent, qu'aucune Digue n'a pû arrêter, ni l'empêcher d'inonder tant de Royaumes & de Provinces, juſques à ſe faire des ouvertures conſiderables dans le nouveau Monde. Mais aprés tant de tempêtes qui enflerent ce torrent, il ſçût en faire une Mer calme, & tranquille, & d'une ſi grande étenduë, que le reſte de la Terre. Il fut le VII. Empereur de ſa famille, comme aujourd'hui

jourd'huy Leopold eſt juſtement le ſeptiéme aprés lui.

Rodolphe a été le premier de la Maiſon d'Autriche qui a porté la Couronne Imperiale, & ce qui lui fait beaucoup d'honneur auſſi bien qu'à ſes Deſcendans, c'eſt qu'il parvint à cette Dignité, aprés beaucoup de conteſtations, & uniquement en conſideration de ſon merite particulier, & par l'approbation generale de tous ceux qui avoient voix dans l'élection: ce qui arriva en 1273. lors qu'il n'étoit encore que ſimple Comte d'un village nommé *Ausburg*. Il ne ſe faut donc pas étonner ſi ceux de la Maiſon d'Autriche l'ont toûjours reconnu comme le Chef, la ſouche, & le tronc de leur Auguſte famille, qui ſeule au Monde peut prendre le titre de Maiſon Imperiale, puis qu'elle eſt née pour l'Empire, & que depuis elle a toûjours porté la Couronne Imperiale juſqu'à aujourd'hui. Aprés avoir défait en une bataille, & fait priſonnier le Roi de Boheme qui refuſoit de le reconnoître pour Empereur, & l'avoir obligé à lui rendre l'homage qu'il lui devoit, il en fit ſon Gendre, & lui donna ſa Fille Bonne en mariage. Il pacifia la plûpart des differends qui déchiroient l'Empire. Il fut benin, doux, & plein de zele pour l'Egliſe. Il gouverna l'Empire pendant 19. ans, & mourut, à ce qu'on dit, dans l'année, & au propre jour, auquel *les Anges porterent la maiſon de la ſainte Vierge d'Eſclavonie à Lorete*, c'eſt ainſi que le dit le Pere Cadana.

Premier Empereur de la Maiſon d'Autriche.

Hapsbourg. Hapspurg.

Albert Fils de Rodolphe fut le II. Empereur de cette Maiſon. Il eſt vrai qu'il ne ſucceda II.

pas

pas immediatement à ſon Pere, parce qu'il eut pour competiteur Adolphe Comte de Naſſau, qui fut élû Empereur par le crédit de l'Archevêque de Mayence ſon parent, & qui le couronna à Aix-la-Chapelle. Mais ayant pris les armes chacun avec ſes partiſans pour decider à qui l'Empire demeureroit, Adolphe fut tué dans la Bataille en 1297. Le Pére Gioffudo de ſaint Rhemi, dit dans ſa Chronologie, qu'Adolphe ne fut pas tué dans la bataille, mais que les Electeurs lui ôterent l'Empire, & mirent Albert en ſa place, qui gouverna l'Empire pendant 10. ans avec la reputation d'un excellent Empereur, & puis fut tué par Jean ſon neveu, qui ſe vouloit venger d'un village qu'il lui avoit enlevé, mais s'étant repenti de cette action, il ſe renferma en un Monaſtere où il en fit une rude penitence. Ce fut au temps de cet Empereur, c'eſt à dire en 1300. que Boniface VIII. inſtitua le premier. Jubilé qui fut celebré avec un grand concours de peuple.

III. Frederic Duc d'Autriche neveu d'Albert, fut élû Empereur en 1314. par la voix unanime de tous les Electeurs, & en ſuite fort ſolemnellement couronné. Mais peu de ſemaines aprés, ſes plus grands partiſans devinrent mécontens, & s'étant unis avec ceux qui ne vouloient pas reconnoître Frederic, ils élûrent le Duc de Baviere; ce qui obligea l'un & l'autre à ſe mettre en campagne pour diſputer la Couronne. Mais il arriva que Frederic fut vaincu, & que Loüis demeura Empereur par la mort de ſon concurrent. A Loüis ſucceda enſuite Charles IV. fils du Roy de Boheme.

Boheme. A Charles ſucceda Robert Duc de Baviere, & à Robert Sigiſmond.

Aprés la mort de Sigiſmond en 1440. on élut 4
incontinent en ſa place Albert 2. Duc d'Aûtriche ſon gendre, & qui a été le 4. Empereur de cette maiſon. Il contribua beaucoup par ſon grand zele, à faire ceſſer le ſchiſme arrivé au Concile de Baſle, où fut élu l'Antipape Amedée de Savoye, qui prit le nom de Felix. De plus Jean Paleologue Empereur des Grecs, étant venu à Florence avec ſon Patriarche & un grand nombre de Prélats, pour aſſiſter au Concile aſſemblé par ordre du Pape en cette ville-là, afin de tâcher de réunir le Rit Grec avec le Latin. L'Empereur Albert y envoya ſes Ambaſſadeurs, & ſes meilleurs Theologiens, afin qu'ils travaillaſſent à la réunion des deux Egliſes. Enfin le monde entier a une obligation particuliére à la memoire de cet Empereur, en ce que l'excellent art de l'imprimerie a commencé à parroître juſtement lors qu'Albert commença à monter ſur le Trône Imperial, du moins commencérent alors à parroître les premiers livres imprimez. Il étoit amateur des Lettres à l'imitation de Sigiſmond ſon beau-pere, qui les aimoit avec paſſion. Quoi qu'il en ſoit, la plus commune opinion entre les Auteurs, rapporte l'invention de l'Imprimerie à ce temps-là, & on aſſeure qu'Albert lui donna beaucoup de privileges, à l'exemple de ſon Oncle, mais ſa vie fut ſi courte, qu'elle ne lui permit pas de faire tout ce qui auroit été à ſouhaiter en faveur, de cet art.

Frederic III. cinquiéme Empereur de la mai- 5

ſon d'Aûtriche fût élu à cette dignité à l'âge de 25. ans, à Aix-la Chapelle, où il fut fort ſolemnellement Couronné. Deux ans aprés il alla à Rome ſuivi d'un grand nombre de Nobleſſe, menant avec lui ſon Epouſe Eleonor, accompagnée de 30. Dames de la premiére qualité, où ils furent couronnez tous deux dans l'Egliſe de S. Pierre, de la propre main du Pape Eugene IV. à la priére de ce Pape il créa Rorſo d'Eſte Duc de Ferrare. Ce fut une choſe admirable en lui d'avoir accumulé des tréſors immenſes, ſans avoir fait tort à perſonne, & ſans avoir ſurchargé les peuples. En ſon temps Amurat Empereur des Turcs prit Conſtantinople & ſe rendit maître de cet Empire & de celui de Trebiſonde, & cette Puiſſance barbare devint ſi fiére de ſes progrez, que la Chrêtienté en gémit, & en ſouffrit beaucoup. Puis cet Empereur mourut aprés avoir ſoûtenu pluſieurs guerres avec peu de ſuccez contre les Turcs, aprés s'être vû enlever le Royaume de Hongrie, & la ville de Vienne. On croit qu'il n'auroit pas été ſi malheureux dans ſes guerres, s'il n'avoit été ſi avide d'amaſſer des ſommes Immenſes qu'il laiſſa à ſon fils.

6. Maximilien ſon fils lui ſuccéda dans l'Empire en 1496. préciſément dans le temps, auquel il avoit fait paſſer en Eſpagne Philippe ſon fils aîné, pour y épouſer l'Infante Jeanne. Comme ce Prince étoit magnifique & libéral, il dépenſa la moitié du Tréſor que ſon pere lui avoit laiſſé, à lui faire les honneurs funebres, car il accompagna le corps de ſon pere au tombeau avec trente

mille

mille chevaux. Le Pape de ce temps-là, Jules II. avoit coûtume de dire, *Que les Cardinaux & les Electeurs, avoient fait une grande faute dans leurs Elections, que les Electeurs devoient l'avoir fait Empereur, lui Pape, & que les Cardinaux devoient avoir fait Pape, l'Empereur.* Il usa de beaucoup d'adresse pour avoir pour femme Marie de Bourgogne, mariage qui a été véritablement la source de toute la grandeur de la maison d'Aûtriche; Puis que sans cette succession qui apporta tant de Royaumes dans cette famille, Ferdinand n'auroit jamais donné sa fille Jeanne en mariage à Philippe, son fils unique, pere de Charles, duquel nous allons commencer à parler & à donner plusieurs particularitez de sa naissance, & quoi que ce ne soit qu'en passant, toûjours est-il nécessaire à l'intelligence de cette histoire d'en parler. Car quoi que ce Prince ait fait des actions qui ont été admirées, & possedé des vertus & des qualités excellentes; il est pourtant vray qu'une des choses les plus considérables en lui est d'avoir donné au monde, à l'Empire, & à la Chrétienté, le glorieux, & Auguste Empereur Charles; ainsi l'on peut dire de lui avec plus de raison que l'on ne l'a dit autrefois de Philippe de Macedoine au sujet d'Alexandre son fils, *hoc unum difficile sufficiat, te filium habuisse Charolum.* Il suffit de dire de vous, que vous avez mis au monde un tel fils que Charles.

Philippe donc pere de Charles & fils de Maximilien naquit en 1478. de Marie fille de Charles Duc de Bourgogne nommé le *Hardi*, qui fut tué en une bataille contre les Suisses, — Mere de Philippe.

& ne laissa que cette fille unique & heritiére de tant d'Etats. Mais le Roi de France lui fit tant d'outrages que les Flamands qui ne vouloient pas être sujets des François, sollicitérent cette Princesse à appeller à son secours Maximilien d'Aûtriche fils de l'Empereur Frederic III. qu'elle épousa en suite à la grande satisfaction des Flamans, qui avoient conçû une haute estime des grandes qualitez de Maximilien, & dans la même année 1478. elle accoucha du Prince Philippe, qui fut nommé le *beau*, à cause de sa beauté singuliére, comme nous le dirons ci-aprés plus amplement. Mais comme cette Princesse aimoit beaucoup la Chasse, il arriva qu'en poursuivant un cerf, elle tomba de son cheval, & se blessa si fort, qu'elle en mourut 9. jours aprés, en 1482. n'ayant que 25, ans, & laissant seulement deux enfans Philippe & Marguerite. Celle-ci fut promise en mariage à Charles VIII. Roy de France, qui la renvoya sans l'épouser. Ensuite elle fut mariée avec l'Infant Jean, fils du Roy Ferdinand le Catholique, qui mourut bien-tôt aprés sans enfans. Aprés la mort de Ferdinand elle fut promise à Philibert Duc de Savoïe, qui mourut avant la consommation du Mariage. Mais voyant que ses mariages réussissoient si mal, elle résolut de n'en entendre plus parler, & ainsi elle fut déclarée Gouvernante des Païs-Bas, comme on le verra ci-aprés.

Philippe se marie en Espagne.

Philippe étant devenu l'héritier de sa mere, qui lui laissa une si riche succession, fit trois fois le voyage d'Espagne. Le premier en 1496. à l'âge de 18. ans, pour se marier avec Jeanne fille

fille de Ferdinand le Catholique, & comme il étoit trés riche du côté maternel, & que Maximilien son pere n'étoit pas moins riche, ni moins magnifique, il parut en Castille à la Cour de Toléde, avec un Chortége si superbe & si grand, que jamais on n'en avoit vû de tel en un étranger, & comme d'ailleurs il étoit parfaitement beau, les Provinces, les plus éloignées coururent en foule pour le voir. Peu de temps aprés son mariage, il s'en retourna en Allemagne avec la Princesse Jeanne sa chere Epouse, qui avoit alors deux freres, sçavoir Jean Prince d'Espagne l'aîné, & Ferdinand Roi de Naples, qui moururent tous deux sans enfans (tant la Providence sait faire réussir les choses, quand elle veut élever un Prince.) Ce qui fit tomber cette puissante succession dans la Maison d'Aûtriche.

En 1501. Philippe fit un second voyage en Espagne avec son Epouse où il fut appellé par Ferdinand son beau-pére, lequel se voyant avancé en âge, & le Prince d'Espagne mort, crut qu'il étoit de son interêt de faire reconnoître Prince d'Espagne son Gendre, lequel avoit déja un fils nommé Charles. On lui prêta le serment de fidelité, avec l'applaudissement de tout le monde, & les Espagnols disoient hautement: *que jusques-là ils n'avoient eu pour Rois que des hommes, mais qu'ils commençoient par celui-ci à avoir pour Rois des Anges.* Aprés son retour en Flandres, il fit un 3. voyage en Espagne en 1506. aprés la mort de la Reine Isabelle pour y faire le partage de la succession avec Ferdinand son beau-pére,

lequel ne se réserva, sa vie durant, que les Royaumes de Naples & d'Arragon, avec une pension de 25. mille écus par an, & la disposition de je ne sçai quels ordres de Chevalerie.

Mort de Philippe 1506.

Ensuite le partage de cette succession fut fait avec l'approbation generalle des Etats de tous les Royaumes assemblez alors pour cela, aprés quoi Philippe & Marie furent reconnus depuis ce jour, qui étoit le premier de Mai, pour Roy & Reine de Castille, au grand contentement des peuples. Cependant Philippe que son Pere Maximilien pressoit de s'en retourner avec son Epouse en Allemagne, où étoit toute leur famille, se prépara à partir, quoi que Ferdinand & les Etats le priassent avec empressement de laisser du moins Jeanne en Espagne: Mais c'étoit vouloir séparer le soleil de sa lumiére, que de vouloir séparer des gens que l'amour avoit rendus inséparables. La mort sépara pourtant bien-tot aprés ce que les hommes n'avoient pû desunir; Car lors que toutes choses furent prêtes, & qu'ils étoient en chemin pour s'aller embarquer, Philippe fut attaqué vers le commencement de Septembre d'une fievre maligne dans la ville de Burgos, dont il mourut sept jours aprés.

Son Eloge.

Jamais Prince ne fut plus universellement regreté que celui-là; Aussi jamais Prince n'a possedé comme lui toutes les qualitez nécessaires à un Souverain, & sans deffaut. On doit dire à l'honneur de sa memoire une chose rare & merveilleuse, c'est que ce Prince est le seul duquel tous les Historiens généralement

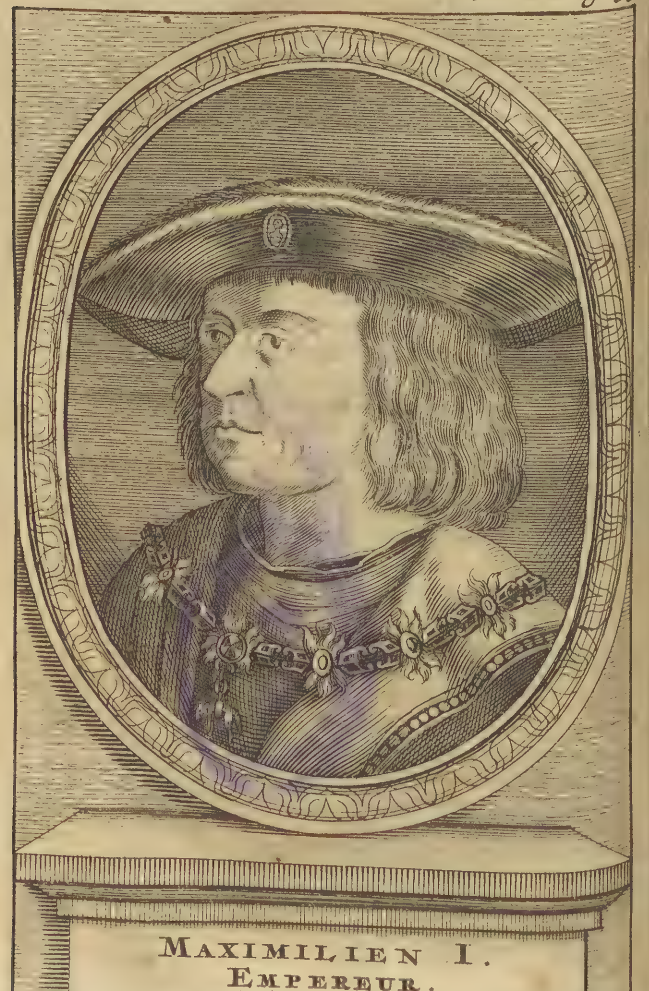
ment n'ont dit que du bien; ſans qu'il s'en ſoit trouvé aucun, quelque ſatirique & malin qu'il ait été, qui ait trouvé à dire à ſa vertu, ni à ſes qualitez, ni à ſa conduite, on ne ſçauroit rien dire de plus avantageux pour lui. Tous ceux qui ſont verſez en l'Hiſtoire le reconnoiſſent, & Sangro qui vivoit au commencement de ce Siécle-là, a dit de luy: Un tel pere meritoit d'avoir un ſi digne fils qui ſeul n'a eu aucun ennemi ni en ſa Vie, ni en ſa mort, ce qui eſt extrémement rare. Prince auſſi avancé dans la vertu, que jeune à l'égard des années. Quoi que les Eſpagnols n'euſſent poſſedé ce Prince que peu de temps, & peu de jours même, depuis qu'il étoit monté ſur le trône, ils ne laiſſérent pas de le regretter d'une maniére inconſolable, parce qu'ils s'étoient perſuadez de voir par ſon moyen un Siécle de félicité en leur païs. Mais quoi que la mort de ce Prince fût générallement regrétée, il eſt pourtant vray que la France en fut plus affligée qu'aucune autre Nation, & avec raiſon certainement, car on n'avoit jamais veu de Prince étranger avoir tant d'inclination pour cette nation & pour le genie François, Inclination qu'il ne tranſmit pas à ſon fils Charles, qui a toûjours eu une extréme averſion pour l'humeur des François. Loüis XII. qui avoit connu & éprouvé l'inclination de Philippe pour la France, dés qu'il apprit la nouvelle de ſa mort, en prit un auſſi grand duëil que ſi c'eût été ſon propre fils, & ordonna qu'on lui fît les honneurs funébres, & un ſervice ſolemnel dans toutes les Egliſes Cathédrales de ſon Royaume, & particuliérement en celle de Paris

Philippe laiſſa deux fils, & 4. filles, tous enfans dignes d'un tel Pere & d'une telle mere, mais qui ne vécurent enſemble qu'un peu plus de 9. ans. L'aîné fut Charles qui naquit deux ans aprés. Le 2. fut Ferdinand qui naquit à Alcala, d'autres diſent à Henarez le 10. Mars 1503. Il fut Empereur, & l'on parlera amplement de lui dans cette Hiſtoire. La 4. fille fut *Donna-Eleonor* qui naquit en Flandres en 1499. fut mariée avec Dom Emanüel de Portugal, & aprés la mort de celui-ci, elle fut remariée avec François 1. on parlera d'elle en pluſieurs endroits. La 2. *Donna Iſabelle* qui naquit auſſi en Flandres en 1501. Mais les Auteurs ne s'accordent pas du lieu, elle épouſa Chriſtian 11. Roy de Danemarc, avec lequel elle vécut peu d'années. La 3. fut Marie née à Gand en 1505. on la maria à l'âge de 15. ans avec Loüis Roy de Boheme & de Hongrie, on en parlera dans la ſuite de cette Hiſtoire. La derniére fut Catherine née à Torrequemada en 1507. cinq mois aprés la mort de ſon Pere, qui fut mariée, comme on le dira dans la ſuite, avec Dom Juan III. Roy de Portugal.

Naiſſance de Charles 1500.

Charles l'aîné de tous naquit donc à Gand, alors la plus floriſſante ville des Pays-Bas, un Lundy 24. de Fevrier, jour de S. Matthias, & qui fut toûjours heureux pour lui, comme on le verra dans le cours de cette Hiſtoire. Pluſieurs Hiſtoriens aſſeurent, que Maximilien n'avoit ſollicité ſon fils de s'en retourner en Flandres bien-tôt aprés ſes noces, qu'afin que la Reine ſon Epouſe; ſi elle devenoit groſſe, pût accoucher en un païs qui fît partie de


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA


MAXIMILIEN I.
EMPEREUR.


PHILIPPE D'AUTRICHE
PÉRE DE CHARLES V.

de l'Allemagne. Il voulut par là prévenir ou lever un obſtacle que les Auteurs auroient pû un jour oppoſer, en cas qu'on vint à vouloir élever ce Prince à l'Empire, ce qu'il eſpéroit, & en quoi il ne ſe trompa point; ſavoir que la Bulle d'or défendoit d'élire un étranger. Cependant il ne fut pas dit un mot de cela, lors qu'on créa Ferdinand Roy des Romains, comme nous le verrons dans la ſuite, quelques oppoſitions qu'ils y eût eu.

Ce Prince naquit ſous le ſigne des Poiſſons, & tout ce que les Aſtrologues diſent de ceux qui naiſſent ſous un tel ſigne, ſe trouva vrai en lui; particuliérement ce qu'en avoit prédit Rutilio Benincaſa dans ſon Almanach perpétuel: car il eſt certain que ceux qui liront l'Hiſtoire que j'écris de ce grand Empereur, & qui la conféreront avec ce qu'a prédit Benincaſa de ceux qui naiſſent ſous ce ſigne, trouveront que tout cela s'eſt verifié en la perſonne de ce Prince. Entre autres choſes cet Aſtrologue aſſeure, que ceux qui naiſſent ſous cette Conſtellation, ſont ſujets à deux fort grands perils, en la 15. & en la 30. année de leur âge. Deux choſes qui ſe ſont trouvées veritables en ce Prince; car en ſa 15. année il tomba dans une ſi dangereuſe maladie qu'il fut abandonné des Medecins, & en ſa 30. année il courut un des plus grands dangers, où il ait été expoſé de ſa vie comme nous le dirons ſur cette année-là. On fit encore beaucoup d'autres préſages ſur l'année de ſa naiſſance dans une année ſainte au jour de la feſte d'un Apôtre, qui fut ſi heureux par le ſort; C'étoit encore l'année du commence- Préſages.

ment de l'Empire de Perse d'Ismaël le grand, & celle en laquelle Christophle Colomb découvrit le nouveau Monde, & dans laquelle Charles fit de si grands projets, & les exécuta avec tant de succez.

Son Baptême.

Il fut baptisé en grand' pompe le 8. d'avril, par l'Evêque de Tournai. Il eut pour Parrains les deux Princes de Chimai & de Bergues; Et pour Mareine Marguerite sa Tante, & veuve de Dom Jean. On lui donna le nom de Charles, pour renouveller la memoire du Duc Charles de Bourgogne surnommé le *Hardi*, son bisayeul; si fameux dans l'Histoire. On célébra la fête de la naissance de ce Prince presque par tout, en Allemagne, en Espagne, & encore plus dans les Pays-bas. Quoi que Philippe son pere eût sujet d'espérer d'avoir nombre d'enfans, & qu'il en ait eu plusieurs en effet, il sembloit pourtant qu'il avoit mis toute son affection en celui-ci: Aussi disoit-il souvent *que la physionomie de cet enfant lui faisoit espérer qu'il seroit un jour un grand Heros*, & lors qu'il fut prêt à retourner en Espagne, il recommanda qu'on eût un soin particulier de son éducation. Nous allons voir, quelques particularitez des choses plus considérables qui arrivérent dans les premiéres années de son enfance.

Il est promis en mariage.

En 1501. Americ Vespaccio, envoyé par le Roy de Portugal, découvrit le détroit, d'entre le Perou & la côte meridionale. En cette même année Loüis Roy de France craignant que l'Empereur Maximilien n'eût formé quelque dessein sur le Duché de Milan, fit la paix avec lui, & par un des Articles il fut convenu, qu'il donneroit sa fille aînée *Claude*

en

*Par: I. Pag: 34.*



CHARLES LE HARDI
DUC DE BOURGOGNE.

en mariage à Charles fils de Maximilien, qui devoit être héritiére de la Bretagne. L'affaire fut concluë à Paris, lors que Philippe & Jeanne, pere & mere de Charles, passérent par la France pour aller en Espagne, où ils étoient appellez par Maximilien. Il fut convenu aussi, qu'en cas que ce mariage ne s'accompliroit pas par la faute des François, l'Empereur Maximilien demeureroit en plein droit de donner l'investiture du Duché de Milan à Charles son petit fils, sans autre consentement de Loüis XII. Ce fut là la pierre de scandale, & la source funeste des mesintelligences & des jalousies d'Etat qui regnérent entre Charles, quand il fut devenu Empereur, & François I. Successeur de Loüis XII. qui causérent tant de guerres, & remplirent l'Europe de sang & de carnage, comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

Maximilien avoit tant à cœur le dessein de faire élire Roy des Romains Charles son petit fils, en cas que Philippe son pere viendroit à mourir, & dés qu'il auroit atteint l'âge de 9. ans, qu'il commença d'en préparer les moyens, dés que Charles fut né, comme nous l'avons dit en partie. Pour cet effet, comme il sçavoit que les Allemans haïssent si fort les Espagnols qu'ils n'en peuvent souffrir même le nom, il écrivit en Espagne à Philippe son fils, de recommander à Jeanne son Epouse, de mener à sa suite le moins d'Espagnols qu'elle pourroit, & comme Philippe avoit un profond respect pour son Pere, & que la Princesse avoit des adorations pour son Epoux, ils s'accommodérent sans peine au desir de Maximilien: Comment il fut élevé.

Maximilien: Lequel ayant appris que Jeanne avoit résolu de nourir de son propre laict l'enfant qu'elle devoit mettre au monde, écrivit à son fils de la détourner de ce dessein, si c'étoit un fils, craignant qu'il ne contractât l'humeur Espagnolle en suçant le lait de sa mere. On lui donna donc pour nourice, Anne Sterel, femme d'un Baron de l'Archiduché d'Aûtriche. C'étoit une Dame qui avoit plus de vivacité que n'en ont d'ordinnaire les Allemandes, & l'on fut si satisfait de ses soins, que quand le Prince fut sevré, on la fit sous-Gouvernante de Charles, sous la Comtesse de Chimay, & le jeune Prince profita beaucoup sous elles des Instructions que l'on peut recevoir dans ce bas âge.

Evenemens des années 1502.

Je n'ay dessein de rapporter que les choses plus considerables arrivées pendant l'enfance de Charles. Quelques mois aprés le mariage de Philippe avec Jeanne, mourut Ferdinand Roy de Navarre frere de cette Princesse qui, sans avoir eu le consentement de son Pére, laissa son Royaume à Frederic son oncle, lequel s'en mit en possession du consentement du Pape Alexandre VI. qui le lui donna pour l'obliger à secourir Cesar Borgia son neveu, dans le dessein qu'il avoit de chasser du Duché d'Urbin Guido Ubaldo della Rovere, ce qui arriva ensuite. Cependant Ferdinand le Catholique, & Loüys XII. qui avoient l'un & l'autre des prétentions sur ce Royaume, se liguérent pour en Chasser Frederic par la force des Armes; Et aprés l'en avoir chassé, ils partagérent le Royaume, en sorte que Loüis eut pour son partage Naples &

les

les Provinces circonvoisines, & Ferdinand la Poüille & les deux Calabres. Mais il arriva, que ne pouvant pas convenir des Limites, les deux armées se battirent à Crignela, où les François furent presque tous taillez en piéces, & leur Géneral le Duc de Nemours y fut tué. Il arriva aussi que Ferdinando Gonsalvo le plus fameux Capitaine de son Siécle, qui étoit Général de l'Armée de Ferdinand le Catholique, sans avoir égard au Traité conclu l'année précedente, trouva une occasion favorable, & se rendit maître du Royaume entier au nom de Ferdinand, & en chassa tous les Gouverneurs que les François y avoient mis. 1503

En cette même année, mourut de poison le Pape Alexandre VI. Auquel succéda François Picolomini de Siennes sous le nom de Pie III. mais il ne vécut que 30. jours. Il eut pour successeur Julien d'ella Rovere, qui prit le nom de Jules II. & fut un Pape Guerrier. Au commencement de l'Esté de 1506. mourut la Reine Isabelle épouse du Roy Ferdinand, laquelle ayant eu pour sa dot tous les Royaumes d'Espagne, avoit voulu regner conjointement avec Ferdinand son Epoux. Elle laissa toute son Heredité à Philippe leur gendre & à Jeanne leur fille, excepté comme nous l'avons déja dit, le Royaume d'Arragon & celui de Naples: de sorte qu'immédiatement aprés la mort de cette Reine, ils allérent des Païs-Bas en Espagne pour partager la succession, & se mettre en possession des Royaumes qu'elle leur avoit laissez. Quelques Historiens disent que Ferdinand fut fâché qu'Isabelle son Epouse eût Autres en 1505.

eût fait un tel Teſtament ; Mais la pluſpart aſſeurent, qu'elle ne l'avoit fait qu'avec le conſentement de Ferdinand. Il ſemble pourtant que ce Prince vit avec chagrin les grands honneurs que l'on fit à Philippe & à Jeanne quand ils arrivérent en Eſpagne. Quoi qu'il en ſoit ils tirent le partage de la ſucceſſion, aprés quoi Philippe & Jeanne furent ſolemnellement couronnez, & ſe mirent ainſi en poſſeſſion de leurs Royaumes, par des commencemens fort heureux. Quant à Ferdinand leur Pere, aprés avoir demeuré quelque temps en Caſtille, il alla à Naples ſe mettre auſſi en poſſeſſion de ſon Royaume.

Ferdinand va en Eſpagne.

Mais il arriva que Philippe d'Aûtriche étant rappellé, comme nous l'avons dit, en l'Allemagne par ſon pere, comme il étoit prêt à s'embarquer pour s'en retourner au Païs-Bas, avec la Reine ſon Epouſe, mourut à Burgos. La Reine Jeanne qui n'avoit alors que 26. ans, vit mourir entre ſes bras un ſi charmant Epoux qui n'en avoit alors que 28. & en fut ſi extraordinairement affligée, qu'elle tomba en pluſieurs infirmitez, qui la rendirent incapable de conduire ſeule tant de Royaumes : de ſorte qu'elle pria le Roy Ferdinand ſon pere, de lui venir aider. Ferdinand qui connoiſſoit parfaitement la néceſſité qu'il y avoit d'accorder ſon ſecours à ſa fille en un ſi important beſoin, n'eut pas plûtôt appris l'état où elle étoit, qu'il ſe prépara à aller en Eſpagne, & s'embarqua à Barcelonne: non à la verité, ſans être combattu de pluſieurs ſentimens contraires ; car d'un côté il craignoit quelque ſoulevement des Napolitains, s'il avoit une fois quitté le

Royau-

Royaume ; & amené avec lui le grand Gonsalve, & de l'autre il craignoit une rebellion en Espagne dans ce changement d'affaires. Mais enfin de deux maux il choisit celui qu'il jugea le moins à craindre, c'est à dire qu'il valoit mieux risquer un Royaume en Italie, qu'il ne croyoit pas bien asseuré, que d'en risquer tant d'autres en Espagne, qui lui appartenoient plus legitimement, & qu'on pouvoit conserver avec moins de peine ; ainsi il alla en Espagne, aprés avoir donné les ordres néceſſaires, & mena avec lui Gonsalve, dont il faisoit son idole.

Mais si la Reine Jeanne fut extrémement affligée de la mort de Philippe son Epoux, il est certain que Maximilien fut infiniment plus affligé qu'elle de cette perte, parce qu'il l'avoit toûjours regardé comme celui qui devoit être son Successeur à l'Empire, depuis qu'il le vit Maître de tant de Royaumes, & qu'il le jugeoit néceſſaire à l'Espagne, comme Charles à l'Empire. Je croi pourtant que ce sont là des fantaisies capricieuses de quelques Auteurs Italiens, car les Auteurs Allemans & Espagnols n'en disent rien. Mais ce que je croi bien, comme une chose beaucoup plus apparente, c'est que Maximilien pensoit à faire Philippe son Successeur à l'Empire, & aprés lui Charles, pour rendre ainsi perpetuel l'Empire dans la Maison d'Aûtriche, & c'est pourquoi il prenoit des mesures de si loin en sa faveur, comme nous l'avons déja dit. Enfin on disoit, qu'on n'avoit jamais vû au monde d'Epouse si affligée de la mort de son Epoux que celle-ci, ni de pere qui eût témoigné tant de

Combien il fut regretté.

de tendresse paternelle pour un fils, & ce qu'il y eut en cela de plus extraordinaire, c'est que les Espagnols qui ne le connoissoient que depuis peu, & qui ne sont pas fort sensibles à l'affliction, ne laissérent pas de le regretter infiniment, & de donner des marques sensibles de leur affliction.

Precepteurs de Charles. Aprés avoir donné à l'affliction ce qu'elle pouvoit souhaiter, Maximilien se mit à chercher quelque consolation en ses petits fils; & comme il avoit mis en Charles toute son affection, quoi qu'il n'en manquât pas pour le frere & les sœurs de ce Prince, il travailla à lui chercher d'habiles & d'excellens Précepteurs, afin qu'ils lui enseignassent tout ce que doit sçavoir un grand Prince. Il lui en donna deux, sçavoir Adrien Florent Flamand, originaire de la Ville d'Utrecht, alors Doyen de la Cathédrale de Louvain, & qui ensuite par la reconnoissance d'un tel Disciple, fut élevé jusques à la Dignité de Cardinal & à celle de Pape, comme nous le dirons cy-aprés; C'étoit un homme fort docte, mais de plus d'une bonté de mœurs exemplaire. L'autre, fut *Charles Cenrio* Flamand, né à Anvers, d'une extraction noble, qui avoit beaucoup voyagé, & qui sçavoit en perfection l'art de monter à Cheval, & tous les Exercices que doivent sçavoir, non seulement les Princes en géneral, mais particuliérement ceux qui conviennent à des Princes d'une naissance fort relevée, qui possédent de grands Etats, qui sont bien faits de leur personne, & qui doivent selon les apparences, parvenir à l'Empire. Et ces deux

Maî-

Maîtres qui ne faisoient que donner les premiéres instructions, en avoient plusieurs autres sous eux, qui lui enseignoient tout ce qui lui étoit convenable.

Amour du sang.

Les grands soins que prit l'Empereur Maximilien de l'éducation de Charles son petit fils, aprés la mort de Philippe son pere, firent voir bien clairement la verité de cette maxime des Naturalistes, que l'amour du sang, plus il descend, & plus il devient grand. Et cela n'est pas difficile à prouver, car s'il est vray que le Genre humain ait été fait pour la production, il s'ensuit que plus elle s'étend de fils en fils, plus aussi l'amour doit s'augmenter. Le moyen aussi qu'un ayeul, (je parle en cela de ce que j'ay expérimenté) ne se rejoüisse de voir que son sang au lieu de perir, & de seicher comme le suc des Arbres par la longueur des années se rajeunit, & s'étend jusques à l'éternité de fils en fils, & de petit fils en petit fils: & s'il est vray que l'ambition regne dans l'homme, comme l'expérience le fait voir, celle qui regarde l'amour des enfans, doit être la plus forte de toutes, puisqu'elle prend sa source d'une vertu qui est l'amour naturelle. Maximilien ne l'ignoroit pas, luy qui avoit accoûtumé de dire, à ce que dit Sangro, *Je n'ay communiqué à mon fils Philippe qu'un sang mortel, mais il a rendu le mien immortel, en mettant au monde Charles, & comment n'aimerois-je point ce petit fils, puis que je trouve en lui Maximilien & Philippe?* Paroles qui meritent, dit cet Auteur, de servir d'exemple pour

la

la consolation des Grands-peres.

Maximilien veut que Charles apprene le Latin.

Quoy que Maximilien, par l'affection singuliére qu'il avoit pour Charles, fît tous ses efforts pour apprendre tout ce qui peut servir à former un Guerrier & un Heros, parce qu'il prévoyoit déja que l'Empire s'éterniseroit dans sa famille, il avoit particuliérement recommandé à Adrien son Précepteur, de lûi faire apprendre la langue Latine, en sorte qu'il en pût faire usage, & la parler facilement; car cette langue étoit alors aussi commune en Allemagne, qu'elle est aujourd'huy oubliée & méprisée dans toute l'Europe, sur tout par la Noblesse: & c'est là la honte de nôtre Siécle, qu'au lieu qu'alors on appelloit le Latin la langue des Nobles, aujourd'huy les Nobles ne l'appellent par mépris que la langue des Pédans, & cette corruption a tellement empesté toute la Noblesse, que de mille gens de qualité à peine y en a-t-il un seul qui l'entende.

Deux raisons.

Ces sages Peres & Legislateurs, qui ont été les Auteurs de la fameuse Bulle d'or, qui par son excellence a bien mérité ce nom, nous ont donné une grande marque de l'estime qu'on doit faire de cette langue, puis que pour encourager tout le monde à l'apprendre, & montrer l'estime & le cas qu'on en doit faire, ils ont ordonné par cette Bulle, que personne ne pourroit être Electeur qu'il n'entendît, & ne sçût cette langue, qu'on appelloit alors la *Langue Romaine* : elle ordonne encore plus particuliérement aux Electeurs de n'élire

lire jamais perſonne, autant qu'il ſeroit poſſible, qui ne fût bien inſtruit dans cette langue. Il ne faut donc pas être ſurpris, ſi l'Empereur Maximilien, qui l'avoit lui-même ſi bien cultivée, recommandoit avec tant de ſoin à Adrien, de la bien enſeigner à ſon petit fils, qui ſelon ſes deſirs, & à en juger par les apparences devoit lui ſucceder dans l'Empire: Il y a même des Auteurs qui aſſeurent, que Maximilien avoit ſi fort à cœur, que ſon petit fils s'avançât dans la connoiſſance de cette langue, que ſouvent quand il le tenoit entre ſes bras en particulier, il lui enſeignoit à prononcer quelque mot Latin, tant l'amour paternel eſt fort en un Grand-Pere.

Mais il arrive ſouvent, que les deſſeins des hommes, ni les préſages, qu'on tire des Aſtres ne ſont pas ſuivis des évenemens qu'on en attend, & s'ils ſe trouvent vrais à certains égards, ils ſe trouvent faux en d'autres. Charles étoit deſtiné à l'Empire dés ſon enfance, par l'Empereur Maximilien ſon grand Pere. Les preſages qu'on peut tirer de l'influence des Aſtres ſembloient le promettre; Cependant ces Aſtres lui inſpirérent des inclinations fort éloignées de celle d'apprendre cette langue, que devoient ſçavoir ſelon les, Loix tous ceux qui prétendoient à la Couronne Imperiale, car il eſt certain que jamais Prince n'a eu moins d'inclination pour le Latin que celui-ci, quoi qu'il en eût beaucoup à apprendre toute ſorte d'exercices nobles.

Charles n'a pas d'inclination pour le Latin. 1507.

Il témoigna cependant beaucoup d'inclination, pour les langues vulgaires comme l'Italienne,

Il a beaucoup d'inclination pour les autres langues.

l'Italiene, l'Efpagnole, l'Angloife, la Flamande, la Françoife, qu'il apprit parfaitement. Pendant qu'il les apprenoit il avoit coûtume de dire, *qu'il vouloit fe fervir de la langue Italiene pour parler au Pape; de l'Efpagnole pour parler à la Reine Jeanne fa Mere: de l'Angloife pour parler à la Reine Catherine fa Tante: De la Flamande pour parler à fes Citoyens & amis: & de la Françoife pour s'entretenir avec lui même.*

Il vouloit faire entendre pas cette derniére, qu'il vouloit faire revivre la memoire de Philippe fon Pere, qui avoit appris à parler fi parfaitement la langue Françoife, que l'on a dit de lui, que jamais étranger n'avoit poffedé fi parfaitement qui lui cette langue, quoi que le fils ne l'ait pas moins fçuë que fon pere: Il y avoit feulement cette difference entre eux, c'eft que Philippe, avoit beaucoup d'inclination pour la Nation Françoife, au lieu que Charles a toujours témoigné n'avoir que de l'averfion pour elle. Enfin, toujours eft-il vray, que fi Charles ne s'avança point dans la connoiffance de la langue Latine, ce ne fut point la faute d'Adrian fon maître, qui lui voyant fi peu d'inclination pour cette langue, & connoiffant le befoin qu'il en avoit, lui difoit fouvent: *Mon Prince apprenez la langue latine, fi vous ne le faites, vous vous en repentirez un jour.* Mais ce Prince lui repondoit toûjours, *croyez-vous donc, que mon grand Pere, veüille faire de moy un maître d'Ecole?*

Inftinct de la Nature.

Ainfi vont les chofes du monde, & les influences des Aftres fur les hommes. L'éducation fait beaucoup, mais le genie naturel eft encore

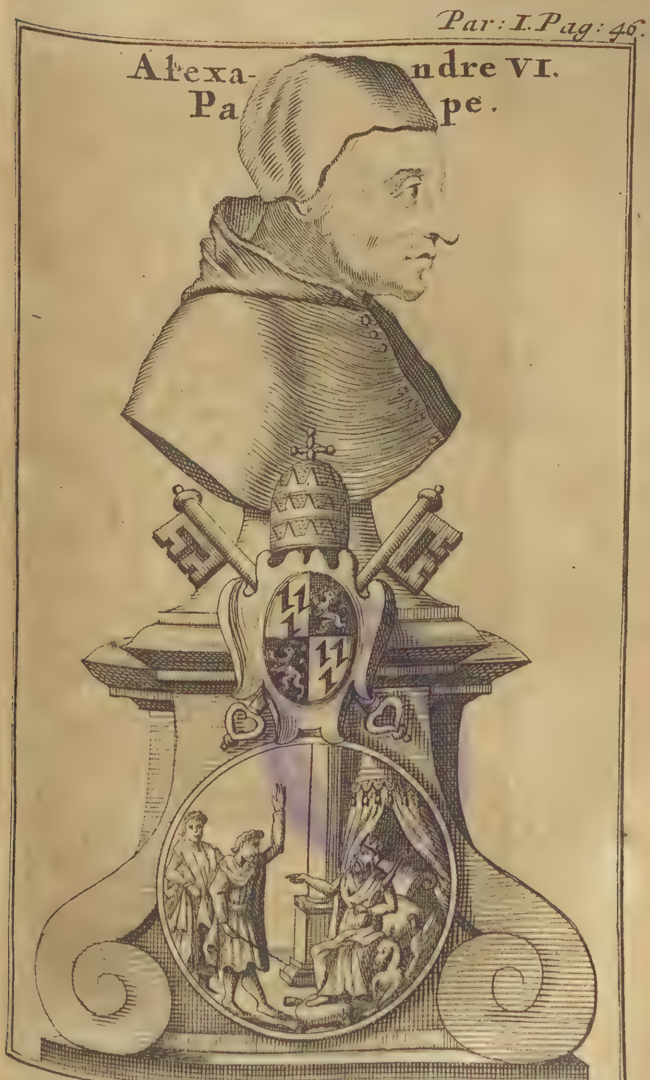
encore plus néceſſaire. Il eſt aſſeuré que jamais Charles n'eut aucune inclination pour la langue Latine, & cependant depuis Rodolphe premier, Empereur de la maiſon d'Aûtriche juſques à lui, & depuis lui juſques à Leopold aujourd'hui regnant, on a toûjours vû que tous les Empereurs de la même maiſon, ont eu une grande facilité à apprendre & à parler cette langue, & l'on peut dire que Charles eſt le premier, & le ſeul qui a degeneré à l'égard de cette qualité de ſes Anceſtres. Tant il eſt vrai que chacun naît avec certaines inclinations naturelles qu'aucun ſoin humain ne peut changer. Car enfin Charles ne manqua ni de maîtres, ni d'inſtructions, & Adrien ſon Precepteur n'eut point d'égal en ſavoir, en bonne conduite, en habileté pour bien Gouverner l'eſprit de ce jeune Prince, & ſi diligent qu'il n'y épargna ni veilles ni travail. Mais enfin de quoi tout cela a-t-il ſervi? De rien, parce qu'il y manquoit de l'inclination du côté du Prince. Ou il faudroit que les Inſtructions fiſſent à peu prés dans l'eſprit, le même effet que font les Medecines dans le corps d'un malade, leſquelles quoi qu'on les avale avec beaucoup de répugnance & de ſoulevemens d'eſtomac, ne laiſſent pas de produire l'effet à quoi on les avoit deſtinées; mais il en eſt autrement des operations que font les inſtructions ſur l'eſprit.

Je ne ſçaurois m'empêcher de faire ici en paſſant, une obſervation, auſſi neceſſaire qu'inſtructive, & de laquelle je ſuppoſe que je ne ſuis pas le premier Auteur; ſcavoir, que n'onobſtant tout ce que nous venons de dire, il

On hait ceux qui nous inſtruiſent.

il ne laiſſe pas d'être vray, qu'on a reconnu en ce Prince une qualité rare & extraordinaire, c'eſt que preſque tous les enfans, par une inclination naturelle, & une coutume invéterée haïſſent la ferule & le foüet, quoi qu'on ne s'en ſerve que pour corriger les deffauts & les vices de l'eſprit, & à rendre ſage & ſavante la jeuneſſe. Je veux dire qu'on voit fort rarement qu'un diſciple ait beaucoup d'affection pour ſon maître, & que pour un Alexandre, qui a marqué de la reconnoiſſance pour ſon fameux Précepteur, il s'eſt trouvé mille Nerons, qui s'ils n'ont pas été aſſez tyrans pour répandre le ſang de leurs maîtres, ont du moins été des ingrats, qui les ont mépriſez juſqu'à n'en pouvoir ſouffrir la vüe. Que ſi l'on honnore les Médecins, comme dit Salomon, ſeulement pour le beſoin qu'on en a pour la ſanté du corps, qui eſt ſi incertaine; combien plus doit-on honnorer les Précepteurs, qui par la force de leurs inſtructions, nous ont donné, s'il m'eſt permis de parler ainſi l'uſage de la raiſon, & nous ont transformez d'animaux ſans raiſon, en des animaux raiſonables. De là vient qu'on appelle ânes les plus ignorans, car en effet, ceux-là ſont tels, qui n'ont pas eu de maîtres, pour leur couper par leurs Inſtructions, leurs longues oreilles. Cependant le nombre eſt infini de ceux qui aprés avoir profité des inſtructions de leurs Précepteurs, non ſeulement ne leur rendent pas les bienfaits qui leur ſont deus, ni la Reconnoiſſance qu'ils méritent, mais qui même ſouvent, les ont en horreur.

Il


Alexa- ndre VI.
Pa pe.


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA

Il faut pourtant excepter de cette horrible exemple d'ingratitude, l'Empereur Charles-Quint qui a donné des marques de reconnoiſſance dignes d'être celebrées dans tout les Siecles. Car il eut l'ame ſi grande, ſi Auguſte, ſi généreuſe, ſi Heroïque, qu'il n'a pas ſeulement témoigné de la reconnoiſſance envers ceux de ſes Précepteurs, ſous leſquels il avoit beaucoup profité en tant d'exercices différens, comme l'ont fort bien remarqué, *Campana*, *Ulloa*, *Sandorat*, *Sangro* & autres, mais encore envers ceux, ſous leſquels il n'avoit que peu, ou point profité, tel qu'étoit par exemple Adrien à l'égard du Latin. Car enfin, que pouvoit faire davantage ce Prince en faveur d'un ſi celebre Précepteur que ce qu'il a fait, puis que bien loin de ne vouloir pas le voir, il a voulu qu'il fût toûjours à ſon côté, & s'eſt fait un plaiſir de l'avancer de jour en jour dans les Honneurs, les Charges, & les Dignitez, & qu'aprés l'avoir élevé à la dignité de Cardinal, il n'a pas crû avoir ſatisfait à la reconnoiſſance qu'il ſentoit pour lui dans ſon cœur, que par ſes ſoins & ſon credit, il ne lui ait fait mettre ſur la tête la Triple Couronne. On a auſſi particuliérement admiré en lui, qu'il prenoit un ſi grand plaiſir à donner les loüanges à ſon Précepteur, que hors la langue Latine, pour laquelle il n'avoit jamais eu d'inclination, il reconnoiſſoit que tout ce qu'il avoit de bon en lui, & d'évenemens glorieux dans ſa vie, il le devoit à la bonne éducation, & aux bonnes inſtructions qu'il avoit reçües d'Adrien. Qu'il me ſoit donc permis de dire, que cet Empereur doit être un

Reconnoiſſance envers ſes Precepteurs

un miroir, où se doivent regarder les Princes qui ne savent pas même s'ils ont jamais eu des Precepteurs; Tant est grand en eux, (épargnons leur par grace, le mot d'ingratitude, & la couvrant d'un voile) L'oubli de les recompenser, & de leur rendre, du moins pour l'exemple, le respect qu'ils leur doivent! Car si plusieurs se sont efforcez d'imiter Charles, toûjours est-il vrai que jamais personne n'en a approché.

Si la langue Latine est nécessaire.

Toutefois je ne sçaurois approuver les sentimens de ces Historiens, qui ont non seulement blâmé, mais dechiré avec trop de malignité la reputation de ce Prince, sur ce qu'il n'avoit pas appris le Latin; Car enfin cette langue peut bien faire honneur à un Prince, mais elle ne lui est pas absolument nécessaire. Il y a déja plus de mille ans, que les Princes ne parlent plus Latin, ni d'autre langue que la vulgaire, ni dans les Conseils, ni dans les Armées, ni à leurs soldats, ni à leurs sujets. Depuis même le temps des Romains, ils se sont servis d'Interprétes. J'avoüe qu'il seroit à souhaiter, qu'un Prince entendît toutes les langues, afin qu'il pût par lui même entendre ce qu'on lui demande, & répondre aux propositions des étrangers, sans être obligé, de dépendre de la discretion d'un Interpréte qui explique souvent les choses autrement qu'elles ne sont dites; cela se doit entendre des langues apprises par étude comme le Latin, & non pas des langues vivantes. Car enfin y avoit-il donc du temps de Charles grand nombre de villes, de Royaumes, ou de Nations qui parlassent naturellement & par usage

la

la langue Latine? Point du tout. Où est donc la néceſſité de cette langue? Tous les peuples de ſa dépendance étoient Eſpagnols, Italiens Allemans, ou Flamands. Ses Armées n'étoient compoſées que de ces 4. Nations. Charles entendoit ſi bien ces 4. langues, qu'il pouvoit parfaitement s'exprimer en chacune, & de plus il poſſedoit admirablement la Françoiſe, comme nous l'avons déja dit; de ſorte qu'il n'y avoit ni nation étrangére, ni Ambaſſadeur d'aucune Nation avec laquelle il eût des affaires, dont ce Prince n'entendît la langue.

Il avoit tant de paſſion pour l'art de monter à cheval, que Cenrio que Maximilien lui avoit donné pour le lui apprendre, au lieu de le ſolliciter à s'appliquer avec ſoin à l'apprendre, comme la plus part des maîtres ſont obligez de le faire à l'égard de leurs Diſciples, étoit obligé au contraire de l'exhorter à ſe donner du relâche, craignant que ſa trop grande application à ces exercices ne le rendît malade, comme on voit qu'un Arc qui eſt trop tendu ſe rompt. Déja depuis l'âge de 3. ans on avoit remarqué en lui cette paſſion pour de tels exercices: car on le voyoit jetter les yeux avec ſoin ſur l'épée de tous ceux qui l'approchoient, & temoigner qu'il ſouhaitoit l'avoir; tellement qu'on fut obligé, pour ſatisfaire ſon inclination, de lui mettre une petite épée au côté, lors qu'à peine il commençoit à porter le haut de Chauſſe, & il étoit ſi amoureux de ſon épée, qu'il ſe la faiſoit mettre ſous le chevet de ſon lit quand il étoit des-habillé, ſans quoi il pleuroit ſi fort qu'il ne ſe ſeroit jamais

IV. Exercice de Cheval.

endormi. Il fut ſi vigoureux dans ſon enfance, qu'à l'âge de dix ans, il montoit mieux, & travailloit mieux un cheval que d'autres à 20. Il tiroit auſſi fort adroitement du Piſtolet, de l'Arc, & de l'Arbaleſte, & faiſoit avec bonne grace tous ſes autres exercices. Pour ce qui regarde les Mathématiques, la Géographie, la Marine, & la mechanique, ſes propres maîtres étoient obligez de confeſſer, qu'ils ne ſçavoient plus que lui apprendre. Pour moi je croy que la Nature prévoyant ce qu'il devoit être un jour, luy donna largement tout ce qui lui étoit neceſſaire.

Deux mariages. Cependant Loüys XII. ayant appris la mort de Philippe le beau, fils de Maximilien, lui qui avoit preſſé & conclu le traité de mariage de Claudes ſa fille avec Charles fils de Philippe, le rompit, & enterra s'il faut ainſi dire, la Foi qu'il lui en avoit donnée, à Paris, par le ſervice pompeux qu'il lui fit faire; ſoit qu'il eſtimât que ce mariage ne lui ſeroit pas avantageux, ou qu'il aimât mieux marier ſa fille avec un Prince de ſa Maiſon, qu'avec un étranger. Quoi qu'il en ſoit il prit prétexte pour rompre le Traité, de dire qu'il ne vouloit pas attendre ſi long temps à marier ſa fille; Quelques-uns aſſeurent même qu'il la maria ſans attendre la réponſe de Maximilien, avec François de Valois Duc d'Angoulême, qui lui a ſuccedé au Trône de France, qui a été concurrent de Charles V. à l'Empire, & qui ſera une partie conſiderable de cette Hiſtoire. Mariage qui a été la ſource de tant de choſes tragiques, que l'on a veu non ſeulement en France & en Eſpagne, mais

mais dans toute l'Europe. En ce même temps Henry VII. Roy d'Angleterre pressoit beaucoup le mariage de son fils aîné Arthus Prince de Galles avec Catherine fille du Roy Ferdinand ; mais ce Prince la lui refusa disant, que tandis que Plantaginete vivroit, la succession du Royaume ne seroit pas asseurée à Arthus, ce qui porta Henry à faire mourir Plantaginete. Catherine ayant appris la mort d'Edoüard, (car c'est ainsi que s'appelloit Plantaginete) refusa de se marier avec Arthus, mais son malheur voulut, qu'elle y consentît dans la suite. Il est vray, que ce ne fut jamais un veritable mariage, & qu'il ne fut pas consommé : de là vient que Catherine qui étoit sœur de la mere de Charles, fut ensuite mariée avec Henry, devenu Prince de Galles par la mort d'Arthus son frere, en ayant obtenu du Pape une Bulle de dispense, mariage qui a fait tant d'affaires à Charles, comme on le verra dans la suite de cette Histoire.

Cependant Maximilien conçut un grand ressentiment du mépris que Louïs XII. avoit fait du Traité de Mariage de sa fille Claude avec Charles, qui avoit été si solemnellement conclu, & en fit des plaintes reïtérées non seulement à Louïs, mais encore dans toutes les Cours de l'Europe, & protesta hautement qu'il s'en vangeroit. Néantmoins les Intérêts d'Etât qui servent souvent de contrepoison à la colere des Princes, eurent tant de pouvoir sur l'esprit de celui-ci, qu'il n'y pensa plus. Cependant Louïs XII. faisoit négotier une Ligue avec le Pape Jules II, & Ferdi- Divers événémens. 1508.

Ferdinand Roy de Naples, qui gouvernoit l'Eſpagne pour ſa fille, & pluſieurs autres Princes contre les Veniticns; deſorte que pour ſe reconcilier avec Maximilien; il le fit ſolliciter d'entrer dans cette Ligue, & lui en fit eſpérer de grands avantages. Ce Prince qui haïſſoit la Republique de Veniſe, à cauſe des diſputes fréquentes qu'il avoit avec elle au ſujet des Limites, embraſſa avec plaiſir cette occaſion, à cauſe des avantages qu'il eſpéroit d'en retirer, & ainſi ſe fit la réconciliation de Maximilien avec Loüis. La Ligue fut concluë à Cambray en 1508. avec un ſi grand ſecret gardé pendant trois mois, que quelques Auteurs l'ont regardé comme un miracle, par lequel la Providence a voulu faire voir, qu'elle tient dans la main le pouvoir d'élever ou d'abaiſſer les Princes, ſelon qu'elle le trouve bon.

Autres de 1509. 1510. 1511. On fit une rude guerre contre cette Republique, laquelle n'ayant rien découvert de la conſpiration faite contre elle à Cambray, fut attaquée ſur la fin de cette année 1509. au commencement d'Avril, par l'Armée des Alliez, & par quatre côtez à la fois avec tant de furie, qu'en moins de trois mois elle perdit tout ſon païs de Terre Ferme, où il ne lui reſta que la ſeule Ville de Treviſo, en ſorte qu'on crut la Republique perduë ſans reſſource. Mais le Senat trouva moyen d'amaſſer de grandes ſommes, avec leſquelles on mit en Campagne une Armee de 20. mille hommes de pied, & de 13. mille Chevaux, ce qui ſauva la Republique. Le Pape Jules II. naturellement inconſtant, voyant que les Ve-

nitiens se fortifioient, tourna casaque, comme on dit, & s'unit avec eux contre le Roy de France, & fit entrer dans cette Ligue le Roy Ferdinand le Catholique, & Maximilien, qui desiroient avec passion de se vanger du Roy Louïs XII. pour les raisons cy-dessus alléguées. Ainsi Venise au lieu de perdre, gagna beaucoup par cette Guerre. Alors mourut Henry VII. Roy d'Angleterre le 22. Avril 1509. & comme ç'avoit été un Prince avare & avide, il laissa en mourant un trésor en argent comptant de plus de six milions d'écus Romains, somme immense pour ce temps-là. Il eut pour Successeur Henri VIII. son fils, lequel se joignit avec le Pape Jules, Maximilien, & le Roy Catholique, qui étoient déja liguez contre la France. Pendant les deux années présentes, les Portugais firent beaucoup d'entreprises dans les Indes, & entre autres se rendirent maîtres de la fameuse Ville de Gôa, par le moyen de Don Alphonse d'Albuquerque, qu'ils avoient établi Gouverneur de ce païs-là, aprés la mort de Don Francesco d'Almeida, qui y avoit été assassiné.

Les François cependant qui étoient fort puissans en Italie, remportérent une grande victoire prés de Ravenne sur les Alliez, par l'habileté d'Alphonse d'Este Duc de Ferrare, contre lequel le Pape Jules faisoit la Guerre. Aprés cette grande défaite l'Empereur Maximilien envoya une Armée d'Allemans en Italie, qui renforça beaucoup le parti des Confederez, & le Duc Maximilien Sforza recouvra le Duché de Milan. De plus on chassa

Autres de 1512. 1513. 1514.

ſa les François de Genes, & on en fit Duc Octavien Fregoſo, qui y rétablit l'ordre de la Republique. Il ſembloit que la Guerre alloit être terminée par la mort du Pape Jules arrivée le 21. de Février 1513. Pape qui aimoit mieux l'Epée que la Croix; D'autant plus qu'il eut pour Succeſſeur le Cardinal de Medicis ſous le nom de Leon X. & qui étoit grand amateur de la paix. Loüis XII. auſſi las d'une Guerre qui avoit été ſi avantageuſe au Roy d'Angleterre, fit la paix avec lui, & épouſa la ſœur de ce Prince, beaucoup plus jeune que Loüis : de ſorte que celui-ci voulant faire le brave, dans le Mariage comme il l'avoit fait à la Guerre, perdit bien-tôt aprés la bataille, & mourut des efforts qu'il avoit faits. A Loüis ſuccéda François de Valois ſon gendre, qui fut appellé François I. Prince ſi plein de courage, & d'un eſprit ſi martial, qu'il aura beaucoup de part à cette Hiſtoire.

Roy de Navarre.

Qu'il me ſoit permis de faire ici un pas en arriére. Jean d'Albret, Roy de Navarre, s'étoit joint avec Loüis XII. contre le Roy d'Angleterre, & le Roy Catholique, deſorte que le Pape qui appuyoit les intérêts de celui-ci, excommunia le Roy de Navarre, le declara déchû des droits qu'il avoit ſur ſon Royaume, & les transféra à Ferdinand le Catholique, lequel envoya Don Frederic de Tolede Duc d'Albe, avec une puiſſante Armée, qui ſoûmit ce Royaume en peu de temps, & ainſi par la Bulle du Pape ou plûtôt avec une puiſſante Armée, qui fit bien plus d'effet que la Bulle

le il réünit ce Royaume à la Castille en 1512. Depuis lequel temps il y a toûjours demeuré incorporé, quoi que le Roy de France prenne le titre de Roy de Navarre. Loüis XII. ne manqua pas de donner du secours au Roy de Navarre, qui se présenta souvent devant le Duc d'Albe, mais il fut toûjours repoussé avec perte, & forcé de s'en retourner. On dit que la Reine Catherine, fuyant avec le Roy son Epoux pour aller en France, lui disoit : *Mon cher Epoux, vous avez été Roy de Navarre, mais ni vous ni aucun de vos héritiers ne le sera jamais plus: Il est vrai que, nous n'aurions pas perdu ce Royaume, si vous en aviez été Reine, & que j'en eusse été le Roy.* Elle avoit raison de le dire, parce que si elle avoit gouverné, elle se seroit contentée de demeurer en paix & en repos.

François I. ne fut pas plûtôt couronné, qu'impatient de faire connoître son courage martial, il passa en Italie avec une puissan- Armée, commandée par Jacques Trivulce Capitaine de grande réputation, & malgré les glaces, & les périls, il passa les Alpes, au grand étonnement de toute l'Europe avec armes, munitions, & artillerie. Prosper Colonne destiné par les Conféderez à s'opposer au passage de François I. fut battu & fait prisonnier à Ville-Franche. Aprés s'être ouvert un tel chemin, François I. s'avança jusques à Marignan avec une Armée de 40. mille hommes, où il trouva le Cardinal de Sion, homme de guerre depuis le temps de Jules II. & qui commandoit 27. mille Suisses tous gens d'élite. Il l'attaqua, & aprés un com-

François I. en Italie.

combat qui dura deux jours & deux nuits, il le deffit, avec perte de plus de 15000. Suisses qui demeurérent sur la place. De là il alla à Milan, ou il passa plusieurs jours en fêtes & réjoüissances, pendant que Trivulce achevoit de réduire l'entier Duché à l'obéissance de François, ce qui lui acquit une réputation immortelle, quoi qu'il ne fît alors que commencer à porter les Armes; & comme il ne faisoit pas beaucoup de cas, du Prince d'Aûtriche, ou pour mieux dire du Roi Charles, il croyoit de se voir bien-tôt le plus formidable Conquérant du Monde, aprés avoir remporté une si fameuse Victoire, remarquable par tant de circonstances: à la verité il y avoit là dequoi donner de la vanité à un jeune Roi, qui pourtant témoigna beaucoup de modération, soit à accorder des Graces, ou à préter l'oreille à des propositions de paix.

Paix entre François I. & Charles-Quint.

L'Empereur Maximilien, reçeut un sensible déplaisir des succez heureux de ce jeune Roi, dans les conjonctures où se trouvoit alors le Roi Charles son petit fils d'être obligé d'aller au plûtôt en Espagne. C'est pourquoi il porta sécretement le Pape à parler d'accommodement: & ce Pape qui alla s'aboucher en suite avec le vainqueur François I. à Bologne, lui recommanda si fort la paix, qu'il fut convenu, qu'on envoyeroit des Ambassadeurs à Noyon tant de la part de l'Empereur Maximilien, & de François I. que du Roi Charles: bien-tôt aprés la paix fut faite à ces conditions. *Que François I. céderoit au Roi Charles toutes les prétentions qu'il avoit sur le Royaume de Naples, moyenant une pension an-*

*nüelle*

*nuelle de cent mille écus. Que Charles épouseroit Louïse fille aînée de François, en la place de Rénée fille de Louïs XII. qui lui avoit été promise; & Charles rendroit le Royaume de Navarre à Henry d'Albret fils du Roi, ou qu'à faute de le lui rendre, il lui donneroit l'equivalent en d'autres païs, dans six mois.*

Les conditions étoient un peu rudes pour Charles, aussi si la main y consentit en signant le Traité, il est certain que le cœur n'y consentit pas, comme les effets le firent voir bien-tôt aprés. Cependant ou fit publier solemnellement la paix dans les deux Royaumes, avec de grandes demonstrations de joye; même pour rendre le Traité plus ferme, ils se donnérent mutuellement l'Ordre chacun de son païs, pour être comme le sçeau de leur Foy; savoir François donna à Charles l'ordre de S. Michel, institué par Loüis XI. & Charles donna à François celui de la Toison d'or, fondé par Philippe le Bon, Duc de Borgogne bisayeul maternel de Charles, avec des colliers de grand prix.

Maximilien Ayeul de Charles, qui se miroit dans la jeunesse de son cher petit fils, & qui ne travailloit qu'à le voir s'acquerir de l'autorité, & du credit dans le Monde, l'exhortoit à commencer de se faire connoître par quelque action extraordinaire, non seulement à ses peuples, mais même aux Nations étrangeres: Et ce Prince dont le courage & les inclinations répondoient en cela parfaitement au desir de son Grand-Pere, commença à donner des marques de son Autorité, en faisant les fonctions de Grand Maître de l'Ordre de la

Charles commence à se faire considérer.

la Toison d'or dont nous venons de Parler, avec beaucoup de pompe & de majesté; car il convoqua par des Lettres circulaires accoûtumées le Chapitre de l'Ordre à Bruxelles, d'autres veulent que ce fut à Anvers, & Sangra à Gand lieu de sa naissance. Le Chapitre assemblé à la premiére séance, il fit une Loi Authentique qui ordonnoit, que les Chevaliers qui n'étoient que 30. selon la premiére institution, seroient à l'avenir cinquante, & en même temps, il en créa 20. de nouveaux pour remplir le nombre, outre les sept qui manquoient au nombre de 30. Il fit cela en qualité de Duc de Borgogne, & les Chevaliers qu'il élut fûrent les suivans.

# NOUVEAUX CHEVALIERS

## de l'Ordre de la Toison d'Or créez par Charles-Quint, & ajoûtez aux autres dans la premiére promotion qu'il fit.

*François* I. Roi de France.
*Jaques* de Horé.
*Henry* Comte de Nassau.
*Philippe* de Verré.
*Don Ferdinand* Infant d'Espagne.
*Don Emanüel* Roi de Portugal.
*Loüis* Roi de Hongrie.
*Frederic* Comte Palatin Electeur.

*Jean*

*Jean* Marquis de Brandebourg Electeur.
*Charles* de Lanoy Seigneur de ſaint Zelle.
*Guy* de la Beaume.
*Hugues* Comte de Mansfelt.
*Laurent* de Gorenod.
*Philippe* de Croy.
*Jaques* de Goure.
*Antoine* de Croy.
*Antoine* de Lalain.
*Alphonſe* de Bourgogne.
*Philibert* de Châlon.
*Felix* d'Uferdember.
*Michel* de Volckeſtein.
*Maximilien* d'Hornes.
*Guillaume* de Ribaupierre.
*Jean* de Trozagueres.
*Jean* de Waſſenaer.
*Maximilien* de Bergues.
*François* de Melung.
*Jean* Comte d'Egmond.

Mais comme il y avoit pluſieurs autres ſeigneurs qui méritoient cet Ordre & par conſéquent qui s'étoient attendus d'avoir part à cette Election, il ne pouvoit ſe faire qu'il n'y eût des mécontens: auſſi Charles tâcha adroitement de remédier à ces mécontentemens, en donnant aux uns des Emplois honnorables, & en faiſant eſpérer autant aux autres. Il n'y avoit point encore eu d'exemple d'aucun autre Prince, & encore moins d'un auſſi jeune Prince qu'étoit alors Charles, qui n'avoit que ſeize ans, qui eût fait une ſi nombreuſe création de Chevaliers, ni qui eût mis à leur tête, un auſſi grand Roi que François I. qui par Autres prétendans.

ses belles actions & sur tout par la Victoire qu'il avoit remportée en Italie, faisoit parler de lui comme d'un grand Heros dans toute la Terre.

Loix 1516. Charles se servit de cette occasion, pour s'instruire à fond de tous les Statuts & Loix établies dans la fondation de l'Ordre, & ayant trouvé qu'elles avoient besoin de quelque refforme, de l'advis de son Conseil il la fit, en y ajoûtant les deux articles suivans, I. Que les Chevaliers Princes, précéderoient ceux qui ne le seroient pas, quoi que ceux-ci fussent plus anciens. II. Qu'à l'advenir les Chavaliers ne seroient pas obligez de porter toûjours le Collier de l'Ordre comme ils avoient accoûtumé de faire, mais qu'ils se contenteroient de porter seulement la Toison pendante sur la poitrine attachée avec un Cordon de Soye: Qu'ils seroient pourtant obligez de porter le Collier en la maniére ancienne aux Grandes Fêtes, de Noël, de la Circoncision, des Rois, de Pasques, de Pentecoste, de l'Ascension, du S. Sacrement, de la Vierge, des Apôtres, & de S. André en particulier, parce qu'il est le Patron, de la Maison de Bourgogne.

Mort de Ferdinand. En ce temps-là mourut le Roi Ferdinand le Catholique, qui Gouvernoit l'Espagne & la Castille comme ses propres Royaumes, & les autres, au nom de la Reine Jeanne sa fille qui se mit d'abord en possession du Gouvernement. Il ne fut gueres regretté des Juifs, qu'il avoit chassez d'Espagne au nombre de plus de cinq cens mille, qui se retirérent en différens païs. Il en passa plus de 20. mille

en

en Italie, dont la plus part s'établirent à Rome. A la verité Ferdinand fut le pere de tous Raffinemens de politique; mais il n'en devint que plus habile à Violer ses promesses, & à couvrir ses plus pernicieux desseins du prétexte de la Religion; en quoi par malheur il a fait beaucoup de Disciples.

Pour donner quelque éclaircissement à cette matiére, je diray, que Ferdinand mourut le 21. Janvier 1516. lors que l'on nommoit les Ambassadeurs, pour la conférence de la paix à Noyon. Maximilien ayant appris sa mort, fit savoir à son petit fils Charles, qu'il devoit faire la paix avec François I. à quelques conditions que ce fût; Ce qui arriva bien-tôt aprés, puis qu'elle fut concluë vers la mi-Mai de la même année: Ce ne sera point m'éloigner de mon sujet que de faire ici quelques observations Curieuses sur quelques prédictions. On avoit fait l'Horoscope du Roi Ferdinand, & on lui avoit prédit *qu'il mourroit infalliblement à Madrigal.* Pour éviter l'accomplissement de cette prédiction, il ne voulut jamais s'approcher de ce canton, quoi qu'il y eût une fille Religieuse; Il arriva pourtant qu'il mourut en un lieu appellé *Madrigaleio*, Madrigalet. La crainte qu'il avoit de cette prédiction lui étoit venuë, de deux exemples qu'il avoit lûs dans l'Histoire; l'un de Don Pietro Roi de Castille, auquel il avoit été prédit, *qu'il perdroit la vie par un grand accident dans la Tour de l'Estoile*, & quoi qu'il évitât avec tout le soin possible, tout lieu qui portât ce nom, il ne laissa pas d'être assassiné dans le Château de Montel, où l'on voyoit écrit sur

Prédictions.

la

la porte, *c'est ici la Tour de l'Estoile.* L'Autre fut de l'Empereur Frederic, auquel un Astrologue prédit, qu'il mourroit à Florence, ce qui fit qu'il ne voulut jamais mettre le pied dans cette ville, il arriva pourtant qu'il mourut en un lieu appellé *Fiorenzola*, la petite Florence. J'avoüe qu'il ne faut pas ajoûter foi aux pronostics. Il y a pourtant des Exemples capables d'obliger à y faire réflexion.

Charles part pour L'Espagne.

Cependant l'Empereur Maximilien jugea qu'il étoit d'une necessité indispensable que Charles allât au plûtôt en Espagne, d'autant plus qu'il n'y avoit rien à craindre pour l'Italie, ni pour les Païs-Bas, depuis que la Paix avoit été faite avec François I. Mais il voulut que Charles fît ce voyage avec une suite pompeuse, aussi fut-il accompagné de plusieurs Grands Seigneurs du Païs. Il s'embarque à Ostende avec les flotes de Holande, & de Zelande, & quelques vaisseaux Espagnols; & quoi qu'il eût été prié par le Roy d'Angleterre, & la Reine tante de Charles, de se raffraîchir sur ses côtes, & qu'il eût promis de le faire, le vent se trouva si favorable, qu'on ne trouva pas à propos de s'arrêter. Et à propos de prédictions, il y eut des gens qui voyant que le Ciel favorisoit si fort ce premier voyage de Charles, en tirérent ce présage, qu'il seroit heureux toute sa vie & dans toutes ses entreprises. Charles laissa pour Gouverner les Païs-Bas en sa place, la Princesse Marguerite sa tante. Mr. de Metteren, met ce voyage en 1518. & dit que Charles avoit alors précisément 15. ans, cependant il avoit déja dit qu'il étoit né en 1500.

Aprés

Aprés une heureuſe navigation de 15. jours Charles arriva en Eſpagne, au port de *Villa-vitioſa* dans la Province, d'*Auſtrias* où la Reine Jeanne ſa mere avoit envoyé une partie de la Nobleſſe Eſpagnolle pour le recevoir avec pompe; avec l'autre partie elle lui étoit allée deux journées au devant. D'autres diſent que la Reine étoit incommodée à Tordeſilla, où Charles alla inceſſamment lui faire la revérence, & ſans s'arrêter que peu à Valladolid. On admira la tendreſſe qu'ils ſe témoignérent réciproquement, car ils s'embraſſérent pendant plus de demie heure en répandant des larmes de joye. On n'admira pas moins que les Eſpagnols témoignaſſent tant d'affection à un Roi qui n'étoit par de leur Nation, & qu'ils n'avoient encore jamais vû. Il eſt vray qu'ils le regardoient comme S'il eût été Eſpagnol, tant parce que ſa mére étoit Eſpagnole, que parce que ſon pere étoit mort en Eſpagne; C'étoient d'aſſez bonnes raiſons, pour ne pas dire que Charles avoit des qualitez propres à ſe faire aimer. Il arrive. 1517.

La Reine qui avoit déja réſolu de ſe décharger du poids du Gouvernement, avoit auſſi donné les ordres, afin qu'on tint toutes choſes prétes pour le Couronnement de ſon fils; Ce qui fut exécuté avec beaucoup de magnificence: & comme il étoit paſſé à la ſuite de Charles un grand nombre de Nobleſſe, & de grands Seigneurs Allemans, François, Anglois, & Flamands; Les Eſpagnols naturellement orguilleux, voulant faire voir à cette Nobleſſe étrangére le faſte de leur Nation, firent des magnificences extraordinaires, au Il eſt proclamé Roi.

de

de-là de ce qu'on en auroit pû attendre. La Reine avoit fait faire pour son cher fils un manteau Royal, tout couvert de broderies de perles, & de pierreries, qui fut trouvé si riche & si extraordinaire, qu'on n'en avoit jamais vû en Espagne de semblable; il parut encore plus beau sur les épaules de Charles par la Bonne grace qu'il avoit à le porter. En un mot, tout concourut à la magnificence de son Couronnement, & les acclamations publiques, & la pompe des habits, & le cœur & l'amour de ses sujets.

Autres sentimens. 1517. Cependant Sumonte & Ferrari qui l'ont suivi, asseurent que Charles n'avoit aucune inclination pour ce voyage d'Espagne, tant parce qu'il n'aimoit guerres cette Nation, que parce que menant une vie fort douce & fort tranquille en Flandres, Il lui fâchoit de s'aller exposer aux incommoditez & aux perils de la mer; mais qu'il y fut forcé par les instances pressantes de Maximilien son ayeul, qui estimoit ce voyage indispensable, de sorte qu'il l'entreprit plûtôt par obéissance pour l'Empereur, que par sa propre inclination. Ces deux Auteurs rapportent encore deux particularitez, l'une que Charles courut un si grand danger par une tempête qui survint, que l'on regarda comme un miracle, qu'il n'y eût pas peri. J'avoüe qu'on ne sçauroit aller sur mer sans être exposé aux tempêtes; mais je ne saurois asseurer ce fait, dont personne qu'eux n'a parlé. L'autre est que Charles, alla en Espagne accompagné d'une puissante Armée, à dessein d'obliger les Espagnols par la force à le recevoir, en cas qu'ils ne l'eussent


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA


Catherine d'Autriche
Reine d' Angleterre

ſent pas fait de bon gré; Mais c'eſt un grand abus, car il n'y a aucune apparence qu'une telle penſée ſoit montée dans l'eſprit de Maximilien, & encore moins en celui de Charles, aprés l'exemple qu'ils avoient vû, de la pompeuſe & magnifique réception qu'on avoit faite à Philippe ſon Pere, & qu'il y avoit lieu d'attendre que les Eſpagnols ne fairoient pas moins d'honneur au fils.

Comment Charles eſt reçû en Eſpagne.

Enfin aprés la mort de Ferdinand le Catholique, qui arriva le 23. Janvier 1515. Charles partit pour l'Eſpagne au mois de Septembre 1517. non pas avec une Armée navale, mais accompagné de 20. Comtes, Marquis & autres perſonnes de la premiére qualité, de 60. Gentils hommes Commenſeaux, cent gardes à cheval, & 300. Officiers ou Domeſtiques. Ce qu'il y a d'aſſez vrai ſemblable ſur ces deux choſes rapportées par Samonte & Ferrari, eſt qu'à l'arrivée de Charles en Eſpagne, le Conſeil Royal qui réſidoit alors à Tolede; quoi qu'il eût réſolu de le reçevoir avec toute la magnificence poſſible, & qu'on eût fait des dépenſes immenſes pour les préparatifs, neantmoins n'ayant pas reçeu des ordres particuliers de la Reine, ſur la qualité qu'on lui devoit donner, ſe trouva embaraſſé à ſavoir s'ils le devoient reconnoître ou en qualité de Prince de Caſtille, ou comme Duc de Bourgogne, ou comme Roi: Mais enfin aprés pluſieurs longues conſultations, à la maniére de leur Nation, ils delibérérent à la pluralité des voix de lui donner ſeulement le tître de Prince Sereniſſime, ſans dire ſi c'étoit d'Eſpagne ou de Bourgogne. Mais pour ce qui

qui regarde les honneurs,& la réception qu'on lui fit, elle fut aussi magnifique que celle qu'on avoit faite à Philippe son Pere: Quoi qu'il y ait plusieurs Auteurs qui asseurent, que quoi que Charles n'eût eu que la simple qualité de Prince, quand il arriva en Espagne, on ne laissa pas de lui faire les mêmes honneurs, que les Espagnols ont accoûtumé de faire à leurs Rois, lors qu'ils font leur entrée à Tolede.

Il est declaré Roi 1517.

Charles averti de la peine où avoient été les Espagnols, naturellement pointilleux, à se déterminer sur les qualitez qu'on lui devoit donner, n'eut pas plûtôt receu les premiers honneurs qu'on lui fit à son débarquement, qu'il alla en toute diligence à *Tordesillæ*, où la Reine sa mere faisoit sa résidence à cause de ses incommoditez. Comme au lieu de toute l'Espagne où l'air étoit le meilleur. Je ne m'arresterai point à répresenter ici les embrassades, les baisers, les caresses, les marques de tendresse & d'affection qu'ils se donnérent reciproquement, aprés une absence de 13. ans. Ensuite ils eurent des Conférences secretes, où Charles déclara avec beaucoup de respect à la Reine sa mere, que son intention étoit de ne vouloir d'autre qualité dans le Royaume que celle de son Lieutenant. Mais si la modestie du fils se contentoit de cela, la tendresse de la mere vouloit bien aller plus loin. En effet elle fit Assembler le Conseil Royal, & prenant la plus riche Couronne du Roi son pere, elle la mit en présence de tous, sur la tête de son fils, & fut la premiére à le reconnoître pour Roi de Castille ce que firent

firent auſſi aprés elle tous ceux du Conſeil. Enſuite on en dreſſa l'acte ſolemnel, avec cet article exprés, que tout ſe feroit dans le Gouvernement au nom de la *Reine Jeanne, & du Roy ſon fils.*

Actions d'autorité. 1517.

Ulloa aſſeure que la premiére choſe, que Charles fit aprés avoir été proclamé Roy, ce fut de faire la paix avec François I. en quoi il s'eſt manifeſtement trompé. La premiére action d'autorité de Charles en Eſpagne fut, d'ordonner à Don Pietro Martinez de Guſman grand Commandeur de l'Ordre de Calatrava, Gouverneur de l'Infant Don Ferdinand ſon frere, & à Don Alvaro Oſorio, Evêque d'Aſtorges ſon Précepteur, de ne plus faire la fonction de leurs Charges, & de ſe retirer le premier dans une de ſes maiſons de Campagne, & l'autre dans ſon Diocéſe à la Cour ſelon la Coûtume. On fit mille raiſonnemens ſur ce changement inſpiré : mais la veritable raiſon en fut, que Charles étoit informé par pluſieurs perſonnes dignes de foy, que l'un & l'autre de ces Seigneurs rempliſſoient de mauvaiſes impreſſions, l'eſprit de Ferdinand contre ſon frere, & lui vouloient perſuader que ſon frere avoit tant d'averſion pour lui, qu'il ne le voyoit qu'avec peine, & qu'il s'eſtoit oppoſé par ſes lettres à la volonté de la Reine, qui lui vouloit mettre en main le Gouvernement; étant juſte de le donner à un des freres en l'abſence de l'autre; Ils lui diſoient tout cela par le deſir qu'ils avoient de dominer.

L'Empire Ottoman ſe rend redoutable. 1517.

Cette année enfanta deux grands ſujets de larmes, l'un pour la Chrétienté en général, & l'au-

l'autre pour l'Eglise Romaine en particulier. Le premier fut celui-ci. Selim grand Sultan des Turcs, étant monté à l'Empire Ottoman plein d'un courage martial, & avec des desseins superbes de s'acquerir de la Gloire; & de devenir un grand Conquerant, par ses Armées innombrables résolut de se rendre maître de la Syrie, afin de pouvoir plus aisément s'emparer de l'Egypte. Il se vantoit même, pour donner plus de courage à la fierté des Turcs, qu'aprés avoir renforcé son Empire de ce côté-là, il lui seroit facile de tourner ses armes contre la Chrétienté en Europe, de détruire la Monarchie du Pape, & de s'enrichir de tant de trésors qu'il tient inutilement renfermez dans ses Eglises. Avec de tels desseins, & à la tête d'une Armée formidable, il arriva à Rama, envoya son Infanterie du du côté de Gaza, & pour lui il alla avec soixante mille Chevaux à Jerusalem, sous prétexte de visiter cette Ville si fameuse dans tout l'Orient; mais principalement, pour obtenir de Mahomet par des Sacrifices, des Victoires, & la prosperité de ses Armes: & il usa d'une si grande hypocrisie, qu'il fit de grandes Charitez, non seulement aux pauvres d'entre les Turcs, mais aussi aux Prêtres Chrétiens, disant qu'ils étoient dignes de sa protection & de sa charité, parce qu'ils étoient gens d'une sainte vie.

De Jerusalem il alla à Gaza avec sa Cavallerie, afin de se joindre à son Infanteric, & de continuer ainsi son voyage en Egypte. Mais le Soudan d'Egypte étant averti de sa marche, se mit en devoir avec ses troupes, qui étoient
à


DON PROSPER
Colonna
Generalissime en Italie


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA

à 6. mille du Caire, de lui fermer si bien tous les passages, qu'il lui fût impossible de les forcer, ce qui seroit indubitablement arrivé, sans que quatre Soldats Albanois desertérent son Armée, & allérent découvrir à Selim le desséin du Soudan, de sorte qu'au lieu de passer à gauche, où tout étoit bien fortifié, ils tournérent à droit, en plein minuit, & passérent facilement : mais pour toute recompense d'une tahison qui avoit si bien réussi, ces quatre Soldats n'eurent qu'une corde; l'Empereur les fit étrangler en sa présence, disant, *Qu'il vouloit empêcher que d'autres n'imitassent un si méchant exemple, & ne lui fissent une trahison semblable à celle qu'ils venoient de faire au Soudan.* Lequel voyant que son redoutable ennemi avoit forcé les passages, & défait ses Troupes, rassembla celles qui lui restoient, & s'alla enfermer avec elles dans le Caire, qu'il fortifia du mieux qu'il put. Mais Selim qui avoit une Armée de trois cens mille hommes, attaqua la place par six endroits differens; On combattit pendant deux jours, & deux nuits sans discontinuation, & sans manger ni dormir, il y fut tué un nombre innombrable de gens d'un côté & d'autre; mais finalement les Assiégez furent accablez par le grand nombre, auquel il ne fut pas difficile d'entrer par 4. endroits à la fois. La Victoire se déclara donc pour Selim. Le Soudam fut fait prisonnier, & ensuite Selim le fit étrangler, & exposer son corps sur une des portes de la ville. Ainsi finit le formidable Empire des Soudans d'Egypte, & tel fut aussi le commencement de l'épouvantable Mo-

Monarchie de la Maison Ottomane.

Martin Luther.

Cependant Leon X. qui prévoyoit les malheurs que cette Puissance barbare pouvoit causer à la Chrétienté, par un zele ordinaire aux Papes, ordonna des priéres publiques, avec des Processions solemnelles à Rome. Il y assista plusieurs fois lui-même nuds-pieds. Il ordonna encore un Jubilé Universel dans toute la Chrétienté, pour obtenir le secours de Dieu contre les Infidéles. Mais comme les Papes, tout Papes qu'ils sont, savent bien ce qu'ils doivent faire, mais non pas ce que la Providence veut tirer de ce qu'ils font; Il arriva que Leon ordonna que dans le Païs de Saxe, au lieu que les Jubilez avoient accoûtumé d'y être publiez par les Peres Augustins, selon leurs anciens privileges, celui-ci seroit publié par les Dominicains, auxquels il en transféra le droit & le privilége par une Bulle. A quoi s'opposa vigoureusement *Frere Martin Luther*, Provincial des Augustins dans la Province de Saxe, & trés-éloquent Prédicateur. Il fit plusieurs écrits pour se plaindre du tort qu'on faisoit à son Ordre. Il en écrivit même plusieurs lettres à Rome: mais Leon n'en voulant pas avoir le démenti, soûtint la Bulle en faveur des Dominicains, & Luther en colere de ce procédé quitta le froc, & se mit à prêcher contre l'autorité du Pape, & ensuite contre toute l'Eglise Romaine, avec le succez que personne n'ignore, & duquel nous parlerons en son lieu.

Charles fait don-

Pendant que cela se passoit, Charles travailloit à établir son autorité en Espagne, en quoi

quoi il faloit uſer de beaucoup de ménagement, ayant à faire à une Nation, fiére & orgueilleuſe : ainſi, comme un autre Jupiter, il tenoit la foudre d'une main, & une Couronne de fleurs de l'autre, c'eſt à dire, qu'il ſe ſervoit tantôt de la Clemence, & tantôt de la Rigueur. Mais comme il avoit une haute idée du merite, de la vertu, de la prudence, & de l'habileté d'Adrien Florent ſon Précepteur, il réſolut de ſe ſervir de ſon Conſeil, dans les affaires publiques, & dans celles du Cabinet, & pour lui donner plus d'autorité & de crédit ſur l'eſprit des Eſpagnols, il le recommanda avec chaleur au Pape Leon X. afin qu'il le fît Cardinal à la premiére promotion. Leon qui avoit fait deſſein de faire conclurre une Ligue à tous les Princes Chrétiens contre le Turc, qui avoit déja deſtiné pluſieurs Cardinaux des plus habiles, pour les Envoyer en qualité de Légats pour cette affaire, & qui voyoit qu'il y auroit pluſieurs places vuides dans le Conſiſtoire, réſolut de faire une nombreuſe promotion, ce qui arriva le premier de Juillet 1517. où il fit 31. Cardinaux; & ainſi il ſatisfit aux demandes de pluſieurs Princes, & particuliérement il fit plaiſir à Charlès, ayant fait Cardinal Adrien du titre de ſaint Jean & ſaint Paul ; mais il aimoit ſi fort ſon nom de Baptême, qu'il voulut contre la coûtume ne le pas changer, ni être autrement appellé que le Cardinal Adrien. Il ne voulut pas même changer ſon nom, quand il fut Pape.

...ner le Chapeau de Cardinal à Adrien ſon Précepteur. 1517.

Veritablement cette promotion fut fort agréable à Charles, & comme on lui adreſſa

le

le Chappeau pour le mettre ſur la tête d'Adrien, il voulut qu'on en fît la cerémonie à Valladolid dans l'Eglise Cathédrale en grand pompe. Alors les Arragonois ayant témoigné avec beaucoup de zele au Roi Charles, qu'ils ſouhaittoient de joüir des mêmes privileges que les Caſtillans, c'eſt à dire que le Roi allat en perſonne dans ce Royaume, pour y recevoir le ſerment de fidélité de ſes Sujets; Le Roi trouva leur demande juſte : deſorte que douze grands Seigneurs d'Arragon le vinrent prendre avec une nombreuſe ſuite, pour l'accompagner. Il partit donc ſuivi d'un nombre infini de Nobleſſe Caſtillane, ayant toûjours à ſon côté, & encore plus dans ſon cœur ſon cher Adrien. Le Roi fut reçû des Arragonois, (ſi jaloux des Caſtillans, qu'ils voudroient les ſurpaſſer en toutes choſes) en tous lieux avec une magnificence extraordinaire, & particuliérement à Saragoſſe, Capitale du Royaume d'Arragon, tellement que le Roy étoit étonné de voir un ſi grand faſte. Là il fut proclamé & couronné d'une des Couronnes que l'on y garde dans le tréſor du Royaume, mais il portoit le Manteau Royal, que ſa Mere lui avoit donné. On admira la bonté de ce Prince en ce que le lendemain du jour, auquel on lui avoit prété le ſerment de fidélité, il donna ſa main à baiſer à plus de mille perſonnes, outre ceux qui en avoient le droit.

Mort de de l'Empereur Maximilien. 1517.

Pendant qu'il étoit à Saragoſſe, il reçut un Courrier, qui quelque diligence qu'il eût faite, avoit eu de la peine à faire le voyage en 28. jours, à cauſe des glaces & du dégel. Quoi

qu'il

qu'il en soit, le 9. de Février au soir il reçut la nouvelle de la mort de l'Empereur Maximilien son Ayeul, arrivée en Allemagne le 12. Janvier 1519. Il étoit âgé de 60. ans, & mourut d'une dissenterie, à laquelle il ne se trouva point de reméde. C'est ainsi que j'ai parlé de cet Empereur dans un autre de mes Ouvrages, parce que c'est ainsi que je l'ai trouvé dans plusieurs Auteurs qui vivoient de ce temps-là. Maximilien au reste a toûjours passé avant & aprés qu'il fut Empereur, pour un esprit irrésolu, changeant, aimant la nouveauté, mais d'un genie trop foible pour soûtenir de grands desseins: sans régle dans ses dépenses, faisant ses générositez à l'aveugle, & excessivement prodigue; de sorte qu'il se trouva souvent si embarrassé dans des desordres considérables, qu'il ne put jamais avoir aucun bon succez dans ses entreprises: Cependant durant tout son Regne, il avoit toûjours la Guerre contre quelqu'un, mais avec une inconstance, qui ne lui faisoit point d'honneur. Peu de fermeté en lui, & encore moins de Prudence: aussi Jules II. avoit coûtume de dire de lui, *Que les Cardinaux & les Electeurs s'étoient trompez parce que ceux-ci au lieu de donner l'Empire à lui Pape, ils l'avoient donné à Maximilien; & les Cardinaux, en ce qu'au lieu de faire Maximilien Pape, ils l'avoient élevé, lui, à cette Dignité.* En effet l'Empereur auroit été un fort bon Pape, & le Pape un fort bon Empereur, au lieu qu'ils réüssirent trés-mal, celui-ci à être Empereur, & celui-là à être Pape.

François Roi de France.

Aprés la mort de cet Empereur, on vit naître plusieurs prétendans à l'Empire, & quoi qu'il n'y en eût que deux que la voix publique crût y avoir bonne part, les autres ne laissoient pas d'y prétendre & d'espérer de pouvoir, comme on dit, pêcher en eau trouble. Les deux plus considérables Concurrens furent François I. & Charles. François avoit l'avantage d'être plus à portée pour avancer ses affaires. D'ailleurs trois ou 4. choses parloient haut en sa faveur, son courage martial, les marques incontestables qu'il avoit données d'un valeur invincible, d'une grande conduite dans les Armées, & la bonne fortune qui l'avoit toûjours accompagné. De plus c'est que dans des temps semblables, où l'Allemagne étoit menacée de tant de maux, au dedans & au dehors : Au dehors par l'Empire des Turcs, devenu si formidable, & aux dedans par des Guerres de Religion, on avoit besoin d'un homme comme lui. Ainsi toutes sortes de raisons vouloient que l'on élevât à l'Empire un Prince tel que cellui-là, qui regnoit sur des peuples courageux & bien unis, & qui étoit en état de défendre l'Empire par sa propre valeur, aussi bien que par la puissance de ses Etats, dans des temps fâcheux comme ceux d'alors. Ses partisans ne manquoient pas de faire valoir toutes ces raisons, & de se servir de toute leur éloquence, pour faire voir la nécessité qu'il y avoit de le faire Empereur.

Charles Roi d'Espagne. 1519.

Il n'en étoit pas ainsi de Charles, car toutes les circonstances étoient contre lui. Premiérement, quoi qu'il pensât à l'Empire, il ne

ne pensoit pas encore à prendre des mesures pour cela, attendu la bonne santé & la forte complexion de Maximilien son Grand-pere, qui sembloit lui promettre une fort longue vie. Il faisoit en effet son compte qu'il auroit assez de temps pour faire le voyage d'Espagne, y demeurer trois ou quatre ans, & puis s'en retourner aux Païs-Bas, pour conférer en Allemagne avec l'Empereur sur le sujet de celui qui devoit être son successeur: & c'estoit aussi son intention; mais il eut lieu d'expérimenter la verité de cette maxime, *Que l'homme propose & Dieu dispose*, car Maximilien mourut, lors qu'il étoit si éloigné des Electeurs. Plusieurs lui conseilloient de s'embarquer au plûtôt, pour aller en personne soûtenir ses intérêts, & la longue possession de l'Empire dans la Maison d'Aûtriche; Mais le Cardinal Adrien, dont Charles préferoit les sages conseils à tous autres, ne fut pas de cet avis, de peur qu'il ne reçût l'affront de trouver l'Empereur fait, quand il arriveroit. Les partisans de François alléguérent contre Charles ces raisons, qu'il étoit trop éloigné, Que les Espagnols ne souffriroient pas qu'il demeurât si loin de ses Royaumes; Que ses Etats étoient éloignez les uns des autres, & par conséquent exposez à plusieurs révolutions & séditions; Qu'il n'avoit aucune expérience dans les Armes; Que l'Empereur qui l'avoit élevé, & duquel il avoit toûjours dépendu, lui avoit inspiré & son humeur, & ses maximes, & plusieurs choses semblables.

Le Pape se déclare pour Charles.

Les Electeurs s'étant donc assemblez à Francfort à la maniére accoûtumée pour l'Election d'un Empereur, les partisans de François I. ne se servirent pas seulement de la langue, mais de la bourse auprés des Electeurs Ecclesiastiques, plus aisez à se laisser corrompre, parce que ne laissant point d'enfans pour leur succéder, ils ne pensent qu'au présent, desorte qu'il y eut de grandes contestations entre ces deux uniques Concurrens. Leon X. se trouva embarassé à choisir le parti qu'il devoit prendre, mais il fit une Consultation secréte avec les plus habiles Cardinaux, où il fut résolu que le Pape devoit se déclarer pour Charles, par deux raisons: premiérement parce que c'étoit un Prince Catholique & zélé, descendu de plusieurs Princes trés-pieux, & qui défendroit avec un grand zéle les intérêts de l'Eglise dans la conjoncture des troubles que Luther y avoit causez. L'autre que Charles étant Roi de Naples, & des Loix inviolables défendant que les Empereurs en fussent Rois, Charles seroit obligé de céder ce Royaume au S. Siége, dont il étoit fief; mais c'étoit, comme on dit, *compter sans l'hôte*. Sur cela on envoya à Francfort le Cardinal Cajetan, avec ordre de faire tout ce qu'il pourroit en faveur de Charles, sans pourtant choquer ouvertement les intérêts de François I. D'autres disent pourtant que le Pape s'y opposa vigoureusement.

Le Duc de Saxe refuse.

Les Electeurs las de tant de contestations, résolurent sans plus écouter les raisons des deux Concurrens, de les exclurre tous deux,

com-

comme étant étrangers, & de mettre la Couronne Imperiale sur la tête d'un homme de leur Nation, & du nombre des Electeurs, attendu que l'Allemagne étoit ménacée de plusieurs maux, si on attendoit plus long-temps à lui donner un Empereur. Desorte que d'une commune voix ils élurent Frederic de Saxe, surnommé le Sage, quoi qu'il fût proche parent du Duc qui protégeoit Luther; mais la bonne opinion que l'on avoit de son Courage, de sa Prudence, & de tant d'autres grandes vertus qu'il possédoit, dissipa tous les soupçons qu'on auroit pu concevoir de lui : ainsi unanimement tous les Electeurs lui présentérent la Couronne Imperiale. Mais lui ne voulant pas refuser à la legére une offre de cette importance, demanda deux jours pour se déterminer: & au troisiéme, il fût rémercier les Electeurs avec beaucoup de modestie, disant, qu'il ne se sentoit pas assez de force pour soûtenir un si grand poids. Refus qui donna lieu à Erasme d'écrire beaucoup de choses à la loüange de cet Electeur, qui fit le Discours suivant dans le Collége des Electeurs, lors qu'il refusa la Couronne Imperiale.

# DISCOURS

## De l'Electeur Frederic de Saxe au Collége Electoral, sur ce qu'on l'avoit nommé à l'Empire.

MESSIEURS, & trés-honnorez Collégues, Je ne puis comprendre, d'où vient que nous ne pouvons nous accorder, ni pourquoi on pense à François I. pour le faire Empereur, au lieu de tourner toutes nos pensées vers le Roi d'Espagne, ni enfin pourquoi on me voudroit obliger à prendre la Couronne Imperiale, quelque grace qu'on me fasse d'avoir eu cette pensée. Souvenons-nous, je vous prie, que la premiére & plus ancienne marque de Dignité qu'on donne aux Empereurs, est de leur donner une épée, afin qu'ils s'en servent contre les ennemis de l'Empire, & pour la défense de l'Eglise. De là vient aussi la coûtume d'élire pour Empereurs des jeunes gens, afin qu'ils soient propres à faire la Guerre, ou que l'on puisse espérer qu'ils le deviendront. Ce sont là des qualitez qui ne se rencontrent point en moy, qui suis déja en un âge plus propre à embrasser le Crucifix, qu'à manier l'épée, & à faire la Guerre plûtôt à mes péchez qu'aux hommes:

mes: & comment pourroit-on se résoudre, je vous prie, d'ôter l'Empire à des personnes qui le méritent, pour me le donner, à moi qui ai cinquante neuf ans, âge où les autres sont prêts à le quitter: & comment s'imaginer que je commence à Regner, lors que les autres commencent à mourir? Certainement s'il suffisoit pour bien Gouverner l'Empire, d'en avoir la bonne volonté, j'en accepterois le sceptre avec beaucoup de plaisir, parce que je n'en manque pas: mais comme il faut de bons effets, qu'on ne peut attendre d'un âge aussi avancé que le mien, je vous supplie d'agréer que je vous remercie de l'honneur que vous m'avez fait de me croire digne d'un si grand Emploi, & de prendre en bonne part le refus que je suis obligé d'en faire.

Je ne puis m'imaginer aussi d'où vient qu'unanimement, nous ne concourons pas tous à l'Election du Roi Charles, puis que c'est un Prince qui a des qualitez qui l'en rendent plus digne que tout autre. Il est né en Flandres qui est une Province de l'Allemagne. Il a été élevé par les soins d'un Ayeul tel qu'étoit l'Empereur Maximilien qui n'aura pas manqué de lui donner de bonnes Instructions pour bien Gouverner, lui qui en étoit naturellement si capable, comme personne ne l'ignore; de sorte qne nous avons sujet d'espérer toute sorte de Bon-heur sous l'Empire de son petit fils. De plus il est jeune, naturellement porté aux actions grandes & généreuses, bien-fait de sa personne, robuste pour resister aux fatigues. Il entend parfaitement les

les langues étrangéres, & ſur tout l'Allemande. Il n'a pas ſon pareil en toute ſorte d'éxercices militaires. Il n'ignore rien dans le métier de la guerre. Il eſt en un âge propre non ſeulement à deffendre, mais à aggrandir l'Empire, & à s'acquerir de la gloire, & il a en main les moyens d'y reüſſir ſans charger nos peuples, étant maître de tant de Royaumes & de païs fleuriſſans. En un mot, Jamais Electeurs n'eurent une ſi belle occaſion de faire paroître leur Zéle, & leur bonne conſcience à choiſir un Empereur, que celle d'aujourd'hui où il s'agit d'élire Charles.

Enfin je ne voi pas comment nous ne faiſons pas reflexion, que ce ſeroit nous couvrir de honte devant toutes les Nations étrangéres, que de laiſſer échapper une ſi belle occaſion qui ſe préſente de faire honneur à l'Empire, en lui donnant un tel Empereur, & de rendre nôtre propre réputation immortelle pour avoir fait une telle élection. Cependant on cherchera des moyens d'empêcher que ce Prince ne ſoit élu & pourquoi? afin de mettre François I. en ſa place. Mais ſurquoi fondé? Je n'en ſçai rien. Je ne conteſte pas que le Roy de France n'ait du mérite & de la valeur, mais il faut conſidérer que ce Prince n'a pas été élevé en Allemagne, & qu'il n'y a jamais mis le pied, à peine entend-il ſeulement quelque mot de nôtre langue. Or étant né en France, il ne ſe peut qu'il n'ait contracté quelque choſe de l'humeur Françoiſe ſi oppoſée à la nôtre.

Mais que dis-je? La Prudence & la Bonne conduite nous obligent par maxime d'état de

de considérer avec crainte & deffiance, que ce Prince est né dans un Royaume, où Regne une Monarchie absoluë. C'est une chose trop considérable pour ne nous pas obliger à ouvrir les yeux, & à prendre nos précautions & nos seuretez. Car enfin qui nous asseurera qu'il ne lui prendra pas fantaisie un jour de changer la liberté de l'Empire, & de réduire les Electeurs & les Princes, en l'état où sont aujourd'hui les Ducs & les Pairs en France. Cela n'est pas impossible, Messieurs; Ne rappellons point le souvenir des Histoires passées. Et qui ne sait combien de sang nos Prédecesseurs n'ont pas été obligez de répandre, avant que de pouvoir arracher le sceptre de l'Empire de la main des François, & de le pouvoir mettre en celle de nôtre Nation? & aujourd'hui que nous en sommes les maîtres, nous voudrions y renoncer, pour le leur donner une seconde fois?

Le Duc de Saxe nomme Charles.

Toutes ces raisons alleguées par Frederic dans son discours n'empêchérent pas que les Electeurs ne continuassent, pendant plusieurs jours, de le presser & de tâcher de l'obliger à accepter la Couronne Imperiale. Mais enfin, voyant qu'il persistoit dans son refus, que le parti de Charles & de François, se fortifioit de jour en jour, & qu'il s'en formoit de nouveaux, par des gens qui espéroient profiter de la division : les Electeurs trés-satisfaits de la grande modestie de Frederic, & de sa sincerité, le priérent de nommer la personne qu'il jugeroit en conscience la plus propre, l'asseurant qu'ils s'en rapporteroient à son avis. Frederic reffusa de le faire, attendu,

tendu, qu'il ne pouvoit que s'attirer la mal veillance de ceux qu'il ne nommeroit pas : cependant on le pressa tant, qu'il leur dit, *que pour lui, il protestoit sur son honneur & sur sa Conscience, qu'il ne connoissoit personne qui fût plus digne de l'empire que le Roy Catholique.*

Mezeray.

Je ne comprens point par quelle raison les Electeurs, demandoient à Frederic quel étoit son advis, aprés l'avoir oüy parler si longtemps & se déclarer si ouvertement pour Charles. Mezerai, qui prétend prouver que sans les menaces de Charles, François I. auroit été Empereur, en parle de cette sorte dans son Histoire. *Le Duc de Saxe avoit été menacé, s'il arrivoit que par l'Election de François I. Charles fût exclu de la Couronne Imperiale, qu'il le fairoit prendre prisonnier, & le perdroit, avec l'Armée, par laquelle il tenoit Francfort investi, comme étant cause de ce qu'il perdoit l'Empire. De sorte que voyant que ce vain nom d'Empereur lui fairoit perdre la Vie, il fit, comme on dit, de nécessité vertu, c'est à dire, qu'il couvrit sa juste appréhension d'une générosité feinte, refusa cette souveraine dignité, & par un discours affecté, il persuada aux autres d'élire Charles.*

L'Electeur de Treves s'y oppose.

L'Electeur de Treves, le plus ardent & le plus déclaré partisan du Roi François, parut extrémement opposé à l'avis du Duc de Saxe, quoi que ce fût luy même qui avoit proposé de s'en rapporter à lui, pour l'Election de l'Empereur; mais quand il vit qu'il se déclaroit pour le Roi Charles, il fit du bruit & s'emporta jusqu'à dire, que la puissance immense de Charles qui possédoit tant d'Etats & de Royaumes, ne mettoit pas seulement en un danger manifeste la liberté des Princes d'Al-

d'Allemagne, mais qu'elle donneroit de la jalousie à toute la Chrêtienté, quand on verroit, qu'à ses forces il joindroit celles de l'Empire. Il ne se contenta pas de ces parolles, qui étoient trop violentes pour produire quelqu'effet, car il présenta au College Electoral une protestation par écrit contre l'Election que Frederic avoit faite, dans laquelle il la traitoit de scandaleuse, & honteuse à l'Empire, aux Electeurs, & au Monde entier, & qu'elle auroit toutes les suites fâcheuses que chacun pouvoit s'imaginer. Mais Dieu qui dispose du Cœur des hommes par sa Providence, forma celui des Electeurs, & le rendit inflexible aux crieries de celui-ci.

Tellement qu'au matin du 18. Juin 1519. ils créérent Charles Roi des Romains, qui est autant que si l'on disoit Empereur, d'une commune voix, hors l'Archevêque de Treves, qui n'y donna la sienne que quelques jours aprés, quand il vit que toute espérance étoit perdüe pour François I. & afin de ne s'attirer pas pour toûjours la haine de Charles. Cela ne fut pas plûtôt fait, que Guillaume Duc de Baviére, qui avoit depuis quelques mois été fait Duc par la mort de son Pere Albert surnommé le sage, s'offrit de partir le lendemain pour aller en Arragon porter à Charles la nouvelle de son Election, & pour reçevoir son consentement, dequoi il ne doutoit pas. Les Electeurs le chargérent particuliérement, quand il auroit vû Charles, de le solliciter à s'en venir incessamment en Allemagne, pour y être Couronné. Tout le College Electoral reçut l'offre du Duc avec beaucoup de plaisir,

Charles est élu Empereur. 1519.

tant parce qu'il avoit beaucoup de crédit dans l'Empire, que parce qu'étant le plus zélé partisan de Charles, ce Prince auroit beaucoup d'égard à ce qu'il luy diroit. Le Duc s'embarqua en Zelande sur un vaisseau leger, mais il eut les vents si peu favorables qu'il ne put arriver qu'en 30. jours à Saragosse, où il fut reçeu de Charles, non seulement avec tous les honneurs deus à son caractére, mais avec les plus grands témoignages d'affection & de tendresse dont le cœur humain soit capable.

On envoye en Espagne l'Electeur Palatin.

Cependant les Electeurs qui étoient dans l'impatience de voir Charles en Allemagne & afin que son voyage fît plus d'honneur à l'Empire, en le faisant accompagner par deux des plus grands Princes de leur Nation, envoyérent en Espagne le Duc de Baviére qui suivit de prés l'Electeur Palatin, & qui fut chargé des Actes Autentiques de son Election, souscrite par plus de trois cens Princes, Comtes & grands Seigneurs de l'Empire, qui supplioient tous avec empressement l'Empereur de se mettre le plûtôt qu'il pourroit en chemin, parce que les affaires de l'Empire demandoient nécessairement sa présence, pour remedier aux desordres présens, causez par Martin Luther, que Leon X. avoit condamné & excommunié pour avoir fait une secte nouvelle, & qui pourtant étoit protegé par quelques Princes: & comme il sembloit que tout concouroit à la bonne fortune de Charles, l'Electeur Palatin fut aussi heureux dans son voyage, que le Duc de Baviére l'avoit été dans le sien; & il fut reçu du Roi, avec autant

tant de démonstrations d'affection que lui. L'Empereur ayant tenu conseil avec ces deux Electeurs, résolut de partir au plûtôt.

L'Espagne separé de l'Empire

Mais comme l'Espagne ne reconnoît en rien l'Empire, & qu'elle n'a rien de commun avec lui, de quoi les Allemans ne demeurent pas d'accord, soûtenant que l'Espagne a dépendu de l'ancien Empire Romain, & que celui d'aujourd'hui qui est le même, doit avoir succédé à ses droits. Pour ôter ce scrupule aux Espagnols, Charles n'eut pas plûtôt accepté l'Empire, qu'il fit publier une Loy par laquelle il déclara, que l'Espagne étoit un Etât entiérement séparé de l'Empire, & qui n'en dépendoit en aucune maniére.

Il trouva encore un autre moyen de satisfaire l'Ambition des Espagnols. C'est que jusques à ce temps-là, on n'avoit point donné d'autre qualité aux Rois de Castille; que celle d'*Altesse*, quoi qu'on traitât de *Majesté* le Roi de France & celui d'Angleterre; Il fit donc une autre Loi aprés celle-là, par laquelle il étoit ordonné qu'à l'avenir on donneroit le titre de *vôtre Majesté* au Roi de Castille & à celui d'Arragon, ce qui fut fort agréable aux Espagnols. Il créa encore un office de grand maître des Postes, charge de grande importance qu'il donna au Comte de Villademiano de la maison de Tassis, & la rendit héréditaire dans cette famille, afin d'obliger cette Puissante Maison, à tenir en bride les Espagnols en son absence. Dans le même dessein, il fit aussi Chevaliers de la Toison d'or Don Alvaro de Zuniga Duc de Bejar, Don Frederic Henriquez Almirante de Castille, Don

Innico de Velaſco Coneſtable, le Marquis d'Aſtorgas, le Prince de Viziniano & le Duc de Cardonne.

Sédition par qui émüe.

Cela n'empêcha pas qu'il ne s'émût quelques légeres ſéditions en certains lieux écartez de la Caſtille, par les intrigues de Don Antonio d'Acugna Évêque de Zammorra, de Dom Jean Padille, & de Jean de Bravo; & comme un feu lent dure d'ordinaire plus long-temps, on vit auſſi ces troubles durer en Eſpagne l'eſpace de 3. ans. Car pendant que ces ſéditieux, qui s'étoient ſoulevez non pour le bien public, mais par ambition, & par l'eſpérance de pouvoir comme on dit, *peſcher en eau trouble*, pendant dis-je, que ces trois ſéditieux avoient allumé le feu en un coin, & que ceux qui avoient le Gouvernement en main, couroient avec les bienintentionnez pour l'éteindre, ces brouïllons alloient l'allumer en un autre, toûjours pourtant ſous le prétexte du bien public, terme ordinaire dans la bouche des ſéditieux, diſant que la Caſtille qui avoit toûjours été Gouvernée par ſes Rois naturels, ne devoit pas ſouffrir d'être Gouvernée par des étrangers, & tyranniſée par un Roi puiſſant, qui aimeroit tant ſon païs natal, qu'il ne retourneroit plus jamais en Eſpagne, ce qui ſeroit une honte pour leur Nation.

Charles met ordre au Gouvernement. 1520.

Nonobſtant tout cela, Charles ne differa point ſon voyage qu'il avoit réſolu de faire, quoi qu'il pût arriver, à cauſe qu'il voyoit que ſa préſence étoit indiſpenſablement néceſſaire à l'Allemagne; que ſans cela, il n'auroit pû ſe conſerver l'Empire, & qu'il étoit bien informé

formé que François I. mettoit tout en usage, raisons, représentations, sommes immenses, pour tâcher de causer un schisme dans l'Empire, comme cela étoit autrefois arrivé, & trouver moyen de faire faire une nouvelle Election en sa faveur. Il fit donc convoquer avec toute la diligence possible, l'Assemblée des Etâts de Castille & d'Arragon: où il fut en personne déclarer qu'il avoit nommé le Cardinal Adrien pour Gouverner ces Royaumes en son absence, il l'avoit fait six mois auparavant Evêque de Tortose, connoissant sa probité, la sainteté de ses mœurs, sa bonne conduite, & son expérience, & qu'ainsi il ne doutoit pas qu'ils ne fussent contens du Choix qu'il en avoit fait. Il leur nomma aussi les Conseillers qu'il lui avoit donnez pour le Gouvernement, tous Espagnols, Castillans, ou Arragonois. Il leur protesta qu'il avoit du déplaisir d'être obligé de s'éloigner de ses Royaumes, & des peuples qu'il aimoit tant; Mais qu'il prioit les Etâts de considérer de quelle conséquence il lui étoit de partir au plûtôt, pour s'aller mettre en possession de la Couronne Imperiale que le Roi de France travailloit à lui enlever. Il ajoûta encore, que quoi que les intérests de ses Royaumes d'Espagne lui fussent plus chers que tous autres, qu'il ne falloit pourtant pas abandonner ceux des Royaumes d'Italie, & des Etats du Païs-Bas, ni montrer moins d'affection à les conserver, & à les deffendre des insultes, & des maux que le Roi de France se préparoit de leur faire.

Charles crût être obligé de parler de la sorte, afin

Sentiment des séditieux.

afin de détruire par ce moyen, les raisons dont se vouloit couvrir le parti séditieux qui avoit pris les armes, sçavoir: *Que le Roi étant devenu Empereur, s'en alloit en Allemagne, pour ne retourner jamais plus en Espagne; que son intention étoit de tirer à lui tous les revenus de ces Royaumes par le moyen des Gouverneurs étrangers qu'il avoit établis, & de s'en servir en Flandres son païs Natal, selon sa volonté, & qu'il travailloit à faire du fameux Royaume de Castille, un fief de ses Etâts de Flandres.* Il est vrai que de semblables raisons, accompagnées du prétexte d'un zéle desintéressé, étoient capables de faire quelque impression sur l'esprit des Espagnols naturellement soupçonneux, & prêts à prendre feu à la premiére occasion; Mais au fond tout cela ne produisit qu'un feu de paille qui s'alluma en quelques endroits.

Le Duc de Baviére s'en retourne en Allemagne. 1520.

Déja depuis la fin de l'année passée, Charles voyant bien, que quelque diligence qu'il pût faire, il ne pouvoit partir encore de cinq ou six mois, jugea à propos de renvoyer en Allemagne le Duc de Baviére, en toute diligence, afin que la même personne qui étoit venuë lui porter la nouvelle de son Election, & lui faire compliment de la part des Electeurs, allât aussi de sa part les en remercier, ne pouvant d'ailleurs choisir une personne de plus grande qualité: Le Duc ne fit aucune difficulté d'accepter cet emploi, & il partit trés-content des caresses du Roi Charles, qui le chargea d'une lettre de remercîment fort civile aux Electeurs, par laquelle il les asseuroit, que jamais le souvenir de l'obligation qu'il leur avoit ne s'effaceroit de son

cœur,

cœur. Qu'il les prioit d'être persuadez, qu'il se conduiroit en telle maniére, & pour le bien de l'Empire en général, & pour le service des Electeurs en particulier, qu'ils n'auroient pas sujet de se repentir du choix qu'ils avoient fait. Mais le principal contenu de la lettre étoit de leur dire, que les Protestations qu'il avoit faites de bouche au Duc de Baviére, il prétendoit les avoir faites à tous les Electeurs en sa personne. Qu'il lui avoit promis de leur en faire un fidéle rapport, & que c'étoit le principal motif qui l'avoit obligé à le renvoyer si tôt, ne pouvant trouver personne, qui fût aussi capable que lui, de témoigner le zéle & la reconoissance qu'il avoit pour ses bien-faiteurs. Il ajoûta encore au bas de la lettre les parolles suivantes, en Allemand & de sa propre main. *Vous avez beaucoup fait pour moy, mais je vous prie de croire que si vous avez été pour moy de bons Electeurs, de mon côté je vous promets que je ferai tout ce qui dépendra de moy, pour être vôtre bon Empereur.*

Trois mois auparavant Charles avoit marqué le jour de son départ pour le premier de Mai 1520. afin de donner du temps pour les préparatifs nécessaires, tant de la Flotte qui le devoit escorter, que de la suite qui le devoit accompagner en Allemagne, & des livrées de sa maison qu'il avoit ordonné de faire les plus magnifiques qu'il se pourroit. Mais quoi que tout fût prest à la mi-Avril, il ne voulut point partir avant le jour marqué. Il emmena avec lui entre les personnes de la plus haute qualité d'Espagne, le *Duc* d'*Albe*, Don Frederic, & le Marquis de Villafranca

Charles s'embarque 1520.

les

les deux fils du Duc; & ſans la ſédition dont nous venons de parler, il ne faut pas douter qu'il n'y eût eu à ſa ſuite un plus grand nombre de grands Seigneurs de la Nation; Mais Charles avoit trouvé à propos d'y laiſſer tous ceux, en qui il pouvoit prendre le plus de confiance. Il ne ſe mit pas beaucoup en peine des autres. L'embarquement ſe fit à la Corogne en Biſcaye le 15. jour de Mai.

Cauſes de la meſintelligence de Charles & de François.

Je croi qu'il ne ſera pas inutile, pendant que Charles ſera ſur mer, que nous jettions les yeux ſur ce qui ſe paſſa ſur la terre, & que nous découvrions quelles peuvent avoir été les raiſons, qui ont cauſé une meſintelligence entre Charles & François qui a duré autant que leur vie. Il ſemble que quand il n'y auroit pas eu d'autre cauſe d'inimitié entre ces deux Monarques, que ce ſeroit aſſez de dire que François I. fit tout ce qu'il put pour empêcher que Charles ne parvînt à l'Empire. Il ne faut pas douter auſſi que Charles & ſes partiſans n'en ayent fait autant contre François I. Lequel croyant être plus digne de la Couronne Imperiale que ſon Concurrent (ce qui eſt vrai, ſi l'on en juge par les circonſtances alors préſentes) conçut une haine irréconciliable contre ce Prince, quand il vit qu'il l'avoit emporté ſur lui, quoi que François I. eût ſur Charles l'avantage d'une âge plus avancé, plus de valeur & d'expérience dans les Armes, & un Royaume voiſin de l'Allemagne, qu'il pouvoit promptement ſecourir au beſoin. C'eſt ce qui avoit produit une inimitié irréconciliable entre ces deux Princes, toûjours vigilans à faire tout ce qu'ils pouvoient

voient l'un contre l'autre, chacun croyant que son concurrent travailloit à lui nuire. Et comme chacun croyoit avoir des motifs d'un juste ressentiment, chacun aussi cherchoit tous moyens de mortifier, ou de ruiner entiérement son ennemi, tantôt secrétement, & tantôt à découvert. Aussi n'avoit-on point vû d'exemple au monde d'une inimitié si grande & si irréconciliable que celle qui a toûjours été entre ces deux Princes.

Charles ne mettoit pas seulement en avant les Sujets de mécontentement qu'il avoit en particulier contre Francois I. Il y joignoit encore ceux de ses Prédecesseurs; Il se plaignoit sur tout, de l'affront que Maximilien son Grand-pere avoit reçû de Charles VIII. lors qu'il répudia Marguerite sa fille, six ans aprés la conclusion du Mariage, & de ce qu'il lui avoit enlevé Anne de Bretagne, dont le Mariage avoit été si bien conclu, & arrêté avec lui, que tous les Actes publics se faisoient en Bretagne au nom de la Duchesse & du Prince d'Aûtriche. Il y ajoûtoit encore la plainte du manquement honteux de foi, dans l'affaire de Loüis XII. dont il faisoit tomber tout le blâme sur François I. Lors que Loüis XII. lui ayant promis en Mariage Claude sa fille aînée, lui avoit manqué de foi, & malgré sa parole & son serment, l'avoit mariée avec François I. Quoi que ce Mariage eût été conclu entre Maximilien & Louis, pour empêcher qu'on n'exécutât le Ban de l'Empire, qu'on avoit résolu de publier à l'occasion de ce que Loüis avoit chassé du

Sujet de plainte de Charles. 1520.

du Duché de Milan par la force des Armes, Loüis Pere de Maximilien, & François Sforza, qui en avoient reçeu l'investiture de l'Empereur, comme étant fief de l'Empire.

Autres encore.

Il faisoit encore beaucoup valoir cet autre sujet de plainte, que Loüis XI. avoit injustement usurpé la Duché de Bourgogne sur Marie de Bourgogne son Ayeule, par la force des Armes, & sans y avoir d'autre prétention, que le desir d'agrandir ses Etats. Il en alléguoit un quatriéme, savoir que Loüis XII. s'étoit servi de toute sorte d'artifices & d'intrigues, pour faire perdre à l'Empereur Ferdinand le Catholique, son Ayeul maternel, toute l'affection qu'il avoit pour lui, en l'obligeant d'épouser en secondes noces Germaine sa Niéce, fille de Gaston VII. Comte de Foix avec cette clause inférée dans le Contract de Mariage passé en 1505. qu'en cas il naquît des enfans mâles de ce mariage, ils seroient héritiers du Royaume de Naples. Finalement, il alléguoit pour dernier sujet de plainte, l'affaire du Duché de Milan, que François I. venoit tout fraîchement d'envahir à force ouverte, & par l'effusion de tant de sang, bien qu'il ne pût pas ignorer que cet Etat n'appartînt à la Maison de Sforza & à l'Empire, puis que l'investiture par laquelle seule il y pouvoit prétendre, avoit été déclarée nulle pour avoir manqué aux conditions sous lesquelles elle avoit été donnée.

Plaintes de François I. 1520.

François I. n'opposoit à tout cela que deux sujets de plainte, mais qu'il croyoit plus forts que

que tous ceux deCharles enſemble.Le premier étoittiré des 2, promeſſes ſolemnelles, contenuës dans le Traité de Noyon. L'une touchant la reſtitution du Royaume de Navarre à Henry d'Albret, & l'autre touchant la penſion de cent mille écus, moyennant le payement de laquelle ſomme il avoit renoncé à toutes ſes prétentions ſur le Royaume de Naples; conditions que Charles ne ſe mettoit nullement en peine d'exécuter, puis qu'il avoit non ſeulement laiſſé paſſer les ſix mois accordez pour l'exécution du Traité, mais qu'il n'avoit jamais daigné même répondre aux ſollicitations qu'on lui avoit faites depuis deux ou trois ans aprés la ratification du Traité, gagnant toûjours du temps, afin de faire ce qu'il a fait enſuite; c'eſt à dire de le ſurprendre. L'autre ſujet de plainte de François Premier contre Charles étoit fondé ſur ce qu'il refuſoit de lui rendre l'hommage qu'il lui devoit pour les Comtez de Flandres & d'Artois, dequoi il n'alléguoit d'autre raiſon, aprés l'avoir déja fait une fois, ſinon que c'étoit un Acte de ſoumiſſion & de reſpect, incompatible avec la Majeſté de l'Empire, & de l'Empereur.

Voilà l'unique fondement, la pierre de ſcandale, ou pour mieux dire, le venin mortel qui empoiſonna ſi fort le cœur de ces deux Princes, & qui y fit naître une haine ſi irréconciliable, qu'il ne s'eſt jamais trouvé de baume, ni de contrepoiſon capable de guérir le mal, qui devint ſi enraciné, que tous les Traitez de Paix qu'ils firent enſemble, ne ſervirent qu'à nourrir & à fomenter leur

Ce qui s'en enſuivit.

leur inimitié. Mais enfin à quoi ont donc abouti toutes les mesintelligences, & les haines implacables de ces deux Princes pendant l'espace de plus de 30. ans ? Les Histoires de France en sont pleines, celles d'Espagne ne le sont pas moins; celles de l'Empire en gémissent, & celles d'Italie ne le disent que trop ? A quoi tout cela a-t-il servi ? Sinon à faire des montagnes de morts, tantôt en un coin de l'Europe, & tantôt en un autre; à faire répandre le sang d'un million de personnes; à faire plus de trois cens mille Veuves ou Orphelins de diverses Nations. A désoler plusieurs Etats, Villes, & Royaumes; en un mot, à réduire à la mendicité plus d'un million de familles. La faute en est certaine, mais où est la pénitence qu'ils en ont faite?

Charles arrive en Angle-

Cependant Charles eut pendant trois jours un vent contraire & dangereux, mais étant devenu bon, il arriva sur les côtes d'Angleterre, & s'alla raffraîchir à Douvres. Déja Henri VIII. Oncle de ce Prince du côté de sa mere, ayant appris que le jeune Empereur son Neveu, devoit aller par mer en Allemagne, lui avoit envoyé un Courrier, pour le prier de s'arrêter dans quelqu'un des Ports de son Royaume, où il pourroit avoir le plaisir de l'embrasser & de le posséder pendant quelques jours. Ce qui fit tant de Plaisir à Charles, qu'il lui promit qu'il feroit ce qu'il souhaitoit de lui, quoi qu'il fût si pressé d'achever son voyage, qu'il ne pouvoit s'arrêter un seul moment. Ainsi avant que d'entrer dans le Port de Douvres, il fit met-

mettre à terre dans un esquif le Marquis de Villa-Franca, & le Baron de Vandei, pour aller complimenter de sa part le Roi & la Reine, lesquels avoient déja reçû un Courrier du Gouverneur de cette Place, par lequel il leur faisoit savoir qu'il paroissoit une Flotte qui s'approchoit de ce Port, qui devoit être selon toute apparence, celle de l'Empereur; Desorte que sur cet avis ils étoient déja partis de Londres pour Douvres, & qu'ils reçeurent le compliment de ces deux Gentils-hommes en chemin.

Charles s'arrêta deux jours à Douvres, où Henry n'épargna rien pour faire honneur, & témoigner son amitié à un tel hôte, & à un si proche parent. Ils employérent la matinée du second jour, à confirmer la paix entre eux par un Traité solemnel, & à faire une nouvelle Confédération contraire en plusieurs Articles au Traité, qu'il venoit de conclure à Ardres avec François I. Il est vrai que Pollidore, & Martin Bellay se contredisent sur ce fait, l'un soûtenant que le Traité avec François I. est antérieur, & l'autre qu'il est postérieur à celui de Charles. C'est à eux à s'accorder. Henri regala Charles du Livre qu'il avoit fait contre Luther, que Leon X. appelloit, *Gemma del Cielo, une pierre prétieuse, venuë du Ciel*, à cause duquel, il lui donna le titre *de Défenseur de la Foy*. L'Empereur fut ravi de voir l'Original de ce Livre, écrit de la propre main d'Henri, & aprés avoir loüé son zéle & son esprit, il l'embrassa en lui disant, *Mon cher Oncle & Frere, puis que vous avez fait parroître*

Comme il fut reçu de Henry VIII.

*tre*

*tre tant de zéle pour l'Eglise par vôtre plume, faites-en parroître encore davantage, s'il vous plaît, en rendant vôtre épée inséparable de la mienne, jusques à ce que nous ayons chassé ce Monstre d'Allemagne. Ce sera le plus grand service que nous pourrions vous & moi rendre à Dieu.*

On le visite. 1520. Tous les Magistrats de la ville furent rendre leurs respects en corps à Charles, particuliérement le Maire de Londres avec ses Conseillers, & l'Evêque avec son Clergé. Il est vrai que telles visites sont bien plus à charge qu'elles ne font d'honneur aux Princes, mais c'est une fatalité indispensable pour eux, parce qu'ils sont obligez de se rendre populaires & affables dans de telles occasions. Car un Prince étranger, qui se trouve dans les Etats d'un autre, fait honneur à celui chez qui il est, de faire caresse à ses Sujets, & il est de l'intérêt des Princes de s'acquerir la réputation d'être bons, doux, & affables, ce qui ne se peut faire qu'en écoutant favorablement ceux qui les vont complimenter. Il semble bien qu'un Prince est libre d'en user comme il lui plaît, & la plus part ne le font que trop, mais ils ne doivent pourtant jamais rien faire de contraire à l'honnêteté, s'ils ne veulent se faire regarder comme des Tyrans..

Presens. 1520. Aprés que ces deux Princes se furent régalez pendant quelques jours, Charles se disposa à partir; mais avant que de se séparer, ils se firent des présens réciproques. Charles donna à Henri six beaux Chevaux, & Henri fit présent à Charles de son portrait enrichi de Diamans, & de six montres de grand prix, tant par la rareté

rareté de l'Ouvrage, que pour la richesse des pierreries dont les boites étoient couvertes, car elles étoient estimées cinq cens écus la piece. Charles donna à la Reine sa Tante les portraits de la Reine sa Mere, & de sa Sœur Catherine, aussi enrichis de Diamans, & la Reine envoya le sien à sa Sœur. Charles fit encore beaucoup de presens aux Dames & aux Officiers qui étoient à la suite de la Reine; & fit donner mille Ducats au maître d'Hôtel du Roi, pour être distribuez à ses Officiers. Henri fit aussi plusieurs presens aux Officiers de Charles.

Le soir Charles prit congé de la Reine, qui devoit partir la même nuit pour Londres. Il prit congé aussi en même temps du Roy. Le lendemain au matin au point du jour on fit embarquer l'équipage, hardes, & tout ce qui étoit à la suite du Roi, & trois heures aprés le Roi lui même s'embarqua. Henri accompagna Charles dans son Vaisseau pendant une heure en mer, aprés quoi il prit congé de luy, & se mit sur son Vaisseau Royal, accompagné de 12. autres Vaisseaux, & suivit encore celui de Charles pendant plus de 2. heures au son d'une infinité d'instrumens de musique, & au bruit des salves continuelles du Canon. Alphonse de Vera qui vivoit dans ce temps-là, asseure dans son Histoire, que les derniéres paroles qu'Henri dit à l'Empereur, en l'embrassant & lui disant le dernier adieu, furent celles-ci, & en François: *Adieu mon trés-honnoré frere, & mon trés-cher Neveu, veüille le Ciel, qui par sa Providence vous a suscité trois grands ennemis à combattre, vous assister de son secours.* A quoi il

Embarquement

il veut que Charles ait répondu, *Dieu soit beni, de ce que m'ayant donné trois ennemis, il m'a aussi donné trois moyens de les détruire la force, le courage & l'autorité.*

Trois ennemis de Charles.

Quoi que le Roi Henri ne se fût pas autrement expliqué, Charles ne laissa pas d'entendre de quels ennemis il vouloit parler, qui estoient François I. Roi de France, qui étant son concurrent à l'Empire avoit témoigné une grande haine contre lui, par des écritures trés-injurieuses à son honneur. L'autre étoit Solyman II. Empereur des Turcs, lequel ayant succedé à Selim son pere, étoit monté sur le Trône avec un courage martial, & avec des mauvais desseins contre la Chrétienté. Et le troisiéme étoit Martin Luther, que le Roi Henri avoit appellé dans son livre, le fleau de la colere de Dieu contre les Chrétiens. Aussi toute la Terre a vû par experience, que ces trois hommes ont été non seulement trois ennemis de Charles, mais trois aspics pleins de venin contre lui.

Parallele entre Charles & Solyman.

Pour ne pas parler de François I. je dirai que l'on a remarqué que ces deux Princes Charles & Solyman, l'un Empereur des Chrétiens, & l'autre des Turcs, & qui ont passé pour les deux plus grands Heros & Monarques de l'Univers, sont nez en un même temps; Qu'ils ont l'un & l'autre dans leur jeunesse éprouvé divers accidens de fortune. Qu'ils sont parvenus à l'Empire en un même âge, qu'ils ont aggrandi leur puissance en même temps, & qu'ils ont été couronnez tous deux en un même jour, quoique pourtant Charles a été plus infatigable que Solyman. L'Histo-

L'Hiſtorien *Bianchi*, qui étoit du temps de ces trois Monarques, dit par raillerie, ou tout de bon, je croi pourtant qu'il railloit, *Que Charles-Quint étoit Chrétien pour les Turcs, Solyman Turc pour les Chrétiens, & François I. Turc & Chrétien pour les deux autres.* Ces paroles ſont enigmatiques, & il n'en a pas donné l'explication neceſſaire, mais il y a beaucoup d'apparence qu'il a voulu dire; que Charles n'a pas été porté à faire beaucoup de mal aux Turcs, au moins quant à Solyman, s'étant toûjours contenté de ſe tenir ſur la deffenſive; Mais que Solyman a été veritablement Turc envers les Chrétiens, puis qu'il n'a jamais fait autre choſe que leur faire tout le mal qu'il a peu. Enfin il veut dire que le bon François I. tout Roi trés-Chrétien qu'il étoit, s'eſt accommodé tantôt avec les Turcs, & tantôt avec les Chrétiens, ſelon qu'il y trouvoit l'avantage de ſes affaires, lui étant d'ailleurs indifferent de s'allier avec les uns ou avec les autres. En effet toute ſa vie, il agiſſoit tantôt en Turc contre Charles, & tantôt en Chrétien envers Solyman, & c'eſt une choſe étrange de ce Roi, qu'en toute ſa vie, il n'a voulu avoir pour amis ou alliez que des Turcs, & des Lutheriens, & que s'il a fait quelque alliance avec le Pape, avec les Anglois, & quelques autres Princes, elle n'a duré que comme un feu de paille. Charles ne laiſſa pas pourtant d'envoyer ſouvent des Armées Navales conſidérables contre les Turcs, mais à quoi bon? S'il eſt vrai, comme on l'a ſoupçonné, que Doria fût d'intelligence avec Barberouſſe, & quand celui-ci fut

mort, Doria étoit en decrepitude.

Trois Articles à remarquer 1520.

Avant, que de passer à nôtre 2. Livre, le Lecteur ne sera pas fâché, que je fasse ici quelques observations sur trois choses qui ont été dites dans le premier, sur lesquelles il y a une si grande diversité d'opinions dans les Auteurs qui les ont rapportées, que les Critiques qui ne pardonnent rien, ne manqueront pas de les relever. La premiére regar. de ce que nous avons dit de Leon X. car il y a un grand nombre d'Auteurs, du nombre desquels est Ullöa, qui asseurent que ce Pape s'étoit fort opposé à l'élection de Charles, par le moyen du Cardinal Cajetan son Legat, qu'il l'avoit envoyé à Francfort, afin qu'il favorisât l'élection de François I. & qu'il s'opposât à celle de Charles, par cette raison, que la Bulle par laquelle le Pape Urbain IV. donna l'investiture du Royaume de Naples à Charles I. Duc d'Anjou, il étoit porté expressement qu'aucun Roi de Naples ne pourroit parvenir à l'Empire, sans avoir préalablement renoncé à ce Royaume-là. Mais il est faux que le Pape ait soûtenu le parti de François I. car ce Pape aimoit trop la liberté de l'Italie, & il craignoit trop la puissance de ce Prince, quand il n'étoit que Roi de France; combien plus l'auroit-il redoutée, s'il fût devenu Empereur. La verité est que ce Pape auroit souhaité que ni l'un ni l'autre de ces deux Princes n'eût été revêtu de cette Dignité, mais quand il eut meurement pensé à cette affaire, il se détermina pour Charles, comme je l'ai dit, esperant qu'il seroit obligé de renoncer au Royaume de Naples,

c'est

c'eſt ainſi que l'ont aſſeuré un grand nombre d'Auteurs.

Le 2. article eſt touchant la perſonne qui fût dépêchée par les Electeurs à Charles, en Eſpagne pour lui porter la nouvelle de ſon Election à l'Empire, ſur quoi il y a une ſi grande diverſité d'opinions, que plus de 30. Auteurs, que j'ai lûs, ne s'en peuvent accorder. Les uns veulent que l'on ait envoyé le ſeul Duc de Baviere. D'autres le ſeul Electeur Palatin. D'autres tous deux, premiérement le Duc de Baviere pour porter ſeulement la nouvelle de l'Election, & enſuite le Prince Palatin quelques jours aprés, chargé des Actes autentiques de l'Election. Parmi cette diverſité j'ai été en peine de choiſir l'opinion que je devois ſuivre, mais enfin je me ſuis déterminé à celle de Don Jacomo Lorios, qui vivoit au temps de cet Empereur, & qui fit un abregé en Eſpagnol de ſes actions les plus conſiderables, depuis ſa naiſſance juſques à ſa mort, parce qu'ayant vû lui-même la plus part des actions de Charles, & des choſes arrivées durant ſa vie, j'ai crû qu'on pouvoit ajoûter plus de foi à ce qu'il dit, malgré la confuſion d'opinions de tant d'Auteurs, qu'il ſeroit impoſſible de débroüiller que par le ſecours des vieux Regîtres, qui ſont peut-être aujourd'hui ou rongez des ſouris, ou tranſportez ailleurs, ou perdus par les deſordres de la Guerre: ou tellement négligez & confondus avec d'autres papiers, qu'il ſeroit impoſſible de les trouver. Le 2.

Le dernier article regarde le jour du Couronnement de Charles, ſur lequel les Auteurs s'ac-

s'accordent encore moins que sur les deux précedens; il est vrai qu'il est fort peu de l'intérêt des Lecteurs de savoir si précisément cette circonstance. Il y a un fort grand nombre d'Auteurs qui asseurent que Charles-Quint fut couronné à Aix-la-Chappelle en 1520. au propre mois & jour de sa naissance, c'est à dire le 24. Fevrier. Ils sont tous déja d'accord, qu'il fut élu à Francfort le 18. Juin 1519. & il n'y a aucune contradiction là-dessus. Mais il n'en est pas de même du jour de son Couronnement. Don Alphonse Ulloa, qui a écrit l'Histoire de cet Empereur en Espagnol, & qu'il a dédiée à Philippe II. asseure positivement qu'il fut couronné précisément le 24. Fevrier 1520. en quoi il a été suivi de presque tous les autres Historiens; mais il est certain que c'est une erreur manifeste.

Continuation. Il est vrai que Charles étoit en Espagne, lors qu'on fit l'Election, & comme en ce temps-là, les Postes n'étoient pas encore bien réglées, la nouvelle en fut portée à ce Prince par un Electeur, soit que ce fût celui de Baviere, ou de Palatin. dépêché par le Collége Electoral : Lorios dit que le Roi Charles n'en reçut la nouvelle que vers la fin de Juillet, à cause que François I. fâché contre lui, fit si bien garder les passages, qu'on ne put passer par la France. D'autres disent, que l'Electeur ne fut que 30. jours à faire son voyage. Quoi qu'il en soit, il étoit impossible à Charles de se mettre en chemin que trois mois aprés, parce qu'il étoit obligé de ménager l'esprit des Epagnols, d'assembler les Etats de la Monarchie, & de préparer la Flotte qui

qui le devoit accompagner, & qu'avant que tout cela fût fait, l'hyver étoit déja venu, saison en laquelle il n'auroit pas été de sa prudence de s'exposer à un voyage de mer. En un mot il étoit impossible d'avoir reçû cette nouvelle si tard, d'avoir préparé tant de choses necessaires à faire un si long voyage par mer & par terre, & d'arriver en Allemagne pour le 24. Fevrier de cette année-là. D'ailleurs les Historiens d'Angleterre disent, que l'Empereur Charles V. passa à Douvres à la fin de Mai 1520. De plus on trouve dans l'Histoire de la ville de Gand, que cet Empereur en revenant d'Espagne, demeura une bonne partie du mois de Septembre 1520. en cette ville-là: Ainsi ce qu'il y a de plus vraisemblable là-dessus, c'est ce que je m'en vais dire dans le livre suivant.



# LA VIE
## DE
## L'EMPEREUR
# CHARLES V.

### I. PARTIE. LIVRE II.

Depuis 1520. jusqu'à 1524.

---

## ARGUMENT
### DU SECOND LIVRE.

ON travaille à faire la paix entre l'Empereur & François I. Elle est fort avancée, & puis rompüe & comment. Charles est couronné à Aix-la-Chappelle. Il conclud le mariage de Ferdinand son frere avec Anne Elisabeth heritiere des Royaumes de Boheme & de Hongrie. Il

Il assemble la Diette à Wormes pour les affaires de la Religion. François I. lui declare la guerre. Plusieurs particularitez de cette guerre. Il veut oüir Luther dans la Diette. Les questions qu'on lui fait, & ses reponses. Discours de l'Empereur à la Diette. Arrest qu'il prononce contre Luther. Opinions diverses là-dessus. Les Ecclesiastiques sollicitent l'Empereur à faire mettre en prison Luther. Exemples qu'ils alleguent. L'Empereur tient à Luther la parolle qu'il lui avoit donnée par uñ sauf-conduit. Il congedie la Diette. Loüange de la bonne foi de l'Empereur. Il fait accompagner Luther en lieu de seureté par ses propres Gardes. Plusieurs exemples de ceux qui ont tenu leur parolle. Demarches du Nonce du Pape. Si on peut manquer à sa parolle. Exemple de l'Empereur Loüis II. Du Tribun Pomponio Leti. Châtiment que firent les Romains d'un Citoyen qui avoit fait un serment équivoque. Autre exemple semblable. Encore un autre rapporté par Ciceron d'un homme de Padoüe sur le même sujet. De l'Empereur Tite. Ceux qui ont crû qu'on pouvoit manquer de parolle. Exemple du Pape Celestin. De Paul IV. envers les Caraffes. Les Théologiens croyent qu'on peut manquer de foy aux Infidéles. Exemple de l'Empereur Ladislas envers Amurat.

De l'Empereur Justin envers les Arabes. D'Urbain VI. à l'égard de sept Cardinaux. De Sixte V. à l'égard d'un homme qui avoit fait une pasquinade. Combien Loüis IX. étoit religieux observateur de sa parolle. Ce que Dupleix rapporte sur ce sujet à l'égard de Charles & de François I. Charles reçoit l'investiture du Royaume de Naples. Solyman fait la guerre aux Chrétiens. Il prend Belgrade. Charles en reçoit un grand deplaisir. La revolte s'augmente en Espagne. Pretextes des Rebelles. Ils mettent en prison la Reine mere de l'Empereur. Leur desunion, & leur deffaite. Charles fait ligue avec le Pape Leon X. pour chasser d'Italie les François. Fait élever à la Papauté, Adrien son Precepteur. Commence la guerre contre François I. Prend Mouzon. Est le foüet des François, qu'il chasse de Milan. Mal-heur des Genois. Solyman prend Rhodes. Diverses particularitez du siége de cette place. Le Duc de Bourbon abandonne le parti des François, & embrasse celui de Charles. Observations sur cela. Motifs du changement du Duc de Bourbon. Charles envoye decouvrir de nouveaux païs, dans le nouveau Monde. Il envoye des Ambassadeurs au Pape en Espagne. Desire s'aboucher avec lui. Raisons contraires d'Adrien. Le Pape s'embarque à Barcelonne

lonne. Arrive à Genes & à Rome. Charles-Quint part pour l'Espagne. Il passe par l'Angleterre. Y est bien reçeu. Fait alliance avec Henry. Poursuit son voyage. Arrive en Espagne. Premiéres Actions qu'il y fait. Il punit quelques rebelles. Fait grace aux autres. Institue les Grands d'Espagne. Fait alliance avec le Pape. Deux bonnes nouvelles qui le réjouïssent beaucoup. Deux autres qui l'affligent. Mort de Dom Prosper Colonna. Les François s'en réjouissent. Le Duc de Bourbon entre en France à la tête d'une Armée. Son mauvais succez. Il s'en retourne à Milan. François I. se prépare pour la Guerre de Milan. Ses Pretensions sur cet Etat. Combien il y a d'autres pretendans. François Sforze Duc de Milan meurt. Loüis le More se rend Duc de Milan par la force. Il en est chassé, & sa mort. Droits de Charles sur Milan. Le Pape Clement se ligue contre lui. L'Empereur le menace. Le Pape fait semblant d'être de ses amis, afin de mieux réussir dans son dessein. Il lui envoye un Nonce extraordinaire à Madrid, pour l'exorter à se reconcilier avec François I. Quelles fûrent les demarches du Nonce. Réponse que lui fit l'Empereur. Il se plaint beaucoup du Pape. Il mande au Duc de Sessa, son Ambassadeur à Rome, de faire de bouche d'autres plaintes

plaintes bien plus confiderables, au Pape.

On prevoit & on pleure les malheurs dont l'Europe eft menacée. 1520.

CEpendant l'Europe pleuroit les mal-heurs inevitables dont elle alloit être accablée, à caufe de la haine mortelle que Charles-Quint & François I. avoient conçuë l'un contre l'autre, par leur concurrence à l'Empire, & de laquelle la decifion ne fe pouvoit faire, fans répandre un deluge de fang, capable d'inonder non feulement leurs Etats & leurs Royaumes, mais toute l'Europe. C'étoit un deplaifir fort fenfible aux partifans de ces deux Princes, que de les voir, comme deux nouveaux Jupiters, prefts à faire tomber leurs foudres, non pas feulement fur la tête de leurs Sujets, mais fur toute la Chrétienté. Les mieux intentionnez pour le bien & le repos public, & qui n'aimoient pas à femer la difcorde, pour profiter du debris du naufrage, (mal irremediable des Cours) s'affligeoient extrémement, de voir que la Jaloufie, la haine, les menaces, & les mefintelligences de ces deux Princes ne pouvoient enfanter que la defolation, & la ruïne entiere de l'Eglife & de l'Europe, ce qui ne pouvoit manquer d'arriver, par la malice de ceux qui femoient la difcorde.

Reflexions.

Quand on confideroit d'un cofté, les grands progrez & la profperité dont jouiffoit l'Empire Ottoman, que la valeur de Solyman avoit rendu fi formidable: & de l'autre combien de païs fe demembroient tous les jours du corps de l'Eglife Romaine, pour fuivre la Refforme de Luther, puifque même les Convens entiers

tiers abandonnoient l'ancienne Religion pour ſuivre les opinions de ce Moine. Il ne ſe pouvoit faire, que ceux qui aimoient le bien public, & le repos de l'Egliſe, ne fuſſent dans des grandes & juſtes craintes, voyant les malheurs infinis & inévitables, qui alloient tomber ſur la Chrétienté, ſi la meſintelligence, duroit entre Charles-Quint & François I. De ſorte qu'il n'y avoit pas d'autre remede contre un ſi grand mal, que de faire la Paix entre ces deux Monarques, & d'établir une bonne union entre eux : étant neceſſaire de remédier à la playe pendant qu'elle étoit fraiche, de peur que le temps ne la rendît incurable.

Il y avoit en ce temps-là au ſervice de ces deux Monarques, deux grands hommes, qui avoient également du credit ſur l'eſprit de leurs Maîtres, égallement ſinceres, francs, zelez, expérimentez dans les affaires, ſavoir, *Guillaume de Croy*, qu'on appelloit *Monſieur de Chievres*, à la Cour de Charles-Quint, & *Artus Gouffier Seigneur de Boiſſi*, Grand Maître de France, charge qui le rendoit fort conſiderable en celle de Francois I. Ces deux Seigneurs donc qui ne faiſoient pas ſeulement les affaires de leurs Maîtres, mais qui avoient tout pouvoir ſur leur eſprit, demeurerent d'accord, par l'entremiſe de quelques-unes de leurs Creatures, & par des lettres qu'ils s'écrivirent de leur propre main, (ce qui peut être regardé comme une inſpiration du Ciel) de s'aboucher fort ſecrétement & ſans bruit pour tâcher de trouver quelque bon moyen d'empêcher les mal-heurs qui menaçoient de

Demarches pour la Paix. 1520.

toutes

toutes parts l'Eglise & toute l'Europe, en établiſſant une bonne paix entre ces deux Princes. Ils choiſirent pour le lieu de la Conférence la ville de Montpellier, où ils ſe trouverent tous deux au temps marqué. Déja en moins de trois ſemaines, & juſtement aprés la vingtiéme conférence, les choſes étoient ſi bien diſpoſées que la paix ſembloit faite; lors que la Providence qui conduit toutes choſes, en diſpoſa autrement par la mort du Sr. de Boiſſi, qui mourut en cinq jours d'une fiévre continuë, perte qui fut fatale à la paix, car d'autres gens s'étant rendus Maîtres de l'Eſprit de François I. changerent entierement l'état des affaires, & lui perſuaderent, que la Guerre lui ſeroit plus avantageuſe que la paix. De ſorte que le ſieur de Croy s'en rétourna auprés de Charles-Quint, auſſi triſte qu'il étoit joyeux lors qu'il partit pour Montpellier.

Charles arrive en Zelande. Cependant Charles qui étoit parti d'Angleterre par un bon vent, comme nous l'avons dit, arriva heureuſement à Fleſſingue en Zelande, & comme Marguerite Gouvernante des Païs-Bas avoit mis des felouques en mer qui luy apportoient des nouvelles deux fois par jour, elle ne manqua pas d'être informée du jour & de l'heure du depart de Charles, & du deſſein qu'il avoit fait de deſcendre à Fleſſingue. Un nombre infini d'Ambaſſadeurs, & de Deputez des Provinces & Villes des Païs-Bas y accoururent pour luy faire compliment ſur ſon arrivée. Mais L'Empereur ne fut pas plûtôt debarqué qu'il remarqua que le lieu étoit trop petit pour tant de gens, qui n'y

n'y pouvoient demeurer ſans beaucoup d'incommodité, ainſi il ne s'y arrêta qu'une demi-heure, pour ſe raffraîchir un peu, pendant laquelle il reçeut un compliment court du Magiſtrat de la ville, aprés quoi il partit pour Gand, & fit dire aux Ambaſſadeurs & Députez (hors ceux qui étoient venus de la part de ſa tante Margueritte) qu'il leur donneroit audience dés qu'il ſeroit arrivé à Gand.

Déja depuis un an Charles avoit fait paſſer d'Eſpagne aux Païs-Bas, l'Infant Ferdinand ſon frere, ſous la conduite du Duc de Baviere, accompagné de deux Grands, c'eſt à dire deux Grands Seigneurs d'Eſpagne, car l'uſage de ce qu'on appelle *les Grands d'Eſpagne* n'étoit pas encore établi. Son deſſein étoit de lui faire épouſer la Princeſſe Anne Sœur de Loüis Roi de Hongrie, qui enſuite a apporté dans la Maiſon d'Aûtriche, ce Royaume là, comme nous le dirons en ſon lieu. Ferdinand n'eut pas plûtôt appris que l'Empereur avoit mis pied à terre, qu'il ſe mit incontinent en chemin pour lui aller au devant, accompagné de 24. Seigneurs de la premiére qualité, de plus de 50. Gentilshommes, & de 300 Chevaux, & l'ayant recontré en chemin, il s'en retourna avec lui à Gand. L'Infant Ferdinand. 1520.

Marguerite ſa tante le fut recevoir une lieüe hors de la ville, à cheval, magnifiquement miſe, accompagnée de 20. autres Dames de la plus haute qualité du païs, toutes à Cheval, & que la Princeſſe avoit choiſies d'entre les plus belles. Cent pas avant que d'approcher de l'Empereur, la Princeſſe & toutes les Charles eſt reçeu des Dames.

Dames

Dames de sa suite mirènt pied à terre. L'Empereur en fit de même, & courut tant qu'il put pour les devancer. Aprés que l'Empereur & Marguerite sa tante se fûrent tendrement embrassez, voyant tant de belles Dames au tour de lui, il crut être obligé d'en user galamment avec elles. Il les baisa toutes à la maniére de France, & dit à la Princesse Marguerite en riant, qu'elle ne devoit pas croire qu'il fût François, qu'avec les seules Dames Flamandes. Il ne voulut pas quitter la place, qu'il n'eût veu sa tante à cheval, avec toutes les Dames de sa suite. Il voulut même tenir la bride du cheval que la Princesse montoit.

Observation.

Qu'il me soit permis ici de dire, qu'aujourd'hui on s'étonneroit en Europe de voir tant de Dames aller si bien à cheval, & que ce seroit un miracle que d'en trouver dix en un Royaume pour une telle occasion. Mais en ces temps-là, l'usage d'aller à cheval, étoit ordinaire & comme naturel aux Dames dans toute l'Europe, & on leur faisoit apprendre cet art dés leur enfance. Cela venoit de ce qu'alors l'usage des Carosses, Chaises, & autres voitures plus commodes pour le sexe, n'étoit pas aussi commun qu'il l'est aujourd'huy: de sorte que depuis les Dames ont entierement quitté l'usage d'aller à cheval, jusques-là, qu'au lieu qu'autrefois sçavoir être bien à cheval étoit une qualité qui faisoit honneur au sexe, aujourd'hui, on le regarde comme une chose indecente, & honteuse.

Charles fait son entrée à Gand. 1520.

Aprés cela Charles monta à Cheval, & se mit au milieu, entre Marguerite sa tante, & Ferdinand son frere, & ils s'acheminerent ainsi

vers

vers Gand. Chacune des Dames de la suite de Marguerite, étoit au milieu de deux Seigneurs de la plus haute qualité de celle de Charles, les Flamands donnant la droite aux Espagnols quoi qu'ils fussent de moindre qualité qu'eux, en consideration de ce qu'ils étoient étrangers. Ils firent en cette maniere leur entrée à Gand, au bruit des salves du Canon, & de la mousqueterie de la Bourgeoisie qui s'étoit mise sous les armes, & tous les corps des Magistrats de la Ville, furent recevoir l'Empereur en habits de ceremonie. Les habitans qui ne se possedoient pas de la joye qu'ils avoient de voir qu'un de leurs Citoyens eût été élevé à l'Empire, n'épargnérent rien, pour lui faire une entrée magnifique, outre un present de cent mille écus qu'ils lui firent, ce qui étoit une grande somme pour ces temps-là. L'Empereur aussi de son côté leur temoigna beaucoup de genérosité, & de bonté, car il leur donna la qualité de *mes chers compatriotes*, en répondant aux complimens qu'on lui fit, & aprés leur avoit fait mille autres honnestetez, il confirma tous leurs Privileges anciens, & leur en accorda de nouveaux.

Six jours aprés son arrivée en Flandres, arrivérent l'Electeur Palatin & celui de Saxe, pour lui faire compliment de la part du College Electoral, avec peu de suite, afin de faire plus de diligence. L'Empereur ordonna qu'on leur fît tous les honneurs possibles. On remarqua qu'il n'y avoit acte de soumission & de respect que l'Electeur de Saxe ne fît envers l'Empereur. Ce Prince vouloit faire voir à tout

à tout le monde par cette ſage conduite, qu'il n'étoit pas homme à abuſer de la confiance qu'il meritoit auprés de Charles qui tenoit l'Empire de lui. Mais plus cet Electeur s'humilioit, & plus l'Empereur cherchoit les moyens de l'elever aux plus grandes Dignitez, & à lui témoigner ſon amitié, juſques à dire qu'il ne pouvoit trouver des termes capables d'exprimer les infinies obligations qu'il lui avoit. Il faiſoit beau voir la modeſtie du Bienfaiteur & la reconnoiſſance de celui qui avoit reçu le bien-fait, ſe diſputer à qui l'emporteroit. Ces deux Princes ne furent que deux jours auprés de l'Empereur, aprés quoi ils partirent comblez d'honneurs & de careſſes, en le priant de partir au plûtôt, pour Aix-la-Chappelle, où ils ſe rendirent, afin de travailler avec les autres à lui faire une reception digne de lui, & à preparer les choſes neceſſaires, pour la magnificence & la pompe de ſon Couronnement, que les Electeurs attendoient avec impatience.

Il part de Flandres. 1520.

Charles ne demeura en Flandres qu'environ un mois, c'eſt-à-dire ſeulement autant de temps qu'il en falloit, pour écouter les demandes de ſes Peuples, pour leur donner le plaiſir de le voir, dans les villes principales, & leur faire rendre juſtice: ainſi en accordant des graces à ceux qui en étoient dignes, il conſola ſon peuple du deplaiſir qu'il avoit reçeu de ſon abſence. Jamais Prince n'a mieux ſçû que lui comment il faut ſe conduire en de telles occaſions. En ſuite il partit pour Aix-la-Chapelle, avec une ſuite encore plus magnifique que celle qu'il avoit en arri-

vant

vant en Flandres, parce qu'il s'y étoit joint celle de Ferdinand son frere, qui étoit considerable, & un grand nombre de Seigneurs Flamands, de la premiére qualité, dont la Flandres a toujours abondé; plusieurs des plus considerables familles de l'Europe s'y étant retirées à cause de la liberté du Gouvernement, quoi qu'elles fussent sujettes à leurs Comptes. Tels furent entre ceux, qui accompagnerent l'Empereur les Comtes d'Egmond, de Nassau, de Horn, & le Seigneur de Brederode, qui avoient chacun un train magnifique.

Il ne se peut rien imaginer de plus pompeux que la suite qui accompagna l'Empereur dans ce voyage d'Aix-la-Chapelle, soit pour la quantité, ou pour la qualité des personnes. Mais la magnificence avec laquelle il y fut receu par les Electeurs ne fut pas moins extraordinaire : car ils allerent audevant de lui une lieüe entiere, accompagnez de cent trente Princes, Ducs, Comtes, Marquis, & Barons, & de plus de deux cens Gentils-hommes, des plus considerables Maisons d'Allemagne, qui y étoient accourus de toutes parts pour voir un si grand Empereur & la ceremonie du Couronnement, quoi que la Peste fît de grands ravages au païs d'alentour. Aussi l'Empereur se voyant reçeu avec tant de pompe, & d'applaudissement, en conclut que les Allemands auroient pour lui une affection extraordinaire.

Il arrive à Aix-la-Chapelle, 1520.

La ceremonie du Couronnement se fit le 21. Octob. au matin, & quoi qu'elle fût faite avec toute la pompe possible, on crut pourtant

Couronnement.

tant

tant qu'elle ne repondoit pas au merite de l'Empereur, ni à l'affection & au zéle des Electeurs envers lui; car il est certain que depuis la fondation de l'Empire, on n'avoit point vû d'Empereur, si puissant & si sage en même temps, en un tel âge que Charles-Quint. Les Electeurs auroient souhaité que l'on eût differé la ceremonie pour quelques jours & jusques à ce que le mal étant passé, on eût peu faire des preparatifs plus magnifiques; Mais L'Empereur s'y opposa, & leur dit que la conjoncture des affaires requeroit qu'on allât au solide, sans s'attacher aux dehors & aux formalitez. Cela n'empêcha pourtant pas que le Couronnement ne fût fait avec toute la solemnité possible.

Demission & Mariage.

Le lendemain 22. il se passa une autre ceremonie qui ne fut guere moins pompeuse que celle du Couronnement. Car l'Empereur en presence de tous ces Electeurs, de tous ces Princes, Comtes, Marquis, & Nobles, assis sur son Trône, revêtu de toute la majesté de l'Empire ceda à l'Infant Ferdinand son frere, né à Alcala en Espagne le 10. Mars 1503. tous les Etats qu'il possedoit en Allemagne de la succession de son Pere, & on en passa des Actes Autentiques. Cela fait, & avant que Charles descendît du Trône, se presenterent les Ambassadeurs d'Uladislas Roi de Hongrie & de Boheme, & de la Reine Anne son Epouse, qui avoit ordre de traiter du mariage de Ferdinand avec Anne Elisabeth fille d'Uladislas, qui fut arrêté, conclu, & consommé peu de semaines aprés, & qui a produit grand nombre d'enfans.

Deux jours aprés Charles ordonna l'assem-

ſemblée de la Diete generale dans la ville de Wormes, pour le 21. Janvier 1521. Il ne ſe contenta pas de faire expedier des Lettres circulaires pour l'aſſemblée, mais il pria inſtamment de bouche tous les Electeurs Princes, Comtes, Marquis, Barons & Nobles qui y devoient aſſiſter, de faire tout leur poſſible de s'y trouver en perſonne, & de faire tout ce qui dependroit d'eux pour la rendre la plus nombreuſe que l'on eût jamais vû, parce qu'il s'agiſſoit d'y prendre des meſures pour des affaires de la derniére importance, & de remedier aux deſordres de l'Empire & aux confuſions où l'Allemagne étoit tombée par la vacance de l'Empire, ou par ſon abſence d'un an depuis ſon Election. Mais il avoit ſur tout fait connoître aux Electeurs, & à tous ceux qui avoient voix à la Diete, la neceſſité qu'il y avoit de s'y trouver en perſonne, & de la rendre la plus nombreuſe qu'il ſe pourroit, à cauſe des affaires de Religion, & des grands deſordres qui y étoient ſurvenus, par le progrez de la doctrine de Luther, (c'eſt ainſi qu'il parloit aux Catholiques) lequel aprés s'être ſeparé de l'Egliſe Romaine, avoit trouvé moyen de faire embraſſer ſa doctrine à des Provinces entieres, par la protection de Jean Frederic, depuis Electeur de Saxe, & de Philippe Landgrave de Heſſe, Princes fort habiles, de grande autorité, appuyés d'alliances fort conſiderables, & gens de grande reputation pour la guerre, ce qui fit beaucoup de peine à l'Empereur au commencement de ſon Empire. Ces deux Princes qui étoient alors à Aix-la-Chapelle, prierent beaucoup Charles-Quint, de vouloir

Covocation de la Diete.

loir permettre que Luther exposât devant lui ses sentimens sur la refformation de l'Eglise, àquoi il repondit, qu'il vouloit bien l'écouter dans la Diete, & qu'il lui donneroit pour y venir, le plus ample sauf-conduit qu'il pourroit souhaiter.

François I. fait la guerre à Charles 1520.

Cependant François I. qui depuis les bons succez qu'il avoit eu en Italie, croyoit être le plus puissant Prince du monde, & qui voyoit avec beaucoup de chagrin son concurrent sur le trône de l'Empire, croyant mieux meriter cette place que lui, resolut à quelque prix que ce fût de lui en faire paroître son ressentiment. Voici comme il commença à exécuter sourdement son dessein. Pendant que Charles-Quint se disposoit à partir pour Wormes où il devoit aller faire l'ouverture de la Diete, François I. ayant assemblé une armée considerable, mit en œuvre deux moyens à la fois de se venger. Le premier fut d'appuyer secretement, la division survenüe en Allemagne, & d'assister même de ses forces Robert de la Marck de Luxembourg qui avoit pris les Armes contre l'Empereur. L'autre de fomenter la sedition arrivée en Espagne, & de prometre aux rebelles de l'argent, qu'il leur fit compter effectivement. Et non content de ces coups sous main, au commencement de l'année, & pendant que Charles-Quint étoit occupé aux affaires de la Diete il envoya ouvertement une armée, commandée par le Seigneur de Lautrec pour attaquer le Royaume de Navarre; Il ne lui fut pas defficile de s'en rendre maître, le trouvant presque sans deffense & dans un temps où l'on n'auroit jamais crû, que François I. eût voulu faire une telle infidelité, que de

de rompre la paix d'une telle maniere. En peu de jours Lautrec se rendit maître de tout le Royaume, hors le Château de Longrogne. Mais le Comte d'Ognatte courut avec de bonnes forces s'opposer à lui, & contraignit les François d'abandonner le Royaume dont ils s'étoient emparez, & de s'en retourner en France, aprés avoir perdu beaucoup de gens: bien que Dupleix asseure que la perte des François ne fût pas considérable. Quoi qu'il en soit, les François perdirent la Navarre aussi facilement qu'ils l'avoient gagnée.

La nouvelle des François chassez avec perte & honte de la Navarre, donna beaucoup de joye à Charles V. & cette joye fut redoublée par d'autres nouvelles qu'il reçut d'Espagne en même temps, que la Rebellion de Castille avoit été dissipée par la sage conduite de la Reine sa mere, & du Cardinal Adrien. Car quoi que la sédition soit d'ordinaire comme un hidre, de laquelle on n'a pas plutôt coupé une tête, qu'il en renaît d'autres, ou comme cette herbe, qui plus vous l'arrachez, & plus elle rejette: il ne laisse pas pourtant d'être vrai, que c'est un grand coup de prudence & de bon-heur, que d'en couper les premiéres semences. D'ailleurs il est certain que ces deux grandes affaires occupant alors tout l'esprit de Charles V. & lui donnant beaucoup de chagrin, il ne se pouvoit faire, qu'il ne fût transporté de joye, d'apprendre qu'en si peu de temps, les ennemis victorieux eussent été chassez de la Navarre, & les Espagnols revoltez, tous abbatus, ruïnez, ou tuez. De si heureux suc-

cez

cez au commencement de ſon Empire ſemblerent lui promettre toute ſorte de bonheur dans la ſuite ; auſſi les Courtiſans ne manquerent pas d'en tirer d'heureux préſages pour l'Empereur, & de l'en feliciter.

Danemarc Lutherien.

Il ne laiſſa pourtant pas de reconnoître par experience, combien eſt grande la viciſſitude des choſes humaines, ſemblables à l'air, qui dans le même temps qu'il paroît ſerain & tranquille, devient obſcur, & plein de tenebres. Car pendant que Charles V. étoit dans la joye pour ces bonnes nouvelles, il en reçût une troiſiéme, qui troubla le plaiſir des deux autres, ſçavoir que Chriſtien Roi de Danemarc, avec l'aſſiſtance duquel il croyoit appaiſer les troubles de l'Allemagne ſuſcitez par Luther, non ſeulement s'étoit fait Luthérien lui-même, mais qu'il avoit trouvé moyen de faire ſuivre ſon exemple à preſque tout ſon Royaume ; ce qui l'affligea amérement, parce qu'il voyoit par là le parti Catholique conſidérablement affoibli, & le parti Lutherien renforcé.

Luther appellé à la Diette.

Cependant l'Empereur étant arrivé à Wormes, & ayant fait l'ouverture de la Diette, tourna toutes ſes penſées vers les affaires de Religion, comme étant celles qui lui tenoient le plus au cœur. Les deux Légats du Pape, qui étoient Marin Caracciolo, & Jeronimo Aleſſandri, conjointement avec les Evêques Allemands, commencerent à ſolliciter beaucoup l'Empereur, de condanner Luther & ſes écrits, comme étant impies & héretiques. Mais Charles V. faiſant reflexion que ce feroit un procedé contraire aux Loix, & à la fran-

franchise Allemande, que de condanner les gens sans les avoir oüis, de l'avis de son Conseil, prit la résolution de le faire venir à la Diette, & de lui donner audience en public. Pour cet effet, il donna sa parole au Duc à l'Electeur de Saxe, & au Landgrave Philippe, qu'ils pouvoient faire venir Luther en toute asseurance. Sur quoi ces Seigneurs lui ayant demandé un sauf-conduit, il l'accorda incontinent pour un mois, & le lui envoya par un Heraut à Wittemberg, à la charge pourtant qu'il ne prêcheroit, ni n'écriroit contre l'Eglise Romaine pendant ce temps-là, ni n'enseigneroit rien de contraire à la Foy de l'Eglise Catholique.

Y va & s'y presente.

Luther n'eut pas plûtôt reçû ce sauf-conduit qu'il se mit en chemin pour aller à la Diette, accompagné de 24. Gardes du Landgrave, & du Duc de Saxe, qu'on lui donna pour empêcher que les Dominicains, contre lesquels il avoit tant écrit ne lui fissent quelque affront en chemin. Ulloa parlant de ce voyage dit, *Que Luther fut non seulement deffrayé pendant le chemin, mais que ce que n'étoit que Festins & bonne chere par tout où il passa, ce qui ne lui déplaisoit pas*, dit-il, *aimant bien mieux la bonne chere, & l'excez que la sobrieté & l'abstinence*. Luther amena avec lui jusques au nombre de seize hommes doctes de son opinion, Ministres ou autres, qui avoient presque tous été Dominiquains ou Augustins, & tous gens de bonnes mœurs, ainsi ce que dit Ulloa sur ce voyage, n'a aucune apparence de verité.

 Quoi

Quoi qu'il en ſoit, dés qu'il fut arrivé à Wormes, on lui donna audience, & à tous ſes Confreres qui l'accompagnoient, en pleine Diette qui étoit fort nombreuſe, & le Chancelier de l'Empereur, Jean Ech lui parla de la ſorte.

Queſtion & réponſe.

*Martin Luher, nôtre trés-clement Seigneur, l'Empereur t'a fait appeller ici en ſa préſence, & de cette Auguſte Aſſemblée de Princes de l'Empire pour deux raiſons. La premiére pour ſçavoir de toi en preſence de tout le monde, ſi tu te déclares & confeſſes être l'Auteur de tant de Livres qu'on t'attribuë. La ſeconde, ſi tu veux ſoûtenir ou deſavoüer la doctrine qu'ils contiennent.* Enſuite il lui ſpecifia de quels Livres il s'agiſſoit, par quels Imprimeurs, & dans quels lieux ils avoient été imprimez. A quoi Luther répondit, *qu'il ne pouvoit nier, ni deſavoüer les Livres qu'il avoit écrits, & fait imprimer pour le bien public : mais que comme ils contenoient des choſes tirées de la parole de Diéu, & trés-importantes au ſalut des hommes, les deux choſes du monde les plus importantes, & les plus dignes d'y penſer avec ſoin, il n'étoit pas ſi temeraire que de vouloir parler de matieres de cette importance ſur le champ & ſans préparation; qu'ainſi il ſupplioit ſa Majeſté Imperiale, de lui accorder un ou deux jours pour s'y préparer, ſi tel étoit ſon bon plaiſir.* A quoi l'Empereur fit répondre par ſon Chancelier, *que quoi qu'il n'ignorât pas que lui Luther ne fût venu bien préparé à la Diette, puis que les queſtions qu'on lui devoit faire, étoient exprimées dans le Sauf-conduit qu'il lui avoit ac-*

accordé; *cependant sa Majesté Imperiale avoit tant de bonté & de Clemence, qu'elle vouloit bien luy accorder un jour.* Luther ayant comparu le lendemain, à la Diette y fit le Discours suivant.

Discours de Luther.

„ *Je ne desavoüerai point devant vostre „ Majesté Imperiale, que j'ay composé des li- „ vre de plusieurs sortes. Il y en a qui ne „ traitent d'autre chose que de la pureté de „ la Foy, & de la Religion, & desquels je „ ne pourrois me desdire, sans manquer au devoir „ d'un veritable Chrétien. J'en ai fait d'autres „ contre l'autorité du Pape, & l'usurpation „ qu'il a faite d'une puissance directement con- „ traire à l'Evangile, & de laquelle on n'a „ jamais vû d'exemple dans les premiers Evé- „ ques de Rome. Les autres ont été publiez „ contre la corruption de l'Eglise Romaine en „ general, & de la Cour de Rome en particulier „ presque toute composée de gens esclaves de leurs „ passions, & de leurs interêts au grand scan- „ dale de l'Univers. Desorte que desavoüer de „ tels livres, ce seroit donner au Pape l'occasion „ d'accroître sa Tyrannie sur les Princes, & „ sur les Peuples, & porter l'Eglise Romaine „ à deffendre avec plus d'ardeur ceux qui sont la „ cause de ses desordres. Enfin je demeure „ d'accord, qu'entre les livres que j'ay mis au „ jour, il y en a qui ont été faits contre des „ personnes particulieres, c'est à dire contre des „ gens qui deffendoient avec trop de chaleur „ les interêts du Pape, & dans lesquels „ je me suis servi de termes un peu trop piquans, „ & trop forts, mais n'étant pas exempt des „ foiblesses humaines, je suis tombé dans ce def-*

 *faut,*

„ *faut, ou plûtôt j'y ai été entraîné par le*
„ *mauvais exemple de ceux qui ont écrit contre*
„ *moy: desorte que je ne pourrois retracter ce*
„ *que j'ay dit, sans leur donner lieu de faire*
„ *encore pis à l'avenir.*

Senti-ment des Catholi-ques. 1521.

Un grand nombre d'Auteurs ont écrit que la chose se passa de la sorte; mais comme c'est une matiere fort delitate, & qu'elle interesse des gens de differens sentimens dans la Religion, il s'est levé une foule d'Auteurs Ecclesiastiques & seculiers de l'une & de l'autre Religion, qui ont raconté cette action, chacun selon sa passion. Plusieurs Catholiques ont asseuré, que Luther qui n'avoit pas accoutumé de parler devant une assemblée aussi auguste que celle-là, ni en la presence de l'Empereur, tomba dans une telle confusion, qu'à la premiere question que lui fit le Chancelier Ech, il ne put répondre autre chose sinon, que tremblant & effrayé il supplioit l'Empereur, de lui accorder trois jours pour se preparer à répondre. Que l'Empereur ne lui ayant accordé que 24. heures, il parut le lendemain, & parla plûtôt en Orateur qu'en Theologien sur la matiere, & que l'on ne trouva en lui, qu'un grand flux de paroles confuses sans suite & sans raisonnement.

Des Lu-theriens.

Mais les Lutheriens racontent autrement ce fait, & disent, qu'il est bien vrai que Luther demanda du temps pour conferer avec ses amis sur les réponses qu'il devoit faire. Que là-dessus on voulut lui accorder trois jours, mais qu'il avoit répondu, qu'il en avoit assez d'un. De sorte que le lendemain il se presenta à la Diette, où il parla amplement

ment de sa doctrine, & soûtint avec tant de force, & de raisons solides tout ce qu'il avoit avancé dans ses livres, qu'il se fit admirer de toute cette Auguste Assemblée, & qu'il parla avec beaucoup de force d'esprit, pendant plus de deux heures, sans que personne eût osé lui répondre un seul mot; à moins que l'on n'en veüille excepter le Cardinal Cajetan, que le Pape avoit envoyé en qualité de Legat *à Latere* extraordinaire, pour assister à la Diette avec les autres, lequel aprés avoir entendu Luther, ne peut s'empêcher de dire ces paroles, *Je croyois que le discours de cet homme seroit plein de blasphêmes & d'impietez, mais je n'y trouve rien de tel.*

Il n'y a pourtant pas d'aparence que le Cardinal Cajetan ait dit ces paroles, aprés avoir oüi parler Luther de la maniere qu'il fit contre le Pape, l'Eglise Romaine, & la Cour de Rome. Quoi qu'il en soit, il est certain que Charles V. voyant que les affaires n'alloient pas bien pour les Catholiques, se leva du Trône, aussi bien que tous les Princes de leurs Sieges, & congedia l'Assemblée, aprés avoir fait dire à Luther par son Chancelier de se retirer: on le renvoya à trois jours de là, pendant lesquels il pensa avec son Conseil à la resolution qu'il devoit prendre là-dessus. La Diette fut donc rassemblée au jour marqué, & aussi nombreuse que la précedente, & l'Empereur ayant pris sa place sur son Trône à la maniere accoûtumée, donna de sa propre main au Chancelier Ech l'écrit suivant, & lui ordonna de le lire à haute voix devant toute l'Assemblée.

Resolution de Charles.

# DISCOURS

## Fait à la Diette de Wormes par l'Empereur Charles-Quint, contenant l'Arreſt qu'il prononça contre Martin Luther.

ELecteurs, Princes Eccleſiaſtiques & Seculiers, Nobles, & Seigneurs qui compoſez cette Aſſemblée. Il n'y a aucun de vous qui ne ſache que je ſuis deſcendu des Empereurs trés-Chrétiens de la Nation d'Allemagne, des Rois Catholiques d'Eſpagne, & des Archi-Ducs d'Aûtriche, leſquels depuis leur plus tendre jeuneſſe, & à l'imitation les uns des autres ont toûjours fait gloire d'être les enfans obeïſſans du Saint Siege, les Deffenſeurs zelez de l'Egliſe, & les Propagateurs de la Foi Catholique, Apoſtolique & Romaine, ſans qu'il ſe ſoit jamais trouvé en aucun la moindre tache d'hereſie, au contraire ils ont été les fleaux des Heretiques. Qu'ils ont toûjours perſeveré dans cette inviolable fidelité envers l'Egliſe leur ſainte Mere, juſques au dernier de leurs ſoûpirs, ſans jamais s'en detourner, & qu'ils n'ont épargné ni leurs veilles, ni leurs travaux, ni leurs treſors pour la deffenſe & protection de la Foi, des ſaints Decrets, des Ordres Religieux, des ſacrez Canons, & du Culte le plus pur de la Religion. Enfin qu'ils ſe ſont employez de tout leur pouvoir à faire rendre

à

à Dieu la gloire qui lui eſt duë, & à la propagation de la Foi, pour le ſalut des hommes.

Ces miens Prédeceſſeurs m'ont laiſſé pour heritage le ſoin & l'engagement de ſuivre leurs traces, & de les imiter en toutes ces vertus & bonnes diſpoſitions, *ce que j'ai reſolu de faire tant que Dieu me conſervera la vie, afin qu'apres ma mort, je puiſſe tranſmettre à ma poſtérité, ou à celle de mon frere, s'il plait à Dieu de nous en donner, les mêmes inclinations, & engagemens que nous avons reçeu de nos Anceſtres. Pour cet effet j'ay pris une ferme reſolution, de maintenir & de défendre, tout ce qui a été fait & obſervé juſques à préſent par mes Prédeceſſeurs, c'eſt-à-dire tout ce qui a été arrêté & conclu, en tant de pieux Decrets, & de ſaints Conciles, & ſpecialement dans le dernier de Conſtance.

Aujourd'huy donc, qu'un certain Moine de l'Ordre des Auguſtins, nommé Martin Luther, ſeduit par ſes propres opinions, pretend ſeul broüiller, & changer l'état de la Religion, & s'oppoſer aux Lumieres & aux ſentimens de tous les Chrétiens, en dépoüillant l'Egliſe des ordres Religieux, & des Ceremonies dont l'uſage a été ſi ſaintement établi, & pratiqué depuis tant de ſiecles; en telle ſorte que ſi ſes opinions avoient lieu, il faudroit conclurre que tous les Chrétiens depuis Jeſus-Chriſt juſqu'à aujourd'huy, ont vêcu dans l'erreur, ce qu'à Dieu ne plaiſe que l'on puiſſe croire. J'ai donc fermement reſolu, d'employer mes Royaumes, l'Empire, mes amis,

amis, mon ſang, ma vie, & tout ce que j'ai pour empêcher, qu'un ſi funeſte & ſi malheureux commencement n'ait aucune ſuite, eſtant perſuadé que je ne le pourrois ſouffrir ſans m'attirer des blâmes, & me des-honorer, ni vous auſſi, puis qu'étant membres de l'Empire, vous avez avec moy le même intereſt de vous y oppoſer.

Ma chere, bien aimée, & tant celebre Nation d'Allemagne, qui ſeule avez merité l'honneur de poſſeder l'Empire, aprés la formidable Rome. Illuſtres Electeurs, Princes, Seigneurs, qui par un privilege particulier de la Nature ou plûtôt du Ciel, étes appellez à être membres du corps de cette auguſte aſſemblée. Vous qui conjointement avec moi devez être les deffenſeurs de la Juſtice, les Protecteurs & le bouclier de la Foy Catholique, & qui avez déja acquis tant de Gloire par vôtre zele, c'eſt aujourd'hui le temps d'en faire paroître encore davantage, dans les preſſans beſoins de l'Egliſe. Mes chers compagnons dans le Gouvernement, conſiderez meurement avec moy, je vous prie & faites vôtre compte, que ſi par malheur il arrivoit que la moindre plante je ne dirai pas d'hereſie, mais de ſimple erreur, prît racine dans le cœur des Chrétiens, & que par nôtre negligence nous n'euſſions pas employé tous nos ſoins pour empêcher qu'elle n'y prît racine, & pour l'arracher de toute nôtre force ſi elle y en avoit pris, non ſeulement nous en ſerions reſponſables devant Dieu qui nous a crées, qui nous conſerve, & qui nous conduit, puis que devant lui, nous

nous sommes tous égaux; Mais de plus nous donnerions un fort méchant exemple à toutes les Nations du monde par une telle negligence, & à ceux qui viendront aprés nous, un juste sujet de reprocher à nôtre memoire, d'avoir commis une faute si préjudiciable à l'Eglise, & si honteuse pour nous.

Aprés donc, avoir oüy de nos propres oreilles & de la propre bouche de Luther, l'opiniâtre resolution où il est de persister à soutenir ses opinions, par les reponses qu'il a faites il y a trois jours, pleines de hardiesse de temerité, & d'insolence contre nôtre sainte Religion, & son Chef tres-digne, & à la face de cette auguste Assemblée, nous vous faisons savoir, vous certifions, & vous protestons, par la lecture de cet Acte signé de nôtre propre main, que nous sommes affligez jusqu'au fond du cœur, d'avoir laissé passer quelques semaines, & d'avoir tant tardé à prononcer une sentence de condannation contre ce Moine. C'est pourquoi, & en reparation de ce delai, pour nous acquiter de nôtre devoir, pour rendre à l'Eglise nôtre sainte mere la soûmission que nous lui devons, & donner à tous vrais Chrétiens l'edification & la consolation qu'ils attendent de nous, nous la prononçons aujourd'hui, contre le scélerat Martin Luther, contre la doctrine fausse qu'il a enseignée, & contre les Livres impies qu'il a composez. Declarant de plus que nous avons pris une ferme & inviolable resolution, de ne vouloir plus écouter, ni souffrir en nôtre presence, en public, ni en particulier un homme si pernicieux: au contraire nous

nous le mettons par ces presentes au Ban de l'Empire qu'il a encouru par son impieté, & ses heresies : enjoignant à nos Officiers qui doivent executer nos ordres de lui signifier celui-ci, & de le conduire pourtant en lieu de seureté, selon le sauf-conduit que nous lui avons accordé. Voulons cependant & entendons, que par lui soient observées les conditions portées par le dit Sauf-conduit, de ne prêcher, ni écrire, ni donner lieu à faire revolter les peuples, pendant ledit temps, & declarons que nôtre intention est de proceder contre lui à la derniere rigueur s'il contrevient le moins du monde aux dites Conditions. Surquoi aussi nous demandons vôtre deliberation, en qualité de bons Chretiens. Donné à Wormes le 19. Avril 1521.

CHARLES.

Opinions sur cét écrit.

On trouva pourtant fort étrange, qu'on eût condanné Luther sans que personne eût repondu au discours qu'il avoit fait, ou dans la Diete même, ou que l'on n'eût ordonné une conference particuliere entre Theologiens en presence de l'Empereur, ou d'autres, ce que Luther & ses partisans demandoient avec grande instance, dautant plus qu'ils savoient que l'Empereur & le Nonce avoient fait venir à Aix-la-Chapelle plus de 30 Theologiens des plus celebres de tous les Ordres Religieux. Cependant personne ne se presenta pour disputer contre Luther, ni contre les Theologiens qui l'accompagnoient, ni pour refuter sa doctrine, ny pour deffendre celle

celle de l'Eglise Romaine; ce qui augmenta beaucoup la hardiesse des Lutheriens, qui publioient par tout que les Theologiens Romains trouvoient leur cause trop mauvaise, & celle de Luther trop bonne, pour oser se commettre contre lui. Toujours est-il vrai que l'Empereur, dés qu'il eut oüi parler Luther dans la Diete le 16. Avril prononça la sentence cy-dessus le 19. sans vouloir permettre aucune dispute.

Tout ce que firent les Theologiens Romains de plus rigoureux, ce fut qu'ils se joignirent au Nonce, & fûrent ensemble ce même jour-là chez l'Empereur, lui remontrer la necessité qu'il y avoit d'arrêter Luther & ses complices pour extirper tout d'un coup l'heresie allegant, en qualité de Philosophes *que pour faire cesser l'effet, il falloit ôter la cause*, & en qualité de Theologiens, ce passage, *je frapperai le Berger, & les brebis seront éparses.* En suite on lui proposa l'exemple de l'Empereur Sigismond, qui sans avoir égard au Saufconduit, qu'il avoit accordé *à Jean Hus, & Jerome de Prague*, pour se trouver au Concile de Constance, & y rendre raison de leurs opinions, prefera les Interests de l'Eglise à sa parolle, fit arrêter ces deux hommes des qu'ils furent arrivez, leur fit faire en peu de temps leur procez, & les fit condanner au feu sans les avoir ni vûs, ni oüis. Ils ajoûterent à cet exemple la decision du Concile lui même composé de Prelats si doctes, si pieux, si saints, & d'une si droite conscience, portant *qu'il ne faut point garder la Foy aux heretiques*. D'où ils concluoient, que sa Majesté

jesté Imperiale, aprés l'exemple de cet Empereur, qui avoit été un des plus grands Princes que l'Empire eût jamais eu, & aprés la decision d'un tel Concile, pouvoit & devoit, par bonnes raisons, & sans faire tort à son honneur ni à sa Conscience, casser le sauf-conduit qu'il avoit accordé à Luther & à ses adherans, les retenir prisonniers, & les faire condanner au feu, sans autre formalité, puis que le discours tenu par Luther en pleine Diete, devoit tenir lieu de procés contre lui.

Charles maintient la parolle donnée à Luther.

Mais l'Empereur demeura ferme dans son sentiment, & répondit à ces gens-là: *Que le monde ne se devoit pas toûjours conduire par des exemples, mais par des Loix, & des raisons. Qu'il étoit bien informé, que l'Empereur Sigismond s'étoit repenti d'avoir violé le sauf-conduit qu'il avoit donné à Jean Hus & Hyerome de Prague, aprés avoir sçû combien toute l'Europe avoit condanné cette action. Que pour lui, il ne vouloit en aucune maniere, commencer son Empire par une aussi grande perfidie que de violer le premier sauf-conduit qu'il avoit accordé depuis qu'il étoit Empereur, & que la seule pensée lui en faisoit horreur.* De crainte aussi, qu'il n'arrivât que quelques-uns des plus bigots, ou des plus zelez de la Diete, sollicitez à cela par les Ecclesiastiques, ne fissent quelque insulte à Luther en chemin, ou à ceux qui étoient avec lui. L'Empereur lui donna de ses Gardes pour l'accompagner, jusques en lieu de seureté en Saxe. Luther a parlé dans qulqu'un de ses Livres, de cette belle action de Charles-Quint, & de la foy qu'il lui avoit gardée.

Charles

Charles voyant donc les affaires de l'Empire terminées selon ses souhaits, & celles de la Religion trop broüillées, pour y donner les ordres necessaires dans cette Diete, la congedia le 24. Avril, afin de pouvoir mieux vaquer aux affaires qu'on lui suscitoit au dehors. En attendant d'en parler plus amplement dans la suite, j'estime que mon Lecteur ne sera pas fâché, que je fasse ici une petite digression sur quelques observations & exemples, touchant l'obligation de garder ou de ne pas garder la Foy, qui doit être la base de la société civile, & le soûtien principal de la gloire des Princes. Diete congediée.

Il est certain que Charles, lors qu'on le sollicitoit de ne pas tenir la Foy qu'il avoit donnée à Luther, ne manqua pas de se souvenir, que Dieu lui même ne manquoit pas à sa parole, non pas même à l'égard des plus méchans, tel que fut Caïn. Que Josüé observa exactement tout ce qu'il avoit promis aux Gabaönites, sans avoir égard à la perfidie de ces gens-la, qui ne pensoient qu'à le tromper. Il voulut encore imiter, en gardant sa parole malgré les sollicitations contraires *Marcus Attilius Regulus*, qui aima mieux mourir que de manquer à la sienne. Il y a pourtant plusieurs Auteurs (sur tout entre les Ecclesiastiques, qui souvent ne comptent pas leur parole, ni leur serment pour beaucoup) qui blament nôtre Empereur d'avoir gardé la Foi promise à Luther, alleguant qu'il auroit fait un grand bien s'il ne l'avoit pas gardée; mais il y a apparence que ce sage Empereur, mieux instruit que ces Ecclesiastiques, se souvint de Charles loüé, pour avoi gardé sa foy.

cette belle ſentence de l'Ecriture, *qu'il ne faut point faire du mal, afin qu'il en arrive du bien*: & qu'il l'avoit gravée dans ſon cœur.

Legat. Le Legat qui avoit aſſiſté à la Diete, ou qui étoit du moins alors dans Wormes, auroit bien peu avoir juridiction ſur Luther qui étoit Eccleſiaſtique, car ſur tout en ce temps-là, où les Princes n'avoient pas ſi bien connu leurs intereſts qu'ils l'ont fait depuis, les Miniſtres du Pape avoient une grande autorité ſur les Eccleſiaſtiques. Il ne fit pourtant autre choſe en cette occaſion, que de ſolliciter l'Empereur d'arrêter Luther, en quoi il fit paroître plus de politique, que de zele. Il eſt ſouvent de la bonne politique, de ne prendre pas garde à un petit mal, pour en éviter un plus grand, & de ceder quelque choſe de temps en temps, pour venir mieux à bout de ſes deſſeins. David, auquel Charles-Quint a été ſemblable en pluſieurs choſes, en uſa de la ſorte, lors que ſollicité de châtier Joab, qui avoit tué Abner, & voyant que les intereſts d'étât ne luy permettoient pas de le faire alors, le renvoya à un autre temps.

On peut manquer à ſa parolle. C'eſt une choſe hors de doute, que les Princes ſont obligez, par toute ſorte de Loix divines & humaines à garder leur Foy & leur parole. Il y a pourtant certaines occaſions où ils y peuvent manquer, comme par exemple, lors qu'on éxige d'eux par force & par violence de promettre quelque choſe, & par une crainte juſte, & qui peut tomber dans les plus courageux, car la promeſſe ne nous engage qu'en tant qu'elle eſt le ſigne d'un conſentement volontaire; or ſelon les Juriſconſultes

& les

& les Canonistes, il n'y a rien de plus contraire à la liberté du consentement que la force & la violence.

L'Empereur Loüys II. aprés avoir entierement deffait les Sarrasins dans la *Campagna di Roma* alla se raffraîchir à Benevento. Aldecise qui étoit Seigneur de ce lieu lui persuada de renvoyer son armée, & de ne retenir auprez de lui que les Gardes qui lui étoient necessaires pour la seureté de sa personne. Loüys qui jugeoit des autres par lui même, suivit le conseil de ce perfide, lequel voyant l'Empereur seul & sans secours dans ses Etats, le fut attaquer dans son Logis, s'asseura de sa personne, & le força à lui jurer devant l'Autel qu'il ne retourneroit jamais à Benevent. Mais à peine l'Empereur fût-il en liberté, qu'il assembla de nouvelles forces, avec lesquelles il alla à Benevent, en chassa Aldecise, & poussant sa vengeance encore plus loin il le chassa entierement d'Italie. Il est vray qu'avant que de rien faire, il se fit absoudre de son serment par le Pape Leon 4. mais je croi que cela n'est nullement necessaire en de telles occasions. Exemple de l'Empereur Loüys II.

La Republique Romaine quoi qu'elle fût alors dans les tenebres du Paganisme, n'a pas laissé de témoigner plus de delicatesse sur ce sujet, comme il va paroître de l'exemple de Pomponio Leti que je vais raporter & qui condanne celui dont je viens de parler. Ce Tribun avoit fait un procez devant le Peuple, à Lucius Manlius, pour avoir exercé plus long-temps qu'il ne devoit la Charge de Dictateur, & pour le rendre plus odieux au peuple Exemple contraire.

peuple il l'accusa entre autres choses, de tenir Titus Manlius son fils prisonnier en une sienne maison de Campagne, pour le bannir de la societé civile, & lui interdire le commerce des hommes. Ce fils de Manlius ayant appris la peine où cette affaire mettoit son pere, poussé par un sentiment d'amour pour luy, ou qu'il fût persuadé qu'il ne meritoit pas cette prison, trouva moyen de la rompre, & de s'évader de nuit. De là il fut incessamment à Albe trouver le Tribun, auquel il fit demander une audience secrete, feignant d'avoir des affaires de consequence à lui communiquer. Quand il y fut & qu'il vit le Tribun seul, il lui mit le poignard sur la gorge & le menaça de le tüer sur le champ, s'il ne lui juroit de laisser son pere en repos, ce que le Tribun fit. L'Histoire asseure que Pomponio tint ce qu'il avoit juré, non pas tant par principe de Religion, que par l'estime qu'il fît de l'action hardie & genereuse de ce jeune homme.

Exemple d'une promesse équivoque.

Ces mêmes Romains renvoyerent à Annibal un de leurs citoyens chargé de chaines, lequel aprés la fameuse journée de Cannes, étoit allé dans leur Camp, pour y traiter d'affaires de la part de cet illustre General : son intention étoit s'il ne pouvoit réussir en ce qu'il devoit negotier, de trouver un moyen de ne pas retourner en prison d'où il n'étoit sorti que sur la parolle qu'il avoit donnée d'y retourner; pour cét effet il inventa une fourberie insigne par laquelle il crut être dispensé de sa promesse & en droit de joüir de la liberté. Voici comme il s'y prit. Il sortit hors du

du Camp ennemi & fit environ une lieüe de chemin. De là il retourna d'où il venoit, faisant semblant d'avoir oublié quelque chose, s'imaginant que ce retour le devoit entierement degager de la promesse qu'il avoit faite, sur ce qu'il avoit seulement promis de revenir, sans dire d'où, ni comment, comme si ces sortes de fourberies pouvoient servir à autre chose, qu'à rendre ceux qui les font exécrables à Dieu & aux hommes. Aussi les Romains grands observateurs de leur parolle, ayant découvert l'équivoque & la fripponerie de cet homme, le renvoyerent chargé de chaines à Annibal, pour faire voir à toute la terre, qu'ils avoient en horreur les parjures & les équivoques dans les sermens.

On trouve encore dans l'Histoire d'Allemagne un exemple de grande perfidie sur la matiere des équivoques. Aldebert Palatin de Franconie, avoit pris les armes contre l'Empereur Loüys III. Il avoit fortifié son Château d'Aldenburgh, où il se deffendoit vigoureusement contre les attaques de l'Empereur. Cependant l'Archevêque de Mayence Hattin qui étoit son parent demanda à s'aboucher avec lui, & lui Conseilla d'aller trouver l'Empereur, pour faire quelque accomodement avec lui, & lui jura sur les Saintes Evangiles qu'il le rameneroit dans son Château sain & sauf, & sans qu'il lui fût fait ni mal ni violence. Aldebert se confia à lui, & ils partirent ensemble pour aller trouver l'Empereur. L'Archevêque aprés qu'ils eurent fait un peu de chemin, feignit de se trouver mal, & d'avoir besoin de manger & de se reposer, de

Autre Exemple.

de ſorte qu'ils s'en retournerent tous deux au Château. Deux heures aprés ils ſe remirent en chemin, & ce perfide d'Archevêque alla remettre entre les mains de l'Empereur ce mal-heureux, qui tout grand Capitaine qu'il étoit, ne ſe doutoit pas de la trahiſon de ſon parent. L'Empereur le fit mettre en lieu de ſeureté, & aſſouvit ſa vengeance ſur lui. Et comme Aldebert voulut reprocher à l'Archevêque ſa trahiſon & ſa perfidie, ce miſerable lui repondit qu'il lui avoit tenu tout ce qu'il lui avoit promis, puis qu'il l'avoit reconduit dans ſon château ſelon qu'il le lui avoit juré: tellement que cette perfidie & ce faux ferment, d'autant plus execrable qu'il étoit commis par un Archevêque, ne paſſa que pour une ſubtilité d'eſprit, & un tour d'adreſſe. C'eſt ainſi qu'on ſe joüe de la ſocieté civile.

Exemple tiré de Ciceron.

Ciceron dans ſon livre des Offices, traite une queſtion qui paroît ridicule dans une matiere ſi ſerieuſe, & indigne de la gravité d'un ſi grand homme. Il dit qu'un certain Romain, fut declaré par teſtament heritier univerſel d'un de ſes parens ou de ſes amis, à la charge que pour l'amour de lui, il iroit tous les jours à midi dancer dans la place publique de la ville. L'heritier nommé accepta l'heredité. Ciceron demande là-deſſus, s'il eſt obligé d'accomplir une condition qui eſt contraire à la bien-ſéance, & qui ſeule feroit capable de le des honorer pour toûjours. A quoi lui même qui fait la queſtion répond, qu'il n'eſt pas d'un homme ſage de s'engager en de telles promeſſes. Que ſi l'intereſt avoit aveuglé

aveuglé l'heritier en question, jusques à accepter l'heredité sous ces conditions, le bon sens vouloit qu'il ne persistât pas en une erreur qui le porteroit à faire une action contraire à son honneur, & indigne d'un honnête homme; qu'ainsi il valoit mieux renoncer à l'heredité que d'accomplir de telles conditions, ajoûtant qu'il n'y avoit pas d'autre moyen honeste de se degager de sa promesse.

Il y a encore un exemple de la même espece, digne d'être rapporté aprés le precedent sur la matiere en question, & qui semble avoir été fait pour cela. Un Advocat de Padoüe, des plus celebres, que quelques-uns nomment, Massoverio, se voyant attaqué d'une maladie qui le menaçoit d'une mort prochaine, se crut obligé de faire son Testament, par lequel il fit heritier un parent dans un degré fort éloigné, n'en ayant pas de plus proche, mais sous des conditions tout-à-fait étranges, & extravagantes: car il lui ordonna premierement, de faire assister à son enterrement tous les joüeurs d'instrumens de la ville de quelque nature qu'ils fussent, afin disoit-il, de rejouïr par la symphonie des airs les plus agreables, ceux qui l'accompagneroient au tombeau. 2. Il ordonna qu'il y auroit douze jeunes filles habillées de verd, qui chanteroient au tour de la Biere où étoit son corps, des chansons de village propres à faire rire les assistans. Enfin il lui defendit expressément d'appeller à son enterrement aucun Moine, qui ne fût habilé d'une maniere propre à faire rire, & de ne faire chanter d'autre

D'un homme de Padoüe.

d'autre Messe que celle que l'on chante à Pasques, avec l'Alleluïa.

Continuation. Quand on fit l'ouverture du Testament, l'heritier fut bien surpris d'avoir une succession à laquelle il ne s'attendoit pas, mais il le fut encore bien plus de la voir chargée de telles conditions. Il fut donc consulter un Advocat, lequel selon la bonne coûtume de ces Messieurs, lui conseilla de porter cette affaire devant les Juges, soutenant que le Testament devoit avoir son plein & entier effet, quant à la disposition de la succession, mais qu'on ne devoit avoir aucun égard aux conditions qu'il y avoit mises comme étant manifestement contraires aux bonnes mœurs. Mais il perdit son procez, car les Juges ordonnerent, que quoi que le Testateur eût mis des clauses bisarres, & ridicules, neantmoins l'heritier ne pouvoit joüir du benefice du Testament, sans l'accomplir en toutes ses circonstances; la Loy étant expresse, *qu'un contrât portant certaines conditions, ne peut être executé sous quelque pretexte que ce soit, sans que l'on execute toutes les conditions qui y sont comprises.*

De Tite. De tout cela il paroît que la crainte de la honte, n'est pas une raison suffisante pour nous dispenser de tenir la Foy, & l'exemple des deux heritiers dont nous venons de parler fait voir évidemment, qu'ils ont été obligez de se soûmettre à toutes les clauses du Testament, ou de renoncer à l'heritage. Il y a encore une autre espece de crainte, quoi que moins considerable que celle-là, sur cette matiere, savoir celle de déplaire à nos ennemis,

remis, ou de leur donner le chagrin de nous avoir inutilement demandé quelque chose. Suetone rapporte l'exemple d'un des Officiers de l'Empereur Tite, qui l'avertissant un jour, du deffaut qu'il avoit de promettre souvent plus qu'il ne pouvoit tenir; l'Empereur lui répondit, *que ce qu'il disoit étoit vray, mais qu'un Prince devoit tenir pour maxime, de ne jamais permettre que personne s'en retournât d'auprés de lui qui ne fût content*. Aprés l'exemple d'un si grand Empereur, il n'y a point de Prince qui ne croye être en droit d'user de fourberie, c'est à dire de promettre beaucoup, & de tenir peu, ou rien du tout.

Manquer de parole a passé pour une vertu.

Le Vatican où regne une grande apparence de sainteté, a vû un grand nombre de ces gens qui ne laissent pas de passer pour de grands Saints quoi qu'ils manquent à leur parole; on y regarde comme une politique admirable, comme une prudence raffinée, & une grande habileté de savoir trouver des moyens de manquer non seulement à ce qu'on a promis comme une grace, mais même à ce qu'il y a de plus inviolable. Si je ne craignois d'être accusé de parler par ressentiment, & que je ne veux pas offenser la memoire de plusieurs, je produirois ici un grand nombre de tels exemples de manquemens de parole de ces demi-Dieux les plus illustres du Vatican, sans avoir besoin de remonter jusques aux premiers siecles des Papes. Il est vrai que celui qui manque à sa parole par necessité, c'est à dire, parce qu'il a été surpris & trompé, ne peut être blâmé que par des bigots ou des Tartuffes. Mais

ceux qui font leur plaisir & leur joye de violer la foy, sans en avoir d'autre raison que leur caprice, & qui n'ont pas assez d'esprit pour en inventer, & garder les apparences, ceux-là doivent être regardez comme des parjures, des sacrileges, & des gens indignes de vivre parmi les hommes, qui ne peuvent être unis ensemble dans la societé civile que par les liens de la parole & de la bonne foy.

Exemple d'un Pape.

Ce bon Pape (cela soit dit sans faire du tort à sa memoire qui est en veneration) duquel on disoit comme par proverbe, *Papa Celestino dava li benefici la sera, e li toglieva il matino.* Le Pape Celestin, accordoit des benefices le soir, & les reprenoit le lendemain: étoit si accoûtumé à manquer à sa parole, qu'il lui arrivoit souvent de donner un même Benefice à quatre personnes differentes. Mais du moins il gardoit les apparences, car il avoit accoûtumé de répondre à ceux qui se plaignoient de ce qu'il ne leur avoit pas tenu ce qu'il leur avoit promis, *que quand il l'avoit fait il ne se souvenoit pas qu'il l'avoit déja donné à un autre.* Il est vrai que les Papes qui pretendent avoir assez de puissance pour absoudre les autres du manquement de foy, doivent par consequent & à plus forte raison se pouvoir donner l'absolution à eux-mêmes en tels cas. Pie IV. en a donné de bonnes preuves, car aprés avoir donné aux Caraffes, sa parole sacrée & un sauf-conduit, de pouvoir venir à Rome en toute seureté, pour se justifier des acusations qu'on leur faisoit; à peine eurent-ils mis le pied dans le Vatican, que

que ce bon Pape, aprés s'être fait donner par son Confesseur l'absolution de son manquement de foy, fit mettre en prison ces deux pauvres Seigneurs, (qui n'étoient pourtant pas innocens) leur fit faire leur procez, & les fit executer; & qui auroit jamais cru, qu'un Pape qui portoit le nom de Pie, eût fait un action aussi impie que celle-là?

Fidéles & Infidéles.

Les Infidéles, n'ont pas si mauvaise opinion de nous, que nous en avons d'eux. Cependant plusieurs Theologiens Chrétiens tiennent qu'on peut manquer de Foy aux Infidéles, au lieu que les Infidéles regardent generalement le manquement de foy non seulement entre eux, mais aussi envers nous autres Chrétiens, comme une impieté & un sacrilege, en quoi ils sont Fidéles à nôtre égard & nous Infidéles envers eux. Le Lecteur me permettra de rapporter sur la matiere en question trois exemples considerables dans l'Histoire, capables de couvrir de confusion les Chrétiens, & qui font beaucoup d'honneur aux Turcs.

Exemples d'Uladislas, & d'Amurat.

Le premier est tiré de Ladislas Roy de Pologne & de Hongrie. Ce Prince aprés avoir fait une Treve pour plusieurs années avec l'Empereur des Turcs Amurat, la rompit quelque temps aprés, à la persuasion du Cardinal Julien, qui lui fit venir de Rome la dispense de son serment. Cette perfidie lui réüssit au commencement, & lui servit à gagner quelques avantages sur son ennemi. Mais bien-tôt aprés, Amurat outré de se voir ainsi trompé par les Chrétiens, mit sur pied une puissante armée, avec laquelle il marcha

cha à grandes journées contre son ennemi, le vint attaquer & lui livra bataille presque sous les murailles de Vienne. Nos Auteurs disent que dans la plus grande chaleur du combat, ce Prince leva les yeux & les mains au Ciel, & fit cette priere à Dieu. *Grand Dieu, & nôtre Créateur, il s'agit en cette occasion de vôtre gloire; & vous devez pour vôtre honneur faire voir à toute la terre, que vous étes veritablement le Dieu de la justice, en favorisant aujourd'huy mes armes, que je n'employe que pour châtier ces impies & sacrileges Chrétiens, qui ont violé d'une maniere si étrange la sainteté de vôtre nom, par un faux serment.* Mal-heureusement de telles imprecations ne fûrent pas sans effet à la honte de la Chrétienté, car la Providence de Dieu, dont les secrets sont impenetrables aux hommes, permit que ce Barbare remportât une des plus signalées victoires, que les Turcs ayent jamais gagné sur les Chrétiens, où furent tuez entre autres le Roy Ladislas, & le Cardinal Julien, les Auteurs de ce sacrilege manquement de foy. Je suis saisi d'horreur en escrivant de telles choses, & je confesse que je n'ay ni raisons, ni couleurs pour les pallier.

De Justin. Le second exemple aussi horrible que le précedent, est celui de l'Empereur Justin, qui viola aussi scandaleusement sa foy aux Arabes, que Ladislas aux Turcs. Ce Prince étant en guerre contre les Arabes, fit dessein de les vaincre par surprise, & par trahison, soit qu'il eût formé ce dessein lui-même, ou que quelqu'un lui eût donné ce conseil. Pour cet effet il fit avec eux une paix aussi avan-

avantageuse qu'ils la pouvoient souhaiter, le Traité fût solemnel, & confirmé par les plus grands sermens que l'on ait jamais vû, & par l'intervention du nom de Dieu. Mais pendant que les Arabes faisoient des réjouissances sur cette paix, l'Empereur Justin ayant fait donner le signal aux Officiers de son armée renforcée par des milices considerables qui lui étoient venuës de Sclavonie, se jetta comme un foudre sur l'Armée Arabe, ne doutant pas qu'il ne remportât une entiere victoire sur des gens, qui ne pensoient à rien moins qu'à se voir attaquer avec tant de fureur. Mais Dieu, pour executer ses desseins toûjours justes en disposa autrement, car les Arabes reveillez du profond sommeil de la bonne foy sur laquelle ils dormoient comme sur un oreiller, coururent aux armes, s'opposerent avec vigueur à l'impetuosité des Chrétiens, & pour s'animer davantage les uns les autres à la vengeance, ils firent graver sur leurs Drapeaux la copie du Traité qu'ils avoient fait avec l'Empereur, & une representation de l'Acte du serment qu'il avoit fait: La vuë de cét objet inspira tant de ressentiment à toute l'armée, qu'en combattant, ils crioient incessamment comme des enragez, *Au Diable soient les Traîtres, au Diable soient les parjures, au Diable les gens qui violent leur foy.* Enfin il arriva que les Arabes gagnerent la victoire, firent Justin prisonnier, lui firent couper le nez pour le rendre monstrueux, & le releguerent dans une Ile deserte.

Quant au troisiéme exemple que j'ay promis, je suis en peine lequel choisir, les vies des Du Pape Urbain VI.

des Papes Boniface VIII. Urbain VI. Alexandre VI. & Sixte V. en contenant grand nombre, quoi que ceux de ce dernier Pape, ſoient d'une eſpece particuliere. Je me contenterai d'en rapporter deux. Urbain VI. jura aux Cardinaux qui avoient fait Schiſme, & s'étoient oppoſez à ſon election, qu'il leur pardonnoit, & qu'il ne leur fairoit jamais aucun mal ſur la terre tandis qu'il y ſeroit. Mais quel fût enfin le fruit d'un telle promeſſe & l'effet d'une ſi ſainte parole? voici comment Platina le raporte. Un jour que le Pape étoit dans une Galere avec les Cardinaux en queſtion, au nombre de ſept, allant de Genes à Rome, il fît mettre tous ces Cardinaux dans un ſac, & les fit jetter au fond de la mer, diſant pour raiſon qu'il n'avoit pas violé ſa parole, leur ayant ſeulement promis de ne leur faire point de mal ſur la Terre. L'équivoque n'eſt pas mal imaginée pour un Pape qui ſe veut vanger de ſept Cardinaux, qui ne s'étoient peut-être oppoſez à ſon élection, que parce qu'ils le croyoient indigne d'être Pape, & il fit aſſez voir par cette action impie & execrable qu'il l'étoit effectivement.

De Sixte V.

Les exemples de pareilles tromperies dans les paroles, que l'on peut lire dans la vie de Sixte V. que j'ay compoſée, ne ſemblent que des petites gentilleſſes en comparaiſon de celles que nous venons de voir. En voici une. On avoit fait courir dans Rome une Paſquinade contre le Pape, pour en découvrir l'auteur il ſe ſervit de cette ruſe, de faire publier à ſon de trompe, qu'il trouvoit la

Paſqui-

Pasquinade si jolie, que si l'auteur se vouloit declarer à lui, non seulement il lui faisoit le meilleur accueil du monde, mais qu'il lui fairoit donner mille pistoles, ce qu'il promettoit à foy de Pape. Le povre oiseau de rapine avide de cette proye courût trouver le Pape, & lui dit, qu'il étoit l'Auteur de la Pasquinade. Sixte aprés lui avoir fait mille caresses, lui fit compter incontinent les mille pistoles qu'il avoit promises; mais il lui fit couper incessamment la langue & les mains, & lui dit pour raison, *qu'il lui avoit promis de le caresser & de lui faire donner mille pistoles, & qu'il lui avoit tenu sa parole : mais qu'il ne s'étoit pas expliqué de l'intention qu'il avoit aussi de lui faire couper la langue, & les mains.*

Mais pour ne pas faire ici des observations sur les exemples que je viens de raporter, je me contenterai de dire que ceux de Ladislas & de Justin, seroient seuls capables & sans autre étude de donner des leçons trés-utiles aux Princes pour la conduite de leurs peuples. Le Roy de France Loüis 9. que l'on appelle S. Loüis, étoit si religieux observateur de sa parole, qu'en toute sa vie, il ne voulût prêter aucun serment, disant *qu'ils ne devoient être que pour le peuple, mais que pour les Princes leur parole leur devoit tenir lieu de serment.* Aussi les Princes doivent considerer que de tous les vices le plus bas, c'est celui de mentir, & que c'est renverser l'ordre des choses, que de mettre sur le Trône un vice qui ne se doit trouver que parmi des ames lâches, & des esclaves.

De Loüis 9.

L'Histo-

Chose à remarquer.

L'Historien Dupleix fort estimé avant que Mezerai eût écrit, quoi que l'Histoire qu'il a composée ne soit qu'une satyre continuelle contre Charles-Quint, & un panegyrique perpetüel de François I. n'a pû s'empescher quelque fois pourtant de dire la verité; car il dit de ces deux Monarques, *Qu'ils ont été l'un & l'autre de grands Princes, que Charles-Quint fût plus heureux, mais que François I. eût plus de courage. Que quant à la foy, & à la parole, Charles-Quint en fût beaucoup plus religieux observateur que François I.*

Investiture de Naples.

Pour revenir à la suite de nôtre Histoire. Charles depuis son Couronnement avoit souvent pressé le Nonce d'écrire à sa Sainteté, qui étoit alors le Pape Leon X. afin qu'il agreât une Ambassade de sa part, pour recevoir de lui l'investiture du Royaume de Naples. Finalement un jour le Nonce lui declara que le Pape n'étoit aucunement disposé à la lui donner. A quoi Charles répondit, *j'irai donc moi-même en personne à Rome la demander au Pape, & je me ferai accompagner de 40. mille hommes, pour offrir mes services à sa Sainteté.* Antiphone qui ne fût nullement agreable au Pape, aussi ayant pris les 7000. écus à la feste de S. Pierre il envoya l'investiture à l'Empereur avec de nouveaux privileges.

Solyman attaque les Chrétiens.

Nous avons déja remarqué que Charles & Solyman parvinrent à l'Empire presque en même temps. Celui-ci qui ne manquoit ni de courage, ni d'ambition, en montant sur le Trône de Selim son pére, entra dans tous les vastes desseins de ce Prince, lequel aprés avoir conquis la Monarchie du grand Soudan d'Egypte,

d'Egypte, croyoit se pouvoir rendre maître de la plus grande partie de la Chrétienté, & preparoit des forces invincibles pour cela. Solyman son fils, ayant donc appris que Leon X. avoit été fait Pape, ou *Muphti* des Chrétiens, comme parlent les Turcs, qu'il avoit fait publier une croisade, & qu'il travailloit à faire une puissante Ligue contre les Turcs, resolût de le prevenir, & d'executer ses desseins plûtôt qu'il n'auroit fait, & il en trouva une occasion favorable, par la division & le schisme que Luther avoit causé en Allemagne d'un côté, & par la guerre échauffée entre Charles-Quint & François I. De l'autre, les deux plus grands Princes de la Chrétienté, lesquels étant desunis, tout étoit divisé sans esperance de réunion.

Solyman donc aprés avoir étouffé, la rebellion de Syrie, par la mort de Gazelles qui en étoit Gouverneur, alla en personne en Hongrie avec une puissante Armée, & aprés y avoir fait quelques progrez, il assiegea Belgrade, qu'il savoit que les Chrétiens regardoient comme une place imprenable, & qu'ils apelloient à cause de cela, *l'avant-mur de la Chrétienté*. Cependant cette place attaquée par des forces innombrables, & mal deffenduë, parce qu'elle manquoit & de gens & de munitions, fût prise en six semaines de siege, vers la fin de Juillet 1521. perte qui causa un regret incroyable à Charles-Quint, tant pour la consequence de cette place qui étoit une clef considerable de la Chrétienté, & qui entrainoit avec elle la perte de toute la Hongrie, que parce qu'elle étoit un fief de grande

Il prend Belgrade.

grande consequence aux Etâts de son frére du côté de sa femme. Il craignoit d'ailleurs que l'estât des affaires de la Religion en Allemagne, & la guerre qu'il avoit contre François I. donneroit lieu à cét Infidelle de se rendre maître de toute la Hongrie, & que le torrent de ses armes, se repandroit jusques en Allemagne. Il regardoit enfin comme un grand affront, que les Turcs lui enlevassent à sa barbe, & au commencement de son Empire une place qui étoit la clef de la Chrétienté, pour ne pas ajoûter que le sac de cette place avoit porté un tres grand préjudice à toute la Province de Rascia.

Rebelles en Espagne.

Cette affliction de Charles, fût suivie d'une autre, sçavoir du soulevement arrivé en Espagne qui prenoit tous les jours de nouvelles forces, par le nombre de gens qui s'y joignirent, non pas de la lie du peuple, mais des gens du premier ordre, car elle avoit entre ses Chefs principaux, outre les troix Padilles qui se souleverent les premiers, Jean Bravo, & Don Antonio d'Acugna Evêque de Zamora, auxquels s'étoient joints Don Ferdinando d'Avalos, Don Pietro Girone d'Offuna, Don Antonio Maldonato, & autres Seigneurs qualifiez, qui par leurs persuasions ou par leur argent avoient mis sur pied un corps d'Armée de Rebelles considerable. L'Empereur qui ne croyoit pas que les choses allassent si avant, fit savoir, des avant la Diete de Wormes à Don Frederic Admiral de Castille, & à Don Innico de Velasco Conestable, gens de haute reputation & pour la guerre & pour le Conseil de se joindre avec le Cardinal Adrien au Gouver-

Gouvernement du Roy‹ıme, & de travailler de concert à éteindre la rebellion.

Pour mieux entendre cette matiere, il faut savoir, que cette sedition arriva à l'occasion d'un Regiment de Gibraltar, que l'on ôta à Ferdinand d'Avalos, qui pour se vanger fit soulever le peuple. Il trouva beaucoup de disposition à son dessein dans l'esprit des autres Chefs, & particulierement d'un Abbé de Complude, à qui Charles avoit refusé l'Evesché de cette ville: & comme le nombre des rebelles s'augmentoit, on trouvoit aussi de nouveaux pretextes: car on ajoûtoit aux précedens qu'un Flamand nommé Cenrio que Charles avoit fait son Thresorier, envoyoit tout l'or d'Espagne en Flandres en espece. Que l'on donnoit tous les Regimens Espagnols aux Flamands. Que le Roi faisoit paroitre que toute son affection étoit pour ces gens-là, & qu'il en témoignoit bien peu pour les Espagnols. Leurs raisons & pretextes

Les Rebelles s'assemblerent en un Corps d'Armée d'environ 7. mille hommes de pied ou de Cheval, marcherent vers Vagladolid, & l'attaquerent avec tant de furie, lors que l'on ne s'attendoit à rien moins qu'à une si temeraire entreprise qu'ils enleverent la Reine Jeanne Mére de Charles-Quint, le Conseil, & tous ses Officiers que l'on conduisit sains & saufs à huit lieües de là en prison dans le Chateau de Tordesillas. Je laisse à penser au Lecteur, les effets differens que de telles nouvelles produisirent dans l'esprit de Charles & de François I. L'Amiral de Castille qui n'aimoit pas à répandre du sang, fit ce qu'il Leurs progrez.

qu'il peut pour en venir à un accommodement avec ces rebelles. Il leur fit promettre de la part du Roi, l'amnistie de tout ce qui s'étoit passé & toute sorte de satisfactions raisonables de sa part: mais se voyant puissans & victorieux, ils lui firent savoir qu'ils ne quitteroient point les Armes, jusques à ce que toutes les villes d'Espagne fussent libres, & que chacune fût maitresse de son Gouvernement.

Leur deffaite.

On fût donc obligé de mettre sur pied une armée composée des meilleurs sujets, d'environ 12. mille hommes, la plus part consistant en Cavalerie. L'Amiral & le Conestable en partagerent le Commandement, & avec ces forces ils allerent assiéger la ville & Citadille de Tordesillas, où les Rebelles s'étoient renfermez, avec leurs prisoniers. On leur offrit encore le pardon du Roi, mais ils le refuserent. Aprés quoi l'Amiral & le Conestable firent battre la ville pendant tout un jour, & la prirent d'assaut sur le minuit, aprés un grand carnage. Plusieurs trouverent moyen d'eschaper en se jettant en bas des murailles de la ville qui n'étoient pas fort hautes, entre autres l'Evêque de Zamora, mais il fût pris dans sa fuite, & on lui mit une corde au cou pour arreter la legereté de ses pieds. La Reine fût mise en liberté, & conduite avec les autres prisoniers à Vagladolit parmi l'acclamation du peuple, & les rebelles furent entierement defaits, ou tüez, ou faits prisoniers au nombre de plus de cinq cens. Don Antonio nepveu de l'Amiral fût envoyé en toute diligence en Allemagne, pour en porter la nouvelle à l'Empereur; il fit son voya-

ge

ge en fort peu de jours, & arriva à la Cour de Charles-Quint, cinq jours aprés que l'on y avoit receu la nouvelle de la prise de Belgrade, il n'en falloit pas moins pour consoler l'Empereur de la perte de cette place. Bien-tôt aprés Charles qui ne se possedoit pas de joye, renvoya en Espagne Don Antonio avec des Lettres pleines d'affection pour la Reine sa Mére, l'Amiral, & le Conestable.

Ligue pour chasser les François d'Italie.

L'Empereur ayant terminé avec le Pape Leon X. l'affaire de l'investiture du Royaume de Naples, moyenant sept mille écus Romains de pension qu'il s'obligea de lui faire compter à Rome au jour & feste de S. Pierre, tous les ans en lui presentant la Haquenée, fit encore une Ligue aveque lui, & plusieurs autres Princes, dont les principaux articles étoient les suivans. *Qu'ils prendroient tous ensemble les armes, chacun selon son pouvoir, & uniroient leurs forces pour chasser d'Italie les François: & que l'on rendroit au siege Apostolique les villes de Parme & de Plaisance, qui sont fiefs de l'Eglise; & les Etâts de Milan, à François Sforza.* Mais pendant que Charles préparoit son Armée pour l'execution du Traité, & que le Pape faisoit de son côté avec diligence tous les préparatifs necessaires pour cette guerre, il tomba malade, & mourût le 2. Decemb. 1521. aprés avoir gouverné l'Eglise huit ans & huit mois; de sorte que cette Ligue demeura sans effet. Il est vrai que Charles ne laissa pas aprés la mort de Leon, d'executer le Traité, & de lui tenir la parole qu'il lui avoit donnée de chasser le François d'Italie, & de rendre

dre à l'Eglise les villes de Parme & de Plaisance.

Adrien Precepteur de Charles devient Pape 1522.

Aprés la mort de Leon, & lors qu'il fût question de lui donner un successeur, Charles, qui avoit pour lui le plus grand nombre des Cardinaux s'employa avec chaleur pour Adrien son Precepteur. Quelques Auteurs François ont dit que ce Prince, se servit dans cette occasion non seulement de son credit, mais encore de son argent. Il est bien vrai que François I. fît tout ce qu'il peut pour traverser ce dessein, & qu'en bonne Politique les Cardinaux ne devoient pas en de telles conjonctures faire une semblable election, parce que c'étoit en quelque maniere faire Pape l'Empereur lui même. Outre qu'Adrien n'avoit pas des qualitez extraordinaires, necessaires à une si grande Charge, d'ailleurs, il n'avoit aucune connoissance de la Cour de Rome où il n'avoit jamais été, & il étoit alors en Espagne, d'où il ne pouvoit venir en Italie qu'avec beaucoup de temps & de dépense. Mais malgré tous ces obstacles l'autorité de Charles-Quint l'emporta, & Adrien fût élû d'une commune voix le 9. Janvier. Contre l'usage reçeu jusques alors, il ne voulût point changer de nom, & se fit appeller Adrien VI. Mais comme il ne fût Pape qu'un peu plus d'un an & demi, il ne fit ni grand bien ni grand mal à Charles-Quint, quoi que François I. qui lui donnoit le nom *de Charles I.* eût beaucoup aprehendé de lui quand il devint Pape.

Charles attaque François I.

Les prémiers actes d'hostilité de l'Empereur contre François I. tomberent sur le païs d'Artois,

d'Artois, la Champagne & la Picardie, qui furent le Theatre d'une des plus cruelles guerres entre ces deux Princes, que l'on ait jamais vû. Il faudroit trop de temps, pour rapporter ſeulement en abregé ce que les François en general, & même en particulier les ſeuls Dupleix & Mezerai en ont écrit, non ſans beaucoup de paſſion. Je dirai ſeulement que Charles-Quint voulut avoir la Gloire de commencer cette guerre, la premiere depuis qu'il étoit Empereur. Il alla donc en perſonne aſſieger Mouzon, que les François appelerent par raillerie *la Croix de par Dieu de Charles*, par alluſion à ce que la premiére choſe qu'on enſeigne aux enfans c'eſt de faire le ſigne de la Croix. Cependant l'Empereur s'acquit beaucoup de reputation, dans ce ſiege ayant emporté cette Place bien pourveüe & bien deffendüe, en peu de temps, & ſans y avoir perdu beaucoup de Troupes. Mais comme la fortune lui vouloit faire ſentir le pouvoir qu'elle a de faire du bien & du mal, il arriva que ce Prince perdit au ſiege de Mezieres la Gloire qu'il s'étoit acquiſe à celui de Mouſon, car François I. lui fit honteuſement lever le ſiege de cette place.

Mais Charles qui avoit plus d'intereſt à chaſſer les François d'Italie, envoya un grand ſecours à François Sforza, pour lui aider à reprendre Milan, pour la deffenſe duquel François I. y avoit envoyé Lautrec avec de grandes forces. D'abord les Imperiaux, conjointement avec les troupes Eſpagnoles, & celles du Pape commandées par Don Proſper Colonna, attaquerent le camp des

*Les François chaſſez de Milan.*

des Suiſſes, qu'ils rompirent & mirent en deſordre. Trivulce General des Venitiens liguez avec les François, voyant les Suiſſes deffaits, ſe retira peut-être parce qu'il avoit ordre d'épargner ſes troupes, ſans que les prieres de L'autrec le peuſſent obliger de ſe joindre à lui, de ſorte que les Imperiaux, qui avoient l'avantage du terrein, & du nombre, firent avec peu de perte des leurs, un grand carnage de leurs ennemis. Il demeura ſur la place plus de 3. mille Suiſſes. Leur General, & 14. de leurs meilleurs Capitaines. Du côté des François il y en perit plus de cinq mille, entre leſquels il y avoit grand nombre de Capitaines & de Chefs de conſideration, comme *Miolant*, *Guiſe*, *Monfort*, *Tournon*, & autres Grands Seigneurs, & l'on fit un grand nombre de priſoniers. C'eſt ce qu'on appella *la bataille de la Bicoque*, parce qu'elle fût donnée auprés d'une ferme qui portoit ce nom, le 22. Avril 1522. Du côté des Eſpagnols, ou de l'Armée de Charles-Quint, fûrent tuez *Don Pietro de Cordoua* Comte de Coliſaro. *Le Marquis de Peſcara fils*, & le Marquis du Guaſt y fut dangereuſement bleſſé. Par cette defaite les François perdirent l'entiere Duché de Milan, & le Duc François Sforza entra en triomphe dans cette ville.

Mal-heurs arrivez à Genes.

Cette année fût fort mal-heureuſe pour Genes. Cette ville étoit libre, & elle avoit alors pour Doge Octavien Fregoſo, qui étoit entierement à la devotion de François I. lequel y avoit mis Pietre Navarre avec une bonne Garniſon pour la deffendre. Les Imperiaux aprés

aprés avoir chassé les François du Milanois, ne pouvant pas souffrir qu'une telle place qui étoit la Clef de la Lombardie par mer, fût à la disposition de François I. s'y acheminerent avec l'Armée victorieuse. Don Prosper Colonna & le Marquis de Pescara firent savoir au Doge, qu'il portât le peuple à chasser les François de la ville promettant de leur donner le passage libre pour s'en retourner en France. Le Doge l'auroit bien souhaité, mais il n'en étoit pas le maître, de sorte qu'il leur fit une réponse fiere telle que voulurent les François. Ainsi les Imperiaux assiegerent la ville, la prirent d'assaut, & l'abandonnérent au pillage, qui fût si grand que l'on n'épargna ni maisons, ni Eglises: aussi les Generaux Pescara & Colonna n'avoient deffendu, autre chose aux soldats que de ne toucher point à l'honneur des femmes, & de ne faire du mal à aucun Genois, ordonnant au reste de n'épargner aucun François, sans le tüer, ou le faire prisonnier. Le Doge fût arreté & envoyé prisonier à Ischia où il mourût: & les Imperiaux aprés y avoir établi des Magistrats, comme en une République, s'en retournerent.

Charles reçeut une joye incroyable de la nouvelle de ces bons succez qui alloient beaucoup au de là de ses esperances. Il n'y avoit rien qu'il souhaitât avec plus de passion que de voir les François chassez d'Italie: D'autant plus qu'il ne croyoit pas que cela se peut faire sans qu'il lui en coûtât beaucoup de temps, de depense & de sang, au lieu qu'en peu de temps, & avec peu de depense, il se vit au

Rhodes prise par Solyman 1522.

au dessus de ses desirs. Mais comme il étoit destiné à essuyer des chagrins & des revers de fortune, cette joye fût traversée, par les progrez extraordinaires du grand Solyman, lequel aprés s'être ouvert une porte de ce côté-là, par la prise de Belgrade, pour en ouvrir une autre à de nouvelles victoires, étoit allé avec de plus grandes forces, assieger Rhodes qui étoit une clef de la Mediterranée, où étoient scituez les plus riches Etâts de Charles, savoir les Royaumes de Naples, & de Sicile.

Plusieurs particularitez.

Il auroit bien voulu donner du secours à cette place, même, comme il disoit, au dépens de son sang; mais la guerre qu'il avoit contre François I. ne le lui permettoit pas. D'ailleurs il auroit fallu trop de temps pour donner à cette place un secours qui devoit venir par mer; & Solyman avoit trop de forces & étoit trop habile, pour lui donner le temps d'en venir à bout. Il est certain que jamais Place ne fût plus vigoureusement attaquée, ni plus courageusement defendüe que le fut celle-cy par les soins du grand Maître, le Seigneur de Villiers. Mais enfin aprés huit mois de siege qui avoit commencé vers la fin du Printemps de 1521. Il falut ceder à la force, & se rendre. Il ne restoit plus de la ville que des mazures, & peu de Chevaliers, qui par les grandes souffances, étoient devenus des squelettes ou des cadavres: encore obtinrent-ils une capitulation avantageuse, qui portoit. *Que les Eglises ne seroient point profanées. Que les Chrétiens tant du Rite Latin que du Grec y auroient un libre exercice de la Religion.*

*Religion. Que l'on ne prendroit point sur eux le Tribut des enfans, pour en faire des Janissaires. Que tous les habitans seroient exempts de toutes charges pendant cinq ans. Que tous ceux qui voudroient se transporter ailleurs pendant troix ans le pourroient, & emporter avec eux leurs effets sans empeschement. Que l'Empereur Solyman fourniroit un nombre suffisant de Vaisseaux aux Chevaliers, & Officiers de l'Ordre, pour les conduire avec bonne escorte en Candie. Qu'ils emporteroient avec eux toute l'Artillerie. Qu'ils quitteroient la place en l'espace de douze jours, & que toutes les Isles, & Forteresses d'alentour seroient rendües à Solyman.* On trouvera, peut-être avec plaisir, la suite de la perte de cette place, avec ce qui arriva aux Chevaliers aprés la prise de Rhodes, & autres choses considerables qui ont du rapport avec l'histoire de Charles-Quint, à la fin de ce premier volume.

Le Duc de Bourbon embrasse le parti de Charles-Quint. 1522.

Nous venons de voir des affaires qui ont donné du chagrin à Charles-Quint, voyons-en de celles qui lui ont donné de la joye. Au commencement de cette année le Duc de Bourbon, Prince du sang de Navarre, & Conestable de France, aprés s'être revolté contre son Roy François I. se jetta dans le parti de Charles de son propre mouvement, & sans y être sollicité. Ce Prince conçût une grande joye d'avoir dans son parti un si grand Capitaine, croyant qu'il pourroit par ce moyen allumer en France, le feu d'une rebellion semblable à celle que François I. avoit excitée en Espagne. Aussi des qu'il eût reçeu les Lettres de ce Duc par lesquelles il lui faisoit

soit savoir qu'il s'étoit retiré à Milan, esperant que sa Majesté Imperiale, étoit si genereuse, qu'elle ne lui refuseroit pas sa protection, que Charles-Quint lui fit incessamment la réponse du monde la plus honeste, par laquelle, il lui donnoit le choix ou de demeurer à Milan, ou de passer en Espagne, & l'assuroit qu'en quelque endroit qu'il fût, il lui donneroit des Emplois dignes de lui. Le Duc aima mieux demeurer à Milan, & fit sçavoir à l'Empereur qu'il esperoit lui pouvoir rendre plus de service là, qu'ailleurs, ce qui lui fût accordé, comme il le souhaitoit, & peu de temps aprés on lui donna le Commandement des Troupes Allemandes.

Remarque. 1522. Quelques-uns de ces Politiques qui ont le plus de penetration, n'approuverent pas cette conduite de l'Empereur, disant qu'il faut agir avec précaution avec des Rebelles, sur tout quand ce sont des gens de grande consideration, ausquels il ne faut pas prendre confiance aussi facilement que Charles l'avoit fait en cette occasion. Qu'on ne doit pas donner à de telles gens le choix de demeurer où ils veulent, mais leur prescrire le lieu où on veut qu'ils resident. Que quelque fois ce n'est qu'une rebellion feinte, & qu'ainsi on ne doit pas laisser de telles gens dans des places muguetées, du moins jusques à ce qu'on les connoisse bien. Un Duc de Bourbon, un Conestable de France, un Prince du sang Royal, un grand Capitaine, quitte la France, & se retire à Milan, d'où les François venoient d'être honteusement chassez, & cependant

pendant l'Empereur prend tant de confiance en lui, qu'il lui permet de demeurer dans un lieu si delicât; mais quelle assurance a-t'il donc de ses bonnes intentions, & de sa bonne conduite? Disons pourtant que Charles-Quint a fort bien fait, puis que la chose lui a si bien réussi.

Je me souviens d'avoir vû dans un petit livre de contes agréables, qu'on avoit fait en ce temps-là une Pasquinade sur ce sujet, c'étoit une figure qui representoit l'Empereur donnant de Lettres Patentes au Duc de Bourbon, & ce Duc les recevant avec soûmission, & Pasquin derriere qui faisoit signe à l'Empereur avec le doit, & lui disoit, *Charles prenez garde*. Les raisons que le Duc de Bourbon rendit publiques de sa rebellion fûrent en grand nombre, mais les principales revenoient à celles-ci, *Que le Roy faisoit peu de cas de luy. Qu'on l'avoit éloigné des affaires, & qu'on n'avoit pas en lui la confiance que sa Charge & son experience luy devoient avoir acquise. Que la Reine Mere, Louyse de Savoye, n'avoit pour lui que de la haine. Que le Duc d'Alençon, l'Amiral Bonivet, & le Chancelier ne faisoient pas le cas qu'ils devoient de sa personne; & que l'on leur confioit les secrets de l'Etat à son exclusion.*

Raisons du Duc de Bourbon.

Bien que Charles eût été élevé à l'Empire, & qu'il possedât tant de Royaumes, d'Estâts, & de Païs presque sans nombre, neantmoins, comme l'ambition sur tout dans les Princes, n'a point de bornes, ayant apris que le Roy de Portugal, qui n'étoit qu'un petit Prince en comparaison de lui, cherchoit à découvrir de

Charles envoye *découvrir de nouvelles terres.*

de nouveaux païs dans le nouveau Monde, il voulût aussi tâcher d'en découvrir pour lui. Pour cét effet, il envoya à cette découverte *Fernando Cortese* avec 12. Vaisseaux, chargez d'artillerie, & de munitions & de six cens Espagnols des plus hardis & des plus intrepides. Ce voyage fût heureux, & la premiere découverte que l'on y fit, fût l'Ile d'*Acusamil*, que Fernando Cortese reduisit à l'obeissance de l'Empereur, mais en qualité de Roy de Castille; puis étant allé à *Jucatari*, il se rendit maitre d'une grande ville appellée *Potonoan*. De là il alla à *Calciocca* & fût fort bien reçeu du Roy de Mexico. Quand l'Empereur eut appris le bon succez de ce voyage arrivé en 1519, & 1520. il en fit entreprendre un second avec de semblables forces & provisions à *Fernando Megalanes*, homme d'un grand courage, & d'un profond jugement, pour tâcher de découvrir un passage entre le Perou, & la coste Australe, & aller plus avant dans la decouverte des Iles Moluques qui portent les épiceries, par un autre chemin, plus court & plus aisé que celui qui avoit été découvert par les Portugais. *Megalanes* fît heureusement le voyage, mais étant arrivé à Matuam, il y fût tué en trahison, & laissa aux autres le soin de poursuivre le voyage. Quand Charles-Quint eût appris la conqueste de Mexico, il fit Cortese Gouverneur de la nouvelle Espagne. Mais nous avons été assez long-temps aux Indes, revenons en Europe.

Ambassadeurs envoyés au Pape en Espagne. 1522.

Dés que l'Empereur eût reçeu la nouvelle qu'Adrien son Precepteur avoit été élû Pape, confor-

conformément aux soins qu'il avoit pris pour cela, il lui envoya en Espagne, une magnifique Ambassade, de troix grands Seigneurs, l'un Aleman, l'autre Flamand, & le troisiéme Espagnol. Le Chef de l'Ambassade étoit Don Loüis de Cordoüe Duc de Sessa, qui avoit déja été Ambassadeur à Rome, & qui passoit pour une des meilleures testes de l'Europe. L'Empereur leur ordonna de prier le Pape de lui marquer un lieu où ils peussent s'aboucher, & conferer ensemble sur l'étât des affaires de l'Europe Chrétiene tant du siecle, que de la Religion, de lui dire qu'il croyoit cette conference trés-necessaire, & que si sa Sainteté vouloit l'attendre en Espagne, il s'y rendroit au plûtôt.

Adrien escrit à l'Empereur.

Le Pape reçeut cette Ambassade avec toutes les marques possibles d'affection & d'estime pour l'Empereur. Mais comme les Cardinaux avoient envoyé en Espagne immediatement aprés l'élection, & par le chemin le plus court, de Civita Vecchia à Barcelonne, quatre Cardinaux Legats pour en porter la nouvelle à Adrien, & pour l'accompagner dans son voyage : & qu'ils avoient ordre, de le presser de partir au plûtôt pour Rome, où sa presence étoit necessaire aux affaires de l'Eglise ; tout ce qu'il peut faire, fût d'écrire à l'Empereur, que quoi qu'il n'eût rien souhaité avec tant de passion, que de le voir, de l'embrasser, de le feliciter, de ses triomphes & de ses victoires, & de l'instruire de bouche de l'Estât où il laissoit l'Espagne qu'il avoit gouvernée en son absence ; que neanmoins il le prioit instamment de n'y plus penser,

ſer, que la choſe n'étoit pas poſſible, & qu'il le prioit, comme un Prince juſte & pieux, de ne pas recevoir en mauvaiſe part, que pour des raiſons trés-importantes, il hâtât ſon depart le plus qu'il pourroit, & s'acheminât avec toute la diligence poſſible vers l'Italie, pleine de guerres & de diviſions, même dans les païs qui dependent du Saint Siege, deſolez par des armées étrangeres. Qu'il le prioit auſſi de conſiderer, que le retardement de ſon voyage ſeroit préjudiciable à toute la Chrétienté, & que les Cardinaux qui l'avoient élû trouveroient fort mauvais, qu'il ne fit pas toute la diligence poſſible pour aller prendre poſſeſſion de ſa dignité. Enfin il luy repreſentoit, qu'il ne ſeroit pas pluſtôt arrivé à Rome, où il alloit ſe rendre par le premier bon vent, qu'il fairoit en ſorte que les Capitaines Eſpagnols, joüiroient plus commodement, & plus avantageuſement des fruits de ſon arrivée, que s'il ſe fût arreté en Eſpagne; en un mot, qu'il lui ſeroit plus utile à Rome, qu'en Eſpagne.

Son depart, & ſon arrivée à Rome.

Adrien avoit raiſon au fonds de faire reflexion qu'il étoit obligé de répondre à l'affection que les Cardinaux lui avoient témoignée, & d'avoir de grands égards pour eux. Car ils l'avoient fait Pape avec beaucoup de promptitude, ſans le connoitre, & uniquement ſur ſa bonne reputation; ce qui aprés tout ne peut être regardé que comme un effet d'une providence particuliere de Dieu. Enfin Adrien prit congé de la Reine, aprés lui avoir recommandé le Gouvernement, auſſi bien qu'au Conſeil, à l'Amiral, & au Conf-

Conetable, ſelon les Intentions de l'Empereur. Il fût s'embarquer à Barcelone, & alla par un vent favorable, juſques à Genes, où il arriva deux mois aprés que la ville avoit été miſe au pillage, ce qui n'empeſcha pas que le Senat ne lui fît tous les honneurs poſſibles. L'Empereur avoit donné ordre à ſes Ambaſſadeurs, de l'accompagner dans ſon voyage, en cas il voudroit partir d'Eſpagne, & au Duc de Seſſa en particulier de demeurer Ambaſſadeur auprés de lui à Rome. Le Pape partit de Genes pour Civita Vecchia, où il trouva tout le College des Cardinaux, les Senateurs de Rome, preſque toute la Cour, & les Deputez de toutes les villes de l'Eſtât, & fût ainſi conduit avec pompe & magnificence parmi une foule innombrable de peuple, & comme en proceſſion juſques à Rome.

Charles va faire un voyage en Eſpagne.

Cependant Charles reconnut que la bonne Politique vouloit qu'il allât encore faire un voyage en Eſpagne, pour ſe faire voir à ſes peuples; outre qu'il y étoit porté par ſon inclination propre, il étoit juſte auſſi d'avoir égard aux prieres preſſantes, reſpectueuſes, & reïterées, que lui en faiſoient la Reine ſa Mére, le Conſeil, l'Amiral, & le Coneſtable; qui l'aſſuroient que ce voyage étoit neceſſaire pour la ſatisfaction de ſes Sujets, & pour achever de guerir l'eſprit des malcontens; par ce que quoi que par la mort des uns, & la priſon des autres, la revolte eût été étouffée, neantmoins, il reſtoit toûjours quelque mécontentement dans l'eſprit de leurs Parens, & de leurs amis: L'Empereur qui étoit bien perſuadé de tout cela, n'eut pas de

de peine à se resoudre à faire ce voyage. Mais avant que de partir, il assembla le College Electoral à Ratisbonne, devant lequel, il declara, qu'il avoit fait son Lieutenant General de l'Empire, son frére Ferdinand, & il pria les Electeurs, de le vouloir assister de leurs bons Conseils, & de leur secours selon les besoins, sur tout dans les affaires de Religion. Quant aux Païs-Bas, il en laissa le Gouvernement en son absence à la Princesse Marie sa tante, à laquelle il donna un nombre de gens sages pour Conseil. Quant à l'Italie, il laissa le Commandement de l'Armée à Don Prosper Colonna, au Duc de Bourbon, & au Marquis de Pescara, avec ordre à eux de prendre Conseil dans les affaires importantes du Duc de Sessa.

Son départ, & son arrivée en Angleterre. 1522.

Aprés avoir donné ces ordres & autres necessaires, il fît préparer une Flotte qui le devoit conduire à Calez, & s'embarqua le premier jour de Mai aprés en avoir donné avis au Roy d'Angleterre. Il passa en peu d'heures, & comme il s'approchoit de Douvres, il fût surpris de voir venir à sa rencontre, un vaisseau où étoit le Roy Henry en personne, accompagné d'un grand nombre de Noblesse, ne pouvant pas comprendre comment ce Prince avoit pû prendre des mesures si justes pour le rencontrer, sur un élement aussi inconstant que la mer. Mais sa surprise fût encore bien plus grande, lors qu'il vit, aprés avoir demeuré peu d'heures à Douvre, que le Roy l'accompagna à Londres où on lui fit une entrée superbe & magnifique, & où il fût regalé pendant cinq jours.

jours. Là ces deux Princes firent une Ligue offensive & deffensive, contre le Roy de France, & Henry rompit celle qu'il avoit faite avec François I. par le Conseil du Cardinal de Volsei son grand favori, qui lui dit, *que la bonne politique vouloit qu'on s'alliât avec les plus forts.* Entre autres Articles du Traité il étoit convenu, que l'Empereur payeroit annuellement au Roy Henry 130. mille écus, que le Roy de France s'étoit obligé de lui donner. L'Empereur accorda volontiers cét article, tant parce que la France lui en promettoit autant, que de crainte qu'Henry naturellement inconstant, ne reprit par interest le parti de François I. ce qui auroit fait un grand préjudice à ses affaires; outre que ce Prince étant lors du Traité en Angleterre, il étoit bien juste, qu'il eût de la complaisance pour la Nation.

*Il part pour Espagne.*

Je ne tairai pas ici, une chose, que rapporte Ulloa, dans son Histoire. C'est qu'après que le Traité eût été conclu, le Cardinal de Volsei fût trouver l'Empereur, pour lui dire de la part du Roy son maître qu'il n'entendoit pas que sa Majesté Imperiale payât la somme dont on étoit convenu. Qu'il n'avoit exigé cela de lui que pour garder les apparences avec son Conseil, afin de ne leur donner pas lieu de penser, qu'il se fût fait du tort de rompre le Traité qu'il avoit fait avec la France, pour en faire un autre moins avantageux avec l'Empereur. Ce qui ne depleût pas à ce Prince, car cette somme étoit alors plus considerable, que celle d'un demi million aujourd'hui. Quelques Historiens disent aussi

aussi, que par le même Traité, on avoit promis en mariage Marie fille ainée d'Henry, à Charles-Quint, qui fût ensuite mariée avec le Roy Philippe; à quoi il n'y a aucune apparence, parce que cette Princesse n'avoit alors que six ans, & que les affaires de l'Empereur ne lui permettoient pas de demeurer si long-temps à se marier. Enfin Charles content & satisfait des honneurs, & honestetés qu'il avoit reçüe de Henry en cette occasion, partit de Londres pour s'aller embarquer. Le Roy l'accompagna jusques à son vaisseau, & il fit heureusement son voyage.

Son arrivée & ses prémieres demarches.

Il alla debarquer à *Villa Viciosa* au même lieu où il étoit descendu la premiére fois qu'il étoit allé en Espagne, au commencement de Juin & dans le même temps que le Pape Adrien étoit parti pour l'Italie. Il fût reçeu dans ce Port par le Conestable de Castille, & un grand nombre de Seigneurs de la premiére qualité, & d'Evêques, qui le conduisirent à Valladolid parmi l'acclamation des Peuples. Là la Reine sa mére lui alla au devant, & eût une conference secrete aveque lui pendant une heure; aprés quoi ils entrerent dans la ville. L'Empereur la conduisit dans son Palais & dans son appertement où ils eurent encore ensemble un long entretien. En suite il alla dans le Chateau qu'on avoit destiné, pour son logement où il fit assembler les plus considerables Barons de Castille & de Arragon, pour Consulter avec eux sur les affaires du gouvernement.

Cependant la Conscience de ceux qui étoient soupçonnez d'avoir eu part au soulevement, & sur tout de ceux qui étoient en prison, leur

leur devoit bien faire craindre l'arrivée de l'Empereur en Espagne; il ne manqua pas aussi d'y avoir des gens qui pour faire leur cour, ou par le desir, peut-être, de se vanger de quelcun, vouloient persuader à ce Prince, sous pretexte qu'il étoit necessaire de faire des exemples par une rigoureuse punition des plus coupables, de faire une exacte perquisition de ceux qui étoient soupçonnez.

Mais Charles, qui avoit l'ame trop genereuse pour suivre de tels Conseils, leur répondit, *Je ferois ce que vous dites si je n'étois pas Empereur : mais puis que je le suis, j'en veux faire les actions. Je sens que Dieu m'a donné une inclination à la Clemence aussi étendüe que l'Empire & tous mes Royaumes, & je me rendrois coupable envers lui, si je ne la pratiquois.* En suite de quoi, il mit en liberté plus de 300. prisonniers accusez d'avoir eu part à la Rebellion. Il en fit condanner 30. à travailler pendant leur vie dans ses Arsenaux, & il n'en fit pendre que huit, tous gens encore qui fûrent trouvez avoir merité la mort pour d'autres crimes. Un jour un Espagnol plus grand flateur, que prudent se presenta devant cét Empereur qui étoit si clement, pour lui découvrir qu'il savoit où étoit caché un certain Gentil-homme de Tolede qui avoit eu beaucoup de part au soulevement, croyant obtenir par là quelque bonne recompense; mais ce bon Prince se contenta de lui dire pour toute réponse, *vous auriez mieux fait d'avertir ce Gentil-homme que je suis ici, que de me venir découvrir où il est.* Punitions & Graces.

Ainsi Charles se servoit heureusement, & de Grand Courrier

de la ſeverité, & de la Clemence pour inſpirer la crainte, & pour gagner l'amour de ſes ſujets. Je rapporterai ici quelques particularitez convenables à cette Hiſtoire. Charles Maître de tant de Royaumes & d'Etâts, ſi éloignez les uns des autres, & qui ſembloient le devoir obliger à être continüellement en voyage pour remedier aux affaires qui pouvoient ſurvenir en tant de païs differens, crût qu'il falloit en quelque maniere les réünir par l'établiſſement des courriers. Pour cet effet il établit des Maîtres de Poſte en tous lieux, & particulierement en Eſpagne: il en donna la charge de Grand-maître à Don Diego de Taſſis Comte de Villa-mediana, & la rendit hereditaire dans ſa famille: Elle eſt preſentement poſſedée par le Comte d'Ognetta, de laquelle il tire un revenu de 200. mille écus par an, il eſt vray qu'il eſt obligé à faire de grandes dépenſes. Cependant il ſe paſſa plus de dix ans, avant que les poſtes fuſſent bien établies.

Titre de Majeſté & de Grand.

Nous avons déja dit, que Charles, pour ſatisfaire à la vanité des Eſpagnols, ſe fit traiter de *ſa Majeſté*, dés le moment qu'il ſçût qu'il avoit été élû Empereur, & ordonna qu'à l'avenir tous les Rois de Caſtille prendroient cette qualité, au lieu que juſques-là, on ne les appelloit que, *Vôtre Alteſſe*. Mais comme cét honneur regardoit la Couronne & non pas la Nobleſſe, avant que de partir pour l'Allemagne, il établit par une loi, la qualité *de Grands* qu'on appelle en Eſpagne *les primes*, c'eſt-à-dire les couſins germains, ce qui lui acquit de plus en plus l'affection de la No-

Noblesse. Deja Ferdinand le Catholique, avoit supprimé la qualité de *Riches hommes*, pour la changer en celle de Grands, mais étant mort comme nous l'avons dit le 23. Janvier 1516. il laissa ce dessein imparfait, ce qui donna occasion à Charles-Quint d'y mettre la derniere main. Il fit pourtant trois classes de Grands. Ceux de la premiere avoient le privilege de pouvoir écouter le Roy & lui parler sans se decouvrir : c'est à dire qu'ils se decouvrent bien lors que le Roy commence à leur parler, ou lors qu'ils commencent à parler au Roy, mais qui aprés les premieres paroles, se couvrent, & continuent à parler, ou à écouter, couverts. La seconde classe est de ceux qui peuvent écouter parler le Roy sans se découvrir, mais qui ne peuvent lui parler que découverts. La 3. de ceux qui étant dans la Chambre où est le Roy, il leur est permis de s'appuyer contre quelque muraille & de demeurer couverts, mais qui ne peuvent ni écouter ce que le Roy leur dit, ni lui parler que découverts. On monte de la troisiéme classe à sa seconde, & de la seconde, à la premiere. La premiere fois l'Empereur en créa 16. de la prémiere classe, 26. de la seconde, & 40. de la troisiéme.

Je ne dois pas oublier ici une autre chose arrivée en ce temps-là. C'est qu'aprés que Charles fût parti d'Espagne pour aller recevoir la Couronne Imperiale, les Chevaliers de l'Ordre de Calatrava s'assemblerent dans leur Convent de Gadaloupe avec la permission du Cardinal Adrien qui Gouvernoit alors l'Espagne, pour proceder à l'Election d'un Grand maître

Ordre de Calatrava. 1522.

Maître, & qu'il y eût beaucoup de division entre eux. Justinien asseure qu'Adrien alla en personne dans ce Couvent, & qu'il fit si bien qu'il fit cesser toutes divisions, & élire pour Grand-Maître le Prince Charles, qui n'avoit alors que seize ans, c'étoit en 1516. Cependant il est certain qu'Adrien ne fût élevé à la dignité de Cardinal, qu'au mois de Juillet 1517. Ce même Auteur prétend aussi, que depuis la mort de Ferdinand le Catholique arrivée, comme nous l'avons déja dit en 1516. & qui étoit Grand-Maître de cét Ordre, la place demeura vuide pendant deux ans. Quoi qu'il en soit Charles fût fait Grand-Maître, & à peine Adrien fût-il Pape, ou du moins à peine fût-il couronné à Rome que de son propre mouvement, il envoya à ce Prince une Bulle en datte du 24. Septembre, par laquelle il affectoit à perpetuité à la Couronne de Castille l'administration de cét Ordre, & rendoit cette Charge hereditaire d'élective qu'elle étoit auparavant.

Ligue avec Adrien. 1523.

Cependant Charles receut la nouvelle, que le Duc de Sessa son Ambassadeur à Rome, avoit fait en son nom avec le Pape au commencement de cette année, une Ligue offensive, & deffensive, au sujet de la liberté d'Italie, pour en tenir les François éloignés, & pour la guerre d'Allemagne contre les Lutheriens, laquelle avoit été faite par l'intervention de tous les Cardinaux, que le Pape avoit chargez du soin d'y faire entrer plusieurs Princes, & particulierement la Republique de Venise.

Deux choses qui donnent de la joye à Charles.

La nouvelle de cette Ligue donna beaucoup

coup de joye à l'Empereur, croyant qu'il pourroit demeurer en Espagne en repos, tant qu'il seroit necessaire, & que les Lutheriens voyant la Ligue qu'il avoit faite avec le Pape & le Roy d'Angleterre n'oseroient faire aucun mouvement, quoi qu'ils fussent soutenûs de la protection de l'Electeur de Saxe, & de Philippe Land-Grave de Hesse. Il ne reçeut pas moins de joye de ce qu'il apprit qu'il pourroit tirer de grands avantages des îles Moluques, & qu'on y pourroit aller toujours par des terres ou des Mers qui dependoient de lui, & sans faire de préjudice au Roy de Portugal. Mais quoi que ce Prince pretendît être le maître de ce païs-là, en vertu de la Donation que lui en avoit faite Alexandre VI. Il ne laissa pas de juger à propos de faire un Traité au sujet de la navigation aux Moluques & du partage de ces îles, qui fût en suite réglé, à la satisfaction de ces deux Princes. L'Empereur voyant les richesses qui en devoient revenir à l'Espagne, établit un Conseil particulier qui ne devoit avoir d'autre soin, que de trouver les moyens d'entretenir & d'étendre ce Commerce.

Ces deux sujets de joye furent suivis de deux grands déplaisirs. Le premier fut la mort du Pape arrivée justement lors que par les soins du Duc de Sessa, il travailloit à trouver, & mettre en œuvre, quoi que sous d'autres prétextes les moyens de reduire toute l'Europe à deux Monarchies; l'une pour la Maison d'Austriche, & l'autre pour le Pape, dessein qu'ils avoient asseurement formé quoi qu'en puissent dire les Espagnols, qui le nient. Deux choses qui l'affligent.

nient. Adrien mourût donc à Rome le 14. Septembre aprés un an & huit mois de Pontificat. On êlut à sa place le Cardinal Jules de Medicis ágé de quarante cinq ans le 19. Novemb. de la même année 1523. sous le nom de Clement 7. Son premier soin fût d'envoyer des Legats à Latere à l'Empereur & au Roy de France, pour les exorter à la paix. L'Autre deplaisir que receut Charles-Quint en ce temps-là, & qui ne fut pas moindre que le premier, fût la mort de Don Prosper Colonne, grand Seigneur Romain, Generalissime des Armées de l'Empereur en Italie, & un des plus grands Capitaines de son siecle, arrivée à Milan le dernier jour de la même année. La mort de ce General donna autant de joye aux François, qu'elle avoit causé de déplaisir à l'Empereur; aussi ne cessoient de dire, *Courage Milan est à nous puis que Colonne est mort.*

Le Duc de Bourbon porte la guerre en France.

Cependant le cœur du Duc de Bourbon brûloit d'un feu plus ardent que celui du Mont Gibel, d'envie qu'il avoit de se vanger de la France, & de faire quelque action considerable pour le service de l'Empereur. Il fit donc savoir à ce Prince, qu'il seroit facile de faire des progrez considerables en France, si on l'attaquoit du côté de Marseille, & il trouva beaucoup de disposition à l'entreprendre dans l'esprit de Charles, qui ne demandoit pas mieux, que de trouver les occasions d'attaquer le Roy de France quelques hazardeuses qu'elles fussent. Sur ce dessein du Duc de Bourbon, l'Empereur renvoya le Legat qui étoit allé le trouver en Espagne pour negotier la

la paix, presque sans le vouloir écoûter : & comme le Duc de Bourbon avoit fait savoir qu'il ne falloit que quinze mille hommes pour cette entreprise, Charles ordonna de choisir sur les Troupes qui étoient dans le Milanois, 13. mille hommes de pied, & deux mille Chevaux, qui seroient commandez également par le Duc de Bourbon, & par le Marquis de Pescara, avec l'artillerie & munitions necessaires.

Mauvais succés. 1524.

Ces deux Generaux passerent les Monts avec cette Armée vers le mois d'Avril 1524. & entrerent dans la Provence, en dessein d'attaquer Marseille, s'imaginans qu'ils n'auroient pas plûtôt mis le siege devant cette place, qui étoit alors beaucoup moins fortifiée qu'aujourd'hui, que toute la Noblesse des Provinces voisines, mal satisfaite du Gouvernement & du Roy, se joindroit à l'Armée Imperiale. Mais François I. qui ne dormoit pas, assembla en diligence toutes ses forces, pour aller attaquer les ennemis, & il ne souhaitoit rien avec tant de passion, que de pouvoir s'approcher du Duc de Bourbon, pour le punir par ses propres mains de sa rebellion. Le Duc vouloit bien attendre & combattre, mais le Marquis de Pescara, moins passioné & plus prudent que lui, ne trouva pas à propos de se battre contre un tel ennemi, sur ses propres terres, & qui avoit des forces plus puissantes de beaucoup que les siennes ; de sorte qu'ils leverent le siege (dont on parlera encore cy-aprés) & s'en retournerent à Milan, non seulement sans aucun avantage, mais avec perte, de presque tout le bagage & le Canon, à la confu-

confusion de l'Empereur; ce fût aussi une des plus grandes mortifications que le Duc ait jamais eües, sur tout quand il apprit, qu'à Rome on faisoit courir cette Pasquinade, *Le Duc de Bourbon qui a étébon François, s'est jetté dans le parti de l'Empereur, pour aller faire une Rodomontade Espagnolle sur les terres de France.*

François I. fait l'entreprise de Milan.

François I. voyant que l'Empereur étoit en Espagne, que le Pape Adrien étoit mort, l'Allemagne troublée par les Lutheriens, & que Solymam faisoit toutes les provisions necessaires, pour faire de nouveaux progrez en Hongrie, (à quoi il étoit porté par les sollicitations secretes de ce Prince) resolût de porter ses armes en Italie. Rien ne le poussa davantage à executer ce dessein, que le mauvais succés qu'avoit eu l'entreprise du Duc de Bourbon, desorte qu'il resolût à quelque prix que ce fût de travailler à reprendre le Milanois. Mais comme Milan a été le Theatre d'une grande Guerre entre ces deux Princes, il ne sera pas inutile d'éclaircir ici les pretentions differentes, qui ont été les causes ou les motifs de cette guerre. On a escrit une infinité de volumes sur ce sujet; mais je me contenterai d'en faire l'abregé, & de rapporter en substances les choses les plus necessaires.

La ville de Milan.

La ville de Milan, aussi bien que les autres villes importantes qui en dependent, est un bijou, digne d'être mis sur la Couronne de l'une des deux Monarchies, de celle d'Espagne qui la possedoit, & de celle de la France qui y avoit des prétentions, aussi ne

faut-il

faut-il pas s'estonner, si elle a possedé de si grands, & si considerables Privileges. Elle en auroit encore aujourd'huy de plus grands, si l'ambition des Espagnols ne l'en eût dépoüillée. Loüis XII. qui en étoit le maître en 1499. y establit le Senat, qui acquit peu à peu beaucoup de Privileges : Et quoi que cette ville n'en eût point eu jusques là, elle ne laissoit pas d'être bien gouvernée. Mais parlons premierement des prétentions des François sur cette ville.

*Jean Galeace Visconti*, appellé *Galeace*, parce que quand il naquît on entendit chanter une infinité de coqs, fût le premier qui prit la qualité de Duc de Milan. Il avoit obtenu cette qualité, aussi bien que la souveraineté du Païs, de l'Empereur Vincesłas, pour une grande somme d'or. Il eût deux fils sçavoir *Jean Marie*, & *Philippe Marie*, & une fille nommée *Valentine*, de Catherine de Barnaba sa seconde femme, n'en ayant point eu d'Isabelle sœur de Charles V. Roy de France, sa premiere épouse, selon Paul Jove : quoi que les François disent qu'elle eût deux enfans, ce que je ne trouve pas. Valentine fût donc mariée par le Duc Galeace son pére avec Loüis de Valois fils dudit Charles V. & lui accorda en dot la ville d'Ast, & 400. mille écus en argent, grosse somme pour ce temps-là, mais peu considerable, par rapport aux grandes richesses que possedoit Galeace. Pretentions des François.

Ce qu'il y a d'important est qu'il insera dans le Contrat de mariage cette clause, que si ses deux fils venoient à mourir sans enfans males & legitimes, sa fille Valentine & ses heri- Jean Marie 1524.

heritiers lui succederoient sans contestation. Les Princes d'Italie qui prévoyoient déja les malheurs que cette clause devoit attirer sur leur Païs, firent tout ce qu'ils pûrent pour empescher que ce mariage ne se fît à ces conditions; mais toutes leurs representations fûrent inutiles, & le mariage fût conclu en 1387. *Jean Marie* en qualité d'aîné succeda à son pére, n'étant encore qu'un jeune enfant, sous la Regence de Valentine sa mére, & d'un bon Conseil. Mais ce jeune Duc n'en profita pas, car dés sa jeunesse il fit paroitre de l'inclination aux plus grandes debauches, & aux actions les plus injustes & les plus crüelles : il avoit accoûtumé de dire, *que celui qui peut satisfaire ses desirs & ne le fait pas, est un sot, & non pas un Prince.* De sorte que par sa vie dereglée il s'attira tellement la haine de tout le monde, qu'amis & ennemis tous le regardoient comme un monstre. Entre autres méchancetez qu'il pratiquoit il alloit la nuit par la ville, avec un grand nombre de chiens feroces, qu'il déchainoit contre tous ceux qu'il rencontroit, les faisant déchirer & tüer le plus crüellement qu'il pouvoit; De sorte que Paul & André Banco, irritez d'un tel desordre, & voulant delivrer la ville d'un si grand Tyran, prirent leur temps pour le poignarder & le tüerent, le 16. Mai 1412.

Philippe Marie.

*Philippe Marie* succeda à son frére étant encore fort jeune, avec des inclinations peu differentes de l'autre. A l'âge de 20. ans, il se maria avec *Tenda*, veufve de *Facino Cane*, qui étoit une vieille femme, & d'une qualité fort au dessous de la siene, mais fort riche, laquelle

laquelle pour l'époufer, lui donna 400. mille Ducats; chofe nouvelle aux femmes de doter les hommes. Avec cét argent, Philippe mit des troupes fur pied, & fût attaquer Milan, que les conjurez contre fon frére avoient mis au pouvoir d'Aftore fils naturel de Barnabé Vifconti. Ils avoient auffi demembró d'autres villes de l'Eftât, pour en faire des Seigneuries particulieres. Il s'en rendit maître par la force des armes, & fe vangea de plufieurs, & entre autres de Paul Banco, & continüa la guerre, pour recouvrer les villes qu'il avoit perdües; mais elle lui réüffit fi mal, qu'au lieu de profiter de quelque chofe, il perdit les villes de Brefcia, Bergame, & Genes. On avoit toûjours remarqué en lui beaucoup de legereté, de cruauté, de timidité, & par deffus tout cela, une fouveraine ingratitude, n'ayant jamais fait en fa vie, qu'une feule action de cette nature qui merite quelque loüange, mais qui veritablement étoit digne d'un grand Roy; bien que Charles-Quint, fe foit peu mis en peine d'en faire une femblable envers François I. Comme cette action a fait beaucoup de bruit dans le monde, le Lecteur ne fera pas fâché de l'apprendre en cét endroit.

Pendant la guerre de Philippe contre Genes, on fit prifonier *Alphonfe I.* Roy de Naples, qui étoit dans le parti des Genois contre lui. On le mena enfuite devant lui, & il fût fi touché de fa difgrace, que non feulement il le mit incontinent en liberté, mais lui donna de l'argent & des Troupes pour aller recouvrer fon Royaume de Naples. Il

Actions & mort de Philippe. 1520.

Il en uſa bien autrement avec la femme de ce Prince, car pour s'en defaire, il la fit condanner à avoir la teſte coupée, pour crime d'adultere, quoi qu'il n'y eût point de preuve; de ſorte que cette infortunée Princeſſe perdit la vie ſur un échaffaut à l'âge de 57. ans, ſeulement pour être devenuë amoureuſe de ce jeune Prince, qu'elle vouloit épouſer. Depuis Philippe ſe maria avec Amedée de Savoye, de laquelle il n'eût point d'enfans. Ainſi il mourût ſans laiſſer d'heritier en 1447. aprés avoir gouverné ſes Eſtats pendant 35. ans.

Nombre de prétendans.

Aprés la mort de Philippe le dernier de la famille des Viſconti, la Duché de Milan eſcheut de droit, (comme on en a vû depuis tant d'autres exemples dans la Maiſon d'Auſtriche) aux Heritiers de Valentine conformement aux clauſes du contract de mariage, qui fût confirmé par le Pape, n'y ayant pas alors d'Empereur; au moins les François diſent, qu'on n'eût recours au Pape que parce qu'il n'y avoit pas alors d'Empereur, le Duché de Milan étant fief de l'Empire. Cela n'empeſcha pas que l'on ne vît naître une infinité de prétendans dés qu'on ſceût que Philippe étoit mort. Charles Duc d'Orleans, fils de Loüis & de Valentine, fût le prémier qui ſe mit ſur les rangs, fondé ſur les raiſons dont nous avons déja parlé. L'Empereur Frederic III. alors regnant, s'y oppoſa, ſoûtenant que la ligne directe ayant manqué, & l'inveſtiture que les Empereurs en avoient donnée aux Viſconti, le fief étoit devolu à la Chambre Imperiale. Le Comte François Sforza,

Sforza, qui avoit épousé Blanche fille naturelle de Philippe, fût aussi du nombre des pretendans. La ville de Milan lasse d'être gouvernée par des étrangers, & pour la plus part cruels maîtres; prit le parti de s'eriger en République, & élût 12. Citoyens pour la gouverner sous le nom de *Conservateurs de la Liberté.* Cependant *François Sforza* Duc de Pavie, mit sur pied des Troupes avec lesquelles il se rendit maitre de plusieurs villes du Duché, ayant préalablement convenu avec les Venitiens, du partage qu'ils devoient faire entre eux de cét Estât; & comme la ville de Milan devoit èschoir à Sforza selon le partage qu'ils avoient fait, il alla l'assieger, assisté des armes des Venitiens. La ville se deffendit si vigoureusement, & souffrit une si grande disette de vivres, que l'on y mangea jusqu'aux chevaux; & ce qu'il y a de surprenant, est que la ville étoit divisée en deux partis égaux, l'un qui étoit pour la liberté, & l'autre qui vouloit qu'on ouvrît les portes à Sforza.

François Sforza Duc de Milan. 1524.

Enfin ce dernier parti prévalût, & l'autre s'étant joint à lui, ils envoyerent de concert 40. des Principaux d'entre eux, pour porter les Clefs de la ville à Sforza, & l'accompagner solemnellement. Il y entra le matin du 27. Fevrier 1450. parmi de grandes acclamations, c'étoit alors l'année du Jubilé. Quand le Duc Sforza, qui étoit un homme de grand jugement, de beaucoup de courage & d'experience, se vit maitre de Milan, il ne pensa qu'aux moyens de s'assurer de cét Estât pour toûjours. Il se servit de deux moyens

moyens pour en venir à bout : l'un fût de gagner l'affection & la bien-veillance du Peuple, par des manieres douces & honestes, & par des liberalitez, ce qui lui réussit fort bien, car il fût fort aimé, du moins au commencement. L'autre fût de faire bâtir une forteresse imprenable dans la ville, c'est ce qu'on a appellé le Chateau de Milan, qu'il mit dans sa perfection en moins de quatre ans. De plus, pendant seize ans, c'est à dire, tant qu'il fût maître du Duché, il ne quitta jamais les armes, & fût toûjours en guerre tantôt contre l'un, & tantôt contre l'autre, & sans qu'il se soit jamais mis en peine de demander l'Investiture à l'Empereur, ce qui faisoit qu'on disoit de lui, *qu'il regnoit plustôt par la force des armes que par des raisons de Droit*, quoi que Philippe son beau pére l'eût declaré son heritier par son Testament; finalement il mourût d'hydropisie en 1466.

Loüis le More devient Duc par la force.

Il laissa deux fils, *Galeaz* l'ainé qui fût Duc aprés lui, & *Loüis*. Celui-là aprés avoir vécu quelque temps avec Isabelle sa femme, fille d'Alphonse Roy de Naples mourût; & croyant mettre son épouse en repos, & procurer le bien des deux fils qu'il laissoit fort jeunes, il les mit sous la tutele de *Loüis le More* son frere. Celui-ci qui avoit l'ame aussi noire que le visage, & qui à cause de sa noirceur étoit appellé *le More*, fût si ingrat envers son Pére & son frére, qu'il fît declarer ses nepveux indignes de succeder à leur pére, gagna par promesses, par menaces, ou par argent les plus Considerables de la ville, & se fît proclamer Duc & Souverain en 1474. Enfin aprés

aprés avoir regné, ou pluſtôt traité d'une maniere tiranique & crüelle ſes deux nepveux, & Iſabelle ſa belle ſœur leur mere, qui pleura ſans ceſſe pluſtôt pour les malheurs de ſes enfans, que pour les ſiens propres; pour ſe mieux maintenir dans ſon uſurpation, il fit venir Charles VIII. pour la conqueſte du Royaume de Naples, & devint en ſuite ſon ennemi comme nous le dirons.

L'Hiſtorien Loſchi dit que ce Duc ne fût pas appellé *More*, parce qu'il étoit noir de viſage, mais parce qu'il avoit pris pour armes un meurier, qui eſt le ſymbole de la Prudence. Il arriva donc que Loüis XII. fils de Charles VIII. irrité de la trahiſon que Loüis le More avoit faite à ſon Pére, lors qu'aprés avoir fait une ligue avecque lui, il la rompit & ſe ligua avec ſes ennemis contre lui, alla en Italie avec une puiſſante Armée, & attaqua le More avec tant d'impetuoſité, qu'aprés quelque legere deffenſe, il le contraignit d'abandonner le païs & de ſe retirer à Milan. Mais Loüis le pourſuivit, ſe rendit maitre du Duché, & puis y ayant laiſſé un Gouverneur s'en retourna en France. Le More profita de ſon abſence, & avec de bonnes Troupes, que lui avoit données l'Empereur Maximilien, attaqua le Milanois & s'en remit en poſſeſſion: ce qui obligea Loüis XII. d'aller une ſeconde fois en Italie, & de prendre mieux ſes meſures. En peu de temps il reprit le Milanois, fit priſonier le More, en 1500. qui mourût cinq ans aprés dans ſa priſon. Ce qui fait voir, que les hommes ſavent bien ce qu'ils font, (quoi que ſouvent ce qu'ils

qu'ils regardent comme un bien eſt un grand mal) mais qu'ils ne ſçavent pas à quoi la Providence de Dieu les a deſtinez.

Pretentions de Charles ſur le Milanois.

Charles qui lors qu'il parvint à l'Empire avoit auprés de lui les plus habiles, les plus prudens, & les plus courageux hommes du ſiecle, voyant que pour affermir l'Empire dans ſa famille, il falloit neceſſairement entretenir en bonne union ſes Royaumes d'Eſpagne, avec celui de Naples, & ſes païs hereditaires d'Allemagne, & tenir en bride les Princes d'Italie pour les avoir à ſa devotion, & que pour venir à bout de ce deſſein, il falloit être Maitre du Duché de Milan, tourna toutes ſes penſées de ce côté-là. Mais comme il ſavoit que les Princes doivent couvrir de prétextes ſpecieux ce qu'ils font, pour impoſer au public, & ne ſe pas rendre odieux, il fît courir le bruit, qu'il n'avoit d'autre deſſein que de chaſſer de l'Eſtât de Milan les François qui s'en étoient injuſtement emparez, & de le remettre entre les mains de François Sforza, fils de Loüis le More, qui en avoit été injuſtement dépoüillé, à ce qu'il diſoit.

Clement 7. ſe ligue contre Charles-Quint. 1524.

Clement VII. parvenu au Pontificat, comme nous l'avons dit, & ne pouvant ſouffrir la trop grande Puiſſance de Charles-Quint, fit une Ligue avec François I. & les Venitiens contre lui, pour le chaſſer de l'Eſtât de Milan, où l'armée de cét Empereur, commandée par de bons Chefs, donnoit beaucoup de jalouſie & de crainte aux Princes d'Italie. On étoit convenu par cette Ligue que François I. iroit porter la guerre dans le Duché de Milan, & que pour faire une diver-

diversion considerable, on envoyeroit en même temps le Duc d'Albanie dans le Royaume de Naples, croyant que pour conserver ce Royaume, il seroit obligé d'abandonner le Milanois, moins considerable pour lui que Naples.

Telle fût la conduite de ce Pape qui n'aimoit pas Charles-Quint. Mais comme les Papes en qualité de Péres Communs, & de Princes seculiers, ont toujours tenu pour maxime, d'avoir comme disent les Italiens deux gands, pour une seule main, ou comme les François disent deux cordes en leur arc, voici ce que fit ce Pape. Avant que cette Ligue fût découverte, il envoya en Espagne en toute diligence le Nonce Bignon, à l'Empereur, pour lui representer paternellement qu'il devoit se contenter de tant de riches Etâts & Royaumes qu'il possedoit si legitimement & par la benediction de Dieu, & de ceder le Duché de Milan à François I. auquel il appartenoit de droit & pour plusieurs raisons. Qu'il s'acquerroit par là une reputation immortelle, & que toute la terre le regarderoit comme un Prince pieux, & un Empereur veritablement Auguste. Et le Legat ne manqua pas de soûtenir par son eloquence, les expressions fortes de la Lettre du Pape.

L'Empereur qui avoit beaucoup de jugement, qui avoit auprés de lui des gens fort sages & fort habiles, & qui étoit informé par le Duc de Sessa, de la disposition de la Cour de Rome, n'eût pas beaucoup de peine à deviner qu'il y avoit quelque mauvais dessein caché sous ces belles exortations du Pape; lui fit aussi la reponse suivante. *Que les mauvaises intentions du Pape* Réponse de l'Empereur.

*pour*

*pour lui, étoient connuës, & qu'il ne pouvoit plus croire que ses exortations fussent sinceres, depuis que renonçant à la qualité de pére commun il avois pris parti, & s'étoit ligué avec ses ennemis, sans qu'il lui en eût jamais donné aucun sujet. Que puis que le Pape savoit que Dieu lui avoit donné plusieurs Royaumes, il devoit savoir aussi, qu'il ne manqueroit pas de forces pour combattre contre plusieurs Princes. Que sa sainteté pouvoit assurer ses Confederez, qu'à quelque prix que ce fût il n'abandonneroit jamais les Interests du Duc Sforza, & que quant au Duc d'Albanie que l'on destinoit pour faire une diversion dans le Royaume de Naples, le moindre de ses Capitaines étoit capable de lui faire perdre l'envie, d'attaquer ce Royaume, ou de l'en faire repentir s'il l'entreprenoit.* C'est en abregé ce que contenoient les Lettres que l'Empereur envoya au Duc de Sessa avec ordre de les donner au Pape de sa propre main. Cependant il fit appeller le Nonce Bagni, & lui dit, *Monsieur le Nonce je crains beaucoup que sa Sainteté, n'attire sur elle même, les mal-heurs dont elle menace les autres. Je sai qu'il se prépare, comme disent les Italiens, à jetter la pierre au fond du puits. Mais je ne sçai s'il aura le temps & les moyens de l'en retirer quand il voudra, c'est à lui, qui y a plus d'interest que personne d'y bien penser. Le repentir qui vient trop tard est inutile. J'avoüe que quand personne n'en devroit souffrir que lui, je ne laisserois pas de le plaindre en qualité de Chrétien, & de Protecteur du saint Siege: mais le mal-heur est que par ses demarches mal-digerées, il causera des maux, qui fairont gêmir toute la Chrétienté.*

LA



# LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

## I. PARTIE. LIVRE III.

Depuis 1524. jusqu'à 1527.

## ARGUMENT DU TROISIEME LIVRE.

APrés la mort de Don Prosper Colonne Capitaine qui avoit rendu de longs services, on donne le Commandement de l'Armée Imperiale à Don Charles de Lanoy. Erreur de plusieurs Auteurs au sujet du siege de Marseille. On éclaircit la verité de cette Histoire. Mort de la Reine

Reine de France. François I. va en Italie. Ordres qu'il donne pour le Gouvernement de ſon Royaume pendant ſon abſence. Etât de ſon Armée. Ses principaux Chefs. Les Chefs de l'Armée Imperiale, tienent conſeil. Ce qu'ils deliberent. Les François aſſiegent Milan. Les Milanois ouvrent leurs portes à François I. Il entre dans la ville en Triomphe. On l'accuſe d'imprudence & pourquoi. Bonne conduite des Chefs de l'Armée Imperiale. Le Roy de France met le ſiege devant Pavie, pluſieurs particularitez de ce ſiege. Les Imperiaux deliberent d'attaquer les aſſiegeans. La Bataille commence avec furie. Les François la perdent entierement. François I. eſt fait priſonier, pluſieurs particularitez de ce fait. Il rend ſon épée & à qui. Autres actions qu'il fit. On en fait ſavoir la nouvelle par tout. Ceux qui furent tüez, ou faits priſoniers, avec pluſieurs obſervations. On conduit le Roy dans la Citadelle de Piſqueton. Les principaux de ſes Officiers priſoniers lui vont faire la Cour. Le Duc de Bourbon ſollicite les Imperiaux à porter la guerre en France. Raports faux, & malins de Dupleix. Preuves contraires. Mepriſe de Ulloa au ſujet des Intereſts des Princes d'Italie. On fait voir qu'ils ſont tout autres qu'il ne dit. L'ambition & l'avidité des Princes, eſt ſans bornes. Pluſieurs obſervations & exemples ſur

fur cela. Combien Charles-Quint ſavoit diſſimuler & feindre. Exemple de Donna Antonia Codilla. Les Princes d'Italie conſternez de la victoire de Charles. Maxime de n'avoir pas ſçû profiter d'une ſi grande victoire, blâmée. Le Pape eſt en grande crainte à Rome. Il travaille à la Liberté du Roy. Charles-Quint le fait conduire en Eſpagne. Secret gardé ſur ce voyage. On conſulte ſur la priſon du Roy. Quelques-uns ſont d'avis de donner la liberté au Roy par generoſité, & ſans rien exiger de lui. Le Duc d'Albe eſt d'un avis contraire, qui eſt ſuivi. Charles aſſemble les Etâts à Tolede, & pourquoi. François I. demande avec empreſſement de voir l'Empereur, mais il eſt refuſé. Il tombe dangereuſement malade. Charles le va voir, pluſieurs particularitez là-deſſus. Eleonor ſœur de l'Empereur le ſert dans ſa maladie. Il guerit. Erreur au ſujet d'une entrepriſe de delivrer le Roy. Le Duc de Bourbon va en Eſpagne & pourquoi. On preſſe la negotiation de la liberté du Roy. Traité & Articles de paix. Mariage de François I. avec Eleonor. Ils partent pour France. Pluſieurs particularitez au ſujet des ôtages donnez. Mariage de Charles avec Iſabelle Infante de Portugal. Il la conduit en pluſieurs villes. Feintes du Pape Clement VII. & de François I. Il declare qu'il ne veut

pas

pas tenir ce qu'il avoit promis par le Traité. Clement fait une Ligue avec plusieurs Princes dont il est le Chef, contre Charles. Ressentiment qu'il en a. Il se prépare à la defense. Le Palais apostolique est saccagé & par qui. Le Pape fait un Traité avec l'Empereur, & puis le rompt. Le Duc de Bourbon a ordre de donner de mortifier le Pape. Il va assieger Rome. Il est tüé d'un coup de mousquet en donnant l'escalade. Le Prince d'Orange son Lieutenant Commande l'Armée. La ville est prise & pillée. Description du sac de Rome. Honte des confederez du Pape. Charles reçoit à Madrid la nouvelle de la prise de Rome, & de la prison du Pape dans le Chateau Saint Ange. On le sollicite de mettre le Pape en liberté. Instances pressantes du Nonce pour cela, avec plusieurs remarques. Dans le Conseil de Charles-Quint quelques-uns sont d'advis de donner la liberté au Pape. Le Duc d'Albe s'y oppose, ses raisons. Combien fût blamé le Traité du Pape avec le Prince d'Orange. Charles paroit exterieurement fort affligé. Il ne veut pas qu'on fasse des réjouissances, pour la naissance de son premier fils.

Les

Les préparatifs que faisoit Charles en Italie, Colonne.
où il voyoit bien que la tempeste alloit principalement fondre sur lui, repondoient parfaitement aux menaces qu'il avoit faites au Pape. Jusques-là il avoit eu pour Generalissime de ses armées en Italie *Don Prosper Colonne*, qui avoit servi en la même qualité son ayeul Maximilien, & même l'Empereur Frederic III. son bisayeul dans d'autres charges, de sorte qu'il s'étoit rendu le plus fameux Capitaine de son temps, qualité qui ne lui étoit contestée de personne. Il avoit acquis sur tout cette grande reputation, par un grand nombre de victoires qu'il avoit remportées contre le Turc, qui lui avoit fait donner le nom de *Colomne de la Chrétienté, & de fleau des Infidelles*. Mais étant mort sur la fin de l'année passée, comme nous l'avons dit, au grand regret de Charles, il fût obligé de donner un autre chef à son armée. Il est vrai que Sumonte raconte la chose autrement disant, que Colonne étant devenu fort vieux, foible de corps & d'esprit, & incapable de servir il fallût choisir un autre General, mais il se trompe assûrement.

L'Empereur étant donc obligé de donner Lanoi Vice-Roy.
cét Employ, à une personne d'un merite & d'une Valeur extraordinaire, jetta les yeux sur Don Charles de Lanoy, qui étoit Vice-Roy de Naples, & il lui ordonna d'aller incessamment à Milan, pour commander l'Armée qu'il avoit dans ce païs-là. Lanoy n'eût pas plûtôt reçeu cét ordre au mois de Mai 1524. qu'aprés avoir établi son Lieutenant, selon la volonté de l'Empereur, *Don André*

*Caraffe*

*Caraffe* Comte de Sainte Severine, pour gouverner le Royaume en son absence, il alla à Milan, & y amena 12. cens Cavaliers Napolitains, & autant de fantassins, tous gens d'élite, & plus de deux cens Gentilshommes volontaires. Et comme il étoit fort aimé dans le Royaume, quoi que les peuples fussent fort chargez, il ne laissa pas d'obtenir d'eux pour l'Empereur un present de cinquante mille Ducats, Somme qui étoit fort necessaire à l'Armée, qui manquoit extrémement d'argent parce qu'on n'avoit pas reçeu les remises qu'on attendoit d'Espagne. Veritablement Charles toujours heureux à donner de bons Generaux à ses Armées, ne pouvoit trouver un homme plus digne de cét Employ en un tel temps, & dans de telles conjonctures que celles-ci: car outre sa grande experience dans la guerre, il avoit une habileté toute particuliere pour les affaires, & pour savoir bien prendre ses mesures, comme il le fit voir par de bons effets.

Erreur au sujet du Siege de Marseille.

Nous avons suffisamment parlé au livre précedent de l'Armée que l'Empereur envoya contre Marseille: mais il me reste à parler d'une erreur où sont tombez la plus part des Auteurs, & particulierement Ulloä, dont voici les propres paroles. *Pendant que les Imperiaux assiegeoient Marseille & qu'ils la pressoient beaucoup, François I. qui en étoit en grand' peine, amassa de l'argent de toutes parts pour la deffense de son Royaume, mit sur pied une puissante armée de Suisses, & fit un grand amas de Chevaux, & d'Artillerie. Avec ces forces, il alla à grandes journées en Italie, laissant l'ennemi*

*nemi dans son païs*. Il ajoute à cela, *que les Officiers de l'Empereur sachant que ce Prince avoit passé en Italie, & qu'il y avoit peu d'esperance de prendre Marseille, tinrent un Conseil de guerre, où il fut trouvé à propos d'abandonner cette entreprise, pour aller secourir Milan*, en quoi il se trompe beaucoup.

Mais quand cela seroit, ce seroit toûjours faire beaucoup d'honneur à François I. de dire que dans le temps qu'il étoit ataqué par son ennemi dans son propre païs, il l'avoit si peu craint qu'il l'étoit allé combatre dans le sien. Quoi qu'il en soit les Auteurs François & particulierement Dupleix disent la chose tout autrement, en quoi ils sont bien fondez. La verité est, que pendant que les Imperiaux étoient en marche pour le siege de Marseille, François I. qui en étoit averti avoit fait entrer dans cette place *Renzo de Ceré* Baron Romain & *Philippe Chabot* Seigneur de Brion avec 3. mille hommes de pied, & 200. Chevaux, qui la defendirent si bien, que les Imperiaux aprenant que le Roy venoit à grandes journées à dessein de leur donner bataille, abandonerent leur dessein, aprés 40. jours de siege & repasserent les Monts, comme il a été dit, vers la mi-Juin.

François I. va en Italie.

Cependant François I. aprés avoir pleuré pendant peu de jours, & peut être peu d'heures la Reine Claude son épouse, qui étoit morte à Blois au commencement du mois de Juillet, voyant qu'il n'avoit peu accomplir le desir qu'il avoit de battre ses ennemis devant Marseille, resolut incontinent d'aller porter la guerre avec l'Armée nombreuse & frai-

che qu'il venoit de mettre ſur pied, dans le Milanois, & par ce moyen ſe mettre en poſſeſſion d'une ſucceſſion, que l'Empereur lui avoit enlevée, à ce qu'il diſoit de vive force. Il laiſſa le Gouvernement du Royaume en ſon abſence à la Reine *Louyſe de Savoye* ſa mére, & la declara Regente. Il fît Gouverneur de l'Ile de France & Picardie, le *Duc de Vandôme.* Il laiſſa le Gouvernement de la Champagne & de Bourgogne, au *Duc de Guiſe.* Celui de Normandie à *Loüis de Brezé* Grand Seneſchal. La Guyenne & le Languedoc à *M. de Lautrec,* & la Bretagne au *Comte de Laval,* avec ordre de veiller particulierement ſur les frontieres.

Son Armee.

Pluſieurs du Conſeil de François I. firent ce qu'ils peurent, à ce que diſent les François, pour le detourner de ce deſſein, & lui repreſenterent, qu'il ne devoit pas aller en perſonne faire la guerre contre les Officiers de l'Empereur puis que ce Prince n'y étoit pas lui même, & que la prudence ne permettoit pas qu'il abandonnât ainſi le Royaume, pendant que les ennemis tâchoient de l'ataquer de toutes parts. Mais ſa fatalité voulût, qu'il mépriſât ces bons conſeils & qu'il pourſuivît ſon deſſein. Il partit donc pour le Piedmont avec ſon armée, accompagné *d'Henry d'Albret* Roy de Navarre, du Duc *d'Alençon,* du *Comte de ſaint Pol,* des *Ducs de Longueville, d'Albano,* & de *Suffolck* ſurnommé *Roſe blanche,* de *Vaudemont,* de *François de Lorraine* ſon frere, de *Loüis de la Trimoüille,* des Marêchaux de la *Paliſſe,* de *Foix* & *de Mommorency,* de l'Admiral *Bonivet,* du *Baſtard de Savoye*

voye Grand-Maître de France, du *Marquis de Saluces*: & autres Grands Seigneurs & Generaux qui commandoient l'Armée, composée de 20. mille hommes de pied & 12. mille chevaux.

Les Principaux Chefs de l'Armée Imperiale, qui étoient le Marquis de *Pescara*, *Lanoi* vice-Roy de Naples, le Duc de *Bourbon*, Don *Antonio de Leva*, & le Marquis *du Guast*, ayant tenu Conseil sur ce qu'ils devoient faire, resolurent qu'il falloit deffendre les autres Places de l'Etât, & le Chateau de Milan, & laisser la deffense de la ville à la valeur & au courage des Bourgeois. Que le Duc de Bourbon iroit en Allemagne avec des grosses sommes pour y faire incessamment une levée de 12. mille hommes, & qu'en attendant ces Troupes, l'Armée se tiendroit en quelque lieu asseuré, pour observer les demarches de l'ennemi, sans rien entreprendre. François I. au contraire, soit qu'il sçeût la resolution des Imperiaux, ou qu'il le crût ainsi sans le savoir, ou qu'il jugeât qu'il étoit de son Interest d'agir, prit la resolution d'aller assieger Milan. Les Bourgeois se defendirent courageusement, à la verité, pendant quelques jours, mais en suite François I. leur ayant envoyé un Heraut, qui leur fit de grandes menaces s'ils s'opiniatroient à se deffendre, & au contraire qu'ils reçevroient de lui toute sorte d'avantages & de bons traitemens, s'ils vouloient écouter ses propositions, ils lui ouvrirent les portes & le reçûrent dans la ville, avec de grands témoignages de joye. Il passa quelques jours dans la ville, tant pour laisser raf-

raffraichir un peu ses Troupes, que pour gagner par ses manieres honestes & civiles, & celles des François qui étoient aveque lui, l'affection des habitans, accoûtumez de puis long-temps par tant de changemens arrivez à leur ville, à caresser & applaudir toujours les Vainqueurs.

Son Imprudence. On ne peut pas douter que François I. ne fût un grand Capitaine, & qu'il ne surpassât en courage Charles-Quint, même aprés tant de guerres importantes qu'il a eues. Mais son trop grand courage ne lui permettoit pas d'agir avec toute la prudence necessaire à un Prince, & il ne suivoit pas sa tête mais son cœur. Il prit donc la resolution d'assieger Pavie, méprisant le conseil qu'on lui donnoit de commencer par Lodi : & en même temps, sans aucune necessité, il envoya Jean Stuard Duc d'Albano & Renzo de Ceré avec dix mille hommes à la conqueste du Royaume de Naples, & le Marquis de Saluces avec 5.mille hommes eût ordre d'assieger Savonne, ce Prince croyant de pouvoir se rendre maître en même temps du Duché de Milan, du Royaume de Naples, & de la République de Genes; ainsi il affoiblit de beaucoup trop son armée, ce qui fût cause de son mal-heur, & donna lieu a une Pasquinade qu'on fît courir à Rome dans laquelle on disoit, *qu'un Empereur sans yeux, avoit vaincu un Roy sans tête:* on vouloit dire par être sans yeux, que l'Empereur étoit fort éloigné des lieux où étoit la guerre.

Bonne conduite des Chefs Espagnols. Il n'en étoit pas ainsi des Chefs de l'Armée Impe-

Imperiale, qui avoient ensemble, & du courage, & de l'experience, de la teste, & des yeux qui voyoient de loin, par malheur pour François I. Quand ces Generaux apprirent que ce Prince avoit envoyé 10. mille hommes dans le Royaume de Naples, ils en reçurent la nouvelle de sang froid, sans se mettre en peine d'y envoyer du secours, croyant bien que le païs étant bien gardé, l'Armée de François I. periroit avant que d'y faire aucun progrès. Ils mépriserent encore davantage les avis qu'on leur donnoit, que le Marquis de Saluces alloit assieger Savonne, quoi que les Genois trop timides les pressassent de leur donner du secours. En un mot, les Imperiaux ne penserent qu'aux moyens de prendre prisonnier François I. assurez que s'ils en pouvoient venir à bout, quand mesme il eût fallu tout risquer & tout perdre pour cela, ils obtiendroient tout ce qu'ils souhaitoient, si ce Prince tomboit en leur pouvoir. Aussi ils demeuroient cois, comme s'ils n'eussent osé s'approcher de lui, afin de lui donner l'envie de s'aprocher davantage d'eux, c'est à dire, qu'ils lui tendoient insensiblement des pieges, afin qu'il y tombât quand il seroit temps.

François I. ayant donc méprisé le conseil qu'on lui donnoit d'assieger Lodi comme une place moins forte, & moins en estât de se defendre, alla mettre le siege devant Pavie, où il savoit qu'il y avoit une forte garnison & un des plus grands Capitaines de l'Empereur pour Gouverneur, savoir *Antonio di Leva*. Le siege commença le jour de S. Luc

*Siege de Pavie.*

S. Luc 18. d'Octobre. En moins de huit jours les batteries fûrent prestes, & on commença à battre vigoureusement la place. Le Roy se moquoit avec ses Generaux, des Capitaines Allemans & Espagnols qui demeuroient, disoient-ils, comme des lapins dans leur garennes, sans oser montrer le nez aux François, ce qui les rendoit encore plus fiers; & il est certain qu'on n'a jamais veu de General, conduire un siege avec plus d'application, avec plus de fatigue, & plus d'intrepidité que ce Prince en témoigna dans cette occasion. Sur la fin de l'année il arriva que *Don Ugo di Moncada* qui avoit entrepris de donner du secours à la Place par le Tezin, fût mal servi par les mariniers qui conduisoient les barques, & tomba entre les mains des François. Il fût mené devant le Roy qui le connoissant pour un des plus considerables Officiers de l'Empereur, lui fit mille caresses.

Continuation du siege. 1525.

Le premier jour de l'année suivante François I. glorieux d'avoir en son pouvoir un prisonnier si considerable, alla à Milan, à ce qu'on disoit, pour se raffraichir un peu des fatigues du siege, & pour gagner de plus en plus l'affection des habitans, par des liberalitez que les Princes ont accoûtumé de faire en telles occasions: & aprés y avoir demeuré deux jours & deux nuits, il s'en retourna au siege. Cependant le Duc de Bourbon arriva d'Allemagne, avec six bons mille hommes, & 4. mille qu'il en arriva huit jours aprés. Dès lors le Marquis de Pescara, le Vice-Roy Lanoi, le Duc de Bourbon, & le

le Marquis du Guaſt, s'apliquerent à obſerver le Roy dans ſes retranchemens, pour bien reconnoitre la ſituation de ſon Camp : & le 21. Fevrier ils tinrent Conſeil, & prirent la reſolution d'attaquer les François, le jour de la naiſſance de l'Empereur qui étoit le 24. du même mois, ſe promettant beaucoup d'une entrepriſe executée en un jour de ſi bon augure. Le 23. ils firent la revüe de leur Armée, qu'ils trouverent forte de 20. mille hommes de pied, de 3000. chevaux legers, & huit cent Gendarmes, Troupes autant fraiches que celles de François I. étoient fatiguées. Ce Prince averti du deſſein des ennemis, voulut ſavoir de ſes Officiers l'eſtât de la ſienne, & il lui fût dit, qu'elle étoit forte de 26. mille hommes, en quoi il fût trompé, car à peine y en avoit il vingt mille.

Les Imperiaux aprés avoir ſi bien pris leurs meſures, & ſi bien fermé les paſſages, qu'aucun des ennemis ne leur pût eſchaper, attaquerent le Roy le matin, du 24. Fevrier, de tous côtez & le forcerent de ſortir de ſes retranchemens, ce qu'il fit ſans peine étant porté par ſon grand courage, & ſur ce qu'il croyoit ſon Armée ſuperieure en nombre & en courage à celle des ennemis. Il y a pourtant plus d'aparence, que ne pouvant éviter la Bataille, il fallût faire de neceſſité vertu. Le combat étant engagé en pleine Campagne, les Suiſſes de l'Armée de François I. firent d'abord des merveilles auſſi bien que les Troupes Allemandes, qui étoient au ſervice de ce Prince, & que l'on appélloit la *bande noire*,

On attaque le Roy.

*noire*, mais les Imperiaux s'étant renforcez de ce costé-là, les Suisses commencerent à plier.

Attaque generale.

Le Roy legerement mais proprement habillé, avec une seule veste de moire d'argent, s'étant apperçeu du desordre de ses gens, se détacha comme un foudre à la teste de sa Cavalerie, contre les ennemis qui venoient l'attaquer, à telles enseignes qu'il tüa de sa propre main *Don Ferdinand Castriot*, qui passoit parmi les Espagnols pour le plus courageux de leurs Capitaines, & qui d'ailleurs étoit descendu des anciens Rois de Macedoine. Dans ce combat fût tüé aussi *Don Ugo di Cordona* Lieutenant du Marquis de Pescara. Deux Drapeaux furent déchirez aux costés du Roy & la Cavalerie de Baviere, que Ferdinand avoit envoyée à l'Empereur son frére: fût fort mal-traitée: mais le Roy fit ses plus grands efforts contre Lanoi & le Duc de Bourbon, qui étoient prests à plier par le grand carnage qu'on avoit fait de leurs gens, lors que le Marquis de Pescara qui avoit l'œil par tout, leur envoya un secours de 800. Arquebusiers Espagnols, lesquels déchargerent avec tant de furie une grêle de mousquetades sur les François, qu'ils firent revenir le courage à leurs gens. Les Gardes du Corps du Roy, qui avoit demeuré fort serrez jusques-là, furent obligez de s'élargir, pour éviter une plus grande perte, & croyant se pouvoir mieux defendre; mais il arriva au contraire que s'étant mis en desordre, ils furent entierement defaits. Au reste, comme il n'y avoit point d'exemple d'une Bataille où il y

eût

eût tant de Chefs du premier ordre qu'en celle-ci, il arriva que chaque parti, inventa de nouvelles manieres de combattre, pour s'aquerir de la gloire par la victoire ou par la mort, en sorte que pendant plus de deux heures on ne garda aucun ordre.

Deroute des François.

Finalement, les Imperiaux ayant vû tomber mort de son Cheval, *Logoman*, Capitaine de grand merite qui commandoit les Allemans qui étoient au service du Roi, redoublerent leur ardeur & leur courage, & se jetterent avec furie & de grands cris, si avant dans le camp des François, qu'ayant environné l'infanterie, ils la taillerent en pieces sans qu'il s'en sauvât un seul. En cette occasion furent tüez *Richard Duc de Suffolck*, surnommé *Rose blanche*, de la vient qu'on disoit que l'heritier du Royaume d'Angleterre avoit été tué faisant la fonction de General de la Bande noire Allemande. Là fût tüé aussi *François de Lorraine*, frére du Duc Anthoine, & plus de 20. autres Generaux. Les Suisses ainsi defaits, obligez de füir ou de demander quartier, & les Allemands taillez en pieces, il ne fût pas difficile d'achever la deffaite entiere de l'Armée Françoise, par la mort ou la prison de tous ceux qui la composoient, personne ne pouvant mesme se sauver par la fuite. Tout ce qu'on put faire dans une telle deroute, fût que les plus courageux, & les plus affectionez au Roy s'assemblerent autour de sa personne pour le defendre. On vid tomber morts [illegible] à ses côtez *La Palisse*, *le Duc de la Trimouille*, *G[illegible] San-severino*, & l'Amiral [illegible]

Capitaines, fort courageux, & fort experimentez, au metier de la guerre.

Le Roy est fait prisonier.

Le Roy qui ne voyoit autour de lui que des cadavres, combattoit encore vaillamment le sabre à la main : mais pendant qu'il cherchoit à se faire un passage, quelques Officiers de la Cavalerie ennemie, voyant füir un homme si bien mis, coururent aprés lui, & comme il se trouva en un passage étroit ils tüerent son cheval sous lui : de sorte que ce pauvre Prince, tomba lui & son cheval dans un fossé si profond que l'on regarda comme un miracle qu'il ne se fût tüé. Deux Officiers Espagnols nommez *Diego Davila*, & *Joanni Ubrietta*, furent sur le point de le tüer ne le connoissant pas, pour se vanger de ce qu'il ne vouloit pas demander quartier. Mais il survint heureusement un domestique du Duc de Bourbon, qui le reconnût, quoi que son visage fût couvert de sang, par les blessures qu'il avoit reçües, & qui se mit à crier, *arrestez-vous, c'est le Roy.* D'autres ont laissé par écrit que Davila avoit déja levé l'épée pour en frapper le Roy, mais que ce Prince se mit à crier, *doucement je suis le Roy*. Entre les differens sentimens des Auteurs au sujet de la prison de ce Prince, j'ay resolu de suivre l'opinion la plus commune. Ce domestique du Duc de Bourbon qui avoit reconnu le Roy, courût en toute diligence en avertir son Maître qui n'étoit pas loin de là. Le Duc donna des éperons & y alla en toute diligence, ne pouvant contenir la joye qu'il avoit d'avoir le premier entre ses mains un tel prisonier. Mais il fut bien estonné lors

lors qu'étant en la presence du Roy, & s'étant mis à genoux devant lui, avec beaucoup de respect, pour lui demander son épée en qualité de prisonier, il fût rebuté par ces paroles du Roy, *qu'il mourroit plustost, que de mettre son épée entre les mains d'un Traître.* Puis s'étant tourné du costé de Davila, il lui dit, *je vous prie, cher ami, de me faire le plaisir d'appeller Monsieur de Lanoi Vice-Roy de Naples, car ce n'est qu'à lui seul que je remettrai mon épée.*

Davila alla en toute diligence trouver Lanoi, qui vint plus vite que le vent vers le Roy. Par respect il descendit de cheval, à cinquante pas loin de lui, & s'étant approché, le Roy lui dit en langue Italiene, qu'il parloit comme s'il eût été de la nation, *Signor Dom Carlo ecco qui la Spada d'un Rè che merita lode, perche prima di perderla ha sparso il sangue di molti de' vostri. Onde non è prigionero per viltà, mà per mancanza di fortuna.* C'est à dire, *M. de Lanoy, voilà l'épée d'un Roy qui merite de la loüange, puis qu'avant que de la perdre, il a répandu avec elle le sang de plusieurs des vôtres, & qui n'est pas prisonier par lâcheté, mais manque de bonne fortune.* Il rend son épée. Monsf. de Lanoy reçût l'Epée de la main du Roy avec beaucoup de respect & à genoux, lui baisa la main, tira son épée de son costé, & la lui presenta avec la mesme soumission, en lui disant, *Je prie vôtre Majesté d'agréer que je lui donne la mienne, qui a épargné le sang de plusieurs des vôtres, n'estant pas convenable à un Officier de l'Empereur, de voir un Roy desarmé, quoi que prisonier.* Ce qui fût fort

fort agréable au Roy. Cependant plusieurs Capitaines étant accourus, porterent le Roy entre leurs bras dans la Tente de M. de Lanoi, & quoi qu'il plût, & que le Roy les priât de se couvrir, aucun ne le voulût faire. D'autres disent que l'on conduisit le Roy à cheval, à quoi il y a plus d'apparence.

Plusieurs actions de ce Prince.

Quand il fût arrivé à la Tente, la premiere chose qu'on fit, ce fût d'apeler les Chirurgiens pour panser les playes du Roy. On trouva qu'il n'y en avoit aucune de mortelle, ni mesme qui eût offensé aucun de ses membres. Lanoy pria instamment le Roy de vouloir pour l'amour de lui permettre que le Duc de Bourbon lui vint offrir ses respects; Le Roy lui repondit, *que sa Tente étoit un lieu trop sacré, pour qu'il lui refusât la grace du Duc.* Ainsi le Roy le reçût, mais aprés que le Marquis de Pescara, le Marquis du Guast, & plusieurs autres Generaux des plus considerables, lui avoient déja presenté leurs respects, & baisé la main. Le Roy se ressouvenant d'une coûtume ancienne de la guerre, que l'on se fait honneur d'avoir quelque chose qui ait appartenu aux prisoniers que l'on y fait, se fit ôter les éperons & donna l'un à *Davila*, & l'autre à *Ubrietta*, les deux premiers qui l'avoit reconnu, & qui lui avoient en quelque maniere sauvé la vie, qu'il auroit perdüe assurement s'ils eussent été aussi chauds à le poursuivre, qu'ils avoient été moderez & retenus. Déja le Marquis de Pescara, entre les mains duquel étoit tombé le bagage, où étoient les Harnois, & les habits du Roy, avoit donné ordre auparavant, d'appor-

d'apporter le tout en diligence au Roy, qui aprés avoir changé d'habits, donna tout ce qu'il avoit sur lui jusqu'à la chemise, aux principaux Chefs. Il donna entre autres choses la selle de son cheval, les Pistolets, & la Bride, qu'il avoit demandé de lui être conservez, au Marquis de Pescara. Le soir le Roy mangea en public, & fût servi par les plus considerables Officiers Espagnols, Italiens, & Allemans. Le Duc de Bourbon lui presenta le bassin à laver. Le Marquis de Guast versa l'eau avec l'aiguiere. Le Vice-Roy de Naples lui presenta la serviette, le Roy seul étant couvert. Le Roy les pria de se mettre à table avecque lui, mais ils le remercierent, disant qu'ils le vouloient servir, neantmoins il les obligea de s'y mettre.

Cette mesme nuit on depescha à l'Empereur par mer par la voye de Genes *Don Antonio Carracciolo*, neveu du Marquis de Pescara, avec ordre de faire toute la diligence possible. On envoya aussi par France avec de bons passeports du Roy le Commandeur *Panelozza* pour informer de bouche sa Majesté Imperiale de tout ce qui venoit d'arriver. L'Empereur étoit alors à Madrid, où il étoit allé prendre congé de l'Infante Catherine sa sœur, qui alloit se marier, avec Jean Roy de Portugal C'est là qu'il reçeut la nouvelle de cette victoire. Il ne faut pas douter qu'il n'en reçeût une joye inconcevable, cependant il ne voulût pas la faire paroitre au dehors, jusques là que lors que les Courtisans lui furent demander les ordres pour en faire faire des feux de joye, il leur fit réponse, *que les* *Chré-*

On en fait savoir la nouvelle.

*Chrétiens ne se devoient réjoüir que des victoires qu'on remportoit sur les Infidelles.* Le Roy donna une Lettre au mesme Panelozza, pour la Reine sa mére, qui ne contenoit que ces quatre mots, *ma chere mére tout est perdu à l'honneur près.* On envoya aussi d'autres Gentilshommes, porter les mesmes nouvelles à l'Archiduc Ferdinand Lieutenant de Charles-Quint dans l'Empire, & à la Princesse Regente des Païs-Bas, au Duc de Sessa Ambassadeur à Rome, & à d'autres Ministres dans d'autres Cours.

Nombre des morts, & des prisoniers. 1525.

Les Auteurs ne s'accordent pas sur le nombre des Prisoniers, & des morts dans cette occasion, Guicchardin entre autres ne convient pas avec Monluc qui étoit present à cette bataille, & du nombre des prisoniers, à cause de quoi il semble qu'il en doit être crû, plustôt que l'autre. Il est vrai qu'on tombe d'accord, que l'Armée du Roy de France étoit forte de plus de 18. mille hommes, d'autres en mettent d'avantage, & cependant il ne paroit pas qu'il se soit sauvé que 400. chevaux que commandoit le Duc d'Alençon, qui fut regardé de mauvais œil par la Reine Regente, pour avoir trop tost pris la fuite. On prétend qu'il y mourût 8000. hommes, tuez, ou noyez dans le Tezin en fuyant, d'autres disent 10000. & de là on conclud qu'il y eut peu de prisoniers, à cause du grand carnage que l'on y fît: mais que sont donc devenus les autres? Monluc soutient, qu'il y eût cinq cens Gentils-hommes prisoniers, dont il étoit du nombre, & cela est trés-certain. Or il est impossible qu'en une

une bataille on fasse cinq cens Gentils-hommes prisoniers, sans qu'il y en ait incomparablement d'avantage d'entre les soldats. Je croi bien que ceux qui furent assez heureux que de pouvoir passer le Tezin, se sauverent, mais les François ne disconvienent pas qu'il ne soit demeuré huit mille morts sur la place. Il est vray qu'ils soûtienent que la perte fût égale des deux costez, à quoi il n'y a guere d'apparence. Tout ce qu'on peut conclurre de ce que dit Guicchardin, & plusieurs autres, est, qu'il y eût environ six mille morts dans cette occasion, ou qui moururent de leurs blessures.

Les prisoniers plus remarquables.

Entre les cinq cens Gentils-hommes qui fûrent faits prisoniers avec le Roy, les plus considerables sont les suivans. *Henry* Roy de Navarre, *François de Bourbon* Comte de Saint Pol, *Loüis de Nevers*, les Mareschaux *de Foix*, & de *Mommorency*, le *Bastard de Savoye* Grand Maître de France, *Anthoine de la Rochefoucauld*, les Seigneurs *de Flouranges*, de *Brion*, de *Sourdis*, de *Lorges*, de *la Rochepot*, de *Monpesat*, de *Montejan*, de la *Roche du Maine*, de *Morasin*, de la *Meilleraye*; de *Boissi*, de *Courton*, de *Langei*, de *Monluc*, qui n'avoit alors que 17. ans, le *Vicomte de Barnabé*, Frederic de *Boussoles* & autres. Le Roy de Navarre, le Comte de S. Pol, & Boussoles ayant reçeu de l'argent, trouverent moyen de gagner leurs Gardes, & se sauverent de leur prison.

On fait la Cour au Roy.

Tous ces prisoniers & autres de la premiere qualité, furent conduits les uns aprés les autres, à rendre leurs respects au Roy, qui

en

en avoit demandé la permission aux principaux Chefs, & le soir même ils lui firent leur Cour, par leur presence seulement, & sans faire aucune fonction, par ce que les Generaux avoient resolu, que le Roy ne seroit servi que par les Officiers & Capitaines de sa Majesté Imperiale, Espagnols, Italiens, & Allemans sous lesquels étoient compris les Flamands, tour à tour. J'entens être servi à table, & dans quelques occasions publiques, car au reste, on lui laissa ses Domestiques, & six Gentils hommes pour le servir en particulier. Le Roy voulut qu'ils fussent pris d'entre la Noblesse prisoniere, & qu'ils fussent auprés de lui tour à tour, afin qu'il eût la satisfaction de les voir tous les uns aprés les autres.

On le meine à Pizzichiton.

Le lendemain matin les Generaux tinrent Conseil sur la maniere, & le lieu, où ils devoient mettre le Roy en prison. Quant à la maniere dont on devoit en user envers lui, ils demeurerent tous d'accord, qu'il ne falloit rien épargner, ni pour la dépense de la Table, ni pour l'assiduité & le respect à le servir, ni pour le divertir par la musique, & autres plaisirs selon son inclination. Quant à la prison, quelquesuns furent d'avis qu'on le devoit mettre dans quelque grand' ville, avec bonne garde, comme Pavie, Alexandrie, Lodi; mais il fût resolu finalement, que jusques à ce qu'on auroit reçeu les ordres de l'Empereur, on le tiendroit dans la forteresse de Pizzichiton, qui étoit une place considerable, quoique petite: on le mit là parce que l'air y étoit bon, & qu'il y avoit un logement pour

pour le Roy, & il y fût conduit trois jours aprés.

Le Vice Roy Lanoi, & le Marquis de Pescara accompagnerent le Roy jusques à cette forteresse, suivis de plusieurs Officiers, avec une escorte de 2000. Chevaux. Ils le remirent sous la garde de Don Ferdinand *d'Alarçon* & redoublerent la garnison de la place, aprés quoi ayant pris congé du Roy ils se retirerent. Au retour ils tinrent Conseil de guerre à Pavie, dans lequel le Duc de Bourbon, opina, qu'il falloit incessamment & sans aucun delai, porter la bonne fortune des armes de l'Empereur, en France, & se prevaloir des avantages qu'on venoit de remporter. Qu'il ne falloit pas douter qu'on ne fit des progrez considerables vû la consternation où étoit alors la France, sans Roy, sans Capitaines, & sans Armée. Qu'il n'y avoit plus rien à faire à Milan, puis que toutes les places qui s'étoient rendües au Roy de France, s'étoient remises à l'obeissance de l'Empereur depuis qu'ils avoient apris la prison de François I. Que ce Prince avoit envoyé ordre au Duc d'Albano, & au Marquis de Saluces d'abandonner l'un l'entreprise sur le Royaume de Naples, & l'autre le siege de Savonne. Le Duc insista beaucoup là-dessus, mais inutilement, les autres ne trouvant pas à propos, de donner tant de jalousie aux Princes d'Italie, outre qu'il étoit d'une grande consequence de porter la guerre en France sans savoir les intentions de l'Empereur, ainsi cette proposition demeura sans effet.

Le Duc de Bourbon parle de porter le guerre en France.

Qu'il me soit ici permis de rapporter un trait

Recit malin & faux.

trait indigne de l'esprit & de la plume d'un Conseiller & Historiographe du Roy d'ailleurs assez moderé, c'est Dupleix. Cet écrivain passionné a crû qu'il étoit de son honneur de donner sur ce sujet, un coup d'étriviere à la Nation Italienne, voici comme il le fait en mentant. Il raporte que François I. ayant appris que les Officiers Italiens avoient entre leurs mains six cens jeunes François de condition, pria le Seigneur de Lanoi, de les ôter d'entre leurs mains, disant que les Italiens étoient trop sujets au vice abominable ..... pour les y laisser; & de les mettre entre les mains des Espagnols, auxquels ils prenoit plus de confiance, ajoûtant qu'il pouvoit donner aux Italiens d'autres prisoniers moins jeunes à la place de ceux-là. Je demande au Lecteur la grace de vouloir écouter sans passion, ce que je vai répondre à un mensonge de cette importance; il est vrai que je me suis pris à rire, quand j'ay vû ces paroles écrites toutes du long, *six cens beaux jeunes garçons François.*

Raisons contraires. Cet Historiographe Conseiller, sans bon conseil, pretend, qu'il a été fait peu de prisonniers dans cette Bataille, à cause du grand carnage qui s'y fît, & 24. heures aprés il fait paroître au souvenir charitable du Roy, un si grand nombre de jeunes garçons sans barbe, prisoniers. Cependant M. de Monluc qui étoit du nombre, & qui n'avoit alors que 17. ans, comme il le dit dans son Histoire, n'en fait aucune mention, lui qui le devoit mieux savoir que personne. Ce qu'il y a de plus considerable est, qu'il assûre que le Roy avoit

avoit beaucoup d'eſtime & de conſideration pour le Marquis de Peſcara, avec lequel il aimoit à s'entretenir d'affaires. Mais le moyen de croire qu'un Prince auſſi honeſte & genereux que celui-là, eût voulu faire un ſi ſanglant affront à deux Officiers de l'Empereur, d'une ſi haute naiſſance & d'un ſi grand merite qu'étoient, les Marquis de Peſcara & du Guaſt, dont il étoit le priſonier, auſſi bien que les autres qui étoient entre les mains des Italiens, ſi ce qu'il dit étoit vray? Si cét Auteur n'étoit mort depuis long-temps, je dirois bien autre choſe contre lui, mais il faut le laiſſer en repos où il eſt.

Ulloä, qui a écrit l'Hiſtoire de Charles-Quint, avec de ſi longues periodes, qu'il faut des journées entieres à en lire une ſeule, d'un ſtile confus, & avec tant de flatteries pour ce Prince, qu'on n'en peut ſupporter l'ennuy, eſt auſſi tombé dans une grande erreur; car aprés avoir parlé des bruits qui couroient alors, que les Princes d'Italie avoient conçû beaucoup de jalouſie, & de crainte des armes de l'Empereur aprés cette grande victoire, il s'amuſe à Juſtifier les bonnes Intentions de Charles-Quint, & à faire voir que les Princes d'Italie n'étoient pas capables de tomber en de tels ſoupçons, parce qu'ils étoient, dit-il, bien perſuadez que l'Empereur n'avoit que de bonnes Intentions pour le bien public, comme ſi ces Princes eûſſent eu en main la clef du Cœur de Charles-Quint, ou qu'il l'eût eüe lui même pour la leur donner. Mépriſe d'Ulloä.

A juger de cét Auteur par ce qu'il en écrit, il ſemble qu'il a crû qu'il lui étoit permis de donner On lui répond.

donner aux Italiens telles pensées qu'il lui plaît, & aux affaires le tour qu'il veut; Cependant lui même, quand il parle au commencement de son Histoire des progrez que fit Charles VIII. en Italie, ne laisse pas de dire fort au long que les Italiens naturellement fort jaloux de leur liberté, quand ils virent que l'Armée de l'Empereur avoit fait tant de progrès en si peu de temps au centre de leur païs, reveillerent courageusement leur zele, & la valeur anciene de leur Nation. Que tous les Princes du païs se liguerent ensemble fort secretement. Qu'ils mirent promptement une Armée sur pied, Qu'aprés avoir battu & chassé Charles VIII. d'Italie, les sujets de leur jalousie & de leur crainte ne subsistant plus, chacun reprit ce qui lui appartenoit; & que par là, ils confirmerent les gens dans l'opinion qu'on a d'eux dans le Monde, qu'ils n'étoient plus de ces Romains du temps passé, qui ne pensoient qu'à se rendre maîtres de toute la Terre: que pour eux, ils se contentoient de vivre en repos dans leur païs, & tenoient pour maxime, de ne se mettre en mouvement que quand ils y étoient forcez.

Suite. Jusques-là cela va bien, & je n'ai rien à dire contre. Mais je remarque que l'entreprise de Charles VIII. arriva en 1495. & la bataille de Pavie en 1525. c'est-à-dire 30. ans aprés: & je demande à l'Historien Ulloä, que sont donc devenus ces Italiens qui vivoient du temps de Charles VIII. Sont-ils tous mort en l'espace de trente ans? Il y a au contraire beaucoup d'apparence, ou qu'ils étoient

étoient encore en vie, ou du moins que leurs enfans qui étoient alors jeunes, & qui avoient la mémoire fraische de ces évenemens, gouvernoient alors les affaires. Or si on considere bien les raisons que les Italiens avoient alors de conçevoir de la jalousie, & de témoigner tant de vigueur, & qu'on les compare avec celles qu'ils ont eu sujet de concevoir de Charles-Quint, il se trouvera, que celles-ci le doivent de beaucoup emporter sur les autres. Car enfin, il semble que Charles VIII. étoit bien fondé d'aller conquerir un Royaume, que les François avoient possedé pendant long-temps, & sur lequel ils avoient de justes prétentions. D'ailleurs Charles aprés s'en être mis en possession s'en étoit retourné chez lui au plûtôt, & la France en un mot, n'étoit pas alors en étât de donner tant de crainte à ses voisins; cependant les Italiens, en conçoivent une grande jalousie, ils se mettent en mouvement, ils arment en ce temps-là; & aujourd'hui cette même Nation verra de sang froid un si puissant Empereur, maître de tant de Royaumes & de tant d'Etâts, un Conquerant qui a à son service les plus grands Capitaines du Siecle, & une Armée victorieuse au millieu de leur païs. Un Prince qui a déja conquis l'Etât de Milan, qui tient prisonier un Roy ennemi avec tous les Officiers de son Armée, c'est à dire une puissance formidable, & au millieu de tout cela elle demeurera les bras croisez? Ouy, dit Ulloä, parce qu'ils étoient trés-persuadez de la moderation & de la bonne foy de Charles-Quint.

J'ad-

Obſerva-tions. J'admire la facilité de cét Auteur Eſpagnol, de compter ainſi ſur la bonne foy de cét Empereur, & d'être ſi ſimple & ſi ignorant, que de ne pas ſavoir que la moderation & la bonne foy des Princes, eſt un miracle qui n'eſt crû que par des ſots. Ces gens-là comme les autres ſont deſcendus d'Adam, qui naquit avec l'inclination d'être Maître du monde entier, & en reçût le pouvoir, par ces paroles de ſon Créateur ***Dominamini***, *vous dominerez*, inclination qu'il n'a que trop tranſmiſe à ſes deſcendans. L'ambition & l'avidité de conquerir ſont donc des paſſions inſeparables des Princes; & je ne trouve dans l'Hiſtoire que le ſeul exemple d'Alexandre, (au moins ſi ce qu'on en dit eſt vray) qui ſe ſoit contenté de conquerir des païs & des Royaumes, ſans ſe mettre en peine de les garder pour lui, car il eſt certain qu'il donnoit plus aux autres qu'il n'en gardoit pour lui même. Mais cette bonne qualité eſt morte avec ce Prince, car les autres pour la plus part ne penſent qu'à acquerir, & à garder ce qu'ils ont acquis. C'eſt ainſi qu'en ont uſé toutes les Monarchies, & particulierement la Romaine à l'avidité de laquelle le monde entier ne ſuffiſoit pas. Tant que les Princes peuvent faire des Conqueſtes, & des progrès, & ſe ſervir de leur bonne fortune, ils n'en perdent jamais l'occaſion, & il n'y a moderation qui tienne quand ils la trouvent. Que n'ont pas fait Florence, Genes, Piſe, pour s'agrandir, quoi que ce ſoient des Républiques? Et Veniſe a-t-elle jamais perdu l'occaſion, quand elle l'a pû, de dépouiller des Princes Chrétiens, & d'enlever même à l'E-

à l'Eglise des Terres & des Etâts ? & lors qu'elle n'a pû reussir de ce côté-là, n'a-t-elle pas porté ses desseins contre les Turcs ? Il est vray qu'elle a beaucoup mieux réussi contre les Chrétiens, que contre ces Infideles.

A cette ambition & cette avidité de s'agrandir qui sont des qualitez naturelles aux Princes, ils ont ajouté la méchante politique de mettre leur conscience à côté: de sauver les apparences, & de couvrir du beau pretexte de Justice, d'équité, & de desinteressement, l'ambition & l'avidité la plus grande. Tant que les gros poissons peuvent manger les petits, ils le font. La maxime, *prend qui peut*, est devenüe generale dans le monde, & on en trouve des exemples à millions dans l'Histoire de tous les Siecles : Quoi que Machiavel, ait parlé avec beaucoup de fondement sur cette matiere, il semble pourtant que Boccalini dans ses *Raguagli*, & sa *Segretaria*, l'a beaucoup surpassé, car bien que son dessein principal soit de parler contre les Espagnols, on ne laisse pas de connoître qu'il veut faire voir que c'est la maxime generale de tous ceux qui ne cherchent qu'à s'agrandir, de couvrir leur ambition du pretexte du bien public, de la gloire de Dieu, de la deffense de l'Eglise, & de la Liberté publique. Ambition & avidité

Charles-Quint a été sans doute un fort grand Prince, que personne n'a jamais égalé, ni à l'égard de ses actions qui lui ont acquis tant de gloire, ni dans le nombre de ses Conquestes; mais il faut avoüer aussi, qu'il a sur- Beaux dehors de Charles-Quint.

a surpassé tous les autres, à sçavoir revêtir le vice même, des couleurs de la sainteté, couvrir ses interests propres du manteau de la Religion, poignader ses ennemis, & puis les accompagner au tombeau avec les plus grandes demonstrations de tristesse. Jamais Prince n'a mieux sçû que lui le secret de donner un soufflet à des Papes de la main droite, pendant qu'avec la gauche il tenoit le Breviaire ouvert devant lui. Frapper d'un côté pendant qu'il regardoit de l'autre. Mettre des Armées sur pied, pour defendre la Religion, & puis s'en servir pour dépoüiller des Innocens de leurs Etâts. Avoir le cœur inflexible à tout ce qui regardoit ses interests, & en même temps témoigner de la pitié & de la clemence à quelque miserable. Ravir des biens & des païs entiers à vive force, par des ruses & des tromperies, pendant qu'il donnoit quelque aumone à des pauvres. Accuser les autres d'être pleins d'avidité & d'ambition, pendant qu'il ne pensoit qu'aux moyens d'opprimer les uns, & de rendre miserables les autres. En un mot, il n'a jamais fait autre chose pendant qu'il a régné que de songer à trouver les moyens de sauver les apparences, & de faire en sorte qu'on ne pût pas découvrir ses mauvais desseins. Pour y mieux réussir, il eût toujours grand soin de ne laisser rien paroître dans ses mœurs, qui pût scandaliser le public, afin de détruire par la bonne opinion qu'il donnoit de lui à ses peuples, les accusations & les plaintes que ses ennemis pourroient faire de lui.

Exemple remarquable.

J'en rapporterai sur ce sujet un exemple que

que je tiens de *Don Pietro Ronquillo*, Ambassadeur du Roy Catholique à Londres, où il mourût, qui avoit une profonde veneration pour la memoire de Charles-Quint & qui savoit plusieurs particularitez rares de l'Histoire de ce Prince, qui m'ont beaucoup servi pour la composition de celle-cy. Il y avoit, disoit-il, à Valladolid une veuve nommée *Donna Antonia Codilla*, qui avoit une fille d'environ 20. ans, fort bien faite, & fort belle. Cette femme croyant faire en même temps la fortune de cette fille, d'un fils qu'elle avoit, & d'elle même, s'imagina d'en faire, si elle pouvoit, la maîtresse de l'Empereur: & comme ce Prince étoit jeune, bien-fait, & qu'il n'étoit point marié, elle crût y pouvoir réussir. Elle chercha adroitement les occasions de la faire voir au Prince, qu'elle trouva plusieurs fois. Un jour s'étant apperçûe que le Prince avoit jetté les yeux sur sa fille & donné quelques marques qu'elle lui plaisoit, elle fût l'aprés midy de ce même jour avec sa fille presenter un placet à l'Empereur, pour quelque chose qu'elle demandoit, & qu'elle obtint. Elle fit encore la même chose en deux autres occasions & y réussit de même. Mais voyant que son principal dessein ne réussissoit pas, elle s'ouvrit d'auantage, & pria S. M. I. d'avoir soin de sa fille qui possedoit, disoit-elle, tant de beauté & de bonnes qualitez, mais qui n'avoit pas de bien.

Charles-Quint dont l'esprit étoit fort penetrant, ne manqua pas de découvrir le dessein de cette femme, & lui répondit avec un air riant, *Madame mon esprit est trop occupé des* La fin qu'il eût.

*des affaires publiques, pour que je puisse penser aux besoins de vôtre fille*, & la renvoya avec cette réponse. Don Ronquillo élevoit jusqu'au Ciel cette action de Charles-Quint, & disoit que c'étoit-là le plus grand exemple de continence que jamais Prince eût donné à ses Sujets. Mais pour moi je suis d'advis avec plusieurs autres, que la Continence de cét Empereur, a été un fruit de la necessité, & non de sa vertu; c'est qu'étant aussi vigilant & aussi attaché qu'il étoit à l'interest public, & à ses affaires particulieres, par l'ambition qu'il avoit de réussir en tout ce qu'il entreprenoit, à peine avoit-il le temps de manger, loin de l'employer à ses plaisirs Il n'y a rien de plus capable en effet d'éloigner les hommes des plaisirs & des divertissemens qu'un grand attachement aux affaires. Je veux bien croire aussi, que Charles-Quint prit soin, dans les prémieres années de son Regne de ne rien faire qui le peut faire passer, soit dans l'esprit de ses sujets, ou dans celui des étrangers, pour un Prince voluptueux. Il avoit trop bien apris par l'histoire, que la volupté dans les Princes est d'ordinaire accompagnée, ou de Tyrannie, ou de negligence dans le gouvernement. Ce Prince étoit homme pourtant, & n'étoit pas exempt de l'inclination aux plaisirs sensüels, comme nous le dirons en son lieu; mais il la cachoit avec soin, à la confusion de ces Princes, qui se font honneur de les publier & d'en scandaliser le Monde.

Consternation des Princes d'Italie. 1525.

Mais pour revenir à la suite de nôtre Histoire. Aprés la victoire remportée à la Bataille de Pavie, les Princes d'Italie (je ne parle pas

pas des étrangers, ) se trouverent en une grande consternation, ne sachant quel parti prendre dans de telles conjonctures, où ils voyoient des sujets de crainte dedans & dehors. Il y a des Auteurs qui disent que le Senat de Venise, avec toute sa grande sagesse, crût être perdu, ou obligé de perdre sa liberté, & de devenir tributaire, de la Puissance formidable de cét Empereur & je n'en suis pas surpris, car il n'en falloit pas tant, pour tomber dans une semblable crainte. Un torrent qui peut se deborder & inonder de plusieurs côtez donne sujet de craindre sur tout aux païs voisins. Venise étoit entourée des Forces de Charles-Quint, par le Royaume de Naples d'un côté, l'Archiduché d'Austriche d'un autre, & le Milanois d'un autre, qui faisoit une enceinte facheuse à cette République. Mais quel remede y apporter, voyant le Roy de France leur ami & allié prisonier avec tous les Officiers qui lui restoient aprés l'entiere défaite de son Armée, entre les mains de leur ennemi victorieux; qui avoit une puissante & redoutable armée, sur leur frontieres? Ils consideroient de plus, que non seulement l'Italie, mais toute la France étoit dans un abatement inconsolable, & une consternation qui paroissoit sans remede.

Advis méprisé. 1525.

Il est indubitable que si le Conseil de guerre de l'Empereur, avoit suivi l'avis du Duc de Bourbon, de porter incessamment la guerre & la bonne fortune des Armes de l'Empereur en France, que ce Princc auroit fait une cinquiéme Monarchie. Campana rapporte que Lanoi étant allé en Espagne, comme il disoit un jour

jour à Charles-Quint, que le Conseil du Duc de Bourbon avoit été d'aller incessamment attaquer la France, & de se prevaloir de la consternation où elle étoit, & que peu s'en étoit fallu que son advis n'eût été suivi ; ce Prince lui répondit, *Pourquoi me dire aujourd'hui ce qui ne s'est pas fait, & qui se pouvoit faire alors?* Au reste la maxime, qu'il faut *faire un pont d'or à l'ennemi*, est plûtôt un fruit de la lacheté, que de la prudence : elle est plus propre pour les gens de Robe que pour les gens de guerre. Donner du temps à l'ennemi aprés la Victoire, c'est lui mettre les armes à la main pour se faire battre, & lui donner le moyen de rétablir ses affaires. Philippe II. son fils l'a bien éprouvé aprés la fameuse bataille de saint Quentin. Jamais on n'auroit fait de Monarchie, si les Conquerans se fussent servis de la maxime de faire un pont d'or à l'ennemi. Les Romains qui ne l'ont jamais pratiquée, ont élevé un Empire dont la memoire dure encore dans le Monde, qui doit aujourd'hui servir d'exemple. Mais comment s'y sont-ils pris pour en venir à bout? C'est qu'ils tenoient pour maxime, dès qu'ils s'étoient rendus maîtres d'une Province le jour, de courir la nuit suivante à la conqueste d'une autre. Comme on disoit à Cesar aprés la conqueste des Gaules qu'il falloit donner du repos à l'Armée, il répondit avec beaucoup de courage *nous irons lui en donner en Espagne*. J'ay crû devoir dire cela sur ce sujet, je n'en dirai par davantage.

Le Pape Clement est effrayé.

Mais il faut avoüer que si les Princes d'Italie furent consternez par les victoires de

Charles,


Clement VII.
Pontife Romain.
AMERICA
INDIA NOVA
PERV
BRASIL


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA

Charles, que le Pape le Chef de tous les autres, en fût plus effrayé qu'aucun autre : & comme il estoit le premier Auteur de l'alliance avec François I. contre cét Empereur ; quand il apprit la deffaite de l'Armée de ce Prince, & sa prison, il fût aussi le premier à dire que chacun devoit penser à ses affaires. Les Venitiens lui ayant fait savoir, qu'ils suivroient ses sentimens sur les moyens qu'il falloit prendre dans les conjonctures presentes, il s'avisa de cét expedient. Il fit appeler le Duc de Sessa Ambassadeur de Charles, & aprés lui avoir tenu des discours qui temoignoient qu'il étoit Clement d'effet aussi bien que de nom, quoi qu'il n'eût été rien moins que cela auparavant, il lui donna une Lettre pleine de soûmission pour l'Empereur, & pria l'Ambassadeur de l'accompagner d'une des siennes, la plus forte qu'il pourroit, & de l'envoyer par un Courrier exprés, lui declarant qu'il ne pretendoit pas seulement rompre l'alliance qu'il avoit avec François I. mais qu'il vouloit en faire une avec l'Empereur pour l'avantage de l'Italie ; Les autres Princes firent la même declaration, & l'Empereur envoya ordre à ses Officiers à Milan de negotier ces affaires comme ils le jugeroient à propos, & au Duc de Sessa, d'accepter la proposition du Pape, & de conclurre le Traité d'alliance avecque lui, avec cette clause expresse, qu'il seroit inviolablement observé.

Quand le Traité fût conclu, le Pape envoya l'Evesque de Pistoye à Milan pour visiter de sa part François I. dans la prison, aprés en

Ambassade pour l'accomodement.

en avoir eu l'agrément de Lanoi, mais à la charge qu'il ne lui parleroit qu'en presence d'Alarzon qui le gardoit, & cela fût ainsi executé. Ensuite par l'entremise du Pape & de la Republique de Venise on chercha des moyens d'accomodement, & on porta François I. à accorder beaucoup de son chef, & de remettre tout le reste qu'il pouvoit souhaiter de l'Empereur à la decision du Pape & de la Republique. On pria Lanoi d'envoyer un exprés à l'Empereur, avec le projet d'un Traité, afin qu'il representât de bouche à sa Majesté Imperiale ce qui se devoit faire. On choisit pour cette negotiation Don Hugo di Moncada, qui alla à Madrid par France avec un bon passeport.

On conduit François I. en Espagne.

Mais Charles reconnût qu'il y avoit plus d'artifice que de sincerité dans les propositions d'accomodement qu'on lui avoit envoyées, & que l'on ne pensoit qu'à tirer le Roy de prison, pour pouvoir mieux prendre des mesures ensemble contre lui. De sorte que voulant rompre leurs desseins, il renvoya en grand' diligence le mesme Moncada, pour toute réponse, avec des ordres exprés pour Lanoi de conduire lui-mesme François I. en Espagne, incessamment & de prendre toutes les précautions necessaires, mais de lui faire toute sorte d'honneurs dûs à sa qualité. Le Pape, & les autres Princes d'Italie, aussi bien que François I. & la Cour à Paris, s'attendoient qu'on prendroit indubitablement la resolution de mettre le Roy en liberté, & de conclurre le Traité en question, & ils furent bien surpris de recevoir par le retour de Mon-

Moncada des nouvelles fort contraires à leurs esperances. Le Pape & les Venitiens firent tout leur possible auprés du Vice-Roy Lanoi, pour l'obliger à diferer ce voyage jusques à ce qu'on eût envoyé à l'Empereur des articles d'acomodement plus avantageux : mais il leur répondit vigoureusement, qu'il avoit des ordres trop précis, & qu'il n'estoit pas en son pouvoir de prolonger son départ. D'autres assûrent, ce que je ne croy pas, que l'on garda avec tant de secret le jour du depart, que le Marquis de Pescara lui-mesme ne le sçût que deux jours aprés qu'il fût arrivé. On conduisit François I. à Genes dans un Carrosse fermé, où il n'y avoit avecque lui que Lanoy & Alarzon, sous la garde duquel le Roy fût toûjours même en Espagne. Le Carrosse étoit suivi de deux autres où étoient les Domestiques, & Officiers du Roy, avec une escorte de cinq cens chevaux. Du Carrosse on conduisit le Roy incessamment & sans s'arrêter dans un Vaisseau, & comme la Flotte qui le devoit conduire étoit prête on mit à la voile. Par un assez bon vent, ils arriverent en deux jours & une nuit à Barcelonne, où ce Prince fût splendidement reçeu, & ensuite traité en Roy jusques à Madrid.

Cependant Charles tenoit souvent Conseil avec les plus sages & les plus experimentez de ses Ministres, sur le sujet de la prison de François I. & des mesures qu'il falloit prendre sur ce sujet : & afin que les Ministres des Princes étrangers connussent qu'il vouloit agir avec conscience dans cette affaire, il voulût

Conseils & advis. 1525.

voulût que son Confesseur l'Evesque d'Osma, qui étoit un homme docte, & de grande probité, du moins en apparence, assistât à ces Conseils. Plus de la moitié fûrent d'advis, que l'Empereur, devoit genereusement & sans rien exiger de lui, donner la liberté au Roy, disant que cela seroit extrémement approuvé du public, fairoit voir la grandeur d'ame de l'Empereur, & que François I. ayant reçeu une telle grace, fairoit beaucoup plus, que tout ce qu'on lui fairoit faire par force. L'Evêque appuya ce sentiment par beaucoup de raisons. En qualité de Confesseur, il alleguoit des raisons de Conscience, disans qu'une action si glorieuse que celle-là attireroit sur l'Empereur les loüanges des hommes, & la benediction du Ciel.

Le Duc d'Albe.

Charles fût sur le point de suivre ce conseil, & de se determiner à donner la liberté au Roy, croyant qu'il lui seroit fort glorieux, de donner un exemple tel que celui-là, qui pourroit porter les Princes à en user de même en pareil cas. Mais le Duc d'Albe Don Frederic de Toledo, pére de Don Ferdinand de Toledo, qui a tant fait de bruit dans le monde, qui par ses services s'étoit beaucoup avancé, occupoit des charges considerables à la Cour de Charles-Quint, & pour lequel l'Empereur avoit beaucoup de consideration, voyant combien ce conseil seroit préjudiciable aux affaires de son Maître s'il étoit suivi, parla hautement contre cét avis, allegua plusieurs raisons contre cette prétendüe generosité, & representa à sa Majesté Imperiale & au Conseil. *Que ceux qui entendoient bien les affaires*

*du*

*du Gouvernement, ne fondoient pas les Royaumes, les Estâts & les Monarchies sur des bienseances, & des honestetez qui n'étoient autre chose que de l'eau benite de Cour, mais sur de bonnes maximes de Politique. Que les interests du Prince devoient servir de Loy & l'emporter audessus de tout ce qu'on appelle generosité. Que la civilité, l'honnesteté, & la generosité étoient des vertus bonnes pour un simple Gentil-homme, & pour la Societé civile, mais que ce n'étoient pas les vertus d'un Souverain. Que ces qualitez avoient une certaine apparence de vertu, qui étoit bonne pour le peuple, mais que ce seroit détruire les Royaumes & ruiner le Gouvernement, que de les establir sur un fondement si fragile. Que pour faire durer les Monarchies il falloit regarder à l'avenir, & à des choses plus réelles & plus solides. Que ces apparences de generosité, étoient comme le soleil de Mars, qui disparoit au moment qu'il paroit plus lumineux. Que des Courtisans pouvoient bien être d'advis de donner la liberté au Roy, mais non pas ceux qui gouvernent les Estâts & les Empires.*

Enfin ce Duc qui avoit beaucoup plus de grace à parler que n'en ont d'ordinaire ceux de sa nation, s'insinüa si bien dans l'esprit de ceux qui composoient le Conseil, qu'ils tournerent la medaille, & se rangerent tous à son advis, d'autant plus volontiers qu'ils remarquerent que l'Empereur inclinoit à le suivre. L'Evesque Confesseur, ne voulant pas se mettre mal dans l'esprit du Prince, se mit à crier, *qu'il ne se pouvoit pas mieux dire.* On conclud donc que sa Majesté devoit tirer ses avantages de la prison du Roy, en toutes

Ce qui fût conclu. 1525.

toutes manieres possibles, & convenables à l'estât de ses affaires. Le Conseil étant fini, le Duc d'Albe en se levant leur dit, *Messieurs, nous devons considerer, que les François sont une Nation inconstante, legere, & sans foy, de sorte que si nous ne prenons de bonnes mesures, ils se moqueront de nous, & appelleront lacheté, ce que nous nommerons generosité.* Il me vient dans l'esprit une chose que j'ay lüe dans les remarques de Boccalini sur les Annales de Tacite, & que je rapporterai ici. Il dit que dans ce Conseil on fit trois propositions à Charles au sujet de la prison de François I. sçavoir, *qu'il pouvoit ou le tenir en prison perpetüelle, ou lui donner genereusement la liberté, ou l'obliger à lui rendre la Bourgogne*; & il faut avoüer que si Moncada n'en apporta pas d'autres, il n'y a pas lieu de s'estonner que l'Empereur lui fit la réponse que nous avons vüe.

Estâts à Tolede.

Pendant que l'on conduisoit le Roy, de Milan à Madrid, l'Empereur avoit donné des ordres pour assembler les Etâts à Tolede, & il partit pour s'y rendre justement trois jours avant que le Roy prisonier arrivât dans cette ville. Plusieurs raisons obligerent l'Empereur d'assembler ces Estâts; La premiere fût le dessein d'obtenir d'eux des sommes considerables, & en effet on lui fit un present de deux millions d'écus; La 2. fût qu'il vouloit communiquer aux Estâts la resolution qu'il avoit faite de se marier avec l'Infante de Portugal, quoi que les Ambassadeurs d'Angleterre le sollicitassent d'épouser la Princesse Marie; mais Charles trouva que l'Infante de

Portu;

Portugal étoit plus belle que l'autre, & qu'il pouvoit tirer de plus grands avantages, de l'alliance de cette Princesse que de celle-cy: Il y a des Auteurs qui disent la chose un peu autrement, sçavoir que ce furent les Estâts qui proposerent à l'Empereur ce mariage avec l'Infante de Portugal. D'autres disent que les Estâts ne firent autre chose que de prier le Roy en termes generaux de vouloir faire ce plaisir à ses peuples que de leur donner une Reine, sans dire quelle, lui laissant l'entiere liberté de suivre son inclination, à quoi il y a plus d'apparence.

Quoi qu'il en soit de ce fait peu important. Il est certain que Charles choisit précisement ce temps-là pour la convocation des Estats, afin d'avoir un prétexte specieux, de s'empescher de voir le Roy prisonnier, car ç'auroit été une trop grande dureté en lui, & qui lui auroit fait du tort dans le monde, de voir arriver un si grand Roy dans son palais, & comme en sa presence sans qu'il fût allé au devant de lui, ou du moins sans le visiter quand il seroit arrivé, quoi qu'il y allât en qualité de prisonnier. Il y auroit eu d'ailleurs un autre inconvenient, c'est qu'il n'auroit été ni de la gloire, ni de la reputation d'un Empereur de rendre visite à un prisonier, sans lui donner la liberté; de sorte que voulant suivre le conseil du Duc d'Albe & refuser la liberté au Roy, il chercha le pretexte d'aller tenir les Estâts de Tolede, pour s'éloigner honestement de Madrid.

Sont un prétexte. 1525.

Le premier jour que François I. fût arrivé au Chateau de Madrid., voyant l'esperance qu'il

François I. souhaite de voir le Roy.

qu'il avoit conçûe que Charles-Quint lui iroit au devant, ou du moins qu'il le visiteroit, perdûe, il fit de grandes instances auprés du Vice-Roy Lanoy, qui le visitoit souvent, & mangeoit souvent avecque lui dans sa prison, afin qu'il lui procurât l'honneur de s'aboucher avec l'Empereur, & de pouvoir traiter avecque lui de sa liberté: Il le demandoit encore avec plus d'empressement à Alarzon qui ne le perdoit jamais de vûe. Mais ils s'excuserent l'un & l'autre au commencement, sur ce qu'il n'étoit pas possible d'en faire la proposition à l'Empereur à cause de son éloignement, & que les grandes affaires qu'il avoit aux Estâts ne lui permettoient pas de s'en venir, mais que dès que les Estâts seroient separez, & sa Majesté Imperiale de retour, ils ne manqueroient pas de le lui proposer.

Il tombe dangereusement malade.

François I. voyant bien qu'une telle prolongation des Estâts pendant plus de deux mois, n'étoit qu'un prétexte que Charles-Quint avoit trouvé pour ne lui pas rendre une visite qu'il souhaitoit avec tant de passion, en conçût un si grand déplaisir, & en devint si melancolique & si triste, qu'il ne voulût plus oüir parler de divertissemens, ni voir personne, ne faisant autre chose que se promener continüellement sans parler, non pas même à table avec ses Officiers, & ne mangeant presque rien. De sorte que ce chagrin lui causa une dangereuse maladie, & une fiévre aigüe, qui lui faisoit souvent dire, *l'Empereur aura le plaisir de me faire mourir dans ma prison sans que je le voye.* Dans le cours de cette maladie on fit pour lui tout ce qu'on auroit

auroit pû faire pour l'Empereur lui-même, s'il avoit été malade; car on lui donna la Princesse Eleonor pour avoir soin de lui & le servir, parce que le service des femmes est d'ordinaire plus agreable aux malades que celui des hommes.

Charles-Quint rend visite à François I.

La ville de Tolede n'est éloignée de Madrid, que de soixante petits milles d'Italie, & l'Empereur recevoit deux fois par jour des nouvelles de l'estât de la maladie du Roy. Quand il apprit que sa maladie étoit dangereuse & mortelle causée par une grande melancolie, & uniquement, comme il le faisoit souvent connoître dans ses reveries, par le déplaisir de n'avoir pû voir Charles-Quint, Sa Majesté Imperiale qui craignoit de perdre par la mort de son prisonnier le fruit de sa victoire, & qui sçavoit que les Medecins avoient declaré, qu'ils ne connoissoient plus aucun autre remede à son mal, que sa visite, prit la poste & le fût voir en toute diligence. Il alla descendre de cheval devant l'appartement du Roy. En entrant dans sa chambre il se découvrit. François I. ôta son bonnet de nuit dès qu'il l'apperçeût, & prévint l'Empereur en lui disant d'un ton foible & en pleurant, *Me voici prisonier de vostre Majesté Imperiale, & entre vos mains, je ne vous demande pas la liberté mais la vie.* A quoi l'Empereur répondit, *Vous n'êtes pas mon prisonier, mais mon frére & mon ami, & je n'ai d'autre dessein que de vous donner & la liberté & la vie*; en lui parlant de la sorte, il l'embrassa, & lui remit son bonnet sur la teste. Le lendemain matin il fût encore

encore le voir & s'entretint demi heure avéque lui, aprés quoi il prit congé, en lui disant qu'en peu de temps il fairoit finir les Estâts, & reviendroit à Madrid, pour le voir plus souvent.

La santé de François I se rétablit.

Je ne dois pas oublier ici, que Charles-Quint demeura découvert dans les deux visites qu'il rendit à François I. non pas, comme quelques-uns le disent, pour lui faire plus d'honneur, mais parce qu'il faisoit une chaleur excessive dans sa chambre. Quoiqu'il en soit, la force de l'imagination est si grande, que les Medecins remarquerent que depuis la visite que l'Empereur avoit renduë au malade, il commença à se trouver mieux, si considerablement qu'en moins de trois jours, il fût sans fievre, & que peu à peu, par le secours de sa jeunesse & de son bon temperament, il se vit entierement gueri. On a crû aussi, que le Vice-Roy Lanoi, & la Princesse Eleonor qui ne l'abandonnerent jamais, (la Princesse étoit encore plus atachée à lui que Lanoy) contribuerent beaucoup au rétablissement de la santé de ce Prince, par la douceur de leur entretien & par leurs services continüels. Comme François I. étoit en convalescence, la Princesse Marguerite sa sœur, & veuve du Duc d'Alençon arriva à Madrid où elle étoit allée pour rendre visite à son frére dans la prison, & pour travailler à lui procurer la liberté, c'étoit une Princesse de grand esprit, & fort adroite. On lui fit beaucoup de caresses & d'honneur à son arrivée ; quoi que plusieurs Auteurs François, & particulierement Dupleix se plaignent, non pas de l'accüeil qu'on

fit

fit à cette Princesse, mais du peu d'égard qu'on eût pour ses soins, & ses sollicitations. Elle parla pourtant six fois au Roy, accompagnée de la Princesse Eleonor.

Avant que de passer plus avant, je ferai ici deux observations sur deux faits dans lesquels les Auteurs les plus approuvez se sont trompez. L'un que le Duc André Doria Amiral de France, (qui abandonna son parti comme nous le dirons en son lieu) ayant apris qu'on devoit conduire par ordre de l'Empereur le Roy son Maître en Espagne, se prépara pour aller combattre avec ses Galeres la Flotte Espagnole qui le conduisoit, & le delivrer. Il y a même des Auteurs qui soûtienent, que Doria se presenta devant l'Armée Espagnole pour lui livrer bataille, mais que François I. voyant le peril qu'il courroit pour sa vie, qu'il y auroit beaucoup de sang répandu, & que la victoire étoit incertaine, lui envoya ordre de ne pas l'entreprendre, & de se retirer. Dupleix ajoûte que le Roy ne laissa pas d'approuver son zele & ses bonnes intentions: mais c'est là une particularité qui ne se trouve que dans quelques Auteurs François. Ulloa soutient au contraire, que dés que Doria aprit que le Roy avoit été fait prisonier, il fit resolution d'aller chercher une meilleure fortune chez le vainqueur, & qu'il abandonna le parti du Roy pour prendre celui de l'Empereur. Mais quand cela ne seroit pas, il n'y a aucune apparence que Doria qui étoit un si grand homme de mer, eût voulu hazarder une bataille navale dans laquelle, des deux côtez on auroit risqué le tout pour le tout,

Entreprise prétendüe de delivrer François I.

1525.

sans

ſans en avoir donné avis à la Cour de France, qui n'aprit, à ce qu'on aſſure, le deſſein qu'on avoit de conduire le Roy en Eſpagne, qu'aprés qu'il y fût arrivé, tant Lanoi l'avoit tenu ſecret, ſelon l'ordre de Charles-Quint.

Le Duc de Bourbon va en Eſpagne.

L'autre fait regarde le Duc de Bourbon. C'eſt que preſque tous les Auteurs François aſſûrent, qu'aprés la bataille de Pavie, il ſurvint quelque meſintelligence entre les Generaux, & que Lanoi qui avoit quelque chagrin contre le Duc de Bourbon & le Marquis de Peſcara, ayant reçû ordre de conduire le Roy en Eſpagne, n'en communiqua rien à l'un ni à l'autre. Que ces deux Generaux croyant que c'étoit une offenſe qui intereſſoit leur honneur, puis que le public pouvoit conclurre de là qu'on les regardoit en quelque maniere comme des gens ſuſpects & qui n'avoient pas une entiere fidelité au ſervice de l'Empereur, en conçurent du reſſentiment, & reſolurent d'aller l'un ou l'autre en Eſpagne pour en faire leurs plaintes à Charles-Quint. Que le Duc de Bourbon voulût y aller lui même, parce qu'il s'étoit aperçû qu'on n'avoit plus en lui la confiance qu'on lui avoit témoignée auparavant. Il n'y a que les François qui aſſûrent ce fait, & tous les autres Auteurs ſoûtienent qu'il eſt faux. Il eſt pourtant vray que Lanoi à qui l'Empereur avoit extrémement recommandé le ſecret, cacha ſeulement à ces deux Generaux, le jour auquel il devoit partir. Preſque tous les Auteurs qui ne ſont point François convienent, que l'Empereur fit paſſer en Eſpagne le Duc de Bour-

Bourbon, afin qu'il aſſiſtât au Traité de paix qu'il devoit faire avec François I. auquel ce Duc avoit tant d'intereſt ; & il n'y a aucune apparence, qu'il eût quitté le Commandement de l'Armée, ſur tout dans une circonſtance telle que celle-là, en l'abſence de Lanoi, ſi l'Empereur ne le lui avoit ordonné.

Revenons à nôtre ſujet. Pour traiter de la liberté de François I. fûrent nommez du côté de ce Prince Jean de Selve prémier Preſident au Parlement de Paris, & pour l'Empereur Mercure Gatinat ſon Chancelier, aſſiſtez de Don Antonio de Palamos pour l'Empereur, & du Duc de Montmorency pour François I. Mais le Duc ne fit preſque qu'aller & venir de Paris à Madrid pendant le Traité. Les Miniſtres de François I. offrirent les conditions ſuivantes. *Qu'il renonceroit à tous ſes droits & prétentions ſur le Milanois. Qu'il rétabliroit le Duc de Bourbon en toutes ſes terres & Seigneuries avec les dommages ſoufferts depuis qu'il étoit ſorti de France. Qu'il renonceroit auſſi, à tous ſes droits & prétentions ſur les Royaumes de Naples & de Sicile. Qu'il payeroit les ſommes deües au Roy d'Angleterre. A l'Empereur pour ſa rançon tout ce qui ſeroit convenu par les Commiſſaires:et qu'il l'accompagneroit à ſon Couronnement, avec une Armée de Terre & une autre de Mer.* On crût que Charles-Quint ſeroit content de ces propoſitions, mais il en étoit bien éloigné. De ſorte que le Roy las de demeurer en priſon, fit appeller le Preſident de Selve, & le Duc de Montmorency le 2. Janvier 1526. & leur ordonna d'accorder tout ce qu'on deman-

On preſſe la negociation de la Paix. 1526.

demanderoit & de le mettre en liberté à quelque prix que ce fût : ainsi le Traité fût conclu en la maniere suivante.

# ARTICLES

## Du Traité entre l'Empereur Charles-Quint, & François I. signé à Madrid le 14. Février 1526.

I. QU'il y auroit paix à perpetuïté entre l'Empereur, & François I. leurs heritiers & successeurs.

II. Que le Roy épouseroit Eleonor sœur de l'Empereur, & veuve du Roy de Portugal, à laquelle sa Majesté Imperiale constitüeroit en Dot, la somme de 200. mille écus, & les Pierreries convenables à sa qualité.

III. Que le Roy sortiroit de prison au plus tard le 10. Mars suivant, à la charge qu'en même temps qu'il passeroit en France, on envoyeroit le Dauphin & le Duc d'Orleans ses deux fils aînez, ou en leur place douze des plus grands Seigneurs de France au choix de l'Empereur, en Espagne en qualité d'ôtages, & jusques à ce que les Articles du Traité fussent approuvez par les Etâts du Royaume.

IV. Qu'avant le mois de Mai alors prochain le Roy rendroit à l'Empereur le Duché de Bourgogne avec toutes ses appartenances & depen-

dependances, avec tout ce qui dependoit de la Franche Comté.

V. Que le Roy renonceroit à la souveraineté tant du Comté & Duché, ci-dessus, qu'à-celle des Duchez de Flandres & d'Artois.

VI. Qu'il renonceroit aussi à tous ses droits & prétentions sur Milan Naples Genes, Tournai, Ast, L'Ile, Doüai, & Hesdin.

VII. Que le Roy feroit, de bonne foy son possible, pour obliger le Duc d'Albret de renoncer à ses droits & prétentions sur le Duché de Navarre en faveur de l'Empereur, & qu'en cas de refus, le Roy assisteroit de ses forces l'Empereur pour l'y obliger.

VIII. Que l'Empereur renonceroit pareillement à ses droits sur les Comtez de Ponthieu, Boulogne, Guyene & sur les villes de Peronne, Mondidier, & autres, Seigneuries de Picardie.

IX. Qu'il y auroit une Amnistie generale pour tous ceux qui auroient suivi le Parti du Duc de Bourbon, & qu'ils seroient remis en possession de tous leurs biens, sans pouvoir être recherchez sur ce sujet, sur quelque prétexte que ce fût.

X. Que le Dauphin épouseroit la fille d'Eleonor, quand ils seroient en âge l'un & l'autre.

XI. Que le Roy payeroit au Roy d'Angleterre ce qui lui étoit deu pour sa pension.

François I. commenca à donner des marques de sa bonne foy en apparence à executer les articles du Traité, quoi qu'il n'en eût guere

Mariage de François I. avec Eleonor. 1529.

guere l'intention, en épousant la Reine Eleonor, à Madrid en grand' pompe, non pas tant parce que c'étoit un article du Traité, que par principe de reconnoissance pour l'affection que cette Princesse lui avoit témoignée & pour les services qu'elle lui avoit rendus pendant sa prison & sa maladie, comme il s'en est declaré souvent depuis en France, disant, qu'il avoit été mieux servi de cette Reine à Madrid qu'il ne l'avoit été à Paris de la Reine Catherine sa mére, ni de la Reine Claude son épouse & qu'il avoit été obligé pour ne pas être ingrat à son affection de l'épouser. Du reste ce fût le seul Article du Traité qui fût executé, hors celui qui portoit que le Dauphin, & le Duc d'Orleans seroient envoyez en ôtage en Espagne ce qui fût effectivement accompli.

Le Roy part d'Espagne avec son épouse.

Aprés la solemnité du Mariage, le Roy François I. & son épouse prirent congé de la Cour & partirent pour France. Je ne dois pas oublier de dire ici, que bien que le Roy fût sorti de prison immediatement aprés que le Traité fût signé, & qu'on lui eût donné un appartement dans le Palais où don fit les Noces, cependant il ne fût proprement en liberté qu'aprés que les Otages furent arrivez en Espagne; car jusques-là sous pretexte de lui faire honneur, on avoit mis une infinité de gens autour de lui, qui le gardoient & l'observoient aussi exactement que s'il eût été encore prisonier. Outre cela on lui donna vingt des plus Grands Seigneurs Espagnols en apparence pour le servir, mais en effet pour le garder à vüe. Quand le Roy partit de Madrid,

drid, l'Empereur l'accompagna pendant cinq lieües, avec une grande ſuite, & beaucoup de Magnificence, & lui ceda la droite, comme il avoit toûjours fait depuis qu'il étoit ſorti de priſon. En ſe ſeparant ils s'embraſſerent & ſe témoignerent beaucoup d'amitié, plûtôt de bouche que du cœur.

Il continüe ſon voyage 1526.

Le Roy & la Reine continüerent leur voyage, avec une ſuite de plus de 500. chevaux. Le 18. Mars environ midy ils arriverent ſur le bord de la riviere qui ſepare les deux Royaumes accompagnez particulierement de Lanoi, & d'Alarzon, auxquels ce Prince fit de magnifiques preſens. Déja toute la Cavalerie s'en étoit retournée, hors cinquante Gardes à cheval qui étoient demeurez auprés de ces deux Seigneurs. En même temps, par le bon ordre qu'on avoit donné de l'autre côté de la Riviere, ſe preſenta Monſieur de Lautrec, accompagné d'un pareil nombre de Gardes à cheval, menant avec lui les deux Princes, le Dauphin, & le Duc d'Orleans ſon frére. Au millieu de la riviere on avoit mis une grande barque à l'ancre, ſans qu'il y eût perſonne dedans. Le Roy ayant Lanoi & Alarzon à ſes côtez & huit autres hommes portant des armes courtes, entra dans la barque. En même temps & de la même maniere y entra auſſi Lautrec avec les deux jeunes Princes, de ſorte qu'ils s'y trouverent en nombre égal des deux côtez. Alors M. de Lautrec prit les jeunes Princes, & les conſigna entre les mains de Lanoi: aprés quoi le Roy ſortit de la barque & paſſa ſur ſes terres en France.

Il s'afflige.

On vid répandre des larmes au Roy dans

dans cette occasion, quelques-uns disent par le déplaisir qu'il avoit reçeu, de ce qu'on lui avoit refusé d'embrasser ses deux jeunes enfans, qu'il n'avoit pas vûs depuis prés de deux ans, ce qui lui arracha ces parolles, *Quelle cruauté, d'empêcher un Pére d'avoir la joye de voir pour un moment ses propres enfans?* Le Roy s'arrêta au bord de la riviere pendant demi heure, pour accompagner de ses yeux, ses deux chers fils qu'on enmenoit prisoniers en Espagne. Il leur envoya même un Gentil-homme pour les visiter, & leur demander comment ils se trouvoient en ce païs-là, auquel ils répondirent, *qu'ils y étoient, avec un grand desir de s'en retourner bien-tôt en France.* Puis le Roy montant un cheval Turc prit le chemin de Bayonne, où la Reine, lui étoit allée au devant & l'attendoit avec toute la Cour. De là ils allerent à Paris. Ils fûrent reçûs parmi les acclamations des peuples par tout où ils passerent.

Mariage de l'Empereur.

Pendant que toutes ces affaires se passoient en Espagne, on fit le Mariage de l'Empereur à Lisbonne avec l'Infante de Portugal, par procureur à la maniere des Princes. Et comme l'estât des affaires de l'Empereur vouloit que ce Mariage fût bien-tôt consommé, il ordonna qu'on fit partir incessamment son épouse, dés que la céremonie seroit faite; ainsi cette Princesse partit de Lisbonne le même jour que l'on fit les noces de François I. à Madrid. Les deux Princes Don Louis, & Don Ferdinand fréres de la nouvelle Imperatrice l'accompagnerent, avec la fleur de la Noblesse Portugaise jusques aux frontieres de Castille,

Castille ; suivis de l'Archevêque de Lisbonne, & des deux Grands du Royaume.

L'Empereur nomma pour aller au devant de son Epouse l'Archevêque de Tolede, & les Ducs de Calabre, & de Bejar, c'est à dire les 3. hommes de la plus haute-qualité, du plus grands merite, de la plus grande reputation & les plus riches du Royaume, aussi avoient-ils chacun un équipage de Roi plûtôt que de simple Seigneur, & cent Gentils-hommes considerables à leur suite. Les Envoyez de part & d'autre se rencontrerent sur les frontieres des deux Royaumes. Don Loüis y remit entre les mains de l'Archevêque & des deux Ducs l'Imperatrice en leur disant ces paroles. *Je vous remets l'Imperatrice ma sœur au nom & de la part du Roy de Portugal mon Seigneur & mon frére.* Pendant la ceremonie l'Imperatrice étoit à cheval, & tous les autres à pied, & les deux Princes fréres de l'Imperatrice tenoient des deux côtez la bride de son cheval. Aprés que Don Loüis eût dit ces paroles les deux Ducs de Calabre & de Bejar, prirent les rênes du cheval de l'Imperatrice, & répondirent au Duc, *Nous reçevons vôtre Majesté Imperiale, au nom de l Empereur nôtre maître.*

L'Imperatrice arrive en Espagne. 1526.

Cela fait l'Imperatrice descendit de cheval, & on entra dans une superbe Tente, où l'on avoit préparé une magnifique collation. Aprés s'être un peu raffraichis, ils remonterent à cheval, les Portugais reprient leur chemin, & l'Imperatrice celui d'Espagne. Cependant l'Empereur s'étoit rendu à Seville, où il vouloit

Noces.

loit celebrer les noces de son Mariage, accompagné de 60. Grands, huit Evêques, & plus de 300. Gentilshommes de la plus haute Noblesse: la Reine Jeanne sa mére s'y étoit déja rendüe deux jours auparavant, avec une suite de 40. Dames toutes femmes de Grands. L'Empereur ayant eu avis que l'Imperatrice son épouse s'approchoit, lui alla au devant, six lieües loin avec toute la Cour. Mais comme il étoit déja tard lors qu'ils se rencontrerent, sans faire beaucoup de céremonies qu'ils remirent à un temps plus commode, ils prirent le chemin de Seville. Ce fût une chose admirable de voir la quantité de feux de joye qu'on avoit allumés en tant d'endroits de cette ville qu'elle paroissoit toute en feu. Il y étoit accouru, un nombre infini de gens des Provinces voisines pour voir cette solemnité. Je n'entreprendrai pas de faire ici le recit de la Magnificence & de la Pompe avec laquelle furent celebrées ces noces, ni des Bals, Festins, & réjouissances que l'on y fit, les plus grandes que l'on eût jamais vües en Espagne.

Evenemens en Saxe. 1526.

Mais pendant que Charles-Quint goûtoit les premieres douceurs de son Mariage & qu'il recevoit les marques d'affection de ses sujets, il apprit des nouvelles qui troublerent ses plaisirs & lui donnerent beaucoup de chagrin. Déja depuis l'année passée étoit mort l'Electeur de Saxe Frederic, auquel succeda, faute d'enfans males, Jean son frére, surnommé *le Constant*, âgé alors de 55. ans, & ayant des enfans déja grands; (son aîné Jean Frederic avoit 26. ans.) Depuis huit ans ce Prince avoit goûté la doctrine de Luther, & avoit épousé cette

cette année-là *Sibille* fille du Duc de Cleves qui ſucceda à l'Electorat en 1532. & le perdit malheureuſement en 1547. comme nous le dirons plus commodement en ſon lieu.

Jean le *Conſtant* devenu Electeur, & ayant déja embraſſé la doctrine de Luther, ſe declara ouvertement, & ne ſuivit pas la politique de ſon frére qui pour ſauver, comme on dit *la chevre & les choux*, étoit Lutherien dans le cœur, quoi que pour complaire à l'Empereur, il fit ſemblant d'être Catholique. Au contraire peu de ſemaines aprés la mort de ſon frére, il déclara publiquement qu'il vouloit être Lutherien, & abjura même ſolemnellement entre les mains de Luther le rite & la Religion Catholique. Chacun peût penſer la joye que deût recevoir Luther d'avoir fait une telle acquiſition dans ſon parti. Ce Prince ne ſe contenta pas de cela, il ordonna qu'on prêchât librement & publiquement la Refformation de l'Egliſe, abolit entierement l'autorité du Pape dans ſes Etâts, & caſſa tous les Ordres de Moines, & particulierement les Dominicains, leſquels pour la plus part, changerent leur Breviaire contre une Bible, & leur vœu de chaſteté contre une femme. Il appliqua les revenus Eccleſiaſtiques à trois uſages, ſavoir la moitié à ſon profit, & l'autre moitié partie à l'entretien des Hôpitaux, & partie à l'entretien des Miniſtres, & ce fût une choſe admirable de voir que tous ſes ſujets ſuivirent l'exemple du Prince.

Il ſe fait Lutherien.

Il ne faut pas douter que l'exemple de cét Electeur à qui rien ne pouvoit faire changer ſes reſolutions, ne fût d'un grand préjudice à la

D'autres auſſi à ſon exemple.

à la Religion Catholique, & d'un secours inexprimable au parti de Luther : car bien-tôt aprés il fût suivi de celui du Royaume de Suede du Duché d'Holstein, & de celui de Prusse, qui étoit gouverné par Albert Marquis de Brandebourg, en qualité de Grand-Maitre. La Livonie & autres païs en firent de même: & quelques Auteurs ont assûré que l'Exemple de cét Electeur accrût de moitié le parti Lutherien. Les Catholiques aussi, n'ont pas manqué d'accuser les Princes qui s'étoient faits Lutheriens, de n'avoir banni la Religion Catholique de leurs Etâts, que par un principe d'avarice, & pour augmenter leur revenus par les dépoüilles des Ecclesiastiques. Mais les peuples quel interest avoient-ils à cela ? Aucun, & cependant on les a vû courir comme des cerfs alterez pour aller boire dans les fontaines de Luther.

La cause du chagrin de Charles-Quint.

Quoi qu'il en soit, il est certain que la mort de l'Electeur Frederic de Saxe, & la succession à l'Electorat de Jean son frére qui apporterent un si grand changement aux affaires causerent une affliction trés-sensible à Charles. S'il avoit la prudence de ne faire pas paroître son chagrin, il ne laisse pas d'être vray qu'il fût tel, que toutes les douceurs d'un commencement de Mariage, & les caresses d'une belle femme ne furent pas capables de le consoler. Au fonds il voyoit qu'il perdoit en la personne de cét Electeur un ami, & un Prince qui étoit entierement à sa devotion ; & qu'il en venoit un autre à sa place qui avoit des Interests tout à fait differens des siens. Il jugeoit enfin la consequence de

de cette affaire, si grande pour le parti Catholique en Allemagne qu'elle sembloit ébranler l'Empire même; & mettre les Etâts qu'il avoit cedez à son frére dans un grand desordre, ce qui ne pouvoit que l'affliger trés-sensiblement.

Il semble qu'il est naturel à l'homme de se laisser abbatre le courage, non seulement par les coups réels des accidens de la fortune, mais aussi quelquefois par la seule crainte des maux. Les plus hardis sont sujets à se laisser étourdir par la crainte, & c'est souvent ce qui les fait tomber dans des malheurs qu'ils pourroient facilement éviter, par la patience & la fermeté dans l'adversité. On ne peut pas douter que Charles n'ait témoigné beaucoup de moderation dans la bonne & dans la mauvaise fortune, mais Philippe II. en a eu beaucoup plus que lui, & il y avoit cette difference entre eux, c'est que Charles-Quint acquît cette vertu par l'âge & l'experience, & qu'il eût pour Maîtres les accidens même de la fortune; au lieu que Philippe II. a porté cette vertu avec lui en naissant, & en a fait paroître les effets dés sa plus tendre enfance. Obsérvation.

L'Empereur demeura à Seville environ trois semaines, qui se passerent en Festins, Tournois, Bals, & réjoüissances continuelles. Mais pour lui, il ne cessa jamais de vaquer aux affaires avec tant d'application, qu'il ne donnoit d'autre temps à ses plaisirs, que celui qu'il passoit à Table; encore arrivoit-il souvent qu'il donnoit des ordres en mangeant. Ensuite il voulut faire voir à sa nou- Il conduit l'Imperatrice à Grenade. 1526.

velle Epouse d'autres villes de ses Royaumes, & la mena par l'Andalousie, Cordoüe, & autres villes de ce païs-là, toûjours parmi les festins & les réjouïssances, à Grenade où ils fûrent reçûs avec beaucoup de joye & de magnificence. Il sembloit que c'étoit la ville qu'ils avoient souhaité avec plus de passion de voir, à cause des Antiquitez admirables que l'on y trouvoit, & des édifices que les Maures y avoient faits. Mais l'Empereur témoigna desaprouver, qu'on eût fait de la Mosquée des Maures la Chappelle où devoient être enterrez les Roys d'Espagne.

Dissimulation du Pape.

Charles avoit envoyé un Gentil-homme au Pape Clement pour lui communiquer la paix qu'il venoit de faire avec François I. & le Pape ne manqua pas de lui écrire par le même Gentil-homme des Lettres de felicitation pleines d'honestetez. Il exhortoit par ces mêmes lettres, paternellement l'Empereur, d'employer ses armes, puis qu'il n'avoit plus de guerre avec personne, à chasser l'heresie d'Allemagne, & à tenir loin des frontieres de la Chrétienté le fier Solyman, qui la menaçoit avec tant d'insolence. Pour mieux couvrir son jeu, & faire que l'Empereur l'en crût, il nomma un Legat *à Latere* qui devoit aller de sa part en Espagne le feliciter, quoi qu'il n'eût aucune intention de le faire; car au contraire depuis que François I. étoit en prison le bon Pape n'avoit cessé de travailler secretement, à porter tous les Princes à se liguer avec François I. contre Charles-Quint, dès qu'il seroit sorti de prison. Qui n'avoüera aprés cela, que les Papes

Papes que l'on adore comme les Vicaires de Jesus-Christ, ne pratiquent les maximes de politique les plus frauduleuses?

Cependant Charles ne pouvoit comprendre d'où venoit que le Roy differoit si long-temps à accomplir ce qu'il avoit non seulement promis mais juré solemnellement, ni croire qu'un Roy eût été capable de devenir perfide en si peu de temps: d'autant plus que François I. faisoit des réponses fort soumises, & de sa propre main, aux lettres que l'Empereur lui écrivoit pour lui demander l'accomplissement de sa parole, lui disant, *qu'il prioit au nom de Dieu sa Majesté Imperiale de ne trouver pas mauvais qu'il fût si long-temps à executer ce qu'il avoit promis, qu'il faisoit tout pour le mieux, & qu'il pouvoit être assuré qu'il executeroit ponctuellement tout ce qu'il avoit promis:* De sorte que l'Empereur, qui ne connoissoit pas la Cour de François I. & qui ne soupçonnoit pas même qu'il y eût aucune mauvaise intention dans ses desseins, ni qu'on le voulût tromper, se donnoit patience. Mais cependant le Roy pressoit la conclusion de la ligue qui avoit été commencée, par des maximes peu Chrétienes, quoi que le Pape en fût le Chef, qu'elle eût été tramée avec beaucoup de secret, & concluë lors que l'on y pensoit le moins, sur tout à la Cour de l'Empereur, quoi que l'opinion commune fût que les Articles qu'on avoit obligé François I. de signer, fussent trop insupportables pour être executez.

De François I.

L'Empereur pour donner une plus grande marque d'amitié à François I. l'avoit fait accom-

Protestation du Roy à Charles-Quint. 1526.

compagner quand il partit d'Espagne par Don Charles de Lanoi, qu'il avoit encore fait son Ambassadeur auprés de lui, afin qu'un homme d'un si grand merite, qui lui avoit rendu tant de services dans sa prison, & qui l'avoit accompagné dans son voyage jusqu'à Paris, lui fût plus agreable, & qu'il pût plus aisement l'obliger à executer le Traité de paix. Mais quelques sollicitations qu'il fît pour cela, il n'en peut tirer autre chose que des esperances, & de belles promesses. Finalement le Roy pour se delivrer de ces sollicitations, écrivit une lettre d'excuse à l'Empereur, par laquelle il lui declaroit, *qu'il ne pouvoit absolument executer ce qu'il avoit promis par le Traité de Madrid, particulierement à l'égard de l'article qui regardoit la restitution de la Bourgogne, parce que ses Estâts ne vouloient consentir en aucune maniere, qu'on livrât ces Provinces au pouvoir d'un Prince étranger, & par consequent qu'il ne pouvoit faire autre chose sur cét article.*

Il declare qu'il ne veut pas executer le Traité.

Pendant que ces Lettres étoient en chemin pour Madrid, le Roy prit occasion en parlant avec Lanoi de lui faire cette question. *Si lors qu'un homme fort & puissant, tenant un homme foible lié & attaché, le force le coûteau à la gorge de lui donner la bourse, si cét homme ne peut pas en bonne conscience, se servir de toute sorte de moyens pour se la faire rendre.* Lanoi comprit bien ce que le Roy vouloit dire, mais pour ne s'engager pas dans quelque réponse facheuse, il se contenta de lui dire, *qu'il ne comprenoit pas quel étoit le dessein du Roy, de lui faire une telle question.* Il en fût encore bien

bien mieux éclairci, lors qu'étant allé ce même soir chez le President de Selve, pour quelque chose qu'il vouloit savoir de lui, ce President lui dit pour toute réponse. *Que tout le Royaume avoit trouvé le Traité de Madrid violent, forcé, plein de conditions iniques & injustes, exigées du Roy pendant qu'il étoit en prison, & sans lesquelles on ne vouloit pas lui donner la liberté. Que quand mesme sa Majesté seroit en volonté de l'executer, qu'il ne seroit pas en son pouvoir de le faire, parce que par les Loix fondamentales du Royaume, les Rois de France ne pouvoient aliener rien qui appartiene à la Couronne, & qu'ainsi le Roy ayant reçu de ses Prédecesseurs la Monarchie entiere, il devoit aussi la laisser entiere à ses Successeurs.*

Cette declaration lui fût faite le soir du 15. Aoust. Lanoi surpris d'entendre une chose à laquelle il ne s'attendoit pas, pensa toute la nuit à ce qu'il devoit representer au Roy, de la part de sa Majesté Imperiale. Mais le lendemain matin sur les dix heures on le vint avertir, qu'on venoit de publier à son de Trompe par la ville, une Ligue, qu'on qualifioit sainte, entre le Pape, le Roy de France, la République de Venise, les Suisses, les Florentins & autres, pour chasser les étrangers d'Italie, & rétablir Sforza dans sa Duché de Milan. Et le soir on fit savoir à Lanoi, que si l'Empereur vouloit entrer dans cette Ligue il y seroit reçeu, autrement, qu'il se pouvoit retirer.

Incontinent Lanoi envoya à la Chancelerie demander copie du Traité, qu'on lui donna, & qu'il envoya incessamment, & avec toute la

Colere de Charles. 1526.

la diligence possible à l'Empereur par son Secretaire, afin qu'il l'informât de bouche de plusieurs particularitez. L'Empereur qui étoit encore à Grenade lors qu'il reçût cette nouvelle, fût indigné & inconsolable de se voir ainsi dupé par les François. Ce qui le fâcha le plus, fût de voir que le Pape eût rompu le Traité qu'il avoit fait avecque lui, & qu'il l'eût trompé par de belles protestations d'amitié & de zele, pendant qu'il lui préparoit du poison, & qu'il appellât une telle confederation *une sainte Ligue*. Une autre chose augmenta sa colere contre le Pape, c'est qu'il apprit qu'au moment qu'il eût sçû que le Roy étoit hors de prison, & arrivé à Paris, il lui avoit envoyé un Bref, pour lui donner l'absolution du serment qu'il avoit fait. Les Ambassadeurs de France & de Venise, qui étoient encore à la Cour de l'Empereur, offrirent une somme pour la liberté des deux jeunes Princes le Dauphin & le Duc d'Orleans, qui étoient en ôtage ; mais l'Empereur fit répondre fierement à cette proposition, *Qu'ils étoient trop hardis d'oser proposer de semblables choses. Qu'il ne mettroit en liberté ces ôtages que quand le Roy lui-même viendroit en personne se remettre en prison, & que s'ils croyoient ne pouvoir pas l'y obliger, qu'ils pouvoient se retirer.*

Ses préparatifs.

En ce temps-là mourut le Marquis de Pescara, tant regreté de l'Empereur, qui perdit en lui un grand Capitaine, & un Conseiller d'une experience consommée. On mit en sa place pour commander l'Armée *Don Antonio di Leva, & Alfonso d'Avalos* Marquis de * Vasto, auquel on donna aussi le Gouverne-

* C'est celui que les François appellent Marquis du Guast.

vernement de Milan. Charles resolu non seulement de se defendre contre *la Ligue sainte*, mais de l'attaquer, donna la charge de General de ses Armées, & de Gouverneur de Milan au Duc de Bourbon, extrémement irrité contre François I. & le fit incessamment partir d'Espagne, pour l'Italie avec des Troupes & de l'argent. Il envoya à Naples le Vice-Roy Lanoi qui étoit de retour de France, & le Seigneur d'Alarzon avec huit mille hommes d'Infanterie Espagnole, qui y furent transportez par 40. Navires ou Galeres, pour la seureté du Royaume, sur ce que le bruit couroit que le Pape vouloit donner ce Royaume à un de ses Parens.

Cependant le Cardinal Colonne & autres du parti de l'Empereur, allerent de Naples à Rome, avec 800. Soldats d'élite, entrerent par surprise dans la ville par la porte de S. Jean de Latran, malgré la Garde du Pape: & allerent droit au Palais Apostolique qu'ils pillerent, parce que Clement craignant pour sa vie, à cause des persecutions qu'il avoit faites au Cardinal Colonne, s'étoit retiré avec précipitation au Château saint Ange. Ceci arriva pendant, ou peu aprés, que François I. avoit envoyé une Flotte contre Savonne qu'il prit, & que les Armes de la Ligue faisoient des progrez dans le Milanois par la prise de Lodi, Monza & autres places, quoi qu'ils eussent été vigoureusement répoussez devant Milan qu'ils avoient assiegé.

Le Palais Apostolique pillé.

Il parût manifestement que les Romains avoient conçû beaucoup de haine contre le Pape Clement, à cause de sa legereté, à changer

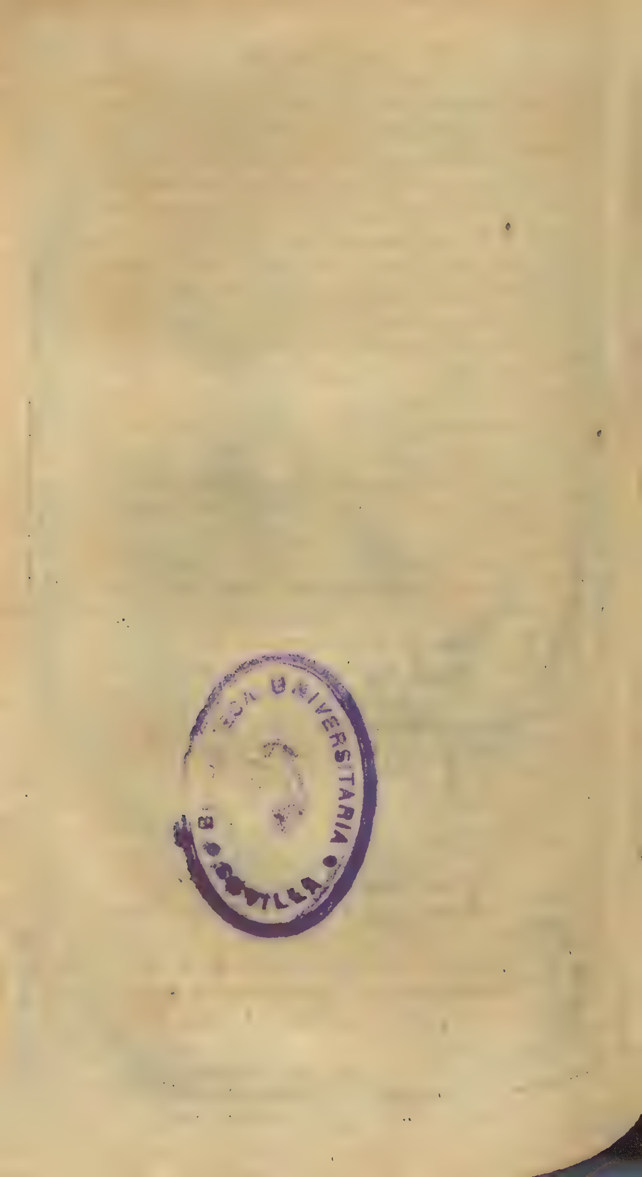
Le Pape fait un Traité avec Charles-Quint & puis le rompt. 1527.

ger si souvent de parti, en ce qu'il n'y eût pas un seul homme qui prit les armes pour le defendre. Le Pape fit appeller dans le Chateau Don Ugo di Moncada qui étoit allé à Rome avec le Cardinal Colonne, & qui commandoit les 800. fantassins, & lui declara qu'il avoit resolu d'abandonner le parti de la Ligue, & de s'accommoder avec l'Empereur. Moncada le voyant dans de si bonnes dispositions, ne manqua pas de lui faire connoître les avantages qu'il tireroit de l'amitié de l'Empereur, outre la gloire qu'il auroit d'avoir été la cause de la paix & non pas de la guerre. Ils conclurent donc une Tréve pour 4. mois, & le Pape s'obligea de retirer les Troupes qu'il avoit au service de la Ligue, & de vivre en amitié avec l'Empereur. Mais qu'en arriva-t'il? à peine le Pape se vit-il en liberté, & les 800. soldats retournez à Naples, qu'au lieu de retirer ses Troupes, il en envoya de nouvelles, & se mit à parler desavantageusement de l'Empereur.

Le Duc de Bourbon est envoyé contre Rome, & y est tüé.

Charles se voyant ainsi trompé pour la quatriéme fois, par la legereté & les faux sermens du Pape, écrivit au Duc de Bourbon, de chercher les occasions de châtier les infidelitez réiterées qu'il lui avoit faites. Le Duc reçût cét ordre, dans le temps auquel étoient arrivez à son Armée 14. mille hommes que l'Archiduc Ferdinand frére de l'Empereur lui avoit envoyez, la plûpart Lutheriens, & comme il avoit beaucoup d'aversion pour tous ceux qui étoient dans les interests du Roy de France, & particuliérement pour le Pape, il reçût cét ordre de l'Em-

DON ANTOINE
DE LEVA.


UNIVERSITARIA
SEVILLA

l'Empereur avec beaucoup de joye. Il laissa le Gouvernement de Milan à Don Antonio di Leva, & le commandement de l'Armée qui étoit dans le païs au Marquis de Vasto, & prit le chemin de Rome par Florence & Sienne, avec les 14. mille hommes venus d'Allemagne, & huit mille Espagnols, Italiens, ou Flamands, avec le Prince d'Orange, qu'il avoit fait son Lieutenant General. Le Pape aprenant que le Duc étoit en marche, & ne doutant pas qu'il n'eût de mauvais desseins contre lui, se fortifia du mieux qu'il pût, & cependant fit offrir au Vice-Roy Lanoi, de faire une Tréve de huit mois avec l'Empereur, aussi avantageuse qu'il la pourroit souhaiter: Le Vice-Roy fût communiquer les Lettres du Pape au Duc de Bourbon, mais les Soldats se mirent à crier comme des Démons, *à Rome*, *à Rome*, de sorte que le Duc ne pouvant arrêter l'impetuosité des Soldats poursuivit son chemin, & alla mettre le siege devant cette ville. Au troisiéme jour il resolût de donner l'escalade, mais étant monté le premier pour animer les autres par son exemple, il reçût une mousquetade qui le tüa sur la place. On le porta à Gaëta où il fût enterré, & l'on mit l'épitaphe suivante sur son tombeau, *Aucto Imperio, Gallo victo, superata Italia, Pontifice obsesso, Roma capta, Carolus Borbonius hîc jacet.* Cy gît Charles de Bourbon, aprés avoir agrandi l'Empire, vaincu les François, dompté l'Italie, assiegé le Pape, & pris Rome.

Le Prince d'Orange auquel resta l'entier commandement de l'Armée aprés la mort du *Prise de Rome.*

du Duc, dont il étoit le Lieutenant General, ne manquant pas d'avidité lui-même, & pour satisfaire celle de l'Armée, continua à donner des assauts & des escalades dans les endroits les moins gardez, & au bout de trois jours il prit la ville d'assaut, le 14. Mai, quoi que quelques Auteurs disent que ce fût le 8. Ullöa prétend que cette Armée étoit de plus de 40. mille hommes, mais il se trompe: on se trompe aussi sur le nombre des morts, car Paul Jove asseure qu'il y en eût 7. mille, Paradin huit mille, d'autres disent encore davantage; mais autant que j'en puis découvrir la verité, il n'y en eût qu'un peu plus de 4. mille, sans compter ceux qui moururent ensuite de leurs blessures. Un peu auparavant le Pape avec plusieurs Cardinaux & Prélats s'étoient retiré dans le Chateau saint Ange, & beaucoup d'autres gens aussi.

Sacagement trés-crüel.

Le sacagement de Rome fût si grand, que tout ce qui est arrivé à cette Ville dans les huit diverses fois qu'elle a été prise dans la plus grande fureur du soldat soit du temps des Empereurs, soit par les Goths, les Vandales, les Huns, les Lombards, ne peut entrer en comparaison avec ce qui y arriva en cette occasion. Que dis-je? tous ces sacagemens pris ensemble n'enleverent pas tant de richesses à cette Ville, que celui-ci seul; car Rome n'avoit jamais été si riche, sur tout à l'égard des Eglises, qu'elle l'étoit alors. Il n'y eût ni cruauté, ni insolence, ni profanation, ni barbarie que les soldats n'exerçassent, soit par l'avidité insatiable de leur profession (gens de qui on a dit *nulla fides*, qu'ils sont sans foy & sans

ſans Religion) ou par principe de Religion, étant la plûpart Lutheriens. Il ſeroit impoſſible de repreſenter l'impetuoſité avec laquelle ils ſe jetterent dans la ville. On n'y eût égard ni à ſexe, ni à condition, ni à l'âge, ni à l'amitié, ni à l'innocence, ni aux choſes ſacrées; ni à Loix divines, ou humaines. Les Cardinaux Eſpagnols les plus affectionnez aux intereſts de l'Empereur fûrent auſſi peu épargnez que les autres. Les Soldats ſe faiſoient un plaiſir de ſe revêtir des habits des Cardinaux, des Prelats, & des Prêtres, de monter ainſi habillez ſur des Anes, & d'aller dans les rües en proceſſion, pour tourner en ridicule la Religion. Les perſonnes de la plus haute qualité, furent traitées & tourmentées d'une maniere inoüie. Les plus jeunes filles, & les Religieuſes même violées dans les rües publiques. Les maiſons des Cardinaux, des Barons Romains, & des Ambaſſadeurs, ne fûrent pas plus reſpectées que les Egliſes, dans leſquelles on fit des profanations diaboliques, & des impietez inouïes; juſques-là que ceux qui y venoient aprés les autres ſe moquoient de ce que ceux qui y étoient entrez les premiers, n'y avoient pas fait aſſez de deſordre.

Et ce qui eſt ſans exemple dans aucun autre ſiecle ni hiſtoire, c'eſt que pendant l'eſpace de neuf mois que dura ce ſac, cette Armée inſatiable, ne ſe contenta pas de ſaccager ainſi la ville de Rome, mais qu'elle alla dans toutes les villes & villages d'alentour faire un ſemblable pillage, à la honte éternelle de l'Europe & de l'Armée des Confederez qui ſe

Honte des Confederez.

se laissa honteusement passer sur le ventre à l'Armée du Duc de Bourbon, où du moins le laissa passer à sa barbe, & puis au lieu de lui donner la chasse, s'alla confiner en certain païs éloigné, où à peine savoient-elle seulement ce qui se passoit à Rome, & le miserable estât où se trouvoit le Pape, qu'elle avoit abandonné. On peut juger de l'estât où il étoit, par ce qui arriva, à une pauvre vieille femme qui fût pendüe, pour avoir voulu donner à ce miserable Pape un panier de laitües, par une corde qu'on avoit lachée le long de la muraille du Château. Le sac de la seule ville de Rome, fût estimé aller au delà de quinze millions d'écus, & celui des autres villes & villages à plus de deux millions. Il n'y eût point de soldat qui ne s'enrichît; mais la plûpart, sur tout des Allemands s'abandonnerent tellement à la débauche, aux infames plaisirs, & à l'yvrognerie qu'ils creverent miserablement. D'ailleurs de grandes chaleurs survinrent, qui causerent une grande mortalité, & une espece de peste violente.

L'Empereur en reçoit les nouvelles.

L'Empereur étoit alors parti de Grenade pour aller à Valladolid, à cause que l'Imperatrice étoit grosse, & dans son huitiéme mois, & qu'il vouloit qu'elle accouchât dans cette ville, comme cela arriva, le 21. Mai suivant, jour auquel elle mit au monde le fameux Philippe II. dont j'ay écrit la vie. Déja Charles-Quint avoit reçû la nouvelle premierement de la marche du Duc de Bourbon vers Rome, & puis celle de la mort de ce Duc, ce qui l'avoit mis dans une grande per-


BIBLIOTECA UNIVERSITARIA
SEVILLA



perplexité, craignant qu'il ne fût arrivé pis. Le 28. Mai ſur le ſoir il reçût un Courrier qui lui aporta la priſe de Rome, le ſac, & le carnage qui s'en étoit enſuivi, & la priſon du Pape, ce qui lui fit le plus de peine. On avoit reſolu de faire ce ſoir-là des feux de joye pour la naiſſance du Prince, mais l'Empereur envoya inceſſamment ordre de ne le pas faire: & quoi qu'il eût toûjours fait paroître beaucoup de moderation & dans la bonne & dans la mauvaiſe fortune, & qu'il ne témoignât ni beaucoup de joye dans l'une, ni beaucoup de triſteſſe dans l'autre, en cette occaſion il ne pût s'empeſcher de témoigner un fort grand déplaiſir. Si la triſteſſe venoit du cœur, c'eſt ce que ne ſavent pas ceux qui ne peuvent pas pénétrer le cœur humain.

La priſon du Pape fût generalement deſaprouvée, non pas tant à cauſe de lui-même & de ſa conduite, qui n'étoit approuvée de perſonne, pour s'être trop engagé dans les affaires d'autruy, & s'être mêlé de porter les Princes Chrétiens à faire une Ligue; on blamoit auſſi ſon inconſtance, qui lui faiſoit tenir aujourd'huy le parti de l'un, & demain celui de l'autre, lui qui devoit ſe contenter de demeurer neutre & de faire ſa charge, qu'à cauſe du mal qui en arrivoit à la Religion, non ſeulement parmi les Chrétiens, mais auſſi à l'égard des Infidéles. Quelle bonne opinion, diſoit-on, peuvent avoir aujourd'huy les Turcs & les Huguenots, dont les affaires proſperent tant, & qui ſe multiplient tous les jours de la Religion Catholique, de voir le Chef de l'Egliſe, celui qu'on y adore

Sollicitations qu'on fait à l'Empereur.

comme

comme le Vicaire de J. Christ, moqué, maltraité, tenu dans une étroite prison, comme un scelerat qui auroit commis les plus grands crimes, & par ceux-là qui devoient avoir plus de respect pour lui, & le proteger, puis qu'ils s'appellent Princes Catholiques? Aussi presque tous les Evesques de l'Europe, se croyant offensez en la personne du Pape en écrivirent des Lettres particulieres & circulaires, pleines de zele, & de force à l'Empereur, pour le prier de vouloir donner la liberté au Pape, & de considerer quel scandale c'étoit pour toute l'Eglise, de voir son Chef en prison, & le préjudice que cela lui causoit. L'Empereur répondit à toutes ces lettres, clairement pour ce qui regardoit sa justification, mais d'une maniere vague & ambiguë quant à la liberté du Pape.

Le Nonce sollicite la liberté du Pape.

En ce temps-là le Seigneur Balthasar Castillon étoit Nonce du Pape à la Cour de l'Empereur, Prelat fort savant, & fort habile dans les affaires. Il apprit de la bouche de l'Empereur & le sac de Rome, & la prison du Pape, ce qui le jetta dans un grand embarras, d'autant plus qu'il voyoit que l'Empereur en paroissoit triste & affligé, quoi que pourtant on ne laissât pas de connoître que ce n'étoit qu'en apparence, & que le cœur n'y avoit point de part. Il se crût pourtant obligé de prendre la resolution de se retirer, croyant ne pouvoir pas demeurer avec honneur en cette Cour tandis que l'Empereur tiendroit son Maître en prison; d'autant plus que ce Prince ne lui avoit donné aucune parole positive pour la liberté du Pape.

Mais

Mais aprés y avoir mieux pensé, il crût mieux faire de ne pas quitter la Cour sans en avoir reçû l'ordre du Pape ou du sacré College, parce qu'en attendant il pourroit solliciter la liberté de son maître, ce qu'il fit avec tant de zele qu'il en fut admiré. Entre autres marques qu'il donna de son zele en cette occasion, il pria dix Evêques de s'assembler chez lui en un jour marqué, pour conferer ensemble sur l'état pitoyable des affaires de l'Eglise par la prison de son chef. Ces dix Evêques, le Nonce à leur tête suivis d'un grand nombre d'autres Ecclesiastiques, tous vestus de duëil, furent en corps demander à l'Empereur, qu'il lui plût de donner la liberté au Pape; mais toute la réponse qu'ils en tirerent, fût *qu'il la desiroit plus qu'eux.*

Si lors qu'il s'agissoit de donner la liberté à François I. l'Empereur assembla si souvent ses plus sages Conseillers, il est certain qu'il assembla plus souvent encore des Conseils de Conscience, & y appella un plus grand nombre de personnes, (desquels la troisiéme partie étoit prise d'entre les plus savans Theologiens) lors qu'il s'agit de la prison du Pape. Il sembloit d'abord que la pluralité des voix alloit à decider qu'en une occasion de cette importance, il falloit préferer les interêts de la Religion à ceux de l'Etât, & que l'Empereur n'en seroit pas moins puissant soit que le Pape fût libre ou qu'il fût en prison. On alleguoit que Dieu avoit donné à S. M. I. des forces capables, de mettre à la raison le Pape, quand même il seroit ligué avec d'autres.

Opinions sur la liberté du Pape. 1527.

tres. Que le tenir en prison, c'étoit une marque qu'on le craignoit. Que cette detention, feroit perdre à l'Empereur la grande reputation qu'il s'étoit acquise dans le monde d'être un Prince pieux, Catholique, Clement, & que pour se maintenir dans cette bonne reputation, il n'avoit qu'à donner la liberté au Pape. Qu'il le devoit faire avant que les Peuples eussent le temps de concevoir de l'aversion pour lui; & que puis qu'on n'avoit entrepris cette guerre que pour mortifier le Pape, il étoit assez chatié par sa prison. Enfin qu'autrement on diroit dans le monde, que l'Empereur avoit dessein non pas de le mortifier, mais de le perdre entierement. C'étoit l'avis de presque tout le Conseil, lors que le Duc d'Albe le plus acredité de tous, qui n'avoit pû venir au commencement à cause de quelque indisposition entra, lequel ayant été informé de l'avis qui couroit, parla en la maniere suivante.

Avis du Duc d'Albe.

*Il seroit à souhaîter que le Pape ne fût jamais tombé dans la disgrace où il est, ou que du moins son malheur ne l'eût pas porté dans l'extremité où il est reduit; mais le mal est fait. Rome a été saccagée, le Pape est prisonier, & le sang d'une infinite de gens répandu. On cherche un remede à tous ces maux, mais quel? On dit que la Religion doit obliger l'Empereur à donner la liberté au Pape, & je serois de cét avis, si le Pape n'étoit un Prince seculier, s'il n'avoit levé une Armée contre sa Majesté I. s'il n'avoit tramé une Ligue avec tant de Princes contre elle, & s'il ne l'avoit trompée quatre differentes fois par de faux sermens. Nous avons déja*

*déja été trompez une fois par les François, ajoutoit-il, & si nous nous laissons duper aujourd'hui par le Pape, nous deviendrons la risée du monde. Puis que la playe est faite, faut-il en arracher le fer, sans la guerir? Si François I. a manqué à sa parole malgré nos meilleures précautions, comment donnerons-nous la liberté au Pape, sans en prendre encore de plus fortes, puis que le Pape, est encore plus inconstant que François I. Plus il sera detenu au Chateau S. Ange & plus il aprendra à devenir sage à ses dépens. Il faut donc écouter les Propositions qu'on fera là-dessus, & mettre les affaires en tel estât, qu'on puisse faire une bonne paix pour toute l'Europe.*

Le Pape se rend au Prince d'Orange

Entre les fautes que fit le Pape Clement en cette occasion, la plus grande fût de n'avoir pas mis dans le Chateau S. Ange des munitions, & sur tout la quantité de vivres necessaire. Peu de jours auparavant il avoit vû entrer dans Rome 800. Soldats Espagnols, qui avoient pillé le Vatican sous ses yeux. Il voyoit le Royaume voisin de Naples armé. Une puissante Armée de l'Empereur dans le Milanois, & il prend la resolution de rompre le Traité qu'il avoit fait aveque lui. Il est averti que le Duc de Bourbon étoit en chemin, avec une puissante Armée pour attaquer Rome. Il ne pouvoit pas ignorer la necessité où il seroit reduit de s'enfermer dans le Chateau S. Ange, n'étant pas en estât de defendre la ville; & cependant il pense à toute autre chose qu'à faire les provisions necessaires; il en fit si peu, qu'au bout de quatre mois manquant de toute choses, il est forcé de se rendre à discretion au Prince

d'Orange

d'Orange & à ces conditions, *qu'il donneroit 400. mille écus à l'Empereur pour payer l'Armée, & qu'il fairoit absolument tout ce que l'Empereur voudroit, par un Traité qui seroit fait entre eux*, Aprés quoi on lui permit de faire provision des choses necessaires.

Article desaprouvé.

Voilà le fruit que le Pape Clement tira de son inconstance, mais peut-être qu'il croyoit ne pouvoir mieux faire. Pour payer la somme cy-dessus on fût obligé de vendre tout l'or & l'argent qui étoit dans le Chateau saint Ange, & cela ne suffisant pas, on mit à l'enchere trois Chapeaux de Cardinal, pour les vendre au plus offrant. Ce fût là une condition trop inique, que la clemence, & même la justice de l'Empereur ne lui pouvoit permettre d'exiger, & qui fit dire à tout le monde, que tout ce que l'Empereur avoit témoigné de déplaisir des affaires de Rome, n'étoient que feinte & hypocrisie. En effet, on saccage d'une maniere si étrange une ville aussi riche que Rome, on pille tant de riches Eglises, qui ne peuvent contenter l'avidité du Soldat, & on oblige encore le Pape à payer l'Armée qui fait ces desordres.

Baptesme,

Il est certain que l'Empereur ne pouvoit témoigner exterieurement plus de tristesse qu'il en fit paroître en cette occasion; car il ne voulut pas que l'on donnât aucune marque de joye, même pour le baptême du Prince son fils, qui lui fût donné 12. jours aprés dans l'Eglise de S. Paul à Valladolid, par Alphonse Fonseca Archevêque de Tolede. Il fût nommé Philippe pour conserver la memoire de son ayeul. Et pour dire la verité ce fût

fût un funeste augure, de voir naître un prémier fils d'un si grand Empereur, non parmi les fêtes & les réjoüissances, mais au millieu des larmes & du deüil. Aussi l'Empereur répondoit aux Ambassadeurs qui alloient le feliciter sur la naissance de ce Prince, *qu'il ne pouvoit se réjouïr, pendant qu'il voyoit tant de troubles dans l'Eglise.* Disons la verité, Charles-Quint affectoit trop de tristesse dans cette occasion, pour que l'on la crût sincere & veritable.



# LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

## I. PARTIE. LIVRE IV.

*Contenant les années* 1527. 1528. 1529.

## ARGUMENT DU QUATRIEME LIVRE.

PRiſon du Pape avec quelques obſervations. Ses malheurs lui ſervent à agrandir ſa maiſon. Paſquinade curieuſe ſur le déplaiſir que témoignoit l'Empereur de la priſon du Pape. Un hermite prophetiſe les malheurs & le ſacagement de Rome huit jours avant qu'il ſoit arrivé. Obſer-

Observations curieuses sur cét évenement. Le Prophete est mis en prison & delivré. Discours populaires mal fondez, avec plusieurs remarques. Bonne Politique de Charles, pour calmer la tempeste suscitée contre lui à l'occasion des affaires de Rome. Moyens dont il se sert pour se disculper. Il écrit une longue lettre au Roy d'Angleterre pour se justifier, & une seconde au sujet de la paix qu'il avoit faite avec François I. Sa grande moderation. Les confederez contre Charles peu heureux, & moins prudens. Mort de Lanoi Vice-Roy de Naples. Don Ugo di Moncada est mis en sa place. Les Confederez travaillent à empêcher le Traité de Paix fait entre le Pape & l'Empereur. Il est conclu, & sous quelles conditions. On donne des Cardinaux en Otage. On tombe d'accord que le Couronnement de l'Empereur se fera à Bologne. Dessein du Pape en cela. Nouvelles des affaires du Mexico aux Indes. Charles vend les Moluques aux Portugais. François I. a dessein d'appeller en duel l'Empereur, & lui envoye un cartel de defi, avec plusieurs circonstances. L'Empereur ne pouvoit accepter ce düel, raisons pour cela. François I. est accusé de plusieurs manquemens sur ce deffi. Charles-Quint est blamé de l'avoir accepté. Il envoye un Cartel de son côté

côté à François I. ce qu'il contenoit. Le Pape Clement a peur, & se rétire à Orviete deguisé en Marchand. Diverses choses arrivées en Hongrie. Le Pape refuse d'envoyer un Legat à l'Empereur, raisons de son refus. Il se plaint à Lautrec General de l'Armée Françoise, par une lettre. Charles-Quint fait declarer Philippe son fils Prince d'Espagne. Le Pape se plaint que les Confederez l'ont abandonné dans le plus grand besoin. Le Roy d'Angleterre envoye un Ambassadeur au Pape à Orviete. Il lui fait beaucoup d'avances & de promesses, qui sont rejettées. Clement est sollicité de se joindre à la Ligue contre Charles-Quint. Il refuse. Le General François part de Boulogne. Sa mauvaise conduite blamée. Nombre de femmes rendües enceintes, à Rome par les Soldats. Marche & actions de l'Armée Imperiale, & de celle de France. Crainte des Napolitains. Victoire des François sur mer. Un parent de l'Auteur y est tüé. Effet de la Providence de Dieu. Les François sont chassez du Royaume de Naples. André Doria abandonne le parti de la France & prend celui de l'Empereur. S. M. I. le reçoit avec joye, & lui fait de grands honneurs. Solyman va attaquer l'Hongrie. Paix entre Charles & François I. Articles du

du Traité diverses particularitez touchant les Genois. Autres du Royaume de Naples. Charles-Quint veut partir d'Espagne. Rigueurs exercées à Naples contre ceux qui avoient embrassé le parti de François I. Les Venitiens font la guerre contre le Royaume de Naples, quel en fût l'évenement. Le Duc Sforza va à Orvieto pour obtenir la faveur du Pape. Paix entre Clement & Charles. Articles du Traité. Histoire de Marguerite fille naturelle de Charles, & plusieurs particularités des amours de ce Prince avec la mére de cette fille. L'Empereur fait declarer l'Imperatrice son épouse Regente du Royaume d'Espagne. Part pour l'Italie avec une pompeuse suite. Arrive à Barcelone, & la reception qu'on lui fait. A Genes parmi les applaudissemens publics. Beaucoup d'Ambassadeurs le vont feliciter. Particularitez sur la maniere en laquelle il fût receu dans cette ville. Il reçoit fort mal les Ambassadeurs de Florence, propositions qu'ils lui firent, & la réponse de l'Empereur. Il s'en retournent mal satisfaits & intimidez. Liberalitez faites à Genes par Charles V. Le Cardinal de Medicis y va.

Le Pape tire le bien du mal. 1527.

IL ne faut pas douter, comme nous l'avons déja vû, & comme nous le verrons encore mieux ci-après, que le Pape Clement n'ait été la principale cause des scandaleux desordres arrivez à l'Eglise, du carnage, & de la ruïne de la ville de Rome. Je dis des malheurs de l'Eglise; car quant à lui tout cela n'a servi qu'à l'agrandissement de sa famille, & à lui faire naître l'envie de mettre dans sa maison le Duché de Toscane. Il est certain que sans les malheurs où Rome tomba, la Maison de Medicis, bien loin de s'élever à cette dignité seroit toûjours demeurée dans son exil, ou du moins que ni l'Empereur, ni le Pape lui même n'auroient jamais pensé à devenir souverains de la Toscane, qu'il auroit été plus que content de voir sa Maison seulement rétablie dans Florence; ainsi il a eu sujet de dire, & peut-être qu'il l'a pensé plus d'une fois, *heureuse ma prison, & le saccagement de Rome, qui ont servi d'échelon à ma famille pour monter à une si considerable Principauté.*

Pasquinade.

On a fait une infinité de petits écrits sur le sac de Rome, où l'on trouve plusieurs Pasquinades que l'on fit courir & contre la mauvaise conduite du Pape & contre la vengeance demesurée de l'Empereur. Entre autres j'en ai lû une je ne sçai où, qui feignoit que Marphorio demandoit un jour à Pasquin, ce que faisoit Charles-Quint en Espagne, à quoi celui-ci repondoit *qu'il pleuroit la prison du Pape.* Que Pasquin lui ayant repliqué, *& pourquoi ne le met-il en liberté*; l'autre lui fit reponse, *que c'étoit parce que les clefs de la*

*la prison du Pape tenoient si étroitement au cœur & aux Interests de l'Empereur, qu'il ne vouloit pas les accorder à quelques larmes feintes,* ne sachant quel pourroit être l'évenement de cette affaire. Cette réponse qui n'est regardée que comme une Pasquinade dans l'écrit où elle est inserée, passeroit pour une bonne raison d'Etât, si elle se trouvoit dans les Livres de Machiavel; les plus fins politiques ne manqueroient pas de s'en servir dans l'occasion, & de couvrir de ce miel, le poison qui se trouve si souvent dans la conduite de leurs Princes.

Je commencerai ce livre, par rapporter une chose arrivée en ce temps-là, & qui a été le sujet de l'entretien, non seulement de Rome, mais presque de tout le monde. Huit jours avant le sac de cette ville, un certain homme Italien, ou qui du moins parloit la langue du païs, âgé d'environ soixante ans, & habillé en hermite, alloit par les rües de Rome environ minuit tous les soirs jusques à ce qu'elle fût prise, portant une clochette à la main, qu'il faisoit sonner de temps en temps, & puis prononçoit à haute voix ces paroles, *la Colere de Dieu va bien-tôt tomber sur cette ville.* Comme il avoit une grande voix, & que le son de sa clochette étoit perçant, toute la ville s'éveilloit à ce bruit, de sorte qu'on l'arrêta, & qu'on le conduisit devant le Gouverneur, qui l'interrogea, & l'examina de toutes les manieres possibles, sans en pouvoir tirer autre reponse que les paroles qu'il avoit prononcées, *la Colere de Dieu tombera bien-tôt sur cette ville.* Le Pape le

Evenement remarquable. 1527.

le voulut voir, croyant pouvoir mieux découvrir, si c'étoit une inspiration, ou un accez de folie qui le fit parler ainsi; mais quelques promesses & quelques menaces qu'on lui fit on n'en pût jamais tirer autre chose que les mêmes paroles. De sorte qu'on le renvoya en prison, où on lui fit souffrir des tourmens, mais tout fût inutile. Cependant arriva la prise & le sac de Rome; le carnage qu'on y fit, & la prison du Pape. Quand le Prince d'Orange fût maître de la ville, ayant appris qu'on tenoit cét homme en prison, il le fit mettre en liberté, & lui fit presenter de l'argent qu'il refusa. Il demeura encore trois jours dans la ville, & tout le monde accouroit pour le voir & lui baiser la main, aprés quoi il sortit de Rome, sans que l'on ait jamais peu découvrir ce qu'il étoit devenu, quelques diligences qu'on ait faites pour cela.

Bruit mal fondé. Le bruit se répandit dans toute l'Europe que l'Empereur vouloit faire conduire le Pape en Espagne, comme il y avoit fait mener le Roy de France; & ce bruit avoit commencé depuis que le Pape fût forcé par le manquement de vivres de se rendre à discretion au Prince d'Orange, qui avoit reçeu cet ordre, à ce que l'on disoit. Mais les Auteurs les plus sages & les moins passionés estiment que l'Empereur n'y a jamais pensé, & que ces faux bruits avoient été semez par la Ligue, & par les Ecclesiastiques les plus attachez au Pape pour exciter la haine du peuple contre l'Empereur; mais ces bruits ne firent pas beaucoup d'effet, parce qu'on ne con-

condannoit pas moins la mauvaise conduite du Pape, que la trop grande severité de l'Empereur envers lui; ce qui fût fort avantageux à Charles V. car il est certain, que si le Pape n'eût été coupable d'avoir attiré par sa mauvaise conduite tous les maux qui affligeoient la Chrêtienté; les choses arrivées à Rome étoient capables, de faire soulever contre l'Empereur, non seulement ses propres sujets, mais tous les peuples Chrétiens.

Aussi l'Empereur & son Conseil prirent des mesures fort sages, pour calmer les desordres que la prison du Pape & le sac de Rome auroient pû causer dans toute l'Europe, en envoyant des gens de tous côtez pour faire valoir les raisons de l'Empereur, même dans les conversations particulieres. Ils écrivirent aussi en diligence aux Princes, aux Cardinaux & à plusieurs Evêques, des raisons capables de leur persuader, que non seulement l'Empereur n'avoit rien sçû de tout ce qui s'étoit fait à Rome, mais qu'il en avoit un extréme déplaisir, & qu'il cherchoit toute sorte de moyens de satisfaire le Pape. Il écrivit la même chose aux Princes Confederez avec François I. qui ne lui firent aucune réponse là-dessus parce qu'ils avoient pris la resolution de lui faire la guerre la Campagne suivante. Voici la lettre qu'il écrivit au Roy d'Angleterre en François.

Bon ordre donné. 1527.

# LETTRE.

## De l'Empereur à Henry VIII. Roy d'Angleterre au ſujet de la Priſon du Pape, & du ſac de Rome.

## CHARLES.

*Par la grace de Dieu Empereur des Romains &c. Roy d'Allemagne, d'Eſpagne, de Naples, de Jeruſalem &c.*

Au Seréniſſime Prince Henry Roy d'Angleterre & de France. ſalut.

*Prince Sereniſſime, & mon très-cher, & bien-aimé Oncle & frére.*

*QUoi que nous ne doutions pas, que vous n'ayiez receu des avis de pluſieurs côtez, que vous n'ayiez été pleinement informé des malheurs qui viennent d'arriver à Rome, & que vôtre prudence ſi connüe n'ait fait là deſſus les reflexions que doit faire un Prince Juſte & équitable, tel que vous étes, & auquel nos bonnes intentions ſont ſi bien connuës. Nous n'avons pourtant pas voulu manquer de vous informer nous mêmes plus particulie-*

*ticulierement & de ce qu'il y a de vray dans cette affaire, & de nos ſinceres intentions, afin que vous puiſſiez mieux nous donner le ſecours de vos bons Conſeils, ſur ce que vous jugerez que nous devons faire de plus convenable, tant pour le ſervice & la Gloire de Dieu que pour le bien commun de toute la Chrétienté.*

*Depuis que la miſericorde divine nous a fait monter ſur le Trône de l'Empire, nous avons tant travaillé à maintenir la paix de l'Egliſe, le repos de la Chretienté, l'honneur & l'autorité du ſaint ſiege, que nous avons la Conſcience en repos de ce côté-là, & que nous ſommes perſuadez que les perſonnes raiſonables n'auront jamais aucun ſujet de douter de nos bonnes intentions. Perſonne n'ignore que nous pouvant facilement venger des affronts, & des perfidies, que le Roy de France nous a faites, & nous remettre en poſſeſſion, par la juſtice & la puiſſance de nos Armes, de ce qu'il a injuſtement uſurpé ſur nous : nous avons pourtant mieux aimé uſer de moderation, même à nôtre préjudice & le laiſſer joüir de ce qui nous appartient legitimement, que d'en venir aux voyes de fait, & de porter dans la Chrétienté le fleau de la Guerre, qui n'a que trop ravagé l'Europe.*

*Quant à nôtre zele pour l'Egliſe Romaine, tout le monde ſçait, que lors que nous eſtions en Allemagne la pluſpart de ceux qui compoſoient les Etâts de l'Empire aſſemblez à la Diete de Wormes, nous ſolliciterent, de les décharger de l'obligation & du joug de l'obeïſſance envers elle, & de refformer ſes erreurs. Mais voyant que cela ne ſe pouvoit ſans faire un grand préjudice à l'autorité du Pape, nous prîmes la reſolution de mé-*

*mécontenter plûtôt toute l'Allemagne, que de faire aucun tort à l'autorité du Pape. Et quoi que cela ait été cause de beaucoup de maux, nous ne pouvons en être blamez, parce que nous l'avons fait à bonne intention. Aussi Leon X. & Adrien VI. qui savoient ce qui s'étoit passé, ont toûjours appuyé nos interests par leurs armes temporelles & spirituelles. Mais ensuite Clement VII. ayant été élevé au Pontificat, & oublié tout ce que nous avions fait pour l'Eglise en general, & pour lui en particulier, se laissa séduire par les conseils de gens mal intentionez pour nous, & au lieu de procurer la paix, comme pére commun, & de faire executer le Traité que nous avions fait avec le Roy de France, il prit le parti d'allumer la guerre dans la Chrétienté, dans le temps où elle avoit le plus de besoin de paix.*

*En effet nous n'eûmes pas plûtôt mis en liberté le Roy de France, que l'on vit paroître incontinent une Ligue contre nous, sous le nom de ligue sainte, tramée par le Pape, avec dessein de prendre les Armes pour nous enlever le Royaume de Naples, & chasser nos Armées d'Italie, aprés s'être partagez entre eux par avance ce Royaume-là. Neanmoins, nous qui avons toûjours préferé l'interest public, au nôtre propre, ne laissames pas de faire offrir au Pape Chef de la Ligue, tout ce qu'il avoit auparavant demandé, mais quoi que tout le monde trouvât nos offres justes & raisonables, il n'en voulût pas oüir parler, croyant qu'il pourroit nous enlever ce Royaume. De sorte que nous voyant abandonnez de tous, aprés avoir fait une action de si grande consequence, que de donner la liberté au Roy de France, parce que nous avions crû qu'il étoit du bien public d'en user de*

*de la sorte, voyant que tout ce que nous faisions étoit inutile, nous avons été obligez de prendre les armes pour la deffense des Peuples que Dieu a commis à nôtre conduite, craignant ce qui est ensuite arrivé.*

*Même pour montrer la justice de nôtre cause, devant Dieu & devant les hommes, avant que de prendre les armes, nous fimes faire nos protestations tant au Pape, qu'au College des Cardinaux, afin que personne n'en prétendît cause d'ignorance & que tout le monde fût pleinement informé de nos bonnes intentions & conduite, & que l'on n'imputât la cause des malheurs, que la Guerre alloit causer à la Chretienté, & au siege Apostolique, qu'au seul caprice & mauvaise conduite du Pape, qui seul en étoit la veritable cause.*

*Mais toutes nos protestations ne servirent qu'à rendre nos ennemis plus opiniâtres à nous faire la guerre, de sorte qu'ils ne continüerent pas seulement leurs entreprises, mais de plus le Pape rompit contre toute justice & raison la Treve que Don Ugo di Moncada, avoit faite en nôtre nom aveque lui, & qu'il avoit promis & juré d'observer inviolablement. Ainsi voyant la perfidie dont on usoit envers nous de toutes parts, pour ne pas manquer à la protection que nous devons à nos Sujets, nous avons envoyé une Armée dans le Royaume de Naples pour la deffense du païs. Nous avons aussi tiré de bonnes Troupes d'Allemagne, que nous avons envoyées en Italie pour renforcer l'Armée que nous avions dans le Milanois: & comme les choses étoient allées si avant, que les Armes du Pape avoient déja fait quelques progrez dans le Royaume, nôtre Armée a été obligée d'envoyer*

*voyer du secours là où il en étoit le plus de besoin, & sans attendre nos ordres ni nous en donner connoissance, elle a pris le chemin de Rome. Le Pape aprenant que cette Armée venoit contre lui, & craignant les suites qui en pouvoient arriver, fit une Treve de 8. mois avec nôtre Vice-Roy de Naples, & quoi que cette Treve nous fût préjudiciable par le retardement qu'elle apportoit à nos affaires, nous ne laissâmes pas de l'approuver & de la ratifier.*

*Mais Dieu ayant voulu châtier Rome, a permis qu'avant que l'on eût receu nôtre ratification, nôtre Armée craignant qu'il n'y eût quelque tromperie cachée sous cette Treve, comme il y en avoit eu dans la precedente, voulut, malgré l'autorité des chefs continüer son chemin vers Rome, & le chef ayant éte tüé, on y fit les desordres dont vous avez oüi parler, quoi que pourtant nous ne croyons pas que le mal soit aussi grand, que nos ennemis le publient en tous lieux. D'ailleurs nous sommes persuadez que tout cela est arrivé par un juste jugement de Dieu, & que Dieu dans lequel nous avons toûjours mis toute nôtre esperance, a voulu nous venger du tort & des perfidies qu'on nous a faites, sans que nous en eussions la volonté: Cependant nous avons été sensiblement affligez de tout ce qui est arrivé, car quoi que le mal ne soit pas aussi grand qu'on le veut faire, il n'est toûjours que trop considerable. Nous pouvons avec toute la sincerité possible asseurer toute la terre, que nous aurions mieux aimé ne pas remporter la victoire, que de l'avoir obtenüe, avec de telles suites qui scandalisent toute la Chrétienté, qui affligent si amerement le saint siege, & qui nous ont causé un déplaisir qui durera autant que nôtre vie.* Puis

*Puis donc que la volonté de Dieu l'a ainsi permis, & que la sainte Providence, tire souvent un grand bien, d'un grand mal, comme nous esperons qu'elle le fera en cette occasion, nous devons nous soûmettre à ses ordres, & faire de nôtre côté tout ce qui sera en nôtre pouvoir, pour donner la paix à l'Eglise & à la Chrétienté. Ce que nous souhaitons avec tant de passion, que nous embrasserons toutes les occasions qui se presenteront pour cela, sans y épargner même nôtre sang, s'il est necessaire. Et comme nous sommes persuadez, nôtre trèscher Oncle & Frére, que vous la souhaitez avec autant de passion que nous mêmes, nous vous prions instamment de joindre vos bonnes intentions aux nôtres, afin qu'il en revienne un bien commun à tous, que la Gloire en soit rendüe à Dieu, la paix à l'Eglise, & à toute la Chrétienté, que nous ayions la satisfaction d'avoir été les principaux instrumens qui la lui auront procurée; & qu'ainsi nous puissions nous unir pour porter nos Armes contre les ennemis de la Foy, & les perturbateurs du repos public. Prince Serenissime, & nôtre trés-cher Oncle & frére, nous souhaitons que Dieu vous comble de ses benedictions. De Valladolid, le 2. Aoust 1527.*

Vôtre bon frére.

CHARLES.

Autre Lettre au même. 1527.

Déja l'Empereur avoit écrit une autre Lettre à Henry, en réponse de celle que ce Prince lui avoit écrite, pour le prier instamment de s'accorder avec François I. sans quoi il seroit obligé de prendre son parti. Charles lui répondit, que pour faire voir à tout le monde la consideration qu'il avoit pour lui, il étoit prest de renoncer à la restitution de la Bourgogne, qui étoit le plus grand obstacle à la paix. De plus qu'il étoit content qu'on lui donnât pour la rançon des deux Princes, qu'il avoit en ôtage, & pour tous autres fraix, les deux millions de livres Tournois, qui avoient été offerts à M. de Lanoi, & que pour les autres articles, on executeroit le Traité de Madrid. Mais comme le Roy d'Angleterre étoit déja engagé avec les autres Confederez, cela ne fit aucun effet, & ne servit qu'à divertir François I. auquel on en envoya des copies. Il en tiroit cette consequence, *que Charles-Quint commençoit d'avoir peur, depuis qu'il voyoit le Roy d'Angleterre allié avec lui: & qu'il accorderoit bien d'autres choses, & tout ce qu'on voudroit lors qu'il verroit, qu'ils auroient porté leurs armes jusques dans le cœur du Royaume de Naples, ce qui arriveroit bien-tost, à ce qu'il disoit.*

Charles garde toûjours la moderation. 1527.

Mais le mal-heur de François I. a toûjours été qu'il n'a jamais bien connu, le courage ni les forces de Charles, qu'au siege de Mets, c'est à dire, sur la fin de ses jours, & cela venoit de la trop bonne opinion qu'il avoit de lui-même. Car enfin cét Empereur a bien toûjours été prudent & sage, mais non pas lâche ni poltron. Sa plus grande ambition étoit

étoit de se rendre maître à quelque prix que ce fût du Duché de Milan, parce qu'il étoit necessaire à sa Maison, & il en vint à bout. Du reste il avoit dequoi être content ; aussi toutes les Guerres qu'il a entreprises depuis, avec peu de justice, & seulement pour ses propres interests, ont toutes été des guerres de Religion, contre les Turcs, ou contre les Lutheriens : pour se deffendre contre les envieux de sa fortune, ou pour vanger son honneur, ou celui de ses Alliez.

Les Alliez peu heureux & encore moins sages.

Quant aux Alliez, tous leurs efforts dans cette premiere Guerre n'ont été qu'un feu de paille. Beaucoup d'entreprises, beaucoup de menaces, grandes apparences, grand mépris pour leur ennemi, grande opinion d'eux-mêmes, grandes esperances, mais tout cela s'en alloit en fumée, lors qu'ils croyoient le tenir. Charles au contraire, feignoit, comme dit le proverbe, d'être boiteux, lors qu'il marchoit le plus droit, & au fond quelque attaché qu'il fût à ses interests, il marchoit plus droit que tous les Alliez, & que le Pape lui-même, qui ne pensoient les uns & les autres jamais qu'à tromper. Pendant que Lautrec Generalissime de l'Armée des Alliez dans le Milanois, se prévalant de ce que l'Armée Imperiale étoit occupée à saccager Rome, & qu'il n'y avoit plus en elle de discipline, faisoit des progrez, les deux Rois de France & d'Angleterre, cherchoient par des Lettres, des Ambassades, & des propositions de paix d'endormir l'Empereur. François I. qui n'avoit pas un sou en ce temps-là, & qui pensoit beaucoup plus à la guerre qu'à la liberté

berté de ses enfans, faisoit entendre pourtant que l'argent pour la rançon étoit prest. Charles qui étoit incessamment occupé à donner des ordres pour le Milanois, & le Royaume de Naples, ne laissoit pas d'offrir genereusement à ses ennemis des conditions de paix plus avantageuses qu'ils ne meritoient.

Mort de Lanoi. 1527.

Cependant le Pape étoit toûjours au Château Saint Ange, où il ne savoit rien de ce que faisoient les Alliez, parce que le Prince d'Orange avoit toûjours empesché devant & aprés l'accomodement, qu'il ne reçût aucune nouvelle ni de bouche, ni par écrit, non pas même de ce qui se passoit à Rome. On avoit pourtant donné ordre au Vice-Roy Lanoi, de mettre la derniere main, ensemble avec Moncada & les Ministres, que le Pape avoit envoyez à Naples, à la conclusion de la paix entre sa Sainteté & l'Empereur; mais pendant qu'on y travailloit, & que les affaires étoient déja fort avancées, Lanoi fût attaqué de la Peste dont il mourût trois jours aprés: de sorte qu'au grand regret du pauvre Pape qui s'ennuyoit fort en prison, il fallût encore envoyer des Courriers en Espagne & attendre leur retour. Ils porterent des Lettres patentes de Vice-Roy pour Don Ugo di Moncada, des ordres exprez de continuër la negociation de la paix avec le Pape, & de la conclure au plustôt, avec tout l'avantage qu'on pouvoit tirer de l'estât où étoit le Pape.

On tâche de traverser la paix entre le Pape & l'Empereur.

Lanoi & Moncada avoient consumé un mois entier à la negotiation de cette paix qui auroit

auroit pû être faite en peu de jours, parce que le Pape la vouloit à quelque prix que ce fût, & que les Imperiaux ne la souhaitoient pas moins; tant parce qu'ils la jugeoient necessaire à leurs affaires, que parce qu'ils étoient assûrez de la faire fort avantageusement: mais le mal venoit de ce que le Roy de France & celui d'Angleterre, & la République de Venise qui muguetoient le Royaume de Naples, & qui s'étoient persuadez de réüssir dans leurs desseins, voyant bien que toutes leurs esperances étoient perdües si le Pape se liguoit avec l'Empereur, & que le Pape las de tant d'adversitez accorderoit à l'Empereur tout ce qu'il demanderoit, mettoient tout en usage pour empescher les Ministres du Pape de la conclurre; & comme ils savoient que le saccagement de Rome les avoit ruïnez, ils donnerent secretement de grandes sommes, & n'épargnerent rien pour venir à bout de ce dessein; de sorte, que la nuit on detruisoit ce qu'on avoit fait le jour, quoi que le Pape écrivît continuellement à ses Ministres, des lettres que le Prince d'Orange leur faisoit tenir, pour les presser de conclurre la paix.

Mais finalement le Vice-Roy Moncada, & le Prince d'Orange, conclurent le Traité de paix entre le Pape & l'Empereur, malgré toutes les oppositions. Ce Traité ne contenoit autre chose en substance qu'un engagement reciproque de garder une paix inviolable entre eux. Que le Pape fairoit trois Cardinaux, à la nomination de Charles-Quint. Qu'on payeroit à l'Armée Imperiale, ce qui restoit dû

On la conclut.

dû des 400. mille écus qui avoient été promis au Prince d'Orange. Que dans deux ans sa Sainteté se transporteroit à Boulogne avec tout le sacré College, pour le Couronnement de l'Empereur, qui se rendroit dans cette ville-là, dans le temps dont on conviendroit; & qu'en attendant que l'Armée des ennemis de sa Majesté Imperiale, fût sortie du Royaume de Naples, & pour asseurance à elle, que le Pape ne romproit pas l'amitié qu'ils s'étoient promise, il lui donneroit en ostage cinq Cardinaux, aux choix de l'Empereur, qui fûrent Gadi, Cesis, Orsino, Pisano, & Trivultio, que l'on conduisit à Naples. Il est vray qu'à la priere du Cardinal Colonne, Orsino & Cesis fûrent mis en liberté, à la charge qu'ils demeureroient en un lieu appellé *Grotte ferrata*. Pour plus grande seureté encore, on mit entre les mains des Imperiaux Hypolite & Alexandre de Medicis, & il fût convenu que le Pape ne donneroit aucun secours directement, ni indirectement aux ennemis de Charles-Quint.

Execution d'un des Articles.

L'Article qui regardoit le Couronnement de l'Empereur à Boulogne, & l'abouchement de ces deux Princes, fût également souhaité, & on en sollicita l'execution d'une & d'autre part. Du côté de l'Empereur parce que voyant que le Pape n'étoit pas vieux, (à peine avoit-il 50. ans) & qu'il pouvoit par consequent vivre encore long-temps, il crût qu'il étoit necessaire de s'aboucher avecque lui, & de lui accorder des avantages considerables pour sa Maison, qu'il savoit être ce que le Pape souhaitoit avec plus de passion, à dessein de lui

lui faire perdre par ce moyen, la haine, & le ressentiment qu'il avoit conçû contre lui à cause de sa prison & du sac de Rome. Même quelque temps aprés il lui fit dire secretement par son Ambassadeur, qu'il avoit dessein aprés son Couronnement de lui prester ses forces pour se rendre Maître de Florence, & en faire Duc Alexandre de Medicis son neveu, ce qui est arrivé depuis. Le Pape Clement de son côté souhaitoit cét abouchement, & le Couronnement de l'Empereur, afin d'avoir moyen de se vanger de ses ennemis, & de rétablir ses Parens dans Florence. Aussi les Florentins, n'eurent pas plûtôt apris que le Pape étoit prisonier, que sans avoir aucun égard pour sa personne, ils chasserent honteusement & avec violence toute la Maison de Medicis, non seulement de la Ville, mais de tout l'Estât de Florence, sans autre raison, que de dire qu'ils y étoient trop autorisez. Leur haine alla jusques à arracher les Armes de cette Famille dans tous les lieux où ils y en avoient, & á briser même dans l'Eglise de l'Anonciade les Statües de Leon X. & de Clement lui-même, qui y avoient été dressées par un decret du Senat; de sorte que le Pape en conservoit un vif ressentiment dans le cœur contre cette Ville, & qu'il cherchoit les moyens de se vanger d'eux.

Don François Gioffredo Religieux de Saint Remi, raporte dans sa Chronologie, que Don Ferdinand Cortese Vice-Roy de la nouvelle Espagne, envoya en ce temps-là un riche present à l'Empereur; c'étoit une Couleuvrine toute d'argent pesant 24000. onces d'or; Mexico.

d'or ; & le bon Religieux ajoûte, du sien à ce que je crois, que l'Empereur lui envoya plusieurs Evêques & Religieux, & lui recommanda particulierement de travailler à la conversion des Infidéles. Que Cortese & les Missionaires y travaillerent avec tant de zele, qu'en moins de deux ans ils baptiserent dix millions de personnes, & qu'un seul Religieux en avoit baptisé 400. mille. Mais peut-estre que depuis deux cens ans on n'a pas baptisé 200. mille personnes en toutes les Indes, il est vray qu'il n'en coûte pas plus d'ancre ni de peine de dire 10. millions, & le plus ou le moins n'importe pas beaucoup. Ce qu'il y a de certain est, que l'Empereur étant informé par quelques envieux de Cortese, qu'il avoit dessein de se rendre Maître de ce païs-là, envoya à Mexico le Docteur Loüis Ponce, avec plein pouvoir de lui faire son procez ; celui-ci étant mort, on y envoya d'autres Commissaires, qui le condannerent au banissement, & confisquerent tous ses biens, il avoit pourtant rendu de grands services à l'Empereur dans ce païs-là. Cependant il y eût de grands differens entre l'Empereur & le Roy de Portugal au sujet des Iles Moluques : & Charles-Quint aprés avoir terminé les premiers differens sur cette affaire, voyant que les Commissaires nommez pour regler les prétentions des deux partis ne pouvoient convenir, donna une seconde sentence en faveur des Portugais ; mais ensuite ayant plus besoin d'argent que de ces Iles, il vendit pour cinquante mille Ducats tout ce qui lui restoit en ce païs-là. Pen-

Pendant que la guerre étoit échauffée dans le Royaume de Naples, François I. qui ne pensoit qu'à donner du chagrin à l'Empereur son concurrent, ayant sçû, ou fait semblant de croire, comme d'autres disent que ce ne fût qu'un prétexte, que ce Prince parloit de lui comme d'un Roy sans foy & sans honneur, fit resolution de l'appeller en düel, pour avoir réparation l'épée à la main, à la maniere de France, de l'injure qu'il lui faisoit. Comme il avoit pris cette resolution lors qu'il se ligua avec le Roy d'Angleterre, il crût être obligé de communiquer son dessein à ce Prince, qui l'approuva & le loüa; la confiance même qu'il avoit d'un bon succez le porta à en faire part, non seulement à son Conseil d'Estât, mais même aux Estâts generaux du Royaume, dans lesquels les sentimens furent partagez; mais le Roy les pressant d'y donner leur consentement, ils lui répondirent qu'il pouvoit faire ce qu'il voudroit. De sorte qu'il envoya à Valladolid un Heraut, avec le Cartel de deffi suivant. François I. veut appeller en düel l'Empereur.

*Nous François par la grace de Dieu Roy de France, Seigneur de Genes &c. à vous Charles par la grace de Dieu aussi, élû Roy des Romains, & Roy d'Espagne. Nous vous faisons savoir, qu'étant avertis qu'en toutes les réponses que vous avez faites aux Ambassadeurs, & Herauts envoyez de nôtre part vers vous pour le bien commun de la paix, vous aviez pris prétexte de refus sans fondement ni raison, en m'accusant injustement d'être un Cavalier perfide, d'avoir manqué à la foy & à la promesse que je vous avois* Cartel.

*avois faite, & de m'être échapé furtivement de vos mains.*

*C'est ce qui nous oblige, pour la reparation de nôtre honneur, de vous envoyer ce Cartel de deffi, (quoi que nous sachions qu'un homme à qui on fait faire par force une promesse n'est pas obligé de la tenir) nous avons pourtant voulu l'envoyer pour la defense de nôtre honneur, que nous avons toûjours conservé, avec grand soin, & que nous garderons cherement, s'il plaît à Dieu, jusqu'au dernier de nos soupirs. Pour cét effet nous vous faisons savoir, que si vous avez voulu, ou voulez nous accuser de perfidie, non seulement en ce qui regarde la promesse que nous vous avons faite, ou nôtre liberté, mais que vous nous accusiez même d'avoir jamais fait la moindre chose qui ne se doive faire par un Gentil-homme d'honneur & de probité, nous disons que vous en avez menti par vôtre gueule, & qu'autant de fois que vous le direz, autant de fois nous vous disons que vous en avez menti, resolus de deffendre nôtre honneur jusqu'à la derniere goute de nôtre sang, comme doit faire tout honeste homme.*

*Puis donc que vous avez voulu nous calomnier sans aucune raison, nous vous declarons que vous n'ayez plus à nous écrire quoi que ce soit à l'avenir, mais de nous marquer un lieu, où nous puissions nous trouver seuls vous & moy, ou chacun avec un second, pour nous battre au pistolet ou à l'épêe, à pied ou à cheval, en la maniere qu'il vous plaira. Nous vous protestons que si aprés la presente declaration, vous escrivez, ou parlez contre nôtre honneur, que la honte d'avoir refusé ou differé le combat tombera toute sur vous, puis que par ce seul moyen, nous pouvons mettre fin*

*fin à toutes écritures & paroles. Donné en nôtre bonne ville de Paris, aujourd'huy 28. Mars 1527. la semaine qui précede celle de Pasques.*

Signé

François.

Il y a diversité d'opinions, au sujet de la date de ce Cartel de deffi. Tous les Auteurs François la mettent au jour cy-dessus marqué. Mais les Espagnols ne sont pas d'accord entre eux: les uns la mettent au mois de Mai, les autres au mois d'Aoûst, & d'autres au mois de Septembre. Pour moi je suis du sentiment de l'Historien Ulloä, qui dit dans son Histoire de Charles-Quint, que ce Cartel de deffi n'a été envoyé à l'Empereur, ou du moins qu'il ne l'a reçeu que le 4. Novembre de cette année-là. Il se peut bien faire qu'il a été écrit par François I. le 28. Mars, & qu'on laissa couler du temps pour y mieux penser, & savoir les avis & du Conseil, & des Estâts du Royaume, jusques au mois de Novembre; mais il n'y a aucune apparence qu'on ait envoyé ce Cartel pendant que l'on travailloit à endormir Charles-Quint. On ne s'accorde pas de la date.

Les Historiens de tout païs parlent avec plus de diversité de sentimens, sur ce Cartel, que sur quelque autre chose que ce soit, chacun selon son interest ou sa passion, & chacun voulant ajoûter à ce que les autres ont dit, & montrer qu'il sçait des choses que les autres ne savent pas. Ce que je trouve de plus conforme à la verité, & au sentiment le plus general, Sentimens sur ce düel. 1527.

neral, eſt que François I. ayant envoyé le premier Preſident du Parlement de Bourdeaux à l'Empereur, pour lui dire les raiſons qui l'obligoient à ne pas executer ce qu'il avoit promis, ce Prince lui fit une réponſe trop dure, en ces termes, *Vôtre Maître m'a donné ſa parole à foy d'homme d'honneur, mais puis qu'il y manque je ne le tiens plus pour tel:* réponſe qui lui étant envoyée par ſon Ambaſſadeur, le mit en grande colere. D'autres diſent, que ce Preſident qui aimoit la paix, ne voulut pas faire ſavoir cette réponſe à François I. pour ne pas aigrir ſon eſprit: mais que le Roy l'ayant appriſe par une autre voye, en fût ſi faché contre ſon Ambaſſadeur, qu'il le rappella incontinent, lui ôta ſon emploi, & envoya inceſſamment un Heraut à Charles-Quint avec le Cartel en queſtion.

Charles ne pouvoit pas accepter le deffi.

Il s'eſt trouvé aſſez de gens qui ont écrit que Charles-Quint refuſa ce deffi, & qu'il étoit obligé de le refuſer, parce qu'il n'eſt pas au pouvoir d'un Empereur, qui eſt un Prince electif, de riſquer ſa vie, ſans l'adveu & le conſentement des Electeurs qui l'ont élevé à cette dignité. Quoi, les Electeurs de Pologne, ou ceux d'Allemagne, mettront la Couronne ſur la tête d'un Roy, ou d'un Empereur, qui iront dans d'autres païs à leur inſçû ſe battre, & courir riſque d'être tüez! On leur a donné le Manteau Royal afin qu'ils le conſervent, & non pas pour le déchirer. Il falloit donc que l'Empereur demandât leur avis, & qu'il envoyât le Cartel aux Electeurs qui s'en ſeroient ſans doute moquez, & lui auroient dit, qu'il ne pouvoit accepter un combat

combat avec un Prince qui lui étoit inferieur, & que l'honneur de l'Empire ne le lui pouvoit permettre. C'eſt ce qui a fait dire à plusieurs que ce Prince quoi que François avoit fait en cela une rodomontade Eſpagnolle. En effet ce fût une pure gaſconade que de demander à l'Empereur de lui marquer un lieu pour le combat: car où le prendre? François I. n'auroit ſans doute pas voulu s'aller battre ſur les Terres de Charles-Quint, par cette raiſon, qu'ayant manqué de parole à l'Empereur, il pouvoit craindre juſtement que l'Empereur ne lui en manquât. Charles-Quint ne ſeroit pas allé auſſi ſe battre en France, & auroit répondu qu'il ne ſeroit pas ſi ſot que d'aller dans les Eſtâts d'un Prince, quelque ſauf conduit & aſſurance qu'il lui pût donner, qui avoit déja fait conoître qu'il ne faiſoit aucun ſcrupule de violer ſa foy & ſon ferment.

Il n'y avoit auſſi aucune apparence d'aller en Portugal, parce que le Roy étoit beau-frére de l'Empereur. Encore moins en Angleterre, le Roy étant déja alors confederé avec François I. Cependant Guicchardin aſſûre, quoi que ſon opinion n'ait été ſuivie que de peu de gens, qu'au même temps que François I. envoya ce Cartel de deffi à Charles-Quint, le Roy d'Angleterre lui en envoya un ſemblable de ſa part, de quoi je doute beaucoup, parce que je ne trouve que peu de gens qui en faſſent mention. Au fonds François I. devoit ſçavoir toutes ces difficultez, que je ne doute pas auſſi qu'il n'ait ſçües, & conſiderer l'impoſſibilité qu'il y avoit de trouver

François I. eſt blâmé. 1527.

trouver un lieu convenable pour le combat, que dans des lieux fort éloignez, & qu'un Empereur & un Roy ne pouvoient pas voyager dans une boëte. Il falloit beaucoup de temps, de la dépense, de longueurs par les chemins, ce qui auroit donné moyen d'en venir à un accommodement. Ceux donc qui disent que François I. sçavoit fort bien qu'il ne lui étoit pas possible d'en venir à ce combat contre l'Empereur, ne sont pas si mal fondez, non plus que de dire qu'ayant demeuré assez long-temps en Espagne, il vouloit faire voir qu'il y avoit appris à faire des Rodomontades.

Charles aussi.

Ceux qui disent que Charles-Quint accepta le Cartel, (ce qui est vrai) l'accusent aussi d'avoir fait en cela une autre fanfaronade, d'autant plus à blâmer en lui, qu'il étoit Flamand, & par consequent d'une nation plus moderée, & qui n'est pas si sujette à faire des bravades que l'Espagnolle & la Françoise. Charles-Quint étoit donc bien seur, qu'il seroit impossible de jamais convenir d'un lieu pour le combat, à quoi bon donc faire semblant d'accepter le Cartel en question; Lui qui avoit non seulement un pretexte legitime, mais une bonne raison de le refuser, en disant qu'il ne vouloit pas se battre avec un inferieur: sans parler de l'autre raison déja alleguée, qu'un Empereur qui tenoit sa Couronne de la main des Electeurs, ne pouvoit pas la risquer pour quelque legere injure de paroles. De sorte qu'à bien considerer ces deux Rodomontades, qui ont été effectivement telles, il est pourtant vrai que celle de François I. est

est moins à blâmer que celle de l'Empereur, parce que ce Prince étoit François, c'est à dire d'une Nation, que l'on accuse d'être la mere des fous en matiere de düels; outre que s'estimant offensé, il croyoit reparer l'injure & mettre son honneur à couvert en faisant une telle bravade à l'Empereur: ou du moins suivoit-il en cela la fougue naturelle de son esprit, au lieu que Charles-Quint acceptoit une chose qu'il devoit refuser, comme nous l'avons déja dit.

Charles-Quint envoye un autre Cartel à François I.

Disons maintenant quelques particularités, sur tant de choses qu'on a écrites au sujet de ce que Charles-Quint avoit accepté ce Cartel. Dès qu'il l'eût entre les mains & sans consulter autre chose que son propre courage, sans même trop penser à ce qu'il devoit faire, il crût que son honneur l'engageoit non seulement d'accepter le deffi, mais encore d'envoyer un Cartel de sa part à François I. Il choisit pour Ambassadeur ou Heraut pour le porter M. de Bourgogne, homme également habile dans les armes & dans la negotiation. Ce Cartel contenoit une narration du Traité de Madrid, & les réponses qu'il avoit faites au premier President de Bourdeaux. Il y faisoit voir qu'il avoit eu raison d'en user de la sorte, & que François I. en avoit fort mal usé envers lui, jusques à le traiter de pedant, sur ce qu'il avoit voulu se servir des Loix pour decider une affaire d'honneur.

Bourgogne muni des passeports necessaires s'en alla à Paris & parla fort au long au Roy. Mais François I. ne lui fit aucune autre réponse sinon, *qu'il ne vouloit voir d'autre Car-*

*tel que celui qui lui marqueroit le lieu du combat.* Quelques-uns ajoûtent à cela, que le Roy voyant que le Heraut ne lui parloit point du lieu du combat, fit planter des potences devant son logis pour lui faire peur, & que l'autre les ayant vües, dit *qu'elles pourroient bien être faites pour lui, mais que ce ne seroit pas-là le mal que le Roy vouloit faire à l'Empereur.*

Sandoval Auteur de l'Histoire de Charles-Quint. 1528.

Le P. Sandoval Evêque de Pampelone qui a fait l'Histoire de Charles-Quint, où j'ay trouvé beaucoup de choses capables de contenter les Lecteurs, & de laquelle j'ay emprunté ce que j'ay crû necessaire à mon Histoire, fait un si long discours sur ce deffi de François I. à Charles-Quint, qu'il contient la plus grande partie de son premier volume: aussi rapporte-t'il une infinité de circonstances dont je ne trouve aucune trace dans les Historiens François, tels que sont Monluc, De Thou, Dupleix, & encore moins dans Mezeray. Quoi que ces celebres Auteurs n'ayent rien oublié pour donner tous les éclaircissemens possibles, à l'endroit de l'Histoire de François I. qui regarde le deffi en question, duquel il se parloit tant alors, & sur lequel tous les Auteurs de l'Europe ont tant écrit depuis, les uns en faveur de François I. & les autres contre lui. De sorte qu'il étoit necessaire que les Auteurs François donnassent là-dessus toutes les lumieres possibles pour defendre l'honneur & la memoire de leur Roy, ce qu'ils n'ont pas manqué de faire.

Particularitez de Sandoval.

Sandoval non seulement amplifie le Cartel

tel de deffi de François I. à Charles-Quint, mais, ſans hyperbole il le rapporte quinze fois plus étendu, que celui que je viens d'inſerer dans cette Hiſtoire, & que les François, ne l'ont écrit. De plus il rapporte celui de Charles à François I. avec tant de circonſtances ſuperflües, qu'elles laſſeroient la patience de Job. Il commence par une lettre de Jean de Calvimont Ambaſſadeur de François I. auprès de l'Empereur, au ſujet de ce qu'il lui avoit dit de faire ſçavoir à ſon maître, par laquelle il fait ſavoir à Charles aſſez au long qu'il avoit écrit au Roy les propres paroles qu'il lui avoit dites. Il ajoûte une réponſe de l'Empereur à Calvimont, dans laquelle il repete les paroles injurieuſes qu'il lui avoit dites auparavant contre ce Prince, pour les lui faire ſavoir. Puis il raporte le verbal de Guienne Heraut d'Armes de François I. ſur la maniere en laquelle il avoit preſenté le Cartel à Charles-Quint, qui contient une relation de trois grandes pages in folio, d'un caractere fort menu; & quant au Cartel, il convient à peu prez avec celui qui eſt raporté par les François, auxquels je me ſuis conformé auſſi. Le Cartel eſt accompagné d'un autre Ecrit de cinq grandes pages in folio encore d'un caractére fort menu que cét Auteur pretend que François I. envoya à Charles-Quint, pour lui expliquer plus amplement les raiſons qu'il avoit de l'appeller en düel, dans lequel ſont renouvellez tous les ſujets de plainte du Roy contre l'Empereur, & ſes pretentions, & procedures anciennes & modernes, qui n'avoient pas été bien expliquées.

Je puis assurer mon Lecteur, que toutes ces Ecritures ne contiennent rien de considerable que je n'aye rapporté en abregé, en son endroit.

Conti-nuation. Cét Ecrit que l'on prétend avoir été envoyé par François I. & qui est signé, *par ordre de sa Majesté. Robertet.* Est suivi du Verbal de Bourgogne Heraut d'Armes de l'Empereur, envoyé à François I. pour lui porter le Cartel de deffi; qui contient six grandes pages il fol. de fort petit caractere, & dans lequel l'Empereur reproche au Roy, tout ce qu'il avoit fait pour lui, & fait voir la justice veritable ou prétendüe de ses raisons, les reproches & justifications qui sont raportez en leur lieu dans l'Histoire de Sandoval, & que je n'ai pas oubliez dans la mienne. Aprés cela suivent une infinité de réponses & de propositions sur cette matiere, tant par les Herauts, que par des lettres écrites au Gouverneur de Bayonne, à l'Ambassadeur de France, ou par l'Empereur, ou par le Roy, avec une longue relation de 4. pages en la maniere cydessus sur la nature & les difficultez des Passeports. Enfin Sandoval prétend que François I. écrivit aussi plusieurs Lettres à un grand nombre de grands de la Cour de l'Empereur, pour sa justification.

S'il s'est trompé. Mais d'assûrer si tout ce que Sandoval rapporte au sujet de ce fameux Düel, est entierement conforme à la verité, ou qu'il ait été mal informé, & qu'il ait eu des memoires de gens qui s'étoient faits un plaisir d'y ajouter ce qu'ils ont voulu: c'est ce que je ne veux pas faire, & je n'ay autre chose à dire

dire là-dessus, sinon que ce digne Prelat est fort estimé entre les Historiens Espagnols. Je dirai pourtant, qu'il y a un grand nombre de circonstances raportées par cet Auteur, qui sont d'une trop grande consequence dans la vie de ce Prince, pour avoir été oubliées par les Historiens François: & il faudroit necessairement dire où qu'ils ont tous manqué à leur devoir, ou que tout ce que Sandoval en raporte, n'est pas dans les formes d'une exacte verité. Car enfin quiconque lira toutes les circonstances en question, ne pourra s'empêcher de croire, que l'Empereur & le Roy de France, n'avoient guere à faire, dans un temps où ils paroissent pourtant être fort occupez, puis qu'ils perdoient leur temps à faire des Ecritures qui ne pouvoient faire ni bien, ni mal. Au fonds toutes ces Ecritures, ces Cartels, & ces Deffis, n'ont servi qu'à faire rire les gens aux dépens de ces deux Princes. Nôtre Siecle s'en est moqué, & celui où nous alons bien-tôt entrer, puis que nous sommes aujourd'hui au 7. de Juin 1699. en fera de même. En un mot, je trouve que les Historiens François ont été fort sages en cela, que de s'être contentez de raporter seulement les choses necessaires pour l'instruction de ce fait, en une matiere si delicate, puis qu'il est certain que tant de circonstances ne sont propres qu'à faire croire, ou qu'elles sont supposées ou à faire voir l'indiscretion de l'Auteur, d'avoir trop circonstantié des faits dont le Lecteur n'a que faire, & qui font du tort à la memoire des deux parties interessées. Si un homme se veut tüer, dit Boccalini dans sa

sa Segretaria, un ou deux coups de poignard suffisent pour cela, pourquoi donc s'en donner cent! Deux coups de plume bien taillée, sont capables de ternir l'honneur de plusieurs familles pour cent ans. Un Auteur se doit souvenir, dit Guazzo, qu'il doit être sobre & moderé dans le bien & dans le mal qu'il dit des gens, en quoi j'ay souvent manqué.

Le Pape se retire à Orvieto 1527.

Pour revenir aux affaires du Pape. Par le Traité qu'il avoit fait on étoit convenu, qu'il sortiroit du Chateau S. Ange le 5. Decemb. Et comme la peste étoit fort échauffée à Rome, & qu'il ne pouvoit pas demeurer avec honneur dans une ville sacagée, & commandée par l'Armée de l'Empereur, il fut convenu qu'il en sortiroit le jour sus-dit, aprés avoir donné les ôtages, avec les Cardinaux, Prêlats, & Domestiques qui étoient aveque lui, & qu'il seroit escorté & accompagné par la Cavalerie Espagnole à l'une de ces 3. villes Orvieto, Perugia ou Spolete. Mais le Pape ne voulut pas attendre l'heure marquée au lendemain matin, soit qu'il ne se fiât pas aux Espagnols, ou qu'il voulût éviter l'éclât. Quoi qu'il en soit le jour précedent quatriéme du mois sur l'entrée de la nuit, il sortit du Chateau habillé en Marchand, accompagné seulement de deux domestiques deguisez comme lui, & alla à pied par un fort long chemin jusques à la Porte du Peuple, où il trouva Don Louïs Gonzague, le seul des Imperiaux à qui il avoit communiqué son dessein, avec une Littiere & cinquante chevaux, qui l'accompagnerent à Orvieto. Le lendemain Matin;

matin, lórs que le Prince d'Orange se préparoit à l'accompagner en pompe, il apprit qu'il étoit déja parti pour éviter le faste, & l'embarras de cette Cavalcade. Les Cardinaux, les Prélats, & les domestiques du Pape sortirent, & fûrent trouver le Pape à Orvieto, qui avoit été depeuplé par la peste, mais qui se rétablit en peu de temps, par le séjour que sa Sainteté y fit.

Pendant que tout cela se passoit, le Prince Ferdinand Archiduc d'Austriche, gouvernoit l'Allemagne, en qualité de Lieutenant de l'Empereur, & il étoit si aimé qu'il levoit des Troupes non seulement pour lui, mais encore il en envoyoit pour l'Armée de l'Empereur en Italie. Cependant il reçût ordre de sa M. J. d'accepter la Couronne de Boheme qui le regardoit & qu'il reçeut effectivement avec des applaudissemens extraordinaires de tout le peuple. Il arriva en ce même temps-là, que Solyman profitant des divisions des Princes Chrétiens, & des desordres que la Religion causoit en Allemagne, passa pour une seconde fois en Hongrie à la tête d'une puissante Armée, livra bataille au Roy, & le deffit entierement entre Bude & Belgrade, & que ce miserable Roy tomba en fuyant à cheval dans un estang où il perdit la vie. Jean Sepusio Vaivode de Transilvanie, qui conduisoit un puissant secours de cette Province au Roy, ayant appris sa mort, se fit proclamer Roy. Ferdinand qui avoit été fait nouvellement Roy de Boheme, & auquel appartenoit la Hongrie, à cause d'Anne son épouse fille & heritiere du feu Roy Louïs, y accourût avec une Armée, en

Affaires d'Hongrie. 1528.

en chassa le Vaivode qui s'enfüit en Pologne, se fit Couronner à Albe Royale, & s'en retourna en Boheme. Ces nouvelles fûrent fort agreables à l'Empereur, & adoucirent le chagrin que lui donnoit la victoire de Solyman qui avoit été suivie de la prise de Bude & autres places, & qui s'en étoit retourné à Constantinople, plein d'orgueil & chargé de butin, & d'ésclaves.

Le Pape. La prémiere chose que fît le Pape aprés qu'il fût arrivé à Orvieto, ce fût d'écrire à tous les Princes de la Ligue, pour leur apprendre sa liberté. Quelques Cardinaux l'exorterent aussi d'envoyer un Legat extraordinaire à l'Empereur en Espagne, pour le feliciter de la naissance du Prince son fils, pour mieux cimenter leur amitié: Mais il n'en voulût rien faire, disant, *qu'il feliciteroit l'Empereur, lors qu'il verroit par de bons effets, que Dieu lui auroit donné plus de sentimens de Pieté & de zele pour sa Gloire & pour le bien de l'Eglise, & qu'il rendroit au Vicaire de Jesus-Christ le respect qu'il lui devoit.*

Il écrit à Lautrec. Il écrivit pourtant au Seigneur de Lautrec, mais d'une maniere si ambigüe qu'il juroit qu'il ne comprenoit rien dans cette lettre. En effet le Pape faisoit semblant de témoigner qu'il souhaitoit beaucoup la paix de la Chrétienté, & qu'il étoit fort obligé à ceux qui avoient contribüé à sa liberté; mais cependant il blâmoit tacitement & Lautrec, & les Deux Rois, & les Venitiens, & tous les Princes de la Ligue, de ce qu'au lieu qu'il devoit attendre sa liberté d'eux, pas un n'avoit

voit fait un seul pas pour cela. Il tâcha pourtant de cacher du mieux qu'il pût son mécontentement à l'égard des Confederez, afin que s'il arrivoit que les Espagnols vinssent à le trahir, il peut encore tirer quelque fruit de la Ligue.

Philippe est proclamé Prince d'Espagne. 1528.

Charles cependant, obligé de retourner en Allemagne, & de passer par l'Italie pour la céremonie de son Couronnement, crût qu'il faloit avant que de partir, faire declarer & reconnoître Philippe son fils, Prince d'Espagne. Il marqua le 10. Avril pour le jour de cette céremonie, & comme à la naissance, ni au Baptême de ce Prince, on n'avoit vû que de la tristesse, à cause de la prison du Pape & du sac de Rome, ce qui portoit les gens à dire, qu'on n'avoit guere à attendre de joye de ce Prince qui venoit de naître au millieu de tant de malheurs, l'Empereur ordonna, qu'on fît des réjoüissances publiques dans toute l'Espagne en cette occasion. La céremonie se fit à Madrid dans le Couvent Royal de S. Jerôme, ou assisterent tous les Grands, & les Chevaliers de tous les Ordres en habits de ceremonie, & Charles V. lui-même, portant ses habits Imperiaux, qui le faisoit briller comme un soleil au dessus de tous les autres. L'Imperatrice Isabelle mere du jeune Prince y fût presente aussi accompagnée de 60. Dames toutes habillées comme des Reines. Un grand nombre de Deputez de toutes les villes d'Espagne, s'y trouverent, avec de riches presens pour rendre hommage au jeune Prince en presence de l'Empereur, qui voulût tenir pendant assez long-temps son fils entre ses bras.

bras, mais l'enfant s'étant mis à pleurer, on le donna à Donna Machera sa nourrice. L'Empereur declara en même temps, que conoissant l'Imperatrice son épouse pour une Princesse fort Prudente, il lui laissoit entierement la conduite du Royaume, & le soin de l'éducation du jeune Prince.

Plaintes du Pape

Cependant le Pape se consoloit du mieux qu'il pouvoit à Orvieto, mais tout Pape qu'il étoit, il ne pouvoit se resoudre à pardonner à ceux qui l'avoient offensé. Il faisoit même souvent paroître son ressentiment, dans l'entretien qn'il avoit avec les Cardinaux, les Ambassadeurs, & les Prelats de sa Cour, non seulement contre ceux qui l'avoient tenu en prison, mais aussi contre ceux qui l'avoient abandonné ou mal servi pendant qu'il y étoit. Il disoit souvent, qu'il n'avoit pas plus de sujet de se plaindre de ceux qui l'avoient dépoüillé & tenu enfermé dans le Chateau S. Ange, que des amis qui pour leur interest l'avoient abandonné, & negligé de travailler comme ils devoient à sa liberté. Ainsi il étoit aussi mal satisfait des uns que des autres. Il cachoit pourtant autant qu'il pouvoit son ressentiment, pour s'accomoder au temps, & aux conjonctures, parce qu'il songeoit à recouvrer les places que les Venitiens, & le Duc de Ferrare avoient prises pour seureté, lors qu'on fit la Ligue. Cependant il n'y eût ni Prince, ni ville dans l'Etât Ecclesiastique qui n'envoyât feliciter le Pape sur sa liberté, ce qui ne contribuoit pas peu à lui ôter de la tête les chagrins que ses affaires lui donnoient.

Mais

Mais la plus ſuperbe de toutes les Ambaſſades que le Pape reçût à Orvieto fût celle d'Henry VIII. Roy d'Angleterre, car ſon Ambaſſadeur y parût avec tant de faſte que ſa S. ne pût s'empêcher de témoigner qu'il en avoit du chagrin, & de dire à ceux de ſa Cour qu'une telle pompe étoit mal convenable au temps, & à l'Etât de cette ville. Il y eût trois principaux motifs de cette Ambaſſade. Le I. étoit de porter ſa Sainteté, à renouveller l'Alliance avec les autres Confederez, pour ôter à l'Empereur le Royaume de Naples, avec lequel, puiſſant comme il étoit, il tyranniſeroit toûjours l'Egliſe. Le 2. d'offrir au Pape 4000. Anglois pour la garde de ſa perſonne. Le 3. & le principal d'obtenir le divorce du Roy avec la Reine Catherine tante de l'Empereur. A la premiere de ces propoſitions le Pape répondit, en termes generaux & ambigus, comme s'il vouloit bien que les autres fiſſent la guerre, mais que pour lui il ſouhaitoit la paix de la Chrétienté. A la propoſition des 4000. Anglois, il répondit par des civilitez & des complimens, mais il ne pût s'empêcher de dire, *qu'il auroit été à ſouhaiter que les Alliez euſſent fait leurs efforts pour le tirer de priſon lors qu'il y étoit, & non pas d'offrir de le garder, aujourd'hui qu'il étoit en liberté.* A la troiſiéme il répondit qu'il envoyeroit à Londres un Legat à Latere, (ce fût le Cardinal Campegge) afin que de concert avec le Cardinal de Volſei, que les Italiens appelloient *l'Yorcois*, parce qu'il étoit Evêque d'Yorck, ils examinaſſent s'il y avoit

avoit lieu d'accorder le divorce demandé.

On presse le Pape, & sa reponse.

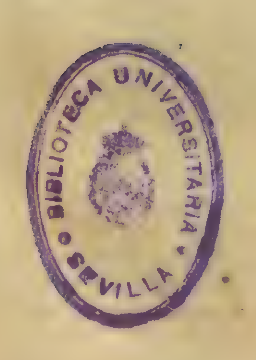
Mais les sollicitations les plus pressantes & qui faisoient plus de peine au Pape étoient celles qui venoient de la part du Généralissime Lautrec, qui étoit à Bologne avec l'Armée des Alliez, & qui ne laissoit passer presque aucun jour sans lui depêcher quelque Gentil-homme, pour l'exhorter à considerer ses interests & à ne differer pas d'unir ses forces avec celles de Alliez, à quoi il ne trouvoit en lui aucune disposition. Finalement lui ayant envoyé M. de Longueval, il l'obligea à lui répondre, *qu'il avoit envoyé en toute diligence l'Evêque de Pistoia à l'Empereur, pour l'exhorter à écoûter des propositions raisonables de paix, mais que si l'Evêque à son retour lui rapportoit qu'il n'avoit pas trouvé l'Empereur disposé à les écouter, qu'il ne manqueroit pas de s'unir avec les alliez, à la Charge toutefois, que les Venitiens lui rendroient auparavant Ravenne & Cervia, qui appartenoient à l'Eglise.* Guicchardin qui étoit de Florence & par consequent peu ami de Clement VII. car les Florentins ont toûjours eu de l'horreur pour la memoire de ce Pape, quand il parle de cét endroit de son Histoire ne le menage guere, *au commencement dit-il, ses paroles étoient sinceres & simples, telles que doivent être celles d'un Pape, & sur tout d'un Pasteur, comme lui, que Dieu avoit chatié avec tant de rigueur & de severité, mais il n'a jamais perdu ses inclinations naturelles, & sa prison ne l'avoit pas gueri de son avarice ni de ses ruses ordinaires.*

Lau-

Par: I. Pag: 300.



Isabelle Imperatrice
Epouse de Charles V.



Lautrec voyant qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit du Pape, partit de Boulogne au commencement de Fevrier, pour aller attaquer le Royaume de Naples, se confiant non seulement sur ses forces, mais sur la conjoncture du temps, & l'estat de l'Armée Imperiale, qui s'étant enrichie des dépouilles de Rome, abandonnée à l'oisiveté, & sans discipline, étoit incapable même de se deffendre. Ce n'est pas que cette entreprise ne donnât beaucoup à penser à ce General, parce qu'on lui disoit de toutes parts, que les François avoient été malheureux dans toutes les Entreprises qu'ils avoient faites contre ce Royaume, & qu'il n'avoit guere autre chose à attendre de celle-ci. Mais il fallût executer les ordres du Roy. Il partit donc & y alla par la Romagne qui lui sembla le chemin le plus commode, avec dessein d'attaquer ce Royaume avant que les Imperiaux y envoyassent du secours. Quoi que le Pape fût faché, a ce que dit Guicchardin, que l'Armée de Lautrec eût passé par l'Etât Ecclesiastique, à cause du dommage que le Peuple en recevoit, il ne laissa pas de profiter de cette occasion; car Jean Sassarello, qui s'étoit rendu Maître de la Citadelle & de la ville d'Imola, croyant que les Francois venoient pour l'assieger, remit la place entre les mains des Ministres du Pape, & se sauva. Sigismond Malatesta qui s'étoit emparé de Rimini, suivit son exemple & rendit cette place au Pape.

Lautrec part de Bologne. 1528.

Lautrec faisoit son voyage à petites journées, sans que l'on peut deviner pourquoi, & sa

De quoi il est accusé.

& sa lenteur fût cause qu'il ne réussit point dans son entreprise, Car tous les Historiens conviennent, que s'il y fût allé en diligence, avant que les Imperiaux eussent eu le temps de mettre leur Armée en Etât, & de recevoir du secours, il auroit trouvé le Royaume dépourvû de toutes choses, outre que les Imperiaux ne vouloient pas quitter Rome, où ils étoient comme en païs de Cocagne: ainsi les longueurs de Lautrec donnerent à ceux qui commandoient dans le Royaume plus de temps qu'il n'en falloit pour se préparer à se deffendre.

Femmes grosses.

L'Armée Imperiale partit donc de Rome, & s'achemina vers Naples. Mais pendant que cette Armée sera en marche, je veux raporter ici une chose que tous les Historiens qui ont donné quelques particularités du sac de Rome ont écrite, savoir qu'à Rome les Commissaires du quartier, aprés que l'Armée en fût sortie, firent un compte exact des filles ou femmes que les soldats, ou les Officiers de l'Armée avoient rendües enceintes dans la ville, & qu'on trouva qu'il y en avoit jusqu'à 3700. filles, veuves, ou femmes qui avoient leurs maris absens, ou Religieuses, car les Soldats entroient & so rtoient des Convens quand ils vouloient: sans y comprendre celles qui aimerent mieux se faire tüer que de consentir à la brutalité des Soldats. A la Campagne & aux environs de Rome on en trouva encore au de là de mille.

Marche & succez des deux Armées.

On a écrit beaucoup de choses sur la debauche & l'insolente licence des Soldats à l'égard des

des femmes & des filles, que la modestie de cette Histoire ne me permet pas de raporter. L'Armée Imperiale donc s'achemina vers Naples avec autant de diligence, que celle de Lautrec marchoit avec lenteur, par le conseil de Navarre, pour lequel ce General avoit beaucoup de consideration. Les François s'amuserent à assieger Melphi, où ils perdirent un temps dont les Imperiaux sçurent bien profiter. Le dessein de Lautrec étoit de se rendre maître de cette place, pour empescher qu'on ne lui coupât les vivres s'il la laissoit derriere lui. Les habitans se deffendirent courageusement, mais enfin aprés quelques attaques où ils perdirent beaucoup de monde, la place fût prise d'assaut, & saccagée, & l'on y fit passer plus de 3000. personnes au fil de l'épée.

Pendant que cela se passoit l'Armée Imperiale entra dans Naples, & les François fûrent se camper à l'entour de la ville. On y fit de rudes escarmouches, où les Imperiaux, & les Espagnols étoient toûjours battus, ce qui allarma tellement les Napolitains, qui n'avoient pas vû depuis fort long-temps la guerre de si prés, que pour se delivrer d'un si fâcheux étât, & des dangers encore plus grands dont ils étoient menacez, ils se sauverent par mer à Ischia, Procida, & autres lieux maritimes. Le Prince d'Orange commandoit alors l'Armée en qualité de Generalissime. *Don Ugo Moncada* commandoit dans la ville en qualité de Vice-Roy, *Alarçon* étoit Mestre de Camp General. *Geronimo Morone* Pourvoyeur General des vivres. *Don Ferrant*

*rant de Gonzague* frere du Duc de Mantoüe General de la Cavalerie, *Jean d'Urbin* Mestre de Camp, & le Prince de Salerne tout jeune qu'il étoit, avoit soin de faire faire les rondes, & il étoit outre cela Colonnel des Allemans : il y avoit encore un grand nombre de bons Officiers Espagnols & Italiens. Cependant Lautrec avoit fait venir l'Armée navale qui étoit à Genes, commandée par André Doria, afin d'assieger Naples par mer & par terre en même temps, pendant que l'Armée navale des Venitiens faisoient le degât dans la Pouïlle. Le Marquis de Vasto & le Vice-Roy voyant qu'il en faloit venir necessairement à une bataille, firent remplir de munitions & de toutes provisions necessaires les Galeres qui étoient dans leur port & se tinrent prests pour le combat, qui fût donné à Capo d'Orso, prés du côté gauche de Salerne, où André Doria s'étoit posté avec beaucoup de jugement pour attirer les ennemis au combat, qui fût fort sanglant.

Les François remportent la victoire.

Les François, par l'experience & le courage d'André Doria, & des Genois remporterent la victoire, & defirent presque entierement l'Armée Imperiale. Le Vice-Roy Don Ugo Moncada y fût tüé, le Marquis de Vasto, & Don Ascanio Colonne Capitaines de Cavalerie furent faits prisoniers sur la Capitane. Cesar Ferramosca, qui avoit beaucoup pris de peine pour faire sa paix avec le Pape y fût encore tüé, Geronimo di Trani General de l'Artillerie, & Don Bernard Villomarino General de l'Infanterie & plus de 12. autres Capitaines de moindre consi-

consideration, entre lesquels fût Jean Baptiste Leti mon bisayeul, extremement cheri du Marquis de Vasto, auquel il sauva la vie par sa mort, ce qui n'empêcha pourtant pas qu'il ne fût fait prisonier. Le Prince de Salerne, le neveu du Cardinal Colonne, le Marquis de Sainte Croix & plusieurs autres furent aussi faits prisoniers. En un mot Charles-Quint n'avoit point jusques là fait de perte si considerable. Les François y perdirent aussi beaucoup de monde.

Mais sur l'approche de l'Autonne aprés un Eté excessivement chaud, la peste s'échauffa beaucoup dans le Camp des François, causée, comme disent quelques-uns, par le mauvais air des étangs voisins, ou comme d'autres disent, par la saleté & les mauvaises senteurs du camp. Quoi qu'il en soit, la mortalité y fût si grande que la plus grande partie de l'Armée en creva, non seulement les Soldats, mais les meilleurs Officiers, & entre autres le General Lautrec. Les Assiegez ayant appris que Lautrec, la plûpart des Officiers, & la plus grande partie des Soldats étoient morts, firent une vigoureuse sortie, sur le reste de l'Armée, qui n'étoit composée que de malades, & de gens hors de combat, de sorte qu'ils en eurent bon marché, & qu'il ne leur fût pas difficile de les tuër, ou de les faire prisoniers, entre lesquels furent Pietro Navarra, & le Marquis de Saluces qui mourût bien-tost aprés de la peste en prison, & l'autre, à ce que dit Ulloa, fût par ordre de l'Empereur étranglé dans sa prison dans le Château de Naples. Telle fût

Peste dans l'Armée Françoise.

la fin du sage, hardi & vaillant Navarre, quoi qu'il eût suivi les mauvais conseils qu'on lui avoit donnés, de prendre les armes contre l'Empereur son legitime Prince, pour de fort legeres raisons. Ses grandes qualitez meritoient, à la vérité une mort plus honorable, mais rarement les traîtres joüissent-ils long-temps de leur bonne fortune.

Effets de la Providence.

Que la Fortune aprés laquelle les hommes cóurent avec tant d'ardeur, & pour laquelle ils sacrifient leur repos, leurs biens, & leur vie, est inconstante ! Disons mieux, combien de moyens la Providence de Dieu n'a-t'elle pas d'abbaisser, ou d'élever; de rendre les hommes riches ou pauvres; heureux ou mal-heureux en un moment quand elle le veut ! La Providence, dis-je, du grand Createur de l'Univers, duquel le Prophete dit, *Dominus mortificat, & vivificat; le Seigneur fait mourir & vivre.* Et il en a des moyens si asseurez & si cachez en même temps, que ses desseins sont plûtôt executez que connus, comme il a paru manifestement dans cette entreprise. Lautrec étoit en état de battre les Imperiaux, ou du moins de les empescher d'entrer dans Naples, pouvant y aller plustôt qu'eux, & cependant il les y laisse entrer. Les François gagnent la bataille sur mer, par la valeur des bons Officiers Genois qui étoient dans leur Armée, & l'on ne doutoit pas que cette victoire ne rendît les François maîtres du Royaume de Naples, & cependant la peste qui se met dans leur Armée, donne la victoire aux Imperiaux, & soutient le Royaume lors qu'il étoit prest

preſt à perir ; car enfin la conſternation étoit ſi grande dans tout ce païs-là, quand on vit Naples aſſiegé par les François, & leur victoire par mer remportée avec tant d'avantage, que de toutes parts on crioit déja, *Vive la France.*

Les François entierement chaſſez du Royaume de Naples. 1528.

La peſte ayant fait lever le ſiege de Naples, les François ſe retirerent, cherchant quelque moyen d'échaper & de ſe ſauver, par la fuite ; mais voyant que les Imperiaux les talonnoient & mal traitoient beaucoup leur arriere garde, ils s'allerent jetter dans Averſa, ville qu'ils avoient priſe auparavant, croyant ſe pouvoir deffendre dans cette place, qui étoit trés-forte, juſques à ce qu'on leur envoyât du ſecours, ou du moins qu'ils ſe fairoient faire une compoſition honorable aux Imperiaux. Mais aprés s'être defendus avec beaucoup de courage pendant pluſieurs jours, ils ſe trouverent bien loin de leur compte, car la faim les obligea de ſe remettre à la diſcretion des vainqueurs. De ſorte que les ſoldats ſortirent de la place deſarmez, & ſans bagage, & les Officiers & Capitaines ſeulement avec un cheval chacun. Le Prince d'Orange les fit eſcorter juſques à ce qu'ils fuſſent hors des Eſtâts de l'Empereur ; mais il fit prêter ferment aux Italiens, de ne prendre point les armes contre lui de ſix mois. Ainſi tomba cette entrepriſe mal concertée & mal digerée, & cependant à l'opinion des François alors victorieux, & des Imperiaux battus & conſternez, & même ſelon toutes les apparences, la victoire, & le Royaume de Naples devoient demeurer aux François, qui l'au-

l'auroient rendu imprenable, en ajoûtant les forces de leur Nation à celles du Païs.

André Doria. 1528.

Mais enfin, c'étoit la Fortune qui devoit decider les differens de Charles-Quint avec François I. & elle a voulu favoriser celui-là au préjudice de celui-ci. Ainsi, comme un abyme en attire un autre, la France eût le malheur de recevoir une autre mortification, qui ne lui fût pas moins sensible que celle-là, & qui lui a porté du préjudice long-temps depuis. C'est qu'André Doria que François I. avoit fait son Amiral sur la Mediterranée, ayant appris que le Roy avoit fait dessein de lui ôter cette charge, pour la donner à Anthoine de la Rochefoucaut, & qu'il avoit donné ordre de l'arrester, prit la resolution de se mettre à couvert, assuré de trouver une meilleure fortune, auprés de l'Empereur, si heureux dans ses entreprises. Doria fût à la verité bien surpris de voir que la France eût fait dessein de le perdre, aprés avoir remporté pour elle une si considerable victoire. On a crû pourtant, & plusieurs Auteurs l'ont ainsi écrit, que jamais le Roy de France n'avoit pensé ni à lui ôter son Emploi, ni à le faire arrêter, ni à le faire mourir, mais que c'étoit Doria lui-même qui avoit fait courir ce bruit, pour lui servir de pretexte à quitter le service du Roy.

Il entre au service de l'Empereur.

Il y a beaucoup plus d'aparence à dire, que Doria, voyant que l'Empereur étoit plus puissant par mer & par terre que François I. crût de faire mieux ses affaires auprés de Charles-Quint qu'avec le Roy de France. Il fût encore sollicité à cela, par le Marquis du

Vasto & Ascanio Colonna, qui avoient été ses prisonniers de guerre, & qui ayant occasion de le voir souvent & de manger avec lui, lui en avoient fait les propositions, & offert des conditions avantageuses. Il arriva donc qu'André Doria s'étant abouché avec Don Antonio di Leva Gouverneur de Milan, par la mediation du Marquis de Vasto, & convenu avec lui des conditions, il renvoya à François I. le Collier de l'ordre de S. Michel qu'il lui avoit donné, & lui fit ainsi savoir qu'il changeoit de Maître. Cette nouvelle affligea beaucoup ce Prince, qui ne pût s'empêcher de dire sur ce sujet, *que la perte de Doria l'affligeoit plus que celle du Royaume de Naples*. D'où l'on pût conclurre que ce Prince n'avoit jamais eu aucun mauvais dessein contre Doria, & que tous les bruits qui en avoient couru, venoient uniquement de lui qui cherchoit un pretexte pour colorer son changement. Doria eût encore un autre motif de quitter le service de François I. C'est que ce Prince, qui tenoit les Genois pour des gens sans foy, en quoi il ne se trompoit pas beaucoup, étant devenu Maître de Genes, & voulant les mortifier, abatre leur orgueïl, & les rendre plus obeïssans, voulut transporter le commerce de cette ville à Savonne, où il fit faire un grand & magnifique port. Mais André Doria, bon Citoyen, & zelé pour les interests de sa patrie, ne pût souffrir qu'on lui fit un si grand tort, de sorte qu'il se jetta dans le parti de l'Empereur pour la delivrer du joug François, comme en effet il le fit bien-tôt aprés, &
remit

remit le Gouvernement en liberté & dans ſon premier eſtât.

L'Empeur en reçoit beaucoup de plaiſir. 1529.

Dupleix parlant de cette affaire s'écrie ainſi dans ſon hiſtoire. *De combien de malheurs ce changement de Doria, n'a-t'il point été cauſe! nous perdîmes en ſa perſonne le plus grand Capitaine, & le premier homme de mer de ſon ſiecle, & ſon changement affoiblit nôtre parti, autant qu'il fortifia celui des ennemis.* Enſuite il fait un denombrement des préjudices que la France en reçût, & des avantages qu'en tira l'Empereur. Et Don Antonio di Sorge a dit avec raiſon dans ſon Hiſtoire, que l'Empereur ſi moderé en toutes choſes, n'avoit pû s'empêcher de temoigner exterieurement la joye qu'il avoit dans le cœur, lors qu'il apprit qu'André Doria avoit quitté le ſervice du Roy de France, pour entrer dans le ſien. Auſſi eſt-il vray, qu'il en reçût une joye extréme, comme il le témoigna par des effets réels, puis qu'en même temps il le fit Grand Amiral, & lui accorda des Privileges & des avantages beaucoup plus grands que ceux qu'il avoit eu au ſervice de la France: en la place de l'Ordre de S. Michel qu'il avoit quitté, il lui donna celui de la Toiſon d'or, avec d'autres dignitez.

Solyman va en Hongrie. 1529.

Mais cette joye fût bien-tôt aprés troublée par une mauvaiſe nouvelle qu'il reçût, lors que Solyman au printemps de cette Année repaſſa en Hongrie, pour y pouſſer plus loin ſes conqueſtes. Comme il étoit à Belgrade, Selpuſio qui avoit auparavant uſurpé ce Royaume, & qui en avoit été chaſſé par Ferdinand, s'alla jetter entre ſes mains. Solyman lui

lui promit d'employer ses forces à le rétablir & lui redonner la Couronne. Thomas Nadasto, qui commandoit encore dans le Château de Bude pour Ferdinand, ayant appris que Solyman s'aprochoit exorta ses soldats à se deffendre vigoureusement, mais la Garnison composée de 300. Rebelles, se saisit du Gouverneur, & l'amena lié & attaché à Solyman. L'action de ces Traîtres ne plût pas à cét Empereur à cause du mauvais exemple, de sorte qu'il les fit venir devant lui, & les fit tous étrangler en sa presence, & au contraire il mit Nadasto en liberté, & lui donna le choix, où de demeurer à son service, lui promettant des charges & des honneurs considerables, ou de retourner à celui de Ferdinand. Nadasti lui ayant répondu, qu'il ne sçauroit manquer de fidelité à son Maître, il l'en estima davantage, & le renvoya chargé de presens. Cependant Solyman accompagné de Selpusio, qui étoit toûjours à son côté, alla mettre le siege devant Vienne, & lui donna de terribles assauts. Charles-Quint apprit cette facheuse nouvelle qui l'affligea beaucoup, parce qu'on lui disoit que la ville étoit sur le point de se rendre, mais il en reçût bien-tôt aprés une autre quil lui donna beaucoup de joye, savoir que la ville s'étoit si bien defendüe par la valeur du Comte Palatin du Rhin, & le courage de la Garnison, que Solyman desesperant d'en venir à bout, avoit honteusement levé le siege, & s'en étoit retourné aprés avoir fait le degât.

Parmi tous ces évenemens de la Guerre par toute la Chrêtienté, heureux pour les uns, La paix des Dames. 1529.

uns, & mal-heureux pour les autres, Marguerite Gouvernante des Païs-Bas, Tante de l'Empereur, & Louyſe de Savoye mere de François I. s'étoient écrit des Lettres, envoyé reciproquement des Gentils-hommes, & convenu de s'aboucher pour trouver quelque moyen de faire la paix. L'abouchement ſe fit à Cambrai, avec toute la magnificence dont le ſexe eſt capable. Ces Princeſſes firent paroître beaucoup d'eſprit & de prudence dans cette occaſion. Car en moins de ſept ſemaines elles conclurent la paix, qui fût à cauſe de cela appellée *la paix des Dames*, dont les articles ſeront raportez à la fin de ce 4. Livre.

Genois. Cependant les Genois, qui s'étoient rétablis dans leur premiere liberté par le moyen d'André Doria leur bon Citoyen, crûrent par la valeur de ce grand homme, ſe remettre auſſi en poſſeſſion de Savonne, qui étoit encore au pouvoir du Roy de France. De l'avis donc & par les bons conſeils de Doria qui ne pouvoit aller en perſonne à cette expedition, étant obligé d'aller à Barcelone avec la Flotte Imperiale, les Genois envoyerent à cette entrepriſe Auguſtin Spinola, & Philippe Doria neveu d'André, avec de bons vaiſſeaux, & de bonnes Troupes. Les Savonnois, qui avoient tant d'obligation au Roy de France, & qui s'étoient imaginez de rendre leur ville la plus marchande de toute l'Italie, par le moyen du port que le Roy y avoit fait faire, & même avec le temps de mettre dans leur dépendance la ville de Genes, ſe deffendirent vigoureuſement, ne dou-

doutant pas que la France ne leur envoyât du secours, mais n'en voyant point venir, & se voyant reduits à l'extrémité, ils furent obligez de se rendre à discretion; de sorte qu'aprés leur avoir reproché leur revolte, on leur accorda seulement la vie, & on leur ôta tous les Privileges; On abatit les murailles, on rasa les fortifications, & on détruisit le port. On les avoit même condannez au pillage, mais ils en furent garantis à ce qu'on croit, par ordre de l'Empereur, dont-ils avoient quitté le service.

Charles voyant alors la prosperité de ses Armes en Italie, & que la Hongrie étoit fort menacée par Solyman: sollicité d'ailleurs par le Pape de se faire couronner, resolut de partir au plûtôt, pour aller recevoir la Couronne de la main du Pape, selon qu'ils en étoient convenus, afin de s'aller mettre à la tête de son Armée en Allemagne, aprés avoir donné les ordres nécessaires aux affaires d'Italie. Pour cet effet, il ordonna à Doria, de se trouver avec sa Flotte à Barcelonne pour le dernier jour de Juillet. Il envoya ces ordres en même temps, que les deux Princesses étoient convenües de s'aboucher à Cambrai, comme on vient de le dire. On lui conseilloit d'attendre l'évenement de cette conference avant que de partir, mais il repondit, *qu'il vouloit aller en Italie & en Allemagne soit que la paix se fît, ou qu'elle ne se fît pas.*

L'Empereur fait resolution de partir d'Espagne.

Comme cet invincible Empereur à toûjours réussi dans ses affaires beaucoup plus par

par sa prudence & bonne conduite, & par le bon choix qu'il faisoit de ses Ministres que par la force, & avec l'épée, il ne manqua pas d'en user de la sorte dans celles de Naples; car il n'eut pas plûtôt appris que le Vice-Roy Moncada étoit mort, qu'il mit en sa place le Prince d'Orange, conjointement avec le Cardinal Colonne, & leur donna, selon la coûtume des Princes les plus sages, des instructions secretes de sa propre main, portant *que puis que le Royaume étoit déjà purgé de cette peste de François, ils devoient travailler, à le repurger aussi des habitans naturels du Royaume, qui avoient conservé le cœur François.*

Puniti-ons. Ces deux Seigneurs entendirent fort bien ce que cela vouloit dire, ainsi pendant que d'un côté ils travailloient à remettre un bon ordre dans le Gouvernement, broüillé par les desordres des François, on procedoit vigoureusement de l'autre, contre les Gentilshommes & les Barons, qui s'étant flattez de l'esperance d'une victoire, & appuyez sur les forces des François, avoient pris leur parti. On exerça même des rigueurs excessives, tellement que le fisc du Roy s'enrichit, par les confiscations des Biens, Terres, & Seigneuries des Barons & Gentils-hommes qu'on fit mourir, ou qui avoient été condannez par contumace, quoi qu'on les eût employez à recompenser ceux qui avoient fidellement servi l'Empereur dans cette Guerre. On fit couper la tête particulierement à D. Frederic Gaetano, qui s'étoit revolté contre l'Empereur, pour se vanger des Colonnes qui avoient

avoient mal-traité son pére; mais étant tombé entre les mains du Cardinal Colonne, il ne demeura guere en prison, car bien-tôt aprés il eût la tête coupée dans la place publique, & ses biens qui étoient considerables furent confisquez.

Cependant le Prince d'Orange voyant que les Venitiens, malgré la deffaite des François ne laissoient pas de faire la guerre aux villes maritimes du Royaume dans la Poüille avec leurs Galeres, envoya contre eux Don Ferrante Gonzague, avec de bonnes Troupes Allemandes & Espagnoles, qui avoient ordre de se joindre, à 4000. hommes d'Infanterie Italiene, qui étoient déja dans cette Province. Mais étant averti que les Venitiens avoient renforcé leur Armée, & qu'ils vouloient, quoi qu'il en fût conserver les places qu'ils avoient prises, & dans lesquelles, pour la pluspart il y avoit encore des Garnisons Françoises; & que d'ailleurs, les Venitiens avoient assiége la ville de Malfesta par mer & par terre, il y envoya encore le Seigneur d'Alarçon avec 1500. chevaux, & 3000. hommes de pied, & aprés lui le Marquis de Vasto, que Doria avoit mis en liberté, avec encore un plus grand nombre de Troupes. Comme les deux partis étoient puissans, il arriva que la Guerre dura trois mois, tantôt à l'avantage des uns, tantôt à l'avantage des autres, & finit ensuite par le Traité de Paix de Cambrai, où les Venitiens furent compris, & par lequel, tout le païs, fut rendu à l'Empereur.

*Guerre des Venitiens dans le Royaume.*

Le Duc Sforza qui avoit fondé toute l'esperance

Sforza.

perance de son rétablissement dans le Duché de Milan, sur la protection des François & des Venitiens, & encore plus sur celle du Pape, voyant que les affaires des François avoient beaucoup changé de face, que les Venitiens étoient beaucoup moins puissans que l'Empereur, & que l'on étoit sur le point de conclurre la paix à Cambrai, prit la resolution d'aller en personne se jetter aux pieds du Pape à Orvieto, pour le supplier de ne le point abandonner; mais Clement VII. qui pensoit plus aux affaires de sa maison qu'à celles des autres, le renvoya chargé de bonnes esperances.

Traité entre Charles Quint & le Pape. 1529.

Il est certain que jamais il n'y a eu de Pape jusques à Clement VII. qui ait témoigné tant de sensibilité même pour les plus petites disgraces qui arrivoient à sa famille, ni tant de passion à lui procurer des avantages que celui-ci; de sorte que mourant d'impatience de voir sa Maison rétablie dans la Souveraineté de Florence, d'où elle avoit été chassée, il ne cessoit de presser ou plûtôt d'importuner l'Empereur, par des lettres écrites de sa propre main, de mettre en execution tout ce dont ils étoient convenus, le priant de lui envoyer quelque personne avec plein pouvoir de conclurre par un Traité ce qui restoit. Et comme Charles-Quint ne souhaitoit rien tant que de faire plaisir au Pape, pour le guerir de la haine qu'il pouvoit avoir conçüe contre lui, il lui envoya Anthoine de Leva, avec plein pouvoir de faire un Traité avec lui à la satisfaction de l'un & de l'autre, ce qui fût fait.

ARTICLES

# ARTICLES

## Du Traité fait à Orviete, entre le Pape Clement VII. & l'Empereur Charles-Quint le 26. Juin, 1529.

I. QUe sa Sainteté se transporteroit à Boulogne, avec toute la plus grande magnificence de sa Cour, au plus tard pour la fin de Janvier 1530. pour y Couronner l'Empereur, qui s'y trouveroit en ce temps-là.

II. Qu'immediatement aprés la cérémonie du Couronnement, l'Empereur envoyeroit une puissante Armée devant Florence, & qu'il ne l'en retireroit qu'aprés que la ville seroit prise.

III. Qu'il feroit Prince & Souverain de la ville & de l'Etât de Florence Alexandre de Medicis petit neveu du Pape.

IV. Qu'on feroit le Mariage du Prince Alexandre avec Marguerite fille naturelle de l'Empereur, dés qu'elle seroit en âge d'être Mariée.

V. Que le Pape fourniroit 8000. hommes pour le siege de Florence, payez à ses depens, pour agir conjointement avec l'Armée de l'Empereur.

VI. Qu'en même temps le Pape expedieroit

roit une Bulle en faveur de l'Empereur, & de ses successeurs aprés lui à perpetuité, par laquelle, il lui donneroit le droit de nomination, & de presentation des huit Archevêchez du Royaume de Naples, savoir Brindisi, Lanciano, Matera, Otranto, Reggio, Salerno, Trani, & Tarento. Et des seize Evêchez, savoir, Ariano, Acerra, Aquila, Cotrone, Cassano, Castello à Mare di Stabia, Gaeta, Gallipoli, Giovenazzo, Mottula, Monopoli, Pozzuolo, Potenza, Trivento, Tropea, & Urgento.

Pere & mere de Marguerite.

Peut-être le Lecteur ne sera-t-il pas fâché de savoir, quelle a été cette Marguerite promise en Mariage à Alexandre & le premier enfant qu'a eu Charles-Quint. Elle fut fille de Marguerite Vangest, fille de Jean Vangest, & de Marie Coquamba, tous deux sortis de deux familles Nobles d'Audenarde en Flandres. Ils moururent tous deux de la peste en 1510. & ne laisserent que cette fille unique âgée de cinq ans. Anthoine Lalin Comte d'Hocstrat, à cause de l'amitié qu'il avoit eu pour le Pére se chargea volontairement de l'éducation de cette fille, qui n'avoit aucun parent proche, & les autres ne voulant pas se charger d'elle. D'ailleurs le Comte d'Hocstrat n'ayant point d'enfans d'Elisabeth de Culembourg son épouse, voulut bien lui en donner un en adoptant cette jeune fille.

Elle devient grande.

La Comtesse qui l'avoit souvent vûe pendant la vie de sa mére, & qui étoit charmée de la beauté & bonne grace de cét en-

enfant, fût ravie de joye de ceque le Comte ſon époux la vouloit recevoir dans ſa maiſon, & elle l'éleva comme ſi ç'avoit été ſa propre fille. Quand elle fût en âge d'être mariée, elle fût recherchée de pluſieurs perſonnes, non pas à la verité pour ſon bien, car elle en avoit peu, mais à cauſe de ſa beauté, de ſa bonne éducation, & de ſa vertu, & ſur tout d'une grande modeſtie qui la faiſoit aimer de tous ceux qui la connoiſſoient. A peine avoit-elle 13. ans qu'un Gentil-homme nommé Theodore Vangel, de moindre qualité qu'elle mais infiniment plus riche, en devint amoureux, la rechercha, & la fit demander en Mariage avec beaucoup d'empreſſement. Mais Marguerite ayant connu ſon deſſein, lui fit connoître qu'elle ne vouloit pas ſe marier abſolument, ſoit que ſon étoile l'eût deſtinée à faire une plus grande fortune, ou parce que la Comteſſe l'aimoit avec tant de paſſion qu'elle n'auroit pû ſe reſoudre à la quitter, & qu'ayant pour elle un amour reciproque, elle diſoit avoir fait vœu, de ſe conſacrer uniquement au ſervice de la mere que le Ciel lui avoit donnée, aprés avoir perdu la ſienne, & cela dura juſques à ce que ſa vertu trouva un écueil, contre lequel elle fit naufrage.

Charles-Quint aprés ſon retour d'Eſpagne en 1521. eſtant à Audenarde, comme les Princes ne manquent jamais d'entremetteurs, en trouva qui pour s'introduire en ſes bonnes graces, lui parlerent de la beauté extraordinaire de cette jeune orpheline. L'Empereur qui étoit alors dans la vigueur de la jeuneſſe, & qui

*Comment l'Empereur commence à la connoître.*

& qui n'avoit pas encore perdu la fleur de sa Virginité, en eût le cœur si blessé, qu'il témoigna souhaiter de la voir, car c'est la fatalité des Princes, aussi bien que des autres hommes, que l'amour qui entre en eux par les yeux, gagne bien-tôt le cœur. Claude de Culembourg proche parent d'Elisabeth Mere adoptive de Marguerite, qui avoit plus souvent parlé d'elle à l'Empereur qu'aucun autre, ayant sçû son intention, fit en sorte qu'elle se trouva à un Bal, que la ville faisoit pour le divertissement de l'Empereur, de sorte qu'on n'avoit rien oublié pour le rendre agreable & magnifique.

Il en devient amoureux.

Le bon Claude ne manqua pas de la bien designer à l'Empereur, & de lui donner l'occasion de la voir à plaisir, de sorte que ce Prince passa toute la nuit au Bal ne pouvant se rassasier de la voir. Mais comme il avoit un talent extraordinaire pour sauver les apparences, & qu'il ne vouloit pas causer de scandale, il ménagea extrémement sa conduite: & quoi qu'il eût le cœur embrasé d'amour pour cette fille, sans faire rien d'indigne de la Majesté d'un Empereur il se contenta de lui parler deux fois seulement, sur la bonne grace qu'elle avoir à danser. Je l'ai ainsi lû dans un Manuscrit qui m'a été communiqué par Don Pietro Ronquillo, mais auparavant j'avois lû & écrit même, que pendant toute cette nuit-là, l'Empereur ne fit que parler à la Comtesse de sa fille adoptive & caresser cette fille.

Moyens dont en se sert.

Enfin l'Empereur declara à Culembourg, qu'il n'avoit jamais vû de plus belle fille, ni qui

qui fût tant à son gré. Il lui dit cela le soir, le lendemain matin étant allé faire sa Cour, il remarqua que l'Empereur lui avoit fait plus d'honneur qu'à l'ordinaire en effet il ajoûta, *qu'il avoit eu beaucoup de plaisir à penser toute la nuit à sa belle Vangest, mais qu'il en auroit bien davantage s'il l'avoit eüe entre ses bras.* Culembourg lui répondit qu'il s'offroit, de lui faire ce plaisir, s'il vouloit. L'Empereur reçût cette offre avec joye, & lui recommanda seulement, *de le faire secretement tant pour l'honneur de la fille que pour le sien.* Le Comte & la Comtesse, ayant sçû par leur parent le desir de l'Empereur, sentirent bien quelque repugnance à y consentir, mais enfin l'ambition, & le desir de faire la fortune de leur maison, de leurs fréres & neveux, & de leur Cousin qui étoit le principal instrument dans cette affaire, aussi bien que celle de la jeune fille qu'ils aimoient avec passion, l'emporta, de sorte qu'ils l'obligerent d'y consentir, en lui representant qu'une fille de sa qualité, & qui avoit aussi peu de bien qu'elle, ne pouvoit pas esperer une plus haute fortune que de devenir la Maîtresse de l'Empereur.

Tout réussit comme on le souhaitoit. La jeune fille fût menée dans la chambre de l'Empereur, qui n'avoit alors que 21. an, & la fille entroit dans sa 17. année. Là ils se donnerent reciproquement leur continence, *qu'ils avoient gardée jusques-là, étant certain que l'Empereur l'avoit tenu captive jusques à ce temps-là, malgré les passions que la jeunesse inspire, sur tout à des gens qui font grand chere.* J'ay tiré

On les met en Oeuvre.

tiré ces propres paroles d'un Manuscrit que me communiqua M. l'Ambassadeur Ronquillo, mais je croi que l'Auteur s'est trompé, & qu'il a voulu dire, que l'Empereur avoit tenu captifs jusques-là les desirs de la chair, par sa continence. Quoi qu'il en soit l'Empereur eût dequoi satisfaire cette premiere fougue de sa passion amoureuse. Mais étant obligé de partir pour l'Allemagne, il donna une Charge au Comte d'Hocstrat qui l'obligeoit à suivre la Cour, avec la Comtesse qui ne le vouloit pas quiter, & par consequent aussi Marguerite, ainsi il avoit sans peine les occasions de la voir comme il vouloit.

Naissance de Marguerite d'Aûtriche.

Peu de temps aprés la grossesse de cette fille parût, & il survint tant d'affaires à l'Empereur qu'il fut obligé d'interrompre ses plaisirs avec sa maîtresse. Ainsi la Comtesse eût ordre du Prince de s'en retourner en Flandres, avec Marguerite, & de tenir sa grossesse aussi secrete qu'elle pourroit. L'Empereur lui vouloit donner un équipage convenable, mais elle ne le voulût pas pour éviter l'éclat, & il fût arrêté que le Comte & la Comtesse d'Hocstrat declareroient publiquement devant un Notaire, qu'ils avoient élevé cette fille dans leur maison pour en faire leur heritiere, comme si c'eût été leur propre fille. Cependant Marguerite accoucha assez secretement au commencement de Juin. On le fit savoir incontinent à l'Empereur, & qu'elle souhaitoit que la fille qu'elle avoit mise au monde portât son nom, ce que l'Empereur approuva. Elle fût donc presentée au

Baptê-

Baptême par le Comte & la Comtesse d'Hocstrat, & on lui donna le nom de Marguerite; ce qu'il y eut en cela de surprenant est que pendant cinq ans son accouchement demeura secret, quoi qu'on le soubçonnât, & que le bruit de ses amours avec l'Empereur fût assez public, mais on n'en savoit rien de certain; les uns disoient qu'elle avoit accouché d'un garçon, & les autres d'une fille.

Quelque temps aprés l'Empereur passa par la Flandres allant en Espagne. Il voulût voir & la mere & sa petite fille. Marguerite lui promit d'être sage & l'assura qu'elle s'estimoit assez heureuse d'avoir l'honneur, *d'être la mere du premier fruit des amours d'un si grand Empereur*. Charles V. l'embrassant tendrement lui répondit, *& moy j'ai tant de joye de la naissance de ce fruit commun de nôtre amour, que je vous aimerai toûjours comme la plus chere favorite de mon cœur, & je vous promets aussi d'aimer nôtre fille commune, autant qu'aucun Pére puisse aimer son enfant*, c'est ainsi que je l'ai lû, dans le manuscrit dont j'ai parlé cy-dessus.

Comment elle fût élevée.

Charles obligé d'aller en Espagne, comme nous venons de dire, vit en passant en Flandres cette fille qui avoit déja deux ans & qu'il nommoit *le fruit prématuré de sa Maison*. Il la trouva d'un naturel si aimable & d'une phisionomie si heureuse qu'il prit pour elle beaucoup plus d'affection qu'il n'avoit eu auparavant. Persuadé même qu'il pourroit bien un jour, attirer quelque Prince dans ses Interets en la mariant avec lui, il ne voulût pas la laisser plus long-temps entre les

mains de gens d'une qualité commune, ainsi il la mit auprés de la Princesse Marguerite sa Tante, fille de l'Empereur Maximilien, qu'il avoit déja fait Gouvernante des Païs-Bas. Marguerite qui ne souhaitoit rien tant que de faire plaisir à son cher neveu, la reçût avec plaisir, se chargea de son éducation, & promit, de faire pour elle plus que si elle étoit sa propre fille. Dés le moment elle fit la mere, à laquelle l'Empereur avoit laissé beaucoup de bien, sa Demoiselle. Charles V. avoit recommandé sur tout de tenir l'accouchement secret autant qu'il seroit possible, & dés qu'il fût parti Marguerite donna les ordres necessaires pour l'éducation de cette jeune fille, qu'elle aimoit d'autant plus tendrement qu'elle portoit son nom.

Elle est promise en Mariage.

En 1526. Charles voulant attirer à son parti Alphonse d'Este Duc de Ferrare, & le tirer de celui de la France, lui fit offrir par ses Ministres, entr'autres avantages de donner en Mariage sa fille, à Hercule son fils aîné, avec une dot de 400. mille Ducats, qui seroient comptez lors que Marguerite, qui n'avoit alors que cinq ans, seroit en âge d'être mariée. Sur cela on rendit publique la naissance de cette fille, & la Gouvernante la fit venir à la Cour, pour y être élevée, non plus comme la fille d'une simple Dame & dans l'obscurité, mais comme la fille de l'Empereur. Marguerite fut aussi publiquement reconnüe pour la mére de cet enfant, de sorte que par la permission de Charles-Quint, on lui donna un train, & un équipage convenable à son rang. Mais ce Mariage ne fut pour-

pourtant pas accompli, parce qu'Alphonſe ſe remit au ſervice de François I. qui maria ſon fils Hercule avec Renée, fille de Loüis XII. Il ne laiſſa pas cependant d'en tirer de grands avantages, parce que Charles-Quint, en vertu de la promeſſe qu'Alphonſe lui avoit faite de marier ſon fils avec ſa fille naturelle, lui avoit ſolemnellement donné l'inveſtiture de la Principauté de Modene, & de celle de Reggio, qui étoient fiefs de l'Empire.

Elle aima beaucoup la chaſſe.

Cependant Marguerite devenoit grande & belle, & faiſoit paroître des manieres ſi agreables que toute la Cour de la Gouvernante en étoit charmée & ſurpriſe. Mais depuis l'âge de ſept ans, on remarqua ſur tout en elle une grande inclination pour la chaſſe, en quoi elle montra qu'elle avoit herité de l'inclination de Marie de Bourgogne, quoi qu'elle n'en fût pas deſcendüe par la voye legitime: Princeſſe qui s'adonna ſi fort au plaiſir de la chaſſe, qu'il lui en coûta la vie, étant morte en 1482. d'une cheute de cheval, en chaſſant. Il ſemble que ce fût la fatalité de Maximilien ſon Epoux, qui eut encore le malheur de voir mourir d'une cheute de cheval ſon autre Epouſe Blanche Sforze en 1496. Il eſt certain que Marguerite, avant qu'elle fût chargée du Gouvernement des Païs-Bas, & des ſoins de ſa propre Maiſon n'eut point d'égale dans l'exercice de la chaſſe. C'eſt elle qui fut mariée enſuite avec Alexandre de Medicis, comme nous le verrons en ſon lieu.

Charles declare l'Imperatrice Regente. 1529.

Cette circonſtance ne laiſſera pas d'être un ornement dans l'Hiſtoire de Charles-Quint, & un

& un Hiſtorien ne ſçauroit oublier des particularitez qui ſont des dépendances de ſon ſujet, ſans en être blamé. Mais revenons à la reſolution de Charles de partir d'Eſpagne. Aprés avoir donné les ordres neceſſaires, il fit déclarer à ſon de Trompe l'Imperatrice Iſabelle ſon Epouſe, Gouvernante & Regente des Royaumes d'Eſpagne, & Tutrice du Prince Philippe, & quoi que pour la ſoulager, dans les affaires du Gouvernement, & par une plus grande précaution, il lui eût donné ſept Perſonnages des plus experimentez pour tenir avec elle le timon du Gouvernement, il lui recommanda plus particulierement, de ſe ſervir des conſeils de Don Joan Tavera, qu'il fit élever enſuite à la dignité de Cardinal. Depuis l'Imperatrice étant tombée dans une maladie ſi dangereuſe qu'elle avoit été abandonnée des Medecins, (dont elle revint pourtant) elle declara par ſon Teſtament Tavera, Lieutenant General de l'Empereur ſon Epoux dans tous les Royaumes d'Eſpagne, & Tuteur du Prince Philippe, conformément aux inſtructions qu'elle en avoit reçües de Charles-Quint.

Il part. Enſuite l'Empereur partit le dernier de Juillet. Il fût accompagné dans ce voyage des plus grands Seigneurs d'Eſpagne, & entre autres de *Garcia*, & *Gattinara*, qui furent enſuite tous deux Cardinaux; de *Don Franciſco Cobos* Grand Commandeur, de l'Archevêque *Sarmientos*, du Marquis *d'Aſtorgos*, des Comtes de *Saldagna*, de *Moia*, de *Ciſnentes*, d'*Aguilar*, de Gelas, de *Conceirana*, d'*Oſorno*,

*sorno*, de *Castro*, d'*Olivarez*, de *Don Pietro de Tolede*, du Marquis *de los Naves*, de *Don Bernardin Ponce de Lion*, & plus particulierement des Ducs de *Nayera*, & de *Zuniga*, qui fût ensuite oncle du Prince Philippe. Chacun de ces Seigneurs avoient des équipages magnifiques pour faire le plus d'honneur qu'ils pourroient à leur Nation, lors du Couronnement de l'Empereur leur Roy, qui se devoit faire à Boulogne, car c'étoit le principal sujet de ce voyage, aussi y firent-ils admirer leur magnificence.

Comme Charles approchoit de Barcelone, le Conseil de ville fit une deputation solemnelle pour lui aller au devant, le recevoir, & lui representer que ceux qui gouvernoient la ville pour les Rois leurs maîtres, n'avoient pas accoutumé de leur aller au devant en personne, quand ils y venoient, ni de descendre de cheval quand ils les recevoient & le complimentoient; mais que n'y ayant point d'exemple qu'aucun de leurs Rois eût été Empereur, ils feroient là-dessus tout ce que Sa Majesté Imperiale trouveroit bon. Charles-Quint reçût ce compliment avec beaucoup d'honesteté, & répondit aux Députez, *qu'ils pouvoient demeurer à cheval, & qu'il auroit autant de plaisir d'entrer à Barcelone en qualité de Comte, qu'à Ratisbonne en qualité d'Empereur*. Il y demeura deux jours & fût magnifiquement regalé, outre un present qu'on lui fit de 60. mille Ducats. Le matin du 9. Août il s'embarqua sur la Capitane de l'Esquadre d'Espagne & d'Italie, commandée par André Doria, & il n'y fut pas plûtôt entré qu'il le fit Prince de *Melphi*.

Il arrive à Barcelone. 1529.

Il

A Genes. Il fit ce voyage avec un vent favorable, & comme le bruit s'en étoit repandu de toutes parts, il y avoit déja plus de deux mois, & que l'on ne doutoit pas qu'il n'arrivât à Genes, environ la mi-Aoust, il y alla de tous côtez des Ambassadeurs, pour le recevoir, & le feliciter de son heureuse arrivée en Italie. Les Genois lui firent une reception si pompeuse & si magnifique, que les siecles futurs en auroient à peine crû la relation, s'il n'y eût eu une si grande confusion de peuples qui y étoient accourus de tous les endroits d'Italie, pour voir l'entrée d'un si grand Prince. Confusion si grande que plusieurs y perdirent la vie, & furent étouffez dans la foule. Les autres furent blessez des coups de hallebardes de ceux qui vouloient faire faire place, & plusieurs furent noyez, pour s'être trop avancez sur le port afin de mieux voir le débarquement, qui dura trois heures, parce que la foule & la confusion empeschoit qu'on n'y gardât l'ordre requis.

Applaudissemens. La foule étoit si grande dans les rües que l'Empereur eut toutes les peines du monde d'arriver au Palais de la Seigneurie, que l'on avoit destiné pour son logement. Les fenêtres des maisons des rües où il devoit passer, furent loüées jusques à 30. écus chacune, & les Balcons plus de trois cens livres. Charles V. étoit à cheval, & malgré la confusion & le tumulte de la foule par tout où il passoit, on n'entendoit qu'applaudissemens, benedictions, & cris de *vive, vive l'Empereur.* Ce qui fut regardé comme un miracle, parce qu'on croyoit, que le souvenir des guerres passées,

passées, le sac de Rome, la prison du Pape, & de tant de Cardinaux, les rigoureuses punitions de tant de gens dans le Royaume de Naples, & tant d'extorsions faites par l'Armée Imperiale, auroient alienê l'esprit des peuples d'Italie, de l'Empereur, & leur auroient fait perdre toute amitié pour lui, qui pouvoit être regardé comme l'Auteur de tous ces grands maux; cependant, on vit tout le contraire, & j'en dirai la raison avant que d'aller plus avant.

Charles partant de Madrid, avoit donné ordre qu'on lui envoyât de Cambrai à Genes jour par jour tout ce qui se feroit dans la negotiation de la paix. C'est là qu'il reçût le Traité qui avoit été conclu le 5. Aoust, & qu'on lui envoyoit pour le ratifier: & comme il arriva à Genes quatre heures plûtôt que l'Empereur, on le lui envoya en toute diligence par une barque legere. Il en fit faire incontinent les premieres réjoüissances sur la mer, & puis renvoya la barque qui le lui avoit apporté, avec ordre de la faire publier dans la ville. Ainsi l'Empereur entra dans Genes parmi les acclamations de cette paix, que les peuples souhaitoient avec tant de passion, ce qui leur fit oublier en un moment tout le ressentiment qu'on avoit conçû contre lui. Sa Majesté Imperiale contribua beaucoup aussi de son côté à gagner l'affection des Italiens par ses manieres, honestes, civiles, & pleines de douceur & de bonté envers tous: par des discours, pleins d'affection & de familiarité, & par une majesté temperée par une douceur incroyable. Il étoit tel en un

Publication de la paix. 1529.

mot

mot qu'on ne pouvoit le regarder, ni l'entendre parler ſans être rempli de véneration & d'affection pour lui.

Combien de temps il demeura à Genes, & comment il y fût traité.

Ce fût une grande joye pour les Genois que d'être les premiers à recevoir l'Empereur en Italie, & entre les Italiens d'être les premiers à publier la paix, qui fût celebrée dans leur ville par toutes ſortes de réjoüiſſances, de Proceſſions, de Feſtins, & de Bals, tant que l'Empereur y demeura. On avoit établi un ordre admirable, pour les logemens de la Cour, & des gens de la ſuite de l'Empereur; chaque Bourgeois logeoit dans ſa maiſon plus ou moins 4. ou 5. perſonnes, outre 40. des plus conſiderables de la Cour, & qui approchoient le plus près de la perſonne de l'Empereur qui fûrent logez avec lui dans le Palais de la Seigneurie. Il y demeura 3. mois, toûjours magnifiquement régalé, pendant leſquels il fût continüellement occupé, à recevoir les complimens des Ambaſſadeurs, & des Deputez de tous les Ordres Eccleſiaſtiques & ſeculiers, à écrire des Lettres, & envoyer des Ambaſſadeurs, pour donner avis de ſon arrivée en Italie, & de ce qu'il ſe diſpoſoit à aller à Boulogne.

Envoyez de Florence mal reçûs.

Le 8. jour de ſon arrivée, il donna audience aux Députez de Florence, qu'on lui avoit envoyez au nombre de 18. Mais il les reçût ſi froidement, qu'il ne ſe leva point de ſon ſiege, ni n'en fit aucun ſemblant lors que les Députez entrerent dans ſa chambre, à peine même ôta-t'il un peu ſon chapeau. Il leur parla toûjours couvert & aſſis, pendant que les Députez étoient debout & découverts, encore

encore regarderent-ils comme une grande faveur qu'il voulût leur parler & les écouter. Ils le prierent avec la plus grande humilité du monde, de vouloir exercer son auguste clemence envers eux, & d'accorder à leur ville le pardon de tout ce en quoi il pouvoit croire qu'elle avoit manqué à son devoir envers sa Majesté Imperiale, lui déclarant qu'ils étoient tous prests à faire tout ce qu'il voudroit pour lui donner satisfaction, & qu'ils ne demandoient d'autre grace à sa generosité & à sa bonté, que celle de les laisser joüir de la liberté qu'ils possedoient depuis si long-temps.

L'Empereur leur répondit avec des paroles qui marquoient son ressentiment. *Que les Florentins s'étoient fort mal conduits, d'avoir sans aucun sujet, quitté le parti de l'Empire pour prendre celui du Roy de France, & d'avoir envoyé même des Troupes dans le Royaume de Naples, pour aider à lui ôter ce Royaume, ce qui meritoit qu'ils fussent dépoüillez des privileges, & de la liberté que les Empereurs ses Predecesseurs leur avoient accordée.* Ils lui répondirent avec la même humilité, que ce seroit une grande gloire pour sa Majesté Imperiale, que d'oublier genereusement ces sujets de ressentiment contre eux, d'user de clemence & de laisser à leur ville qui passoit pour la plus belle de toute l'Italie, la liberté dont elle joüissoit, & qui lui offroit de plus en plus son trés-humble service. A quoi l'Empereur repliqua, en s'adressant directement aux Députez *Quoi que vôtre rebellion ne merite pas d'être pardonnée, mais d'être vangée par la plus grande*

*grande rigueur des armes, Je veux bien pourtant vous témoigner ma clemence, & vous accorder ce que vous demandez; mais à la charge pourtant, que vous recevrez dans vôtre ville avec toute ſorte de ſoûmiſſion & de reſpect le Pape Clement, vôtre bon Concitoyen & Pére, & que vous retablirez dans tous ſes honneurs, privileges & dignitez ſa Maiſon ſi ancienne, qui a ſi bien merité de vôtre ville, & que vous avez tant outragée, mépriſée, & mal-traitée.* Il ajoûta *que s'ils ne le faiſoient, il n'abandonneroit jamais les juſtes prétenſions de ſa Sainteté & de ſa Maiſon, & qu'il étoit reſolu de leur faire faire par force ce qu'ils ne voudroient pas faire de bon gré.*

Mécontens.

C'eſt ainſi qu'il renvoya ces Députez, qui s'en retournerent fort mal-contens à Florence, faiſant paroître par tout où ils paſſoient ſur leur viſage le déplaiſir qu'ils avoient dans le cœur: car ils prévoyoient bien les malheurs dont ils étoient menacez, qui leur arriverent enſuite, & dont ils étoient ſeuls la cauſe, pour avoir preſté l'oreille à quelques-uns de leurs citoyens, qui envieux & jaloux de la proſperité de la Maiſon de Medicis, avoient reſolu de la detruire, ſans regarder à ce qui leur en pouvoit arriver, & s'étoient ſervis de mauvais moyens, pour en venir à bout, ſans avoir aucun égard au Pape, ni même à ſa Majeſté Imperiale, qu'ils avoient mal-traitez l'un & l'autre, quoi que leur Republique dependît de l'Empereur: car ils ne s'étoient pas contentez de braver l'un & l'autre par leurs diſcours en pluſieurs occaſions, mais ils avoient encore fait courir des libelles diffa-

diffamatoires contre le Pape, & contre l'honneur & la reputation de l'Empereur, s'imaginant que le Roy de France demeureroit victorieux, & qu'ils auroient part aux dépoüilles de Charles-Quint dans le Royaume de Naples : contes que les sots font d'ordinaire, & dont les sages ne manquent pas de profiter. Cependant les Florentins ne laisserent pas de faire quelques provisions pour se défendre.

Finalement l'Empereur partit de Genes, aprés avoir donné des marques de la reconnoissance qu'il avoit des caresses, & des honneurs qu'on lui avoit faits dans cette ville. Il commença par faire paroître sa generosité envers le public, en accordant divers privileges à la ville, outre la confirmation de ceux dont elle joüissoit déja. Il declara qu'elle étoit libre, & que son Gouvernement ne dependroit de personne, sinon qu'elle demeureroit fief de l'Empire, & que l'Empire seroit obligé de son côté de proteger & défendre la Republique. Il lui accorda aussi plusieurs privileges pour le commerce, particulierement dans les Royaumes de Naples & de Sicile, & pour leur témoigner l'estime qu'il faisoit d'eux, il députa 4. des plus grands Seigneurs de sa Cour pour prendre congé du Senat de sa part, & les remercier de tout ce qu'ils avoient fait pour lui. Il témoigna aussi beaucoup de generosité envers les particuliers, donnant aux uns la Noblesse, confirmant celle de ceux qui la possedoient déja, & leur accordant de nouveaux privileges. Il distribua une infinité de Medailles, & de

Generosité de l'Empereur à Genes. 1529.

chaînes d'or, à tous ceux qui avoient logé chez eux les personnes de sa suite. Il donna au Doge des pierreries fort considerables, & des chaînes fort riches à ceux qui étoient actuellement dans le Gouvernement. Il fit aussi beaucoup de presens aux Eglises principales de la ville; mais il se fit un plaisir particulier, d'augmenter les Privileges de la Banque de S. George, dont il voulut apprendre la maniere, & l'ordre qu'on y tenoit.

Le Cardinal de Medicis envoyé à Genes. 1519.

Cependant le Pape avoit envoyé à Genes le Cardinal de Medicis son neveu, pour visiter l'Empereur de sa part, & savoir de lui le jour précis auquel il souhaitoit que se fît son Couronnement, afin que sa Sainteté se tint preste pour aller à Boulogne au temps dont on seroit convenu. Charles lui declara, qu'il souhaitoit avec passion que cette ceremonie se fît au jour de sa naissance. Le Cardinal ne demeura que six jours à Genes, parce que le Pape lui avoit recommandé de revenir au plûtôt à Rome, afin qu'on fît tous les préparatifs necessaires pour le voyage de Boulogne, qui devoient être magnifiques afin de faire plus d'honneur à la ceremonie du Couronnement. Charles de son côté envoya, pour visiter de sa part le Pape, Don Diego de *Cordoüe* Marquis de los Fanos, qui fût accompagné dans cette Ambassade de 24. jeunes Gentils-hommes, qui s'étoient mis à la suite de l'Empereur pour voir l'Italie, & la solennité du Couronnement, qui devoit être la plus magnifique que l'on eût vû depuis long-temps. Cet Ambassadeur fût extrémement

mement bien reçû du Pape, & s'en retourna bien-tôt aprés à Genes où il trouva l'Empereur à la veille de ſon depart, qui arriva deux jours aprés. Il dit des merveilles à ſa Majeſté Impériale, des préparatifs extraordinaires qui ſe faiſoient à Rome, pour le voyage du Pape à Boulogne, & de tout le ſacré College, qui le devoit accompagner, avec une magnificence ſans égale.

# ARTICLES

## De la Paix appellée des Dames, entre l'invincible Empereur Charles-Quint, & le Roy Trés-Chrétien François I. faite à Cambray le 5. Aouſt 1529.

AU nom de Dieu nôtre Seigneur, de la glorieuſe Vierge Marie, & de toute la Cour celeſte, à leur gloire & honneur. On fait ſavoir, à tous ceux qu'il apartiendra : Que pour remedier aux malheurs extrêmes dont la Chrêtienté eſt accablée, par les progrés des armes & de la tyrannie des ennemis de la Foy Catholique, qui ont profité des guerres longues & cruelles qui durent depuis long-temps entre le trés-puiſſant & invincible Prince, Charles-Quint, Empereur des Romains toûjours Auguſte, Roy des Eſpagnes, des deux Siciles & de Jeruſalem &c. Archiduc d'Aûtriche, Duc de Bourgogne, Comte

& le Comte de Flandres & du Tirol &c. & le Roy de France Très-Chrétien, François I. on à conclu & resolu, moyenant le secours & la misericorde de Dieu, de mettre fin à tous les maux que souffre la République Chrétienne, & la sainte mére Eglise, en établissant une bonne paix à jamais durable entre ces deux Très-puissans Princes.

Pour cet effet la Serenissime Princesse Marguerite Archiduchesse d'Aûtriche, Duchessa Doüariere, de Savoye, Comtesse de Bourgogne, de Charles-Roy, de Clermont, de Bangey, de Bergar, de Salines, de Malines &c. Tante du Très-puissant & très-invincible Prince Charles V. Empereur des Romains &c. Gouvernante pour son Auguste Majesté de la basse Allemagne, d'un côté. Et de l'autre Madame Louyse Duchesse Doüariere d'Angoulesme, & d'Anjou, Comtesse du Maine, & de Beaufort, mere du Serenissime & Très-Chrétien Prince François I. de ce nom Roy de France, toutes deux poussées par l'affection tendre qu'elles ont pour ces deux Princes qui leur touchent de si près, & par le desir qu'elles ont de procurer une paix commune entre ces deux Princes Serenissimes leur amis & alliez, & aprés avoir obtenu d'eux chacune les pleins-pouvoirs necessaires & accoutumez, elles ont traité, negocié, conclu & arrêté les Articles suivans.

I. Que le Traité de Madrid du 12. Janvier sera inviolablement observé entre ces deux Princes, Charles-Quint, Empereur Invincible, & le Roy de France très-Chrétien Fran-

François I. excepté les Articles qui seront specifiés cy-dessous.

II. Qu'il y aura une bonne & ferme paix entre ces deux Princes. Que toutes guerres & inimitiez cesseront entre eux, & qu'ils seront reciproquement amis, ou ennemis chacun des Amis, ou des ennemis de l'autre.

III. Que le Roy Très-Chrétien François I. en faveur de la paix, & pour delivrer le Dauphin & le Duc d'Orleans, ses deux fils prisonniers entre les mains de l'Empereur, sera obligé de donner à ce Prince pour leur rançon la somme de deux millions d'écus-soleil, qui seront divisez en trois parts, dont les deux seront pour sa Majesté Imperiale, & l'autre tiers pour Madame l'Archiduchesse Marguerite sa Tante. Laquelle somme sera payée en bonne monnoye courante & réelle, entre ci & le premier Mars prochain; & lors que la ditte somme sera payée, les deux Princes prisonniers seront mis en liberté, & remis entre les mains de telles personnes que le Roy Très-Chrétien leur pere envoyera pour cet effet, en la maniere accoutumée en telles occasions.

IV. Qu'en vertu du present Traité ledit François I. sera obligé dans six semaines à compter du jour de la ratification qui en sera faite par sa Majesté Imperiale, de retirer son Armée & toutes les Troupes qu'il a en Italie & particulierement en Piémont, de quelque Nature qu'elles soient, & de quelque Nation qu'elles puissent être, avec leurs Armes & bagage, & que cet article sera exe-

cuté avant que l'on mette les Princes en liberté.

V. Que ledit Roy Très-Chrétien, sera obligé, quinze jours aprés la ratification du present Traité de vuider la ville & Château d'Hesdin, & de les remettre entre les mains de l'Empereur, comme étant une dependance de sa Comté d'Artois, avec toutes les Armes, Munitions, & Artillerie qui y étoient lors que ladite Place fut prise par le Roy de France, exceptez les biens meubles, qui seront rendus à la Dame de Reus.

VI. Que ledit Roy Très-Chrétien, tant pour lui, que pour tous ses successeurs à perpetuité, renonce à toute sorte de droits & jurisdictions que ses predecesseurs auroient eu, ou pretendu, ou que lui, ou ses successeurs pouroient pretendre à l'avenir sur les Comtez de Flandres & d'Artois. Comme aussi il renonce à tout ce qu'il pourroit pretendre, sur les villes d'Arras, Tournai, Tournaisis, & S. Amans, conformement au Traité de Madrid, aussi bien que la Dame d'Angoulême mere dudit Roy Très-Chrétien: confirmant l'un & l'autre par le present Traité, la renonciation qu'ils en ont faite, par ledit Traité de Madrid.

VII. Que ledit Roy Très-Chrétien, tant en son nom que de tous ses successeurs au Royaume & à la Couronne de France, a renoncé & renonce à toute sorte de droits, jurisdictions, ou pretentions qu'il pourroit avoir sur la Chatelenie de Liladuai, & d'Orches, en quoi qu'elles puissent consister. Comme aussi Ladite Dame d'Angoulême, en ce qui la con-

concerne en cede tous ſes droits à ſa Majeſté Imperiale, pour les incorporer à perpetuité à ſa Comté de Flandres.

VIII. Que tant ledit Roy Très-Chrétien, pour lui & ſes ſucceſſeurs, que ladite Dame Comteſſe d'Angoulême ſa mere, comme ayant plein pouvoir de lui, cedent à l'Invincible Empereur Charles-Quint, tous les droits, juriſdictions, & pretentions, qu'ils pourroient avoir ſur la ville de Montargna, ſur le Dioceſe de Tournai, & l'Abbaïe de ſaint Amans.

IX. Que le Roy Très-Chrétien, tant pour lui que pour ſes ſucceſſeurs au Royaume de France, & ladite Dame ſa mere ici preſente comme en ayant pouvoir dudit Roy ſon fils, cedent auſſi audit Invincible Empereur Charles-Quint, tous droits de juriſdiction & de Seigneurie, que lui ou ſes Predeceſſeurs pourroient avoir eu, ou qu'ils pourroient pretendre ſur la ville d'Arras & ſes appartenances, & Dioceſe.

X. Que ledit Roy Très-Chrétien, pour lui & ſes ſucceſſeurs & ladite Dame ſa mere pour lui renoncent à toute ſorte de Fief, d'hommage, & de ſerment de fidelité, qu'ils pourroient pretendre ſur la Comté d'Artois, & autres cy deſſus ſpecifiez.

XI. Que ſa Majeſté Imperiale de ſon côté, tant en ſon nom que de tous ſes ſucceſſeurs, cede & remet au dit Roy Très-Chrétien, & à ladite Dame Ducheſſe d'Angoulême ſa mere, & à perpetuité, toute ſorte de droits Seigneuriaux, Fiefs, Domaines, Juriſdictions, de quelque nature qu'ils puiſſent

sent être, qu'il pourroit avoir sur les villes & Chatelenies de Peronne, Mondidier, & Roge: comme aussi sur les Comtez de Boulogne, Guines, Ponthieu, & autres Seigneuries situées, sur la riviere de Somme, de l'un & l'autre bord, en quoi qu'elles puissent consister.

XII. Qu'en vertu du present Traité, & conformement à celui de Madrid, l'Invincible Empereur Charles V. cede, renonce, & donne, tant en son nom, que pour tous ses successeurs, au Roy Très-Chrétien & à ses successeurs, tous droits ou pretentions qu'il pourroit avoir sur la Comté d'Humen.

XIII. Que sa Majesté Imperiale sera obligée de faire executer par ses Officiers de justice, les Sentences interlocutoires & definitives, qui auront été données par les Officiers dudit Roy Très-Chrétien avant cette derniere Guerre contre quelque Prince, Seigneur, ou Prelat que ce soit des dites Comtez de Flandres & d'Artois.

XIV. Qu'en vertu du present Traité, & dans l'espace de deux mois aprés sa ratification, le Roy Très-Chrétien François I. sera obligé de faire sortir tous les Officiers qu'il a dans Molina, afin que ceux de sa Majesté Imperiale y entrent en leur place.

XV. Que pour establir & maintenir une bonne intelligence & une paix inviolable entre les peuples & les sujets tant de sa Majesté Imperiale que du Roy Très-Chrétien, ils travailleront chacun de son côté à ôter tout sujet

ſujet de diſputes & de differens, qui pourroient arriver dans les affaires du Commerce, & qu'ils nommeront pour cet effet d'une & d'autre part des gens experimentez pour regler les droits de chacun.

XVI. Que ſi ledit Roy Très-Chrétien, ou d'autres pour lui avoient pris depuis, ou avant la nouvelle du preſent Traité, quelque Ville, Château, Village Seigneurie, ou Terre du Duché de Milan, ou des autres païs appartenans à ſa Majeſté Imperiale, il ſera obligé de le rendre à ſadite Majeſté Imperiale, ou à ſes Officiers qui auront ordre de lui, immediatement aprés la ratification du preſent Traité.

XVII. Quant au ſecours reciproque qu'ils ſe doivent donner contre les communs ennemis, tant de l'Invincible Empereur Charles V. que du Roy Très-Chrétien François I. cela ſe doit entendre ſeulement, des païs & Royaumes hereditaires de l'un & de l'autre, ſans y comprendre les Etâts de l'Empire, ni autres païs que ſa Majeſté Imperiale poſſede ou pourroit poſſeder à l'avenir en Allemagne.

XVIII. Quant à la promeſſe du Traité de Madrid par lequel le Roy Très-Chrétien s'eſt obligé d'accompagner ſa Majeſté Imperiale à Boulogne pour la ceremonie de ſon couronnement, ſadite Majeſté Imperiale le tient quitte de cette obligation, à la charge qu'il ſera tenu deux mois aprés en avoir été requis, de lui donner 12. Galeres, 4. Vaiſſeaux, & 4. Galions bien armez, & pourvûs de tous matelots, Soldats, & Officiers neceſ-

neceſſaires, auſſi bien que de toutes munitions de guerre & de bouche pour ſix mois tout au moins, pour s'en ſervir en Italie tant que ſa Majeſté Imperiale y ſera en tout ce en quoi elle pourroit en avoir beſoin.

XIX. Mais comme on n'a point fait mention dans le Traité de Madrid des fruits, revenus, & rentes, dont ſa Majeſté Imperiale, & le Roy Très-Chrétien ont joüi pendant la Guerre, & qu'il en pourroit naître des differens entr'eux. Il a été convenu par le preſent Traité, que leſdits Princes ſe tiennent quittes reciproquement de tous revenus, Fiefs, Benefices, uſufruits, dont ils peuvent avoir joüi l'un & l'autre, & promettent de ne ſe rien demander, ni pretendre là-deſſus.

XX. Qu'en vertu du preſent Traité, toute ſorte de Privileges, Droits, Franchiſes, qui auront été accordées à leurs ſujets, tant par ſa Majeſté Imperiale, que par le Roy Très-Chrétien, leur feront maintenües & confirmées reciproquement, ſelon toute l'étendüe portée par les Lettres patentes qui leur ont été accordées; à moins qu'on ne fût obligé d'y apporter quelque changement, lequel ne ſe pourra faire au prejudice deſdits peuples, mais ſeulement à leur avantage.

XXI. Que tous priſonniers de Guerre qui auront été faits tant ſur la terre que ſur les vaiſſeaux, tant Officiers que Soldats, des Armées de ſa Majeſté Imperiale, & du Roy Très-Chrétien, tant ceux qui ont été pris avant que depuis le Traité de Madrid, ſeront mis en liberté, en payant la rançon ordinaire,

dinaire, exceptez ceux de Naples & de Sicile, qui auront porté les Armes contre sa dite Majesté Imperiale.

XXII. Que Jean Comte de Pontievre Seigneur d'Aguilar & de Brisac, fils du Comte de Pontievre qui quitta le service de France pour embrasser celui de l'Empereur, où il est mort, sera retabli dans tous ses biens & Etâts, en quoi qu'ils puissent consister. Il est entendu que la même chose se fera à l'égard du Seigneur Laurent de Correvod. Et quant aux heritiers de Charles Duc de Bourbon & d'Auvergne, on observera exactement, tout ce qui est porté par le Traité de Madrid.

XXIII. Que la Dame Duchesse de Vandome sera rétablie aussi en tous ses biens, facultez, & droits quels qu'ils puissent être dans les Terres & Seigneuries de l'Empereur, en la même maniere qu'elle en joüissoit avant la guerre.

XXIV. Qu'en ce Traité sera compris premierement & principalement nôtre S. Pere le Pape, & le S. Siege Apostolique, & que tant ledit Empereur, que le Roy de France, le deffendront, & lui conserveront, l'autorité & la préeminence qui lui est deüe, & qu'ils travailleront conjointement, à faire rendre à sa Sainteté les villes & lieux qui appartiennent au S. Siege, & qui en ont été demembrez, & usurpez par d'autres. De plus sont compris aussi dans le present Traité, comme principaux contractans les Rois d'Hongrie, d'Angleterre, de Pologne, de Danemarc, de Portugal, & d'Ecosse, & la

la dite Dame, Archiducheſſe Tante de ſa Majeſté Imperiale. Y ſeront encore compris comme amis & alliez les Seigneurs Electeurs, le Cardinal de Liege, les Seigneurs des Païs-Bas, les Ducs de Bretagne, de Savoye, & autres Princes de l'Empire, de l'obeïſſance de ſa Majeſté Imperiale : & ſa Majeſté Imperiale, & le Roy Très-Chrétien, pourront pendant l'eſpace de ſix mois y comprendre ceux qu'ils trouveront à propos.

XXV. Que leſdits Seigneurs, l'Empereur & le Roy de France, ratifieront au plûtôt qu'il leur ſera poſſible le preſent Traité, & envoieront reciproquement chacun ſa ratification, qui ſera jointe parole par parole à celle de Madrid, & que l'un & l'autre jureront ſolemnellement, ſur les SS. Evangiles, ſur le bois de la Croix, en preſence du S. Sacrement, & des Ambaſſadeurs qu'ils envoyeront pour cet effet, l'obſervation de tous les articles contenus en ce Traité ſans exception.

XXVI. Que le Roy Très-Chrétien ratifiera, & jurera en la forme ſuſdite d'obſerver, non ſeulement le preſent Traité, mais encore celui de Madrid, en même temps, & avec les mêmes formalitez, ſolemnellement dans l'Evangile d'une Meſſe en preſence de tout le peuple, & de tous les Miniſtres publics; & particulierement des Ambaſſadeurs de ſa Majeſté Imperiale, dequoi on fera dreſſer incontinent les Actes neceſſaires par main de Notaire.

XXVII. Que ledit Roy Très-Chrétien fera ratifier & approuver les deux dits Traitez, tant

tant par ses Parlemens, que par les Etâts de chaque Province de son Royaume, ausquels il fera jurer & promettre, que ces deux Traitez seront inviolablement observez & à perpetuité, & qu'il fera enregistrer tous ces actes & formalitez dans tous les Parlemens du Royaume, & particulierement en celui de Paris, à la diligence des Procureurs du Roy, & que le tout sera confirmé par sadite Majesté Très-Chrétienne.

XXVIII. Qu'on envoyera à sa Majesté Imperiale les propres originaux, ou des copies autentiques, signées de la propre main de ceux qui auront signé l'original de toutes ces formalitez & actes d'approbation, de ratification, de publication, de prestation de serment, & que tout cela sera remis entre les mains de sa Majesté Imperiale avant que le Dauphin, & le Duc d'Orleans soient mis en liberté.

XXIX. Que sa Majesté Imperiale s'oblige aussi reciproquement de faire ratifier, confirmer, & approuver les deux Traitez, aprés les avoir ratifiez elle même, par son grand Conseil, & tous autres, sa Chambre des Comptes, & particulierement par les Etâts des Païs-Bas: & que le Roy François I. envoyera des Ambassadeurs, qui assisteront au serment que fera l'Empereur, & qu'on en envoyera des copies Autentiques au Roy Très-Chrétien.

XXX. Que l'Empereur fera publier la paix dans tous ses Royaumes, & Etâts au deça, & au de là des Monts, immediatement aprés qu'elle aura été ratifiée, & que le Roy Très-Chrétien en fera de même

me dans toutes les Provinces & lieux de son Royaume.

XXXI. Que vû les desseins crüels & insatiables du barbare Solyman contre la Chrétienté, & qu'il n'y a que trop d'apparence, qu'il est pour faire ses derniers efforts & les executer, ou du côté de la Hongrie, pour s'ouvrir une porte pour entrer en Allemagne, ou du côté des Royaumes de Naples & de Sicile pour entrer jusqu'au cœur de l'Italie. Le Roy François I. promet en tel cas pour lui & pour ses successeurs, à l'Empereur & à ses successeurs à l'Empire & aux Royaumes de Naples, & de Sicile, de faire paroitre en qualité de Roy Très-Chrétien, son zele pour la Foy, & pour la Chretienté en donnant tout le secours possible pour la deffense de la cause commune, savoir, que s'il arrivoit que les Turcs vinssent à attaquer Vienne une seconde fois, ledit Roy de France envoyera avec toute la diligence possible un secours de 3000. chevaux, & de dix mille hommes de pied, outre les volontaires qui voudront signaler leur zele en une telle occasion, & que s'ils venoient à attaquer les Royaumes de Naples & de Sicile, le dit Roy Très-Chrétien seroit obligé d'envoyer 25. Galeres bien armées, pour agir conjointement avec l'Armée Navale de sa Majesté Imperiale; & qu'enfin les Troupes dudit Roy Très-Chrétien, tant de terre que de mer pour ledit secours de Vienne seroit entretenües pendant six mois, aux dépens dudit Roy Très-Chrétien, & en cas qu'on fît des prises sur l'ennemi que chacun y auroit part à proportion.

XXXII.

XXXII. Finalement que le present Traité, en tous ses chefs & articles cy-dessus specifiez sera avant toutes choses signé par les susdites Dames l'Archiduchesse Marguerite, & Louyse Duchesse Doüairiere de Vandôme, comme étant celles qui ont negotié & conclu la presente Paix en vertu du plein pouvoir qu'elles en ont reçeu, de l'Invincible Empereur, & du Roy très-Chrétien: qu'elles en jureront toutes deux l'observation & la ratification, sur les SS. Evangiles, sur les SS. Canons de la Messe, & en presence du saint Sacrement de l'Autel: & s'obligeront d'en donner des Copies autentiques signées de leur main à qui il appartiendra. Donné à Cambray aujourd'huy 5. Aoust 1529.

Marguerite. Loüyse.



# LA VIE DE L'EMPEREUR CHARLES V.

## I. PARTIE. LIVRE V.

*Année* 1530.

---

## ARGUMENT DU CINQUIEME LIVRE.

LE Prince d'Orange destiné à commander le siege de Florence. Le Cardinal Pompée Colonne fait Vice Roy de Naples en sa place. Charles part de Genes, avec quelle pompe. Il va à Milan. Il part pour Plaisance. Trois Cardinaux Legats le vont recevoir, de la part du Pape, à l'extremité

mité de la Juridiction de cette ville. Serment qu'il leur fait. Don Antonio di Leva le va voir, & en reçoit beaucoup de carresses. Il poursuit son voyage vers Boulogne. Accompagné par le Duc de Ferrare. Plusieurs particularitez de son entrée à Boulogne. Reception que lui fait le Pape. Complimens & presens qu'ils se font reciproquement l'un à l'autre. Le Pape & l'Empereur se rendent visite, formalitez qui y sont observées. Charles donne audience aux Ambassadeurs, & particulierement à ceux de Venise. Concours, & abondance dans Boulogne. Bon ordre donné pour les logemens. Le Duc Sforza rétabli dans sa Duché de Milan. Paix entre l'Empereur & François I. celebrée à Boulogne. Commencement des cérémonies. Le Pape & l'Empereur vont à l'Eglise. Coûtume de couronner les Empereurs avec trois Couronnes. Charles est fait Chanoine de S. Pierre. Il donne à laver au Pape à la Messe. Il est couronné, ceremonies observées. Il baise les pieds du Pape. Autres ceremonies sur lesquelles les Auteurs ne sont pas d'accord. Charles est proclamé Empereur, en quelle maniere. Description des particularitez de la Cavalcade du Pape & de l'Empereur par la ville. Du Festin magnifique qu'on fit.

fit. Il va à l'audience du Pape en habit de Cavalier. La ville le regale, observations curieuses là-dessus. Il court un grand danger par un accident fâcheux. Preparatifs pour le siege de Florence. Ordres pour la convocation de la Diette à Ausbourg. Passion extraordinaire du Pape Clement pour l'agrandissement de sa Maison, & son impatience de la voir monter à la Souveraineté. Charles part de Boulogne, & le Pape bien-tôt aprés lui. Les Florentins fort allarmez, deliberent, s'il faut se défendre, ou se rendre. Avis différens là-dessus. On se determine à se deffendre. Siege de Florence. Combat & mort du Prince d'Orange. Les Florentins se défendent courageusement. Charles prolonge la Diete, & pourquoi. Deplaisir qu'il sent des affaires de la Religion en Suisse. Fausseté d'Ulloa. L'Empereur arrive à Ausbourg, & la reception qu'on lui fait. Ouverture de la Diette avec plusieurs particularitez. On y presente & on y lit la Confession de Foy des Lutheriens. Dépit que cela fait aux Catholiques. Origine du mot de *Protestant*. Reponse de l'Empereur à cette Confession de Foy. Deliberation contre les Lutheriens. Fin de la Diette & la derniere resolution qu'on y prend contre eux. Conjuration découverte

te à Rhodes pendant le siege de cette place. Le Grand Maître va voir Solyman aprés que la ville est rendüe. Solyman lui rend sa visite & lui temoigne beaucoup de generosité. Le Grand Maître avec ses Chevaliers se retirent à Candie. De là ils vont à Messine, & puis à Rome. Clement VII. leur donne la ville de Viterbe. Les Chevaliers cherchent un établissement fixe. Charles leur offre l'Ile de Malte. Ils envoyent la reconnoître. Privileges accordez aux Chevaliers par l'Empereur en leur donnant Malte, Gozo, & Tripoli, plusieurs particularitez amplement raportées. Le Grand Maître envoye des Députez au Vice-Roy de Sicile pour lui prêter serment de fidelité au nom de la Religion, & pour recevoir l'Investiture de cette Ile. Formalitez observées en cette occasion. Veritable motif de Charles quand il fit cette donation. Les Chevaliers vont s'établir à Malte. Albert Marquis de Brandebourg Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, rend cette dignité hereditaire dans sa Famille, aussi bien que la Duché de Prusse. Il embrasse la Religion Lutherienne. Les Chevaliers font un nouveau Grand-Maître. Ils se mettent sous la protection de Charles V. Albert est dépoüillé de sa dignité. Mis au Ban de l'Empire.

pire. Plusieurs autres particularitez sur ce sujet.

Prince d'Orange, le Cardinal Colonne. 1530.

LE Cardinal de Medicis qui n'avoit pas moins de passion pour l'élevation de sa Maison, que le Pape son Oncle, n'avoit pas manqué de solliciter instamment l'Empereur de faire au plûtôt les préparatifs necessaires pour le siege de Florence. Et l'Empereur de son côté, pour porter le Pape à faire le voyage de Boulogne avec plus de contentement, & avec la plus grande magnificence que l'état de la ville de Rome, qui se ressentoit encore de son saccagement le pourroit permettre, afin que cette Pompe fît plus d'honneur à la ceremonie de son Couronnement; declara au Cardinal, qu'il avoit resolu d'employer pour un siege de cette importance le Prince d'Orange Vice-Roy de Naples, Capitaine de grande experience. Il lui envoya même l'ordre en sa presence, de se préparer pour commander son Armée dans une entreprise des plus importantes, & mit en sa place pour le Gouvernement du Royaume, le Cardinal Pompée Colonne, fort attaché aux interests de Clement VII. car c'étoit lui seul presque qui l'avoit élevé au Pontificat, ce qui lui fût fort agreable.

Charles part de Genes.

Enfin Charles partit de Genes le 18. Nov. (d'autres disent que ce fut au mois d'Octobre) avec plus de pompe & plus d'ordre qu'il n'y étoit entré. Le Senat en corps au nombre de 40. des plus considerables sortit pour l'accompagner, en robe rouge à cheval. Ils marchoient deux à deux. L'Empereur étoit aussi à cheval

à cheval au milieu, entre le Doge & André Doria, & on l'accompagna en cette maniere jusques au bout du Fauxbourg de Saint Pierre des Arenes. Il s'arrêta en plusieurs villes & lieux du Milanois, plûtôt pour passer le temps qui restoit jusques au jour marqué pour son Couronnement, que pour aucune autre raison. Par tout il fût reçû & regalé selon le pouvoir des lieux où il passoit. Le 22. Decembre il alla à Milan pour y passer les Fêtes de Noël, & le jour même de Noël il se fit voir publiquement dans la Cathedrale en habit Imperial, & fût reçû par l'Archevêque avec les formalitez dües à sa Majesté Imperiale. Les habitans le regalerent avec beaucoup de magnificence pendant qu'il séjourna dans leur ville, aprés lui avoir fait tous les honneurs possibles à son entrée.

Reception qu'on fait à Charles V. à Plaisance.

Au commencement de l'année suivante, le temps fût si beau, & si temperé qu'il sembloit que Dieu vouloit favoriser les desseins & le voyage de Charles V. Il partit donc de Milan, & alla à petites journées à Plaisance, où il fût reçû des habitans avec pompe. Là se trouverent trois Cardinaux à Latere que le Pape avoit envoyez pour lui aller au devant. Ils avoient ordre exprez du Pape de faire faire à l'Empereur le serment que la Cour de Rome pretend que doivent faire les Empereurs, savoir, de jurer avant que d'entrer sur les Terres de l'Eglise, qu'ils ne feront jamais rien contre les païs qui sont de sa jurisdiction. L'Empereur ne manqua pas de s'apperçevoir du dessein du Pape, quand il exigeoit un pareil serment, de sorte que pour ne pas faire

faire du tort aux interefts de l'Empire, aprés avoir fait le ferment folemnellement & dans les propres termes contenus au ceremonial Romain, il ajouta, *qu'il n'entendoit pas que fon ferment pût porter aucun préjudice à fes Droits*, faifant connoître clairement par une telle proteftation, qu'il fe refervoit fes legitimes prétentions fur les villes de Plaifance & de Parme, comme ayant été de la dependance du Duché de Milan, qui avoit toûjours été fief des anciens Empereurs Romains.

Accueïl qu'il fait à Leva.

D. Antonio di Leva, Capitaine d'une reputation extraordinaire, & qui pendant que Lautrec troubloit le Royaume de Naples, avoit défait à la Bataille de Landrano, & pris prifonier le Comte de S. Pol Generaliffime des Armées de François I. dans la Lombardie, alla à Plaifance pour faire la reverence à l'Empereur, qui lui fit l'accueïl du monde le plus favorable & toutes les careffes poffibles, jufques à l'embraffer. Comme il étoit alors fort vieux & plus que feptuagenaire, & d'ailieurs travaillé de la goutte depuis long-temps, l'Empereur le fit affoir auprés de lui, & voulut qu'il fe couvrît. Voyant que Leva ne vouloit pas, il lui mit lui-même fon chapeau fur la tête, en lui difant, *qu'un Capitaine Italien, qui avoit fervi fi glorieufement pendant foixante Campagnes, meritoit bien de joüir du privilege des Grands d'Efpagne, d'être affis & couvert à l'âge de 73. ans en prefence d'un Empereur qui n'en avoit que trente.* Il prit beaucoup de plaifir à lui entendre faire le recit de tant d'occafions où il s'étoit trouvé: car auffi ce

ce grand Capitaine avoit fait les plus belles actions du monde, & remporté plusieurs glorieuses victoires. Et quoi que depuis l'âge de 45. ans il eût esté souvent blessé & estropié, & tourmenté de la goute, il eût pourtant toûjours tant de force d'esprit, que quand il ne pouvoit aller à cheval il se faisoit porter à l'Armée en Littiere; & étoit si diligent à donner les ordres necessaires, que jamais il n'a manqué aucune entreprise, ni laissé de gagner plusieurs batailles, & de prendre plusieurs villes & places.

Cependant Charles qui attendoit avec impatience le jour de son Couronnement, fit préparer toutes les choses necessaires pour la pompe de ses equipages. Deux choses lui causoient cette impatience. La 1. c'est qu'il souhaitoit d'aller au plûtôt en Allemagne, pour mettre ordre aux affaires de la Religion broüillées par les Lutheriens, & pour assembler des forces contre Solyman qui donnoit des marques manifestes d'en vouloir à la Hongrie, ayant resolu d'aller en personne à cette guerre. L'autre, où la vanité avoit un peu de part, étoit de se voir mettre la Couronne sur la tête par un Pape, qu'il avoit tenu en prison pendant six mois, & qui venoit exprés de Rome à Boulogne pour cela. Il croyoit aussi, que la solemnité de cette ceremonie étoufferoit tous les sentimens desavantageux qui s'étoient répandus dans toute l'Europe contre lui, & particulierement entre les Ecclesiastiques, qui publioient par tout, qu'il étoit indigne d'être Empereur, depuis qu'il avoit fait saccager Rome, & tenu le Pape en prison,

Il poursuit son chemin pour aller à Boulogne. 1530.

prison. Il pourroit bien être aussi que le Pape de son côté ne souhaitoit pas avec moins d'impatience, ce jour, où il devoit voir prosterné à ses pieds ce formidable Empereur qui l'avoit si cruellement traité. L'Empereur partit ensuite de Plaisance & alla à Parme par le chemin de Lodi, toûjours accompagné des trois Cardinaux Legats. Le Duc Alphonse de Ferrare lui alla au devant jusques sur les frontieres de la Duché, avec un grand cortege, & le conduisit à Modene & à Reggio, où il le regala pendant plusieurs jours, & puis l'accompagna jusques à Boulogne.

Son entrée à Boulogne.

Charles entra ainsi dans cette ville où le Pape étoit arrivé six jours auparavant. Il montoit un cheval blanc, & portoit le Casque & la Cuirasse, le Harnois de son cheval étoit couvert de riches broderies, & parsemé de pierreries : & comme on avoit sçû, que son entrée à Genes s'étoit faite avec beaucoup de confusion, le Senat de Boulogne pour éviter ce desordre & rendre cette entrée plus remarquable, fit mettre des barrieres dans toutes les rües où il devoit passer. Les trois Cardinaux Legats avoient quitté l'Empereur deux lieües avant qu'il arrivât à Boulogne, pour informer sa Sainteté de son arrivée. Tous les Senateurs sortirent de la ville pour lui aller au devant, à cheval & en habits de ceremonie les plus magnifiques, & ensuite ils marcherent devant lui deux à deux, comme pour lui montrer le chemin, & lui faire faire place. Tous les Professeurs & Docteurs de l'Université, & tous ceux qui avoient quelque charge dans la ville lui allerent au devant

plus

plus de deux cens pas hors la porte de la ville. Les plus considerables d'entr'eux portoient un Dais haut & quarré, de Brocard d'or, & de velours cramoisi : vingt & quatre d'entre eux portoient chacun un des batons dorez qui soutenoient le Dais, & se relevoient de temps en temps les uns les autres, afin que chacun eût part à cet honneur extraordinaire. L'Empereur étoit sous le Dais en habit de guerre, comme on vient de le dire faisant paroître un air martial, qui inspiroit de la veneration & de la terreur, mais qui étoit temperé par une douceur, & une certaine joye sur son visage, qui temoignoit, qu'il recevoit ces honneurs avec beaucoup de plaisir.

Immediatement aprés l'Empereur, venoit D. Antonio de Leva, qui étoit monté à cheval avec toutes les peines du monde, & par pure complaisance pour les grands Seigneurs de la suite de Charles, qui souhaitoient d'avoir un si grand homme à leur tête. Deux Gentils-hommes tenoient la bride de son cheval, l'un d'un côté & l'autre de l'autre, & deux autres se tenoient à ses côtez, à cause de son grand âge, & qu'il ne pouvoit se servir de ses mains, quoi que pourtant il portât l'habit & le bâton de General. On remarqua qu'il ne fit que pleurer pendant toute la ceremonie, de la joye qu'il avoit, de se voir encore en vie aprés soixante Campagnes, où il avoit reçû 47. blessures, & à cause de l'honneur qu'il recevoit dans cette ceremonie. Aprés lui venoient trois à trois quatre vingt Princes, Ducs, Marquis, Comtes, ou grands

grands Capitaines tous superbement habillez d'un riche brocard, chacun avec ses Armes, & montez sur des chevaux de grand prix, & deux Estaffiers avec leurs riches livrées qui marchoient devant chacun d'eux. Aprés tous les autres & le dernier venoit André Doria portant ses habits & ornemens de grand Amiral, magnifiques & pompeux. Il étoit suivi de 12. Officiers generaux de la marine, portant le Cimeterre nud à la main, ayant à l'entour d'eux cinquante matelots à pied, tous habillez de soye, à la matelote, & marchans découverts. Aprés cela venoit l'Enseigne Imperiale, où étoit gravée l'Aigle Romaine en or, portée par le Vice-Gonfalonier de l'Empire, suivi des Officiers, & serviteurs de la maison de l'Empereur.

Il est reçû du Pape. On marcha en cet ordre, au son des Trompettes, des Tambours, & des fifres jusques à la place de l'Eglise Cathedrale de S. Petronio. Là on avoit dressé un grand & large échaffaut de bois, couvert de riches Tapis, où le Pape assis sur un Trône en habits Pontificaux & portant la Triple couronne sur la tête attendoit l'Empereur. En arrivant Charles descendit de cheval, plus de vingt pas loin de l'échaffaut, au millieu de plus de 60. Ambassadeurs qui l'attendoient, ou qui étoient à sa suite, & des plus grands Seigneurs de sa Cour. Il s'approcha en cette maniere de l'échaffaut, marchant au millieu de deux vieux Cardinaux Evêques, & monta ainsi les degrez de l'échaffaut. On ne le vit pas plûtôt dans ce lieu élevé, que chacun s'estima heureux, de voir les deux plus grands Princes du

du monde le Pape & l'Empereur, l'un auprés de l'autre & en bonne union, aprés tant de guerres & de differens, & ce qu'il y eut de plus admirable, c'est qu'on ne vit aucune marque de tristesse sur le visage de l'un, ni de l'autre. Charles s'aprocha du Pape en habit de guerre, & se mit fort humblement à genoux devant lui, mais il ne lui baisa pas les pieds, comme quelques-uns l'ont écrit. Alors le Pape se leva, releva l'Empereur de sa propre main, l'embrassa, le baisa aux deux joües, & écouta debout le compliment suivant qu'il luifit en Espagnol, en ces termes. *Santissimo Padre, Yo vengo à los pies de vuestra Santitad, con aquel desséo, que siempre hotenido, paraque ambos dos proveamos, y ordenemos la que conviene para el biendella Christianidad, por tantas partes combatida. Per lo qual pruego a Dios Nostro Senòr, que pues ha sido contento de hazerme esta Merced, que nos favoresca, y nos dè su gratia, de maniera que esta mi venida approveche a todos los Christianos universalmente*; c'est à dire *Très-saint Pére, je viens aux pieds de vôtre Sainteté, dans le même dessein que j'ay toûjours eu, que nous donnions ordre ensemble, à tout ce qui peut contribüer au bien de la Chretienté, affligée en tant d'endroits. Et je prie Dieu qui m'a fait une si grande grace, qu'il veüille accompagner nos desseins de sa benediction, & faire que mon arrivée puisse être utile generallement à tous les Chrétiens.* Le Pape qui entendoit fort bien l'Espagnol, lui fit la réponse suivante en Italien. *Certo è che io &c.* c'est à dire. *Je puis vous assûrer que je n'ai jamais rien souhaité avec plus de passion que nôtre abouchement present, de quoi*

Compliment 1530.

*quoi j'appelle à témoin & Dieu & ses Saints; & je rens graces à sa divine Majesté, de ce qu'elle vous a heureusement conduit par mer & par terre, & qu'il me donne la joye de vous voir ici, & que les affaires soient en tel estât, que je ne doutte pas, que par vôtre puissance, nous ne voyions bien-tôt la paix rétablie dans l'Eglise, & generallement dans toute l'Europe.*

Le Pape & l'Empereur se separent. Aprés ces complimens Charles fit present au Pape d'une cassete d'argent où il y avoit des medailles d'or pesant douze livres. Et le Pape donna à l'Empereur une Aigle Imperiale d'or pesant deux Livres, & enrichie de belles pierreries. Ensuite ils descendirent tous deux de l'échaffaut par les mêmes degrez. L'Empereur étoit à la gauche du Pape & avoit le chapeau sur la tête, comme il l'avoit eu en parlant au Pape, & le Pape portoit sa Triple Couronne. Il accompagna ainsi l'Empereur jusques à la porte de l'Eglise, où il prit congé de lui & se retira dans son appartement avec ses Prelats & ses Cardinaux. Cependant l'Evêque & le Clergé de cette Eglise reçurent l'Empereur à la porte, lui presenterent de l'eau benite, & l'accompagnerent jusques au grand Autel, en habits sacerdotaux. Là il se mit à genous sur un prie-Dieu, que l'on y avoit mis, avec des carreaux en broderie sur un tapis de pied. Il fit sa priere pendant un quart d'heure, puis s'étant relevé, l'Evêque & le Clergé le reconduisirent, & il s'en alla dans un appartement qu'on lui avoit préparé dans le Palais tout auprés de celui du Pape, accompagné par les Officiers de sa Sainteté, des Magistrats de la ville, & des Principaux Seigneurs de sa Cour.

En-

Ensuite Charles reprit ses habits ordinaires qui étoient fort riches, dîna en particulier, & fût rendre visite au Pape dans son appartement sur le soir sans descendre à la rüe, & par une gallerie qu'on avoit pratiquée de l'un à l'autre appartement afin qu'ils se pûssent voir plus commodement. Le Pape le fût recevoir au bout de son appartement en habit ordinaire, c'est à dire en Rochet, ouvert & bonnet rouge. Il furent en conference particuliere prés de deux heures, aprés quoi l'Empereur se retira & le Pape l'accompagna jusqu'au haut de l'Escalier. Le lendemain matin le Pape rendit visite à l'Empereur en chaise il passa par la rüe, & entra par la grand' porte de son appartement. L'Empereur le fût recevoir au bas de l'Escalier, où il sortit de sa chaise, habillez l'un & l'autre comme le jour precedent. Ils eurent encore une conference secrete de plus d'une heure, aprés quoi le Pape se retira, & l'Empereur le reconduisit jusqu'à la rüe, où il entra en chaise. Il faut savoir que l'Empereur rendit sept visites au Pape pendant leur sejour à Boulogne, & que le Pape n'en rendit que trois à l'Empereur.

Le Pape & l'Empereur se rendent visite. 1530.

Charles ne fit autre chose ce jour-là, & le suivant, que reçevoir des visites courtes mais honnestes des Ambassadeurs. Il y en avoit en si grand nombre, qu'il n'y eut ni Prince, ni Republique en Europe, hors ceux qui s'étoient declarez Lutheriens, qui n'eût envoyé ses Ambassadeurs avec la plus grande magnificence à Boulogne pour faire honneur à la ceremonie du Couronnement de l'Empereur. On

Il donne audience aux Ambassadeurs, qui étoient en grand nombre.

On assûre qu'il y en assista plus de 130. chacun ayant un Cortege magnifique. La Republique de Venise se distingua particulierement dans cette occasion, car pour faire paroître aux yeux du Pape & de l'Empereur sa magnificence & sa pompe, elle nomma pour Ambassadeurs *Marco Dandalo*, *Luigi Mocenigo*, *Girolamo Gradenigo*, *Lorenzo Bragadino*, *Nicolò Tiepolo*, *Antonio Soriano*, *Gabriel Venerio*, *& Gasparo Contareno*. Il n'y a point d'exemple dans toute l'Histoire de la Republique qu'elle ait jamais envoyé d'Ambassade si considerable que celle-ci, soit pour le nombre des Ambassadeurs, ou par leur qualité, étant tous choisis entre les principaux Senateurs, ou Procurateurs, aussi fût-ce l'Ambassade qui parut avec plus d'éclat. On reconnut en cette occasion, la verité du surnom qu'on donne à Boulogne, qu'on appelle *Boulogne la grasse*, car on y vit une abondance si extraordinaire de toutes choses qu'on ne pouvoit comprendre où l'on pouvoit trouver une si grande quantité de grosse & de petite chasse. On n'avoit jamais donné un meilleur ordre aux Logemens. La ville avoit fait préparer trente-cinq Palais, où il y avoit plus de trente lits en chacun, en divers appartemens, pour les gens de la suite du Pape & de l'Empereur, sans compter plus de soixante cabarets, & chambres de loüage, & un grand nombre de Bourgeois qui logerent la Noblesse.

Le Duc Sforze rétabli. 1530.

Dans la Premiere visite que le Pape rendit à l'Empereur, il lui recommenda avec chaleur les interests du Duc François Sforze, pour son

son rétablissement dans sa Duché de Milan, ce que faisoit aussi avec beaucoup d'instance la République de Venise. Sforze étoit venu à Boulogne plein de cette esperance, de sorte que trois jours aprés l'arrivée de l'Empereur il fût se jetter à ses pieds avec beaucoup de soumission, par le conseil du Pape & des Ambassadeurs de Venise. L'Empereur lui pardonna, & lui répondit avec beaucoup de bonté, aprés l'avoir laissé parler à genoux pendant quelques momens, *Alzatevi signor Duca di Milano.* Levez vous Monf. le Duc de Milan : puis ayant fait entrer les Ambassadeurs de Venise qui avoient accompagné, le Duc il lui parla en la maniere suivante, en leur sence. *Monf. le Duc vous m'avez sensiblement offensé par l'infidelité que vous m'avez faite, & je ne manque pas de moyens de m'en vanger. L'investiture du Duché de Milan, qui m'a été donnée par Maximilien mon ayeul, seroit une prétention suffisante pour le retenir. Et si je voulois avoir égard aux droits de la uerre, j'aurois de bonnes raisons pour en demeurer le maître, puis que je l'ai ôté plusieurs fois aux François à la pointe de l'épée, à force de sang répandu & par des dépenses immenses. Je veux pourtant bien vous y rétablir, tant pour rendre la paix plus generalle, pour l'amour de sa Sainteté, & de la Republique qui m'en ont prié, que pour suivre mon inclination naturelle qui me porte à perdre plûtôt ce qui m'appartient, que de donner lieu de soupçonner seulement que je voulusse prendre le bien d'autruy.*

En consequence de cela, la Duché fût restituée, avec l'investiture Imperiale, & de

Publication de la paix.

de grands privileges. Mais les Venitiens connurent bien par le discours de l'Empereur, que la Duché de Milan ne tenoit, comme on dit, que par un cheveu, à la maison de Sforze, (en quoi ils ne se tromperent pas) voyant bien que la maison d'Austriche en avoit trop de besoin pour les intérets de l'Empire, & pour tenir en union ses Etats d'Allemagne avec l'Espagne & le Royaume de Naples; mais ils crûrent qu'il falloit temporiser. Le Duc étant rétabli, & n'y ayant plus d'obstacle à la paix generale, puis que la particuliere étoit déja publiée, le Pape & l'Empereur donnerent ordre qu'on la publiât par tout, ce qui fût executé. Le Duc Sforze s'obligea à deux choses envers l'Empereur, savoir de lui payer 400. mille écus en 4. ans prochains, cent mille écus en chacun. 2. d'épouser la niece de l'Empereur fille du Roy de Danemarc, qui avoit été chassé de son Royaume, & de demeurer toûjours fidelle à l'Empereur. Tout cela fut executé.

Festins. On avoit préparé toutes choses pour faire les réjouïssances de la paix à Boulogne le 17. Fevrier. Le soir du 15. il arriva un Gentilhomme à l'Empereur qui lui portoit la nouvelle de la naissance d'un second Prince, dont l'Imperatrice son épouse avoit accouché. Il fût appellé Ferdinand, & ne vécût que peu de mois. Cette nouvelle donna une grande joye à l'Empereur. Le soir même le Pape alla dans son appartement l'en féliciter, & pendant deux jours entiers & une partie de la nuit, il ne fit autre chose que recevoir des félicitations, On remit les réjouïssances de la Paix

Paix au 21. afin de celebrer en même temps celles de cette naissance. La Noblesse Espagnole la voulut celebrer par un combat de Cannes, en nombre égal de part & d'autre. Tous les Gentils-hommes portoient des habits à la Moresque fort magnifiques, & le combat réüssit fort bien. Le Pape & l'Empereur le virent d'une maison qui étoit sur la Place, & par une de ces fenestres, où il y a des treillis de bois percé à jour qui sert à voir sans être vû, que l'on appelle des jalousies.

Le Pape & l'Empereur étoient dans une égale impatience de voir le jour du Couronnement. Celui-là parce qu'il brûloit d'envie de voir sa maison élevée à la Souveraine puissance à Florence; & celui-cy le souhaitoit avec passion afin de pouvoir aller en Allemagne au plûtôt, où sa presence étoit si necessaire. On en remit pourtant la ceremonie au 24. Fevrier, jour de S. Matthias, parce que c'étoit le jour de la naissance de l'Empereur, & que c'étoit un jour qui lui avoit toûjours été heureux, où il avoit remporté une fameuse victoire contre François I. fait ce Prince prisonnier, & dans lequel il avoit bien rëussi en plusieurs autres entreprises. Ce jour étant donc arrivé, & toutes choses prêtes pour la ceremonie, le Pape accompagné de 15. Cardinaux, 22. Evêques, 8. Abbez, & plus de 80. Prelats, se transporta le matin dans l'Eglise de *S. Petronio* qui étoit magnifiquement ornée & tapissée, sur-tout le grand Autel étoit couvert de richesses inestimables. Peu aprés arriva l'Empereur en Manteau Imperial,

*Jour destiné au Couronnement.* 1530.

perial, dont Sforze Duc de Milan, & Charles Duc de Savoye portoient la queüe. Le Marquis *d'Astorga*, portoit le Sceptre. Le Duc *d Ascalona* l'épée. Alexandre de Medicis, déja reconnu pour gendre de l'Empereur, portoit le Globe, & le Marquis de Montferrat la Couronne de fer. Tous superbement habillez, & suivis d'un grand nombre de Ducs, Marquis, Comtes, Gentils-hommes, & Ambassadeurs qui accompagnoient l'Empereur.

Usage des trois couronnes.

Mais avant que d'aller plus avant, & pour être mieux informé de tout ce qui concerne cette auguste ceremonie, il sera bon d'avertir, qu'on a accoutumé de couronner les Empereurs de trois couronnes. La premiere est la Couronne d'Argent que l'on garde à Aix-la Chapelle, & où on a accoûtumé de faire cette ceremonie, parce que c'est alors qu'on déclare l'Empereur *Roy des Allemands*. Charles l'avoit déja reçüe dans cette ville-là, comme nous l'avons dit en son lieu. La 2. est une Couronne de fer, que l'on garde dans la ville de Monza en Lombardie, & par cette céremonie on déclare l'Empereur *Roy des Lombards*, ce qui lui conserve les pretentions qu'il a sur l'Italie. Cette coûtume fut introduite par Charlemagne, pour faire honneur, à ce qu'on dit à la Lombardie, de laquelle il avoit receu beaucoup de secours: mais la veritable raison en étoit que Charlemagne, vouloit par-là maintenir l'autorité de l'Empereur en Italie. C'est pour cela qu'il ordonna expressément que l'on conservât cette couronne dans la ville de Monza, où on

on la garde encore aujourd'hui dans le Treſor, auſſi bien que le Décret de l'Empereur.

Mais quoi qu'on diſe que cette Couronne eſt de fer, & qu'on ne l'appelle point autrement que la Couronne de fer, neanmoins cela n'eſt pas vrai, quoi que pluſieurs Auteurs l'ayent dit, & particulierement Lanſci, qui a fait imprimer le voyage qu'il fit en Italie en 1637. où il aſſeure qu'à Monza on lui fit voir la Couronne dont on avoit accoûtumé de couronner l'Empereur en cette ville là, qu'elle étoit toute de fer, travaillé & poli comme l'acier; il ajoûte meme qu'il l'avoit tenüe dans ſes mains pendant demi heures, à telles enſeignes qu'il avoit remarqué qu'elle commençoit à ſe roüiller; mais c'eſt un [illegible] ſonge manifeſte, car la verité eſt [illegible] couronne eſt toute d'argent, enrichie d'ouvrages d'or, & qu'il n'y a de fer qu'une petite pointe, qui ſe peut à peine remarquer. Le deſſein de Charlemagne qui la voulut faire faire de la ſorte, étoit de montrer, que pour conſerver cette couronne en Italie, il falloit employer le fer & la force. Charles V. allant à Boulogne paſſa fort prés de Monza, où il auroit pû aller ſe faire couronner, & ſatisfaire ainſi au Decret de Charlemagne, qui portoit que cette Couronne ne ſortiroit point de Monza, mais que les Empereurs ſeroient obligez d'y aller en perſonne pour s'y faire couronner. Il ne voulut pourtant pas y aller, il voulut au contraire qu'elle fût portée à Boulogne, par ceux qui avoient droit de la garder. On lui fit bien pluſieurs humbles remontrances & ſupplications afin qu'il lui

lui plût de conserver à la ville de Monza ses privileges, mais il dit pour toute réponse, *qu'il n'avoit pas accoûtumé de courir aprés les Couronnes, mais que les Couronnes lui devoient aller au devant.*

Il est couronné de cette Couronne.

Cette Couronne fût donc portée en grand' pompe à Boulogne, par les Recteurs, & Gouverneurs de l'Eglise de S. Jean Baptiste de Monza, à laquelle elle appartenoit uniquement: & l'Empereur fit en cette occasion deux actions, l'une de generosité, & l'autre d'obligation. Celle de generosité fût, qu'il ne voulut pas que la ville ni l'Eglise de Monza fît aucune depense pour le transport de la Couronne, & qu'il envoya un Gentil-homme pour payer tous les fraix, tant du voyage que du retour. Celle d'obligation fût, qu'il voulut que la ceremonie de ce couronnement se fit avec les mêmes formalitez, par les mêmes personnes, & de la propre main du premier Recteur de cette Eglise, tout comme si le couronnement se fût fait à Monza. Les habitans de cette ville eurent lieu d'être fort contens que l'Empereur eût voulu les laisser joüir de leurs droits, dans une ville étrangere, comme si ç'avoit été dans leur propre Juridiction. La ceremonie se fit dans l'Eglise S. Jean Baptiste de Boulogne, trois jours avant l'autre couronnement dans l'Eglise de S. Petronio.

La troisiéme Couronne qu'on met sur la tête des Empereurs, est la Couronne d'or. La ceremonie en doit être faite à Rome selon la premiere institution, & de la propre main du Pape, qui les declare par là Roys des

des Romains. Mais l'Empereur voulut que cette ceremonie se fît à Boulogne, tant par les raisons données en partie cy-dessus, que parce que la playe du saccagement de Rome étoit encore trop fraîche dans le cœur des Romains, pour qu'ils pûssent témoigner les rejoüissances accoûtumées en de telles occasions, ni même voir de bon œil un Empereur qu'ils regardoient comme l'auteur de leur ruine; & il n'étoit ni de la bonne politique du Pape, ni de celle de l'Empereur, de souffrir qu'on la fît à Rome, quoi que pourtant peu d'années aprés, on ait vû ce même Empereur, entrer en grand triomphe dans cette même ville, comme nous le dirons en son lieu.

Mais revenons à la suite de la ceremonie du Couronnement. Quand Charles fût arrivé devant le Trône où étoit le Pape, au travers d'une foule innombrable de peuple, quoi qu'on n'y eût permis l'entrée qu'à la Noblesse, aux personnes qui avoient quelque charge, & à ceux de la suite des Ambassadeurs, qui étoient presque sans nombre, aussi bien que les gens de la Cour, & de la suite du Pape & de l'Empereur. Le Pape commença par le créer Chanoine de S. Pierre, & de S. Jean de Latran, & les Chanoines se mirent incontinent à chanter au Chœur les offices divins, pendant que les Maîtres de ceremonies & les Cardinaux assistans, revêtoient le Pape de ses habits sacerdotaux. L'Empereur étoit assis sur un Trône plus bas de deux degrez, mais autrement entierement semblable à celui du Pape, quant aux ornemens

Commencement de la ceremonie.

mens & au Dais, & il avoit à l'entour de lui ses Grands, ses Officiers, & les Ambassadeurs de sa Cour. Aprés que le Pape eut pris ses habits Pontificaux, il s'aprocha de l'Autel, où il commença solemnellement la Messe, avec deux chœurs de Musique. Il ne faut pas oublier de dire que pendant que les Officiers du Pape lui mettoient les habits Pontificaux sur son Trône pour dire la Messe, les Chanoines de Latran, & de S. Pierre, qui étoient venus avec le Pape pour cette fonction, mettoient aussi les habits sacrez de Diacre à l'Empereur sur le sien, avec lesquels il servit le Pape à la Messe.

*Lavabo*, & Communion. L'Empereur revestu de ces habits, donna à laver les mains au Pape, dans un bassin & une aiguiere de vermeil, avec beaucoup de soumission, ayant fait une reverence devant & aprés que le Pape eût pris de l'eau. Un Cardinal lui avoit presenté le bassin, & l'avoit ensuite repris de sa main. Le Pape donna dans cette Messe la Communion à l'Empereur de sa propre main, ce Prince étant à genoux à ses pieds selon la coûtume entre un Cardinal Evêque, & un Cardinal Prestre. La Nape étoit tenüe devant par deux Maîtres de ceremonies qui étoient à genoux de même que les Cardinaux. Le Pape qui étoit debout tenant l'Hostie à la main sur la patene, devant la bouche de l'Empereur, commença à dire d'une voix assez haute le *Domine non sum dignus*, *Seigneur je ne suis pas digne*, l'Empereur acheva le reste & le repeta par trois fois à plus basse voix, donnant des marques d'une grande devotion;

aprés

aprés quoi le Pape lui mit l'Hostie dans la bouche, en prononçant les paroles accoûtumées, *accipe Corpus Domini nostri Jesu Christi*, recevez le corps de nôtre Seigneur Jesus-Christ. Pendant que tout cela se faisoit, les Musiciens chantoient des airs propres à inspirer de la devotion, & le *Tantum ergo Sacramentum*, qui finit comme le Pape faisoit le *Lavabo* du Calice. La Messe achevée, & la benédiction ordinaire donnée, le Pape s'assit portant toûjours les habits Pontificaux, devant le même Autel, sur une chaise couverte de broderie, sur le dos de laquelle étoient les Armes de sa Sainteté, & l'Empereur retourna sur son Trône, où les mêmes Chanoines qui l'avoient revestu des habits de Diacre, les lui ôterent, & en même temps les Ambassadeurs des Electeurs de l'Empire, le revestirent des habits & du Manteau Imperial, qui étoit extremement riche.

Couronnement.

L'Empereur ayant pris ces habits de ceremonie, qui étoient d'une grande pesanteur, fût accompagné de son Trône jusques à l'Autel par les Cardinaux, & les Grands. Là il se mit à genoux aux pieds du Pape, qui étoit assis, & qui commença par lui donner le Sceptre d'or, enrichi de pierreries, qu'il avoit reçû de la main du Marquis d'*Astorga*, qui l'avoit mis en celle du Pape avec beaucoup de soumission & à genoux. Pendant que le Pape le mettoit entre les mains de l'Empereur, il lisoit certaines paroles du Ceremonial Romain, qu'un Maître de ceremonie, tenoit ouvert devant lui à genoux, ou comme d'autres le disent, un Cardinal; l'endroit du Ceremonial

remonial étoit celui-ci, *Empereur nôtre fils, prens ce Sceptre, & t'en sers pour régner sur les Peuples de l'Empire, auxquels Dieu, nous, & les Electeurs t'avons trouvé digne de commander.* Ensuite s'approcha le Duc d'Ascalona qui portoit l'épée de l'Empire toute nüe, & qui la presenta à genoux au Pape. Le Pape la mit dans la main de l'Empereur, en prononçant les paroles suivantes en Latin, *Prens cette épée, de laquelle tu dois te servir pour la défense de l'Eglise contre les ennemis de la Foy.* Puis vint Alexandre de Medicis, qui portoit le Globe d'or ou le Monde, ayant une croix au dessus, & tout semé de pierreries, qu'il presenta encore au Pape à genoux, & sa Sainteté le donna à l'Empereur en lui disant, *Ce Globe que nous te donnons, represente le monde que tu dois gouverner, avec beaucoup de vertu, de Religion, & de fermeté.* Enfin s'approcha Boniface Gonzague Marquis de Montferrat, qui s'étant aussi mis à genoux devant le Pape lui donna la Couronne d'or enrichie de Diamans & autres pierres précieuses de la valeur de cent mille Ducats. L'Empereur ayant baissé dévotement la tête, le Pape luy mit cette Couronne en prononçant ces paroles, *Charles Empereur invincible, reçois cette Couronne que nous te mettons sur la teste, qui doit servir de témoignage à toute la Terre de l'autorité qui t'est conferée, pour te faire honorer, servir & obeïr, de tous les peuples qui sont soûmis à ta puissance.*

Suite.

Il lui baise les pieds.

En même temps un Maître de ceremonies mit deux Carreaux de velours rouge à frange d'or l'un devant le Pape, sur lequel il mit un

un pied, & l'autre pour l'Empereur, un degré plus bas que celui sur lequel il étoit à genoux, de sorte que sans quitter sa situation, il se courba & baisa les pieds du Pape, ou plustost sa pantoufle, qui est rouge avec une Croix blanche dessus; cela étoit disposé de la sorte afin que l'Empereur pût faire cette ceremonie, sans se baisser qu'à moitié. Ensuite le Pape & l'Empereur se leverent, & les Maîtres de Ceremonies ayant ôté ces Carreaux, ils se mirent tous deux debout devant l'Autel. Le Pape embrassa l'Empereur avec beaucoup de démonstrations de tendresse, & lui donna ce qu'on appelle *osculum pacis*, le baiser de paix, que l'Empereur reçût avec beaucoup de respect. Les deux Cardinaux qui servoient au Pape de Diacre, & de sous-Diacre, baiserent la main à l'Empereur étant presque à genoux, & l'Empereur les embrassa.

Charles ayant encore sur ses épaules le Manteau Imperial, extrémement pesant par la quantité des pierreries dont il étoit brodé, s'assit avec le Pape sous un même Dais, sur des sieges égaux couverts de brocard d'or, sinon que celui de l'Empereur étoit plus bas que celui du Pape d'un demi pied. La plûpart des Auteurs se contredisent au sujet de la circonstance du Couronnement, les uns voulant qu'il fût fait aprés l'Evangile, & qu'ensuite l'Empereur reçût la Communion de la main du Pape, en habits & ornemens Imperiaux. D'autres disent que quand il reçût la Communion il portoit les habits de Diacre, avec lesquels il servit le Pape à la Messe.

Chose digne de remarque.

Messe. Plusieurs laissent cela indécis, & n'en disent rien de certain. Ce que j'en ai pû découvrir de plus approchant de la verité, est que quand Charles entra dans l'Eglise, il portoit le Manteau Royal, qu'avoient accoûtumé de porter les Rois de Naples & de Castille, qu'ensuite on le revestit des habits sacrez de Diacre, & qu'il les portoit quand il reçut la Communion, pendant que deux Cardinaux tenoient la Nape devant lui, & que la ceremonie du Couronnement se fit aprés la Messe, l'Empereur ayant repris les habits & ornemens Imperiaux en la maniere que nous l'avons dit. Et il n'y a aucune apparence, qu'on ait mis la Couronne sur la teste à l'Empereur, qu'on lui ait mis en main le Sceptre, le Globe, & l'épée nüe, & qu'ensuite on lui ait fait quitter tout cela pour aller à la Communion; aussi est-il certain, que l'Empereur aprés avoir reçû la Couronne & les autres marques de l'Empire de la main du Pape, ne les quitta que quand il s'en fut retourné solemnellement dans le Palais où il logeoit.

Il est proclamé Empereur.

Dès que le Pape & l'Empereur se furent assis, comme nous venons de le dire, le premier Cardinal Diacre, se tourna vers le peuple qui remplissoit cette vaste Eglise, & qui étoit presque innombrable, & se mit à crier, VIVE CHARLES-QUINT L'INVINCIBLE ET TRES-PUISSANT EMPEREUR ET DEFFENSEUR DE LA FOY. *Antonio de Leva* avoit fait ranger en bon ordre dans la place qui est devant l'Eglise la Cavallerie & l'Infanterie qui

qui étoit à la ſuite de l'Empereur, & l'on n'eut pas pluſtôt entendu les acclamations du peuple, & les cris de VIVE L'EMPEREUR CHARLES, qu'on fit une décharge generale de la mouſqueterie & de plus de cent coups de Canon. On n'entendoit autre choſe dans la place parmi les Soldats & le peuple que VIVE, VIVE NOSTRE AUGUSTE EMPEREUR, parmi la muſique martiale des Trompettes, des Tambours & des Fiffres, & du ſon agreable des cloches de toutes les Egliſes de la ville, qui leur répondoient. Cela dura l'eſpace de demi heure, pour donner le temps neceſſaire à faire les decharges, & au peuple d'évaporer toute ſa joye, afin qu'il ſe retirât aprés cela & laiſſât la place libre. On mit auſſi la Cavallerie & l'Infanterie en haye dans toutes les rües où devoit paſſer la Cavalcade.

Aprés avoir fait vuider la place du mieux qu'il fût poſſible, & fait aller les Soldats ailleurs, on ſe prépara pour la Cavalcade. Le Pape & l'Empereur ſe leverent de leur ſiege, le Pape portant la Chape Pontificale brodée de pierreries, & la Triple Couronne, qu'on appelle le *Regne* ſur la teſte, & l'Empereur avec ſes ornemens Imperiaux, s'avancerent vers la place qui eſt devant l'Egliſe, mais la foule étoit ſi grande qu'il leur fallut une demie heure pour arriver juſques à la porte de l'Egliſe. Quand ils y furent arrivez (quelques-uns ont laiſſé par écrit que l'Empereur tint l'étrier au Pape) ils monterent ſur deux chevaux d'Eſpagne d'une même couleur, couverts de harnois également magnifiques,

Ordre de la Cavalcade. 1530.

que

que l'Empereur avoit fait faire à ses dépens. Il fit present au Pape du cheval qu'il avoit monté, lequel le donna à Alexandre de Medicis. Quand le Pape & l'Empereur monterent à cheval ils furent servis chacun par ses Officiers. André Doria par ordre de l'Empereur tint la bride du cheval que le Pape montoit, & *Maria della Rovere* Duc d'Urbin l'estrier. Quant à l'Empereur *Don Francisco de Covos* grand Commandeur de Leon, & grand Chancelier de sa Majesté Imperiale lui tenoit l'estrier, & Alexandre de Medicis la bride de son cheval.

Recit plus exact. Le Pape & l'Empereur se mirent ensuite sous le même Dais qui avoit servi à l'entrée de sa Majesté Imperiale à Boulogne, & la marche commença ainsi. *D. Antonio de Leva*, qui faisoit encore la charge de Generalissime, marchoit devant, comme lors de l'entrée de l'Empereur. Aprés lui marchoient trois à trois *D. Alvaro Orosio* Marquis d'Astorga, *D. Diego Paciecho* Duc d'Escalona, ayant au milieu d'eux Alexandre de Medicis neveu de sa Sainteté. *D. Indico di Mendozza* Comte de Saldagna, *D. Pietro Toledo* Marquis de Villa Franca, & au milieu d'eux *André Doria* Prince de Melphi. Le Comte *de Fuentes*, & le Comte *d'Agilar*, & au milieu le Duc d'Urbin. *Don Luigi Caraffa* Prince de Stigliano, & *Boniface* Marquis de Montferrat, & au milieu *Charles* Duc de Savoye. *Henry* Comte de Nassau Grand Chambellan de l'Empereur, *Philippe* Marquis d'Arrecota, & au milieu *Philippe Comte Palatin du Rhin.* Quelques Auteurs ajoûtent à ceux-là *Alphonse d'Este*, Duc

Duc de Ferrare, & le Duc de Mantoüe, mais Ulloa asseure qu'ils ne se trouverent pas à cette ceremonie. Aprés le Dais marchoient immediatement deux à deux 14. Cardinaux portant la * mossete & le chapeau rouge, montez sur de belles mules, couvertes de housses en broderie jusqu'à terre. Aprés cela venoient les Ambassadeurs de Venise, en habits de Senateurs, à cheval, marchant deux à deux. Ensuite les Archevêques, Evêques, Abbez, Prelats, les uns à cheval, & les autres sur des mules, plus ou moins ornées, mais chacun avec des habits convenables à son caractere. Enfin suivoient confusement les gens de la maison du Pape & de l'Empereur.

* C'est une espece de chaperon.

Continuation. 1530.

Telle fût la marche de la Cavalcade, & le Dais étoit porté par les mêmes Recteurs & Docteurs, qui le portoient le jour que l'Empereur fit son entrée à Boulogne. Ce fût veritablement une ceremonie digne d'être admirée de tous les étrangers. De voir les deux premiers Princes du monde, ensemble, sous un même Dais, & en si bonne union aprés de si cruelles guerres, reçevant également les acclamations du peuple, car l'air ne retentissoit d'autre chose, que des VIVE CLEMENT ET CHARLES! La Rüe qui va à la porte de la *Romagna*, par où passa la Cavalcade étoit magnifiquement Tapissée, les fenestres & les Balcons étoient pleins de Dames somptueusement habillées, auxquelles le Pape ne manqua pas de donner liberalement sa benediction, & l'Empereur de leur faire quelque inclination de teste, non sans beau-

beaucoup d'incommodité à cause de la pesanteur de la Couronne qu'il portoit, & le Pape aussi de la sienne; & l'un & l'autre ne furent pas moins incommodez des cris d'acclamation que faisoit le peuple, & du son des cloches. Il y a des Auteurs, mais peu en nombre, qui disent que Charles avoit été seulement fait Chanoine de S. Pierre, dans l'Eglise de *san Petronio*, & que pendant la Cavalcade on étoit entré dans l'Eglise de S. Dominique, où il avoit été fait Chanoine de S. Jean de Latran. Mais Ulloa, l'Auteur de cette circonstance, s'est assûrement trompé; car outre qu'il est le seul qui en parle, elle est contraire au bon sens, étant impossible que dans les jours courts tels qu'ils étoient lors du Couronnement, tant de personnes ayent pû descendre, & remonter à cheval parmi une si grande foule.

Fin de la Cavalcade.

Quoi qu'il en soit, aprés que la Cavalcade eut fait un tour d'un petit mille, le Pape laissa l'Empereur comme ils en étoient convenus, & entra avec un petit nombre de gens de sa suite dans la cour d'une maison, d'où il alla en suite dans son appartement par une gallerie faite exprés pour cela. Mais la Cavalcade continüa toûjours en la même maniere jusques au Palais de l'Empereur, qui demeura toûjours sous le Dais. Là il descendit de cheval, & monta dans son appartement. Tous les Cardinaux, les Grands, & les Ambassadeurs de venise, qui avoient été priez à dîner de la part de l'Empereur descendirent aussi de cheval, & suivirent l'Empereur, si non que les plus vieux Cardinaux qui

qui s'étoient excusez sur leur âge se retirerent, & qu'il n'y en resta que quatre.

L'Empereur ne fût pas plûtôt dans sa chambre, qu'il se déchargea de tous les ornemens Imperiaux, le Manteau, & la Couronne, qui pesoient à ce qu'on dit plus de cent trente livres. Aprés s'être reposé un quart d'heure sur son lit, il se leva, prit une robe de chambre de brocard d'or, & se mit à Table sous un Dais magnifique. Vis-à-vis de son couvert, & sur la Table, qui étoit large de trois coudées, étoient la Couronne Imperiales, l'Epée nüe, le Globe & le Sceptre. Dans la même chambre & à une petite distance de la Table de l'Empereur il y en avoit une autre, plus basse d'un demi pied, où mangerent 4. Cardinaux, le Duc de Savoïe beau-frére de l'Imperatrice, le Comte Palatin du Rhin, le Duc d'Urbin, Alexandre de Medicis, déja reconnu pour Gendre de Charles, le Duc de Milan, le Marquis de Monferrat, & le bon vieillard *Don Antonio de Leva*, qui seul ne donna de la jalousie à personne. Table.

Dans une grande sale prochaine, il y avoit deux longues Tables de 30. couverts chacuñe, pour les autres grands Seigneurs, Ducs, Comtes, Marquis Archevêques, Evêques & Prelats plus considerables. Dans une chambre voisine mangerent les Recteurs, & Docteurs de l'Université, qui avoient porté le Dais; & il y avoit enfin d'autres Tables encore pour les Gentils-hommes moins qualifiez, & tous furent magnifiquement traitez. La Table de l'Empereur fût servie par ses Officiers avec beau- Autres Tables.

beaucoup de ſilence & d'ordre au ſon des Trompettes & des Fifres. La Place étoit fort éclairée, & tout à l'entour étoit rangée en bon ordre l'Infanterie avec pluſieurs petits Mortiers pour faire des decharges. L'Empereur commença le premier à boire à la ſanté du Pape, qu'il bût debout & découvert, & tous les autres auſſi par conſequent, & l'on fit incontinent une décharge, au ſon des Trompettes, des Tambours & des Fifres. Le Cardinal de Medicis neveu du Pape remercia de la part de ſa Sainteté, & puis ſe leva, & bût debout & découvert à la ſanté de l'Empereur, & tous les autres enſuite, avec les mêmes décharges, & muſique. On beut auſſi en la même maniere celle de l'Imperatrice, celle du Roy de Hongrie, & de Boheme frére de ſa Majeſté Imperiale, & celle du Prince d'Eſpagne.

Autres actions.

Aprés qu'on eut diné, ou plûtôt ſoupé, car on ne s'étoit mis à Table, que deux heures aprés qu'il fit nuit & on n'en ſortit qu'à onze heures & demie, à cauſe que le lendemain il étoit vendredy. L'Empereur reprit le Manteau Imperial, le Globe, & le Sceptre, & créa 7. Chevaliers entre leſquels étoient le Marquis d'Aſtorga & le Comte Palatin du Rhin, & puis s'alla coucher. Le lendemain deux heures avant dîner il alla voir le Pape en habit de Cavalier; ne portant que ſon épée, & à pied à cauſe de la proximité, accompagné ſeulement des Grands de ſa Cour: & quoi qu'il n'eût d'autre deſſein en cette viſite que de remercier ſa Sainteté de l'honneur qu'elle lui avoit fait & de la peine qu'elle avoit priſe pour lui, le Pape ne

ne laissa pas d'avoir avec lui une conference secrete de près de deux heures sur les affaires de sa Maison, étant dans une grande impatience de la voir élevée à la Souveraine Puissance à Florence. Aprés cette conference il s'en retourna dans son appartement, où il dîna seul, & ne fut servi que par les Princes & les Grands de sa suite. Il ne faut pas oublier ici qu'à cause de la confusion de la Soldatesque & de la Cavalerie, il n'avoit pas été possible de faire aucune liberalité au Peuple, de sorte qu'on fit courir le bruit, que ce jour là, & pendant que l'Empereur seroit à Table on jetteroit par les fenestres du Palais des pieces d'argent, & des Medailles, ce qui fit que long-temps avant midy la place fût pleine de gens. Pendant qu'on servoit la Table l'Empereur se fit voir sur un Balcon, d'abord tout le Peuple se mit à crier *vive, vive l'Empereur*, & en même temps, des fenestres des deux bouts du Palais, & du Balcon qui est au milieu, on commença à jetter des pieces d'or & d'argent, heureux qui en pût attraper; cela dura pendant plus de deux heures, & jusqu'à la nuit. On jetta 500. Ducats d'or en espece, mille demi-Ducats, 4000. pieces de trente sols, 2000. quarts d'écus, & jusques-à deux mille Escus de petite monoye.

Le sammedy suivant l'Empereur ne fit autre chose que donner audience, & faire des presens à tous les Officiers qui avoient accompagné le Pape, & à tous les Ambassadeurs, Chevaliers, & Grands qui étoient allez volontairement à Boulogne pour faire hon-

La ville traite l'Empereur.

honneur à ſon Couronnement. Le Dimanche ſuivant la ville le regala magnifiquement lui & toute ſa Cour, il ne fut ſervi à Table que par le Gonfalonier & les Senateurs de la ville, & le repas fût accompagné de muſique. Il mangea ſeul à ſa Table, & il y avoit deux autres Tables aux deux côtez de la ſienne, plus baſſes d'un demi pied que celle de l'Empereur, où mangérent les plus conſiderables Allemans, Eſpagnols, & Italiens de ſa ſuite. Il y avoit auſſi pluſieurs autres Tables en d'autres chambres. Quand on eut diné, ou pour mieux dire ſoupé, car il étoit une heure de nuit lors qu'on ſe mit à Table, & on en ſortit à cinq, il y eût Bal dans une belle ſale ornée pour ce divertiſſement. Le nombre des Dames ne fût pas fort grand, parce qu'on avoit fait choix des mieux faites & des plus belles au nombre de 20. tout au plus. L'Empereur y aſſiſta pendant deux heures, & il n'y en eut aucune à laquelle il ne parlât, & ne fît quelque honeſteté, aprés quoi il ſe retira, avec les plus âgez, en chaiſe accompagné de quelques Gardes à cheval, y laiſſant les jeunes Gentilshommes de ſa Cour. Le lendemain matin il s'informa du nom & de la qualité des Dames qui avoient aſſiſté au Bal, & envoya à chacune un preſent conſiderable.

Accident arrivé à Charles V.

S. M. J. voyant la neceſſité qu'il y avoit d'aller en Allemagne, ne fit autre choſe pendant deux jours, que donner des ordres & travailler à l'expedition de deux affaires, l'une qui regardoit le Pape, & l'autre qui le regardoit lui même. Mais avant que d'en parler le

Lecteur

Lecteur me permettra, s'il lui plait, de dire un mot d'un accident qui lui arriva ce jour là qui étoit un Lundi 28. Fevrier. Avant que de travailler à l'expedition des affaires il voulut aller oüir la Messe dans la chapelle du Palais, & comme il passoit par une galerie de bois n'ayant avec lui qu'Alexandre de Medicis, & un petit nombre de Domestiques, il arriva qu'une poutre qui apparamment avoit été mal cloüée tomba à ses pieds devant lui, en telle sorte que s'il eût été d'un demi pas plus avant qu'il n'étoit, elle l'auroit tüé, de quoi les Florentins se seroient facilement consolez. Medicis en fût fort allarmé, mais Charles témoigna beaucoup de fermeté, & sans être autrement étonné du peril, ne fit que lever les yeux au Ciel, & puis se retournant vers Medicis, il dit. *Je ne sçai si on doit dire que je suis né à Gand, ou à Boulogne, mais je puis bien assurer que je suis né deux fois dans le mois de Fevrier.* Ceux qui veulent faire les Astrologues, & tirer des presages de tout, selon leur fantaisie, disent au sujet de cét accident, que l'on en pouvoit tirer cellui-cy, que jamais plus Empereur ne seroit Couronné en Italie.

La premiere des deux affaires que Charles vouloit expedier avant que de partir, fût celle qui regardoit le Pape. C'est que nonobstant le besoin qu'il avoit de ses Officiers, & de ses Troupes, pour s'opposer à Solyman qui témoignoit avoir dessein d'attaquer la Hongrie, le joyau le plus précieux de sa maison, & dont la perte auroit entraîné la ruïne de toute l'Allemagne, & quoi qu'il eût cette affaire

Il donne ordre à l'affaire de Florence. 1530.

affaire extrémement à cœur, il crût pourtant qu'il y alloit de son interest & de son honneur de contenter le Pape. Pour cet effet il écrivit à Philibert Prince d'Orange qui étoit alors Vice-Roy de Naples, d'aller incessamment en Toscane, avec toutes les Troupes de Cavalerie & d'Infanterie qui étoient dans le Royaume, pour assieger Florence; il lui envoya en même temps le Brevet de Generalissime de l'Armée destinée à cette entreprise. Il ordonna encore à *D. Antonio de Leva*, Generalissime de l'Armée qui étoit en Lombardie, d'envoyer incessamment en Toscane tous les meilleurs Officiers & Soldats de Cavalerie & d'Infanterie qui étoient en ce païs-là, pour servir sous le Prince d'Orange. Il communiqua ces ordres au Pape, qui de son côté ordonna aussi à tous les Officiers de son Armée d'obeïr au même Prince, & fit faire avec toute la diligence possible de grandes provisions de guerre & de bouche pour le service de cette Armée.

Il assemble la Diette à Ausbourg.

L'autre affaire que Charles voulût expedier avant que de partir, fût d'envoyer par des Courriers exprez des ordres, dans toute l'Allemagne, pour l'assemblée d'une Diete à Ausbourg, le 8. Avril suivant. Il pria avec beaucoup de douceur tous les Princes & États de l'Empire tant Catholiques que Lutheriens de s'y trouver; il envoya à ces derniers tous les passeports & sauf-conduits necessaires, & representa à tous la necessité qu'il y avoit de s'y trouver, pour travailler unanimement à chercher les moyens de pacifier les affaires de la Religion, afin de pouvoir joindre ensemble leur

leurs forces contre l'ennemi commun, qui en vouloit à la liberté de tous. Il fallut plus de 12. jours à faire les expeditions de ces Ordres, Lettres, Sauf-conduits, ou à attendre le retour des Courriers, & Charles ne vouloit pas partir pour l'Allemagne, sans avoir pris les devants & préparé les esprits des uns & des autres à quelque accommodement. Pour mieux réussir dans son dessein, il envoya en Allemagne le Comte Palatin, & le Comte d'Aguilar, son Grand-Chancelier, afin qu'ils representassent de bouche ce que l'Empereur avoit écrit par ses Lettres. Ils ne manquerent pas l'un & l'autre de ietter des semences de paix selon l'intention de l'Empereur; mais les choses ne réussirent pas, comme ils l'avoient souhaité.

Bien que l'intention de l'Empereur fût de gagner du temps, jusques à ce que les affaires de la Diete eussent pris quelque bon train & qu'il ne laissât pas de reconnoître que son départ étoit nécessaire, il s'y préparoit pourtant lentement, pour complaire au Pape qui le pressoit incessamment de ne point partir, avant qu'on n'eût commencé le Siege de Florence: disant que son autorité, & l'occasion qu'il auroit, par la proximité des lieux, d'envoier plus frequemment les ordres selon les besoins, serviroit beaucoup à encourager l'Armée. Même depuis, l'Empereur lui faisant voir qu'il ne pouvoit attendre si long-temps, le Pape le pria instamment d'attendre du moins l'arrivée du Prince d'Orange & de l'Armée qu'il conduisoit pour cette entreprise. Il est incroyable combien la passion de ce Pape

P[a]ssion du Pape.

Pape pour sa maison étoit grande, car quoi qu'il reçût lui même souvent des avis de son Nonce, & des Evêques d'Allemagne, du triste estat où l'Eglise étoit reduite en ce païs-là, par les menaces des Turcs d'un côté, & des Lutheriens de l'autre; il ne laissoit pas, de peur de détourner l'Empereur de la guerre contre Florence, & pour l'obliger à y employer toutes ses forces, de lui persuader qu'il n'y avoit rien à craindre ni du côté des Turcs, ni de celui des Lutheriens, puis que l'Ecriture sainte nous a assurez, *que les portes de l'Enfer ne prevaudront jamais contre l'Eglise.*

Encore plus forte. Départ.

De plus *Peranda* asseure, que l'Empereur ayant résolu de partir, le 22. Mars, fût le matin du jour précedent prendre congé du Pape mais que dans la conference qu'il eut avec lui, quoi qu'il eût pû faire pour lui representer, l'état miserable où étoit reduite l'Allemagne, les grands maux dont elle étoit menacée, le besoin qu'elle avoit de sa presence, & de ses forces, il ne pût jamais tirer autre chose de sa Sainteté, que de lui recommander les interests de sa maison, & de le prier d'ordonner au Prince d'Orange, d'entreprendre vigoureusement le siege de Florence. Ce n'est donc pas sans raison, que la serenissime Maison de Medicis, avoüe qu'elle doit toute sa fortune à l'Empereur Charles V. aussi a-t-elle fait graver au bas de sa statüe ces Paroles, *Tu mihi quodcumque hoc rerum est. Tout ce que j'ai je le tiens de vous.* Enfin l'Empereur partit de Boulogne pour aller en Allemagne le 22. Mars, & le Pape le 24. pour Rome.

Rome. A ſon arrivée on lui fit une aſſez magnifique reception, qui n'empêcha pourtant pas Paſquin de dire, *Papa Clemente vuole far la ſua Caſa ricca, e Roma pezzente. Que le Pape Clement vouloit enrichir ſa famille, & reduire Rome à la mendicité.* Mais pendant le voyage de Charles-Quint en Allemagne, il eſt à propos de parler de l'evenement du ſiege de Florence.

Crainte des Florentins.

Nous avons dit ci-devant que les Florentins, avoient conjecturé de la réponſe que Charles avoit faite à leurs Deputez qu'il en vouloit à leur Republique, & qu'il avoit reſolu de ſacrifier leur liberté à la vengeance & à l'avidité du Pape, pour reparer les dommages & les affronts qu'on lui avoit faits à Rome. Ils ſe confirmerent dans leur croyance quand ils apprirent le mariage d'Alexandre de Medicis neveu du Pape, avec Marguerite fille naturelle de l'Empereur. Mais ce qui acheva de les jetter dans des juſtes craintes, ce fût de voir que le Pape entretenoit une armée conſiderable, & qu'au lieu de la congedier, il la groſſiſſoit tous les jours. Les Florentins ne penſoient preſque à autre choſe depuis que leurs Deputez avoient été ſi mal reçûs de l'Empereur, depuis ſon Couronnement à Boulogne, mais quelques jours aprés ils furent avertis, qu'il avoit envoyé des ordres pour faire venir ſes Armées de Naples & de Milan, qu'il en avoit donné le Commandement au Prince d'Orange pour aſſieger leur ville, & que l'Empereur & le Pape faiſoient de grands préparatifs pour cela; chacun de ſon côté.

Confeil general. Les Florentins bien étonnez de ces préparatifs, & ne fachant à quoi fe determiner parce qu'ils voyoient les fentimens partagez dans leur ville, (les uns étant abbatus par la crainte, & les autres voulant qu'on fe deffendît) affemblerent un Confeil géneral de tous les chefs de famille de la ville, pour voir à quoi iroit la pluralité des voix. Ce fût le matin du 12. Mars, pendant que leurs deux perfecuteurs, le Pape & l'Empereur, étoient encore à Boulogne. Le grand Gonfalonnier parla le premier fur l'excellence de la liberté, & fur l'eftât miferable de ceux qui vivoient fous le gouvernement defpotique d'un Prince. Il s'étendit beaucoup fur le malheur qu'ils avoient d'être la victime des deffeins pernicieux d'un de leurs Citoyens, qui au lieu de deffendre la liberté de fa Patrie ne cherchoit qu'à l'opprimer, & à la ruïner, & qui étoit foûtenu de l'Empereur, non pas par quelque amitié qu'il eût pour lui, mais pour guerir le monde des mauvaifes impreffions qu'on avoit conçû de lui depuis le faccagement de Rome; qu'il falloit donc prendre une bonne refolution de fe deffendre contre un tel ennemi, & de facrifier toutes chofes pluftôt que de l'avoir pour Maître. C'eft à vous, ajouta-t'il, mes chers Concitoyens, de déclarer qu'elle eft vôtre intention, devant cette grande Affemblée, afin que nous puiffions prendre quelque bonne refolution pour le bien commun de nôtre Patrie.

Remarque. Encore une petite digreffion, pendant que les Florentins fe préparent à déliberer fur ce qu'ils doivent faire. Il fe trouve fouvent dans

dans les Conseils des Républiques, aussi bien qu'en ceux des Princes qui gouvernent despotiquement leurs sujets, deux sortes d'esprits fort opposez. Les uns sont naturellement, prudens, sages, & craintifs : mais dont la prudence passe pour timidité, lacheté, défaut de zéle. Les autres sont tout de feu, qui passe souvent pour zéle & courage, quoi que ce ne soit qu'imprudence. Les premiers crient toûjours *la paix, la paix*, ou parce que la guerre les épouvante, & alors ils sont à blâmer ; ou parce qu'aprés avoir bien pesé les avantages qu'on peut tirer de la paix & de la guerre, ils trouvent que la paix doit être preferée à la guerre, & ceux-ci meritent d'être loüez & estimez. Quant aux premiers, ils sont capables de faire plustôt du mal que du bien, au fond tout excez est mauvais en toutes choses. Avoir du zele pour son Prince, & pour sa Patrie est une bonne qualité, mais s'il s'y mêle de l'orgueil il ne produira rien de bon, parce qu'alors on est gouverné plus par la passion, que par le bon sens, & que l'orgueil nous aveugle souvent. D'un autre côté le zéle est quelque fois pernicieux, parce qu'il nous porte à suivre aveuglément la passion qui nous inspire la vengeance contre le public, ou contre les particuliers. La ville de Florence a toûjours abondé extrémement en ces sortes d'esprits chauds. Dans l'occasion presente voici comment quelques-uns parlerent.

*Quand le Destin veut faire perir un vaisseau, par quelque grande tempeste, il ôte tout jugement à ceux qui tiennent le Gouvernail pour le* Premiere opinion.

*bien conduire. C'est justement le malheur où sont tombez ceux qui ont eu en main le Gouvernement de nostre Ville depuis 4. ans, c'est-à-dire, en un temps, où les grandes tempestes survenües dans toute l'Europe, nous devoient obliger à chercher un port asseuré où nous pûssions être en seureté & à couvert de l'orage. Ceux qui n'aimoient pas la Maison de Medicis, soit par un veritable ou un faux zéle, firent tant de bruit sur les interests de l'Estât qui vouloient que l'on coupât un arbre qui faisoit trop d'ombre, qu'on se porta à le couper avec la derniere violence, sans considerer qu'il y avoit à Rome un rejetton de ce Tronc capable de le faire renaître & devenir plus haut qu'il n'avoit jamais été. Gens aveuglez par leur passion qui les a portez à remedier à un mal, sans considerer qu'ils ne le pouvoient faire sans en attirer un plus grand. Ils se servirent de l'occasion de la prison du Pape Clement VII. comme s'il y devoit mourir, sans considerer qu'il étoit encore vigoureux, & que tout le monde se seroit soulevé en sa faveur pour le mettre en liberté & pour le reconcilier avec l'Empereur. Au lieu donc que nous devions être les premiers à tâcher de gagner son affection, & à lui donner du secours, comme à un de nos Concitoyens, nous nous en sommes fait un ennemi irreconciliable, en chassant ignominieusement sa Maison de nôtre Estât, ce qui a donné lieu à nos ennemis & à ceux qui souhaitent nôtre ruïne, de se moquer de nôtre conduite, & l'on n'ignore pas que l'on a fait à Rome des Pasquinades fort piquantes mais de fort bon sens, contre nôtre imprudence.*

*Mais il est arrivé que la fortune qui nous vouloit abandonner, aveugla tellement nos Conducteurs*

*cteurs de ce temps-là, qu'elle les porta à prendre les plus méchantes resolutions du monde, pour ne pas dire pis. Car enfin lors que nous avons vû de nos propres yeux que tous les Princes de la Chrétienté prenoient ou le parti du Pape, ou celui de l'Empereur, ou celui de la neutralité, nous avons été les seuls, (ce qui nous doit couvrir de confusion) oüy les seuls encore une fois, qui avons eu l'emportement & l'insolence de déclarer la guerre en même temps, au Pape & à l'Empereur. Au Pape en chassant si honteusement sa Famille de nôtre Estât, & à l'Empereur, en nous alliant avec son plus grand ennemi le Roy de France, jusques même à les traiter avec mépris, comme si une chetive poignée de Terre telle qu'est nôtre païs, eût été capable de faire ou beaucoup de mal à l'Empereur, ou beaucoup de bien à François I. Aussi voyons-nous aujourd'huy les tristes fruits de la mauvaise conduite de ceux qui étoient alors dans le Gouvernement. Nous voilà au bord du précipice, au milieu de deux formidables ennemis, avec plus de bonne volonté, que de moyens de nous deffendre. Que si on n'a pas eu d'assez bons yeux pour decouvrir le premier malheur, au moins ne devons-nous pas les fermer à celui-ci dont nous sommes menacez. S'engager en une deffense inutile, ne fairoit que nous fatiguer, nous épuiser, & nous perdre, ainsi le meilleur remede que nous y puissions apporter est de recourir à la clemence du Pape, qui se laissera peut-être flechir par nôtre soûmission & nous pardonnera; nous devons en user de la sorte d'autant plus que ce fût le conseil que l'Empereur donna à nos Deputez, de satisfaire sa Sainteté, moyenant quoi il étoit prest à nous pardonner. C'est la seule esperance qui nous reste.*

Ces raiſons étoient ſans doute, trés-conſiderables, car les Florentins ou du moins ceux qui avoient alors le Gouvernement en main, firent paroître une conduite tout-à-fait aveugle, en cette occaſion. Quoi un petit moineau, à l'audace de menacer en même temps deux grandes aigles? Un petit Eſtât odieux à tous ſes voiſins, a la hardieſſe de ſe meſurer avec deux ſi puiſſans ennemis? Un avis ſi excellent meritoit ſans doute qu'on y fît de ſages reflexions, & non pas d'être mépriſé. Cependant, la fatalité des Florentins qui devoient perir, voulut, qu'un conſeil ſi ſage & ſi prudent, fût traité de lâcheté, & porta les plus zélez ou les plus paſſionnez à faire le diſcours ſuivant.

Sentiment contraire.

*Il ſemble, que ceux de nos Concitoyens qui viennent de diſcourir ſur les conjonctures preſentes de nos affaires, & qui ne manquent pas de bonnes intentions, mais de courage, nous veulent faire connoître qu'ils ſont ſemblables à ces Pilotes qui ne ſavent naviger que par le beau temps. Il faut bien avoüer qu'il y a eu de l'irregularité dans nôtre conduite, & qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on eût pris de meilleures meſures. Mais que faire à cela? Le mal eſt déja fait, & vouloir aujourd'huy ſe jetter volontairement dans l'eſclavage; j'appelle ainſi ſans craindre de me tromper, le conſeil de s'aller remettre à la diſcretion du Pape, ne ſeroit pas y porter du remede, mais nous deshonnorer. Nous avons fait paroître tant de courage, en voulant imprudemment aller du pair avec les deux plus grands Princes du monde, pendant la bonace, témoignons en encore davantage dans la tempeſte. Quel mal nous peut-il arriver*

*river d'une vigoureuse deffense? aucun. Qui sait si pendant que nous, nous deffendrons les affaires ne changeront point de face? & qui nous dira, que la France, la Republique de Venise, & nos autres voisins ne seront pas obligez par politique de nous donner du secours? Mais quand le malheur de nos affaires seroit si grand que nous viendrions à perdre nôtre liberté, du moins il nous restera la gloire de nous être vigoureusement deffendus, & nous pourons toûjours esperer une meilleure condition par une glorieuse deffense, que si nous allons mendier un pardon.*

Les Florentins deliberent de se défendre.

1530.

Enfin à la pluralité des voix il fût deliberé qu'il falloit se deffendre. De sorte qu'ayant amassé une bonne somme d'argent que donnerent les plus riches Citoyens, on leva avec toute la diligence possible des Troupes, que l'on joignit à celles qu'on avoit déja, & qui faisoient ensemble une Armée de 12. mille hommes de pied, & de mille chevaux, dont ils firent General *Malatesta Boglione*, un de leurs Concitoyens. Mais c'estoient là de bien petites forces pour opposer à une Armée de 20. mille hommes de pied & de 10. mille chevaux, telle qu'étoit celle du Prince d'Orange, qui d'ailleurs avoit sous lui les meilleurs Officiers du siecle. Ce Prince mena ses Troupes de Naples à Rome, & de là sans entrer dans la ville en Toscane, où les Troupes de Milan commandées par le Marquis de Vasto Mestre de Camp general, se joignirent aux siennes. Il y avoit encore l'Armée du Pape, forte de 6000. hommes de pied, & de 2000. chevaux, commandée par le Duc d'Urbin sous le Prince d'Orange; ainsi l'Armée entiere

tiere qu'on employa à cette expedition, étoit de 26. mille hommes de pied, & de 12. mille chevaux. Que pouvoit faire cette poignée de gens commandée par Malatesta, contre une telle Armée?

Guerre & mort du Prince d'Orange. 1530.

La Guerre commença vers la fin d'Avril. Le Prince d'Orange qui en fit l'ouverture, divisa pour son malheur son Armée en la maniere suivante. Il laissa pour faire le siege 16. mille hommes de pied, & 6. mille chevaux, pour attaquer vigoureusement la place, & il garda 10. mille hommes de pied, & 6. mille chevaux, pour un autre corps d'Armée avec lequel il vouloit avoir le plaisir de battre Malatesta. Mais celui-cy ayant reçû un renfort de quelques païsans d'alentour, s'éloigna de Florence & s'approcha des ennemis, en dessein non pas de leur livrer bataille, mais de les incommoder par des escarmouches, ce qui lui réussit si bien qu'il remporta pendant trois mois des avantages considerables sur les ennemis, au grand étonnement de toute l'Europe: car on ne pouvoit comprendre, qu'une Armée si inferieure à l'autre, pût, non seulement faire des progrés, mais même lui resister. Cependant il est certain qu'elle fit perir beaucoup d'Officiers considerables, & de bons Capitaines de l'Armée Imperiale, & entre autres Jean d'Urbin, qui commandoit, comme nous l'avons dit, l'Armée du Pape. Mais le Prince d'Orange ayant appris que Malatesta devoit reçevoir un secours de 2000. hommes de pied & de 800. chevaux qu'on lui envoyoit de Pise, courut en diligence pour leur couper chemin, & quoi qu'il n'eût

n'eût pû arriver assez tost pour les empescher de se joindre avec l'Armée de Florence, il ne laissa pas d'attaquer Malatesta, & de remporter sur lui une entiere victoire malgré son renfort, mais qui lui coûta la vie, qu'il perdit par un coup de mousquet, qui le tua sur la place. Telle fût la fin de Philibert de Chalon Prince d'Orange, Capitaine de grand merite. Le Marquis de Vasto prit incontinent le commandement de l'Armée selon les ordres secrets qu'il en avoit reçûs de l'Empereur. Malatesta voyant qu'il ne lui étoit pas possible de tenir plus long-temps la campagne, rassembla du mieux qu'il pût le reste de son Armée & se retira dans Florence avec le peu de gens qui lui restoient, qui étoient la plûpart blessez, & qui pouvoient monter tout au plus à 2600. hommes de pied & 900. chevaux.

Aprés cette défaite de l'Armée des Florentins, & de tout le secours qu'ils avoient pû reçevoir, il sembloit qu'ils ne devoient plus penser qu'à se rendre. En effet, aprés avoir fait venir dans leur Grand Conseil, Malatesta & Philippe Meliori Pourvoyeur de l'Armée, & oüy leur rapport sur la défaite de leur Armée, & l'estat des forces des ennemis, ils conclurent, qu'il y auroit eu plus de prudence de se rendre dans le temps, où tout fâcheux qu'il étoit, on auroit encore pû esperer d'obtenir par un Traité des conditions assez favorables, au lieu que leur obstination inutile à se défendre, ne pouvoit servir qu'à exposer au ressentiment des vainqueurs irritez, la vie & l'honneur de leurs femmes & de

Hardiesse & fermeté de leur défense.
1530.

de leurs filles, auſſi bien que les facultez de tant de familles, & la ville à être plus cruellement ſaccagée que ne l'avoit eſté Rome. Mais déja le peuple ayant appris la mort du Prince d'Orange, ſans conſiderer qu'elle n'étoit de nulle conſequence à leurs ennemis, au lieu que la République avoit beaucoup ſouffert de la perte de la bataille, s'étoit abandonné à des réjoüiſſances incroyables, car on ne voyoit que feux de joye, bals, & danſes dans toutes les rües de Florence; même ce peuple ayant ſçû le diſcours qu'avoient tenu Megliori & Boglioni dans le Conſeil, courût en furie à leurs maiſons, dans le deſſein de les aſſaſſiner, mais heureuſement ils ne s'y trouverent pas. De ſorte que pour appaiſer cette canaille, le Conſeil fût obligé de faire publier qu'on étoit reſolu de périr en ſe défendant plûtôt que de ſe rendre. Même par ordre du Grand Conſeil, on fit planter des Potences dans la Place publique, & publier à ſon de trompe, *que tous ceux qui parleroient de ſe rendre y ſeroient pendus.* Mais laiſſons pour un moment les Florentins, & revenons à Charles.

Charles prolonge la Diette.

Aprés qu'il fût parti de Boulogne & arrivé à Mantoüe, le Duc Frederic lui fit le meilleur accueuil du monde, & le regala magnifiquement pendant trois jours. Charles avoit été averti qu'à cauſe des rumeurs des Lutheriens, qui cherchoient les moyens de pourvoir à la ſeureté, & à l'avancement de leurs affaires, il ſeroit bon de prolonger la tenüe de la Diete d'Ausbourg; c'étoit auſſi le conſeil que lui donnoit Ferdinand ſon frere, afin qu'on

qu'on eût plus de temps pour chercher les moyens convenables à procurer une bonne réunion entre les deux Religions. Assez de gens lui conseilloient de faire la guerre aux Lutheriens, avant qu'ils eussent le temps de fortifier davantage leur parti, disant que la playe étoit si dangereuse qu'on ne la pouvoit guerir qu'en y appliquant le fer & le feu. Mais ce n'étoit pas le dessein de Charles, qui estimoit qu'il étoit plus necessaire, pour les interests de sa Maison, & pour le bien public, de faire la guerre contre le Turc, outre que ses principales forces étoient occupées au siege de Florence. Ainsi il suivit le premier conseil & prorogea la Diette jusques au 20. de Juin suivant. Les Lutheriens fûrent fort contens de cette prorogation, qui leur donnoit le temps de travailler avec plus d'exactitude à dresser la Confession de Foy qu'ils avoient resolu de presenter à la Diete, & qui fut ensuite communement appellée, *la Confession d'Ausbourg*.

Déplaisir causé à l'Empereur, par les affaires des Suisses.

Cependant Charles averti des desordres arrivez en Suisse pour cause de Religion, en fut beaucoup affligé, pour deux raisons. Premierement parce qu'il voyoit que cela fortifioit le parti des Lutheriens, qui ne manqueroient pas d'en paroître plus fiers à la Diete, & de se rendre plus difficiles à un accommodement, à moins qu'il ne fût fort avantageux. Secondement, parce que quoi que la Maison d'Aûtriche eût conservé depuis Rodolphe, qui avoit été Maître de la Suisse, sinon en qualité de Souverain, du moins en qualité de Gouverneur en chef, la préten-

tion

tion de recouvrer ce qu'elle avoit perdu; cependant Charles avoit resolu de se contenter de tant de grands Royaumes qu'il possedoit, sans se mettre en peine d'acquerir des montagnes, des arbres, & des Ours, c'est-à-dire, qu'il avoit dessein d'entretenir une bonne amitié avec cette belliqueuse Nation, afin d'en tirer de bonnes Troupes dont il avoit besoin dans les guerres qu'il vouloit entreprendre. Aussi avoit-il écrit deux Lettres fort honestes, & pleines de témoignages d'affection aux Suisses, particulierement depuis la deffaite de François I. Il étoit affligé sur tout de ce que cette division étoit arrivée dans le temps qu'il pensoit à tirer des Troupes de cette Nation contre le Turc.

Fausseté d'Ulloa.

Ulloa asseure que la doctrine de Luther s'étoit si fort repandüe en Suisse que de 13. Cantons, huit l'avoient embrassée : ce qui est trés-faux, n'y ayant jamais eu que quatre Cantons, qui ayent suivi, non pas la doctrine de Luther, mais celle de Calvin, & y en ayant toûjours eu neuf de Catholiques, quoi qu'il soit pourtant vray que les 4. Calvinistes, sont les trois quarts plus considerables que les neuf Catholiques. C'est encore une fausseté dans cet Auteur que le miracle prétendu par lequel il dit que 4000. Catholiques taillerent en pieces 16. mille Lutheriens en une bataille, de quoi aucune histoire de Suisse ne fait aucune mention. Je n'approuve pas, à la verité celle de *Plantin*, qui donne toûjours l'avantage aux Calvinistes, dans les Guerres de Religion de Suisse, quoi qu'il soit pour-

pourtant vrai, que le plus souvent ils ayent battus les Catholiques.

Finalement les Cantons Catholiques se voyant trop foibles pour resister aux autres, eurent recours au Pape & à l'Empereur, & leur demanderent du secours, & quoi qu'ils fussent l'un & l'autre assez occupez par les affaires de Florence, l'Empereur ne laissa pas d'écrire des lettres pressantes à Sforza Duc de Milan, qui venoit d'y être rétabli, d'envoyer le plus de gens qu'il lui seroit possible au secours des Suisses, & le Pape lui envoya de l'argent pour faire une levée de cinq cens Chevaux, & 1200. hommes de pied, pour le même dessein. Le Duc executa ces ordres, & tint prêts à partir pour Suisse 2000. hommes de pied, & 1300. Chevaux. Mais les Suisses ayant mieux fait reflexion à leurs interêts & consideré, que des Troupes étrangeres pourroient porter du préjudice à leur païs, & que leurs divisions pourroient perdre l'un & l'autre parti, s'accorderent amiablement, & convinrent, *que chaque Canton suivroit les mouvemens de sa Conscience, pratiqueroit la Religion qu'il croiroit la meilleure, & qu'ils s'abstiendroient de toutes disputes qui leur pourroient faire du tort aux uns ou aux autres*, & choses semblables.

Les Suisses s'accordent.

Ensuite Charles partit de Mantoüe, passa par les Terres de la Republique de venise, où on lui fit le plus magnifique accueuil du monde, de là il passa les Alpes à Trente, par où il entra en Allemagne, & alla en droiture à Ausbourg, où il arriva le 15. Juin qui étoit la veille de la Feste Dieu, accompagné du Roy

Arrivée de l'Empereur à Ausbourg. 1530.

Roy Ferdinand son frére, qui lui étoit allé au devant jusques à *Onipotente*, qui n'est pas loin de Trente, avec la Reine Marie sa sœur, & le Cardinal Lorenzo Campeggi Legat *à Latere*, du Pape. L'Entrée de l'Empereur à Ausbourg fût fort magnifique, & le lendemain il voulut assister à la Procession, solemnelle, marchant au millieu entre le Roy Ferdinand, & le Legat, portant tous trois des torches à la main & toûjours découverts, quoi qu'il fît grand chaud ce jour là. Le matin du 20. La Diette alla dans la Cathedrale, seulement pour oüir la Messe du S. Esprit celebrée par l'Archevêque de Mayence, pendant laquelle l'Empereur fût toûjours à genoux, & tous les autres à son imitation. Aprés la Messe l'Empereur & tous les autres s'estant assis, *Vincenzo Pimpinella* Archevêque de Rossano, & Nonce du Pape, fit un discours fort éloquent de demi heure, dans lequel il ne parla que d'entretenir une bonne union.

Diete. Delà on alla à l'Hôtel de ville, où se devoit assembler la Diette. Aprés qu'ils furent tous assis, l'Empereur étant sur un Trône, portant le Sceptre, la Couronne, le Manteau Imperial, & ayant devant lui sur une Table, l'épée nüe que l'Electeur de Saxe avoit portée à cheval depuis l'Eglise jusques au Palais, le Cardinal Campegge monta en Chaire & fit un autre discours en Latin sur l'Antiquité & l'excellence de la Religion Catholique. Aprés quoi l'Electeur de Saxe, George Marquis de Brandebourg, Ernest François de Luncbourg, Philippe Landgrave de Hesse, &

Wolfgang Prince d'Anhalt, tous Lutheriens se leverent de leur place, & s'allerent mettre devant l'Empereur. *George Pontamis*, Chancelier de Saxe parla pour eux & aprés avoir fait une protestation respectueuse du zéle & de la veneration qu'ils avoient pour sa Majesté Imperiale, ils la supplierent avec beaucoup de soumission, de vouloir permettre que leur Confession de Foy fût lüe publiquement, afin qu'ils desabusassent le Monde, des faux bruits qu'on faisoit courir d'eux, membres de la Diete, & des autres de la même croyance qu'eux, comme s'ils avoient embrassé des opinions heretiques.

L'Empereur, qui ne vouloit pas faire du tort à son A.torité en remettant à l'assemblée la decision de cette demande, ni aigrir davantage les Lutheriens par un reffus que l'on n'auroit pas manqué de leur faire, puis que tous ceux qui composoient la Diette étoient Catholiques, hors ceux ci, répondit sur le champ, *qu'il remettoit la lecture de cette Confession de Foy au jour suivant*, & acheva ainsi cette premiére seance.

Les Catholiques zélez & les Ecclesiastiques furent extrémement mortifiez de cette Réponse de l'Empereur, croyant que c'étoit une chose scandaleuse, que de permettre aux Lutheriens, qui avoient déja été declarez heretiques à Rome par le Chef de l'Eglise, de faire lecture de leur confession de Foy; de sorte que toute la nuit de ce jour là, & le lendemain matin les Legats du Pape, avec les zélez ou ceux qui vouloient paroître tels, ne firent que solliter les Courtisans & les Officiers Murmure des Catholiques.

ciers de l'Empereur qui avoient plus de credit auprez de lui, de vouloir conjointement avec eux travailler à le detourner de la resolution qu'il avoit faite de permettre qu'on fît lecture de cette Confession de Foy, dans une assemblée aussi auguste que celle-là ; mais ces sollicitations depleurent si fort à l'Empereur, qu'il répondit au Nonce lui même, *Monsieur le Nonce, Je suis Empereur & en l'âge de* 30. *ans, & vous voulez me persuader d'agir comme les enfans, qui donnent & reprennent en un même moment, promettent & se dedisent. Comment voulez-vous que je condanne les Lutheriens sans les avoir oüis, & sans savoir quel est leur crime ? C'est ce qui m'a porté à permettre qu'ils lûssent leur Confession de Foi en public.*

Nom de Protestans. La Diete s'étant donc assemblée le lendemain matin, les plus considerables d'entre les Lutheriens, demeurerent en un coin separez des autres, devant la porte, & firent savoir à l'Empereur, que ceux qui devoient venir pour protester de la verité de leur Confession de Foy étoient là attendant que sa Majesté Imperiale leur ordonnât d'entrer. Le Chancelier l'ayant dit à l'Empereur ce Prince dit à haute voix, *qu'ils entrent donc ces Protestans.* De sorte que ce mot de Protestans est sorti premierement de la bouche de l'Empereur, & les Lutheriens, ayant reconnu que ce nom leur convenoit se sont ainsi appellez depuis ce temps-là, & se le sont tellement appropriez, qu'ils ne peuvent souffrir que les Arminiens par exemple qui se le donnent quelque fois, je ne sçai pourquoi, le prennent, ni personne que ceux de leur Communion.

Les

Les Proteſtans étant donc entrez, leur Confeſſion de Foy fût lüe par le Chancelier lui même en Latin apparamment par complaiſance pour le Legat & le Nonce qui étoient preſens, & qui n'entendoient pas l'Alleman. Cette Confeſſion de Foy étoit compoſée de 40. Articles plus ou moins grands, de ſorte que la Lecture qu'on en fit en Latin, & enſuite en Alleman, conſuma plus de trois heures de temps, & que l'on ne fit autre choſe dans cette ſeance. Il fût remarqué, ſur tout par les Lutheriens, que l'Empereur en avoit écouté la lecture en Alleman avec beaucoup d'attention, & au contraire qu'il en avoit écouté la lecture en Latin avec beaucoup de degoût, parce qu'il n'entendoit pas cette langue.

Confeſſion de Foy.

L'aprés-dinée de ce jour-là, & tout le jour ſuivant, les Catholiques ne firent autre choſe que conſulter avec l'Empereur ſur la reſolution qu'ils devoient prendre, au ſujet de la Lecture de cette Confeſſion de Foy, dont les deux extraits en Latin & en Alleman étoient demeurez entre les mains de l'Empereur. Les uns étoient d'avis qu'il ne falloit point répondre du tout non plus, que ſi les Catholiques n'avoient jamais vû, ni oüi parler de cette confeſſion de Foy. Mais le Cardinal Campegge, avec pluſieurs Princes Catholiques, & generalement tous les Eccleſiaſtiques, rejetterent cét avis avec indignation, diſant (ce qui étoit très-veritable) que les Lutheriens ne manqueroient pas, de prendre droit là-deſſus, & de dire qu'ils prenoient le ſilence des Catholiques pour une ap-

Differentes opinions.

approbation; qu'il falloit donc de toute necessité faire une réponse; & comme Charles V. se rangea à cet avis, on fit un choix de sept personnes, quatre Theologiens, & trois Conseillers de bon sens, & d'experience, pour dresser la refutation de la Confession de Foi.

On répond aux Lutheriens.

Cependant l'Empereur pressoit beaucoup les autres affaires de la Diete qui regardoient l'Empire, ou les interêts de son frere le Roy de Hongrie, & tout lui réussit comme il le souhaitoit, parce que les Lutheriens, esperant une réponse favorable à leurs demandes donnerent les mains à tout ce qu'il proposa. Pendant que cela se passoit, l'Empereur ayant vû la reponse que les sept Commissaires avoient dressée pour refuter la Confession de Foy des Lutheriens, declara dans la Diete du 4. Aoust, que l'on liroit le lendemain matin la réponse à la Confession de Foy des Protestans, qu'il exhorta de s'y trouver tous, comme il étoit bien juste, puis que tous les Catholiques avoient assisté à la lecture de la leur avec beaucoup d'attention. Le 5. Aoust au matin le Chancelier fit lecture de la Reponse, qui ne contenoit autre chose qu'une refutation article par article de cette Confession de Foy. On ne faisoit même d'autre réponse à plusieurs Articles que celle-ci, *cét Article ne contient autre chose qu'une pure heresie qui merite le feu*, ou autre semblable. On reconnût en cette occasion beaucoup de moderation du côté des Catholiques, & beaucoup d'emportement du côté des Lutheriens, car au lieu que ceux-là avoient écouté la lecture de

de la Confession de Foy des Protestans avec beaucoup de tranquillité & sans faire aucun bruit ; ceux-ci, firent paroitre beaucoup de chagrin & une impatience continuelle, depuis le commencement de la lecture de la réponse des Catholiques, jusques à la fin, ne faisant jamais que touffer & cracher. Il y auroit beaucoup de choses à dire là-dessus, mais comme ce sont là des matieres qui appartiennent plûtôt aux Theologiens, qu'aux Historiens, je leur laisse, le soin d'y faire telles reflexions qu'ils trouveront à propos.

Tous les Catholiques qui composoient la Diete, souscrivirent sans peine cette refutation de la confession de Foy des Lutheriens. L'Empereur, comme il étoit juste, la signa le prémier, dans la Diete même, le Cardinal Campegge immediatement aprés lui en qualité de Legat à *latere*. En suite les Electeurs, & tous les autres membres de la Diete chacun en son rang. L'Empereur tenta toute sorte de voyes pour obliger les Lutheriens à signer la refutation de leur Confession de Foy ; demande trop injuste, & trop inique, de vouloir qu'ils se fissent le procez à eux mêmes, & qu'ils se declarassent eux mêmes heretiques & perturbateurs du repos de l'Eglise, car c'étoit en substance le contenu de la refutation. Ainsi on ne doit pas trouver étrange s'ils témoignerent quelque chagrin contre ceux qui les vouloient obliger à signer la refutation. Les plus moderez disoient, là-dessus, *que l'Empereur & les autres Catholiques signent nôtre confession de Foy, s'ils veulent que nous signons leur refutation*, ce qui

Refutation souscrite. 1530.

qui auroit été une chose ridicule pour les uns, & pour les autres.

Deliberation. L'Empereur voyant donc que trop pousser les Lutheriens seroient augmenter les desordres de l'Allemagne, au lieu de les appaiser, ne voulût pas prester l'oreille aux conseils violens qu'on lui donnoit de porter les affaires à toute extremité; au contraire, il suivit le conseil des plus moderez, qui étoient de laisser les choses en l'estat où elles étoient, en attendant un temps plus favorable. Mais voyant ensuite que les Lutheriens se prévaloient trop hardiment des conjonctures du temps, pour les interests de leur parti, il declara dans la seance du 22. Septembre, qu'il leur donnoit du temps jusques à la fin d'Avril 1531. pour se réunir avec l'Eglise Romaine de laquelle ils s'étoient separez, leur deffendant cependant sous de grandes peines, d'escrire, de parler, ni soutenir publiquement, aucune chose injurieuse à l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine, ni de recevoir dans leur Communion aucun Catholique de l'un ni de l'autre sexe, & particulierement les Ecclesiastiques. Il leur deffendit enfin sous des grieves peines de troubler la liberté des Catholiques dans leur Etâts, ni de les inquieter en quelque maniere que ce fût dans les exercices de leur Religion. Cependant on exclut de cette tolerance les Calvinistes, Anabaptistes, & tous autres qui embrassoient de nouvelles opinions. On ajoûta de plus à cette declaration, que sa Majesté Imperiale prieroit sa Sainteté de vouloir assembler au plûtôt un Concile general en la ville de Trente, qui seroit

seroit mandé, & commencé un an aprés sa convocation.

Les Lutheriens ne furent pas contens d'une telle tolerance, qu'ils qualifioient d'onereuse, servile & contraire à la charité Chrétienne. De sorte qu'aprés en avoir murmuré, & fait quelque bruit dans la Diete, & dans la ville, les Princes & les Deputez se retirerent en faisant de grandes plaintes, & n'entrerent plus dans la Diete, ce qui irrita beaucoup les Catholiques & mit en grand' colere l'Empereur, tout moderé qu'il étoit, lequel voyant que les Lutheriens alloient prendre quelque resolution violente, & pour éviter toute surprise, congedia la Diete le 19. Novemb., ce qu'il n'auroit pas fait avec tant de precipitation, s'il n'eût recû des avis redoublez le jour précedent des desseins & des cabales que faisoient les Lutheriens pour maintenir leur parti à quelque prix que ce fût. Ainsi fût congediée la Diete, le matin de ce jour là, aprés qu'on eût fait lire un Decret, portant. *Qu'il étoit deffendu sous peine corporelle & confiscation de biens à qui que ce fût, de faire profession d'aucune autre Religion, que de la Catholique, Apostolique, & Romaine, & de rien innover dans sa doctrine ni dans ses ceremonies. Que l'on entendoit pourtant que toutes choses demeureroient en l'estat où elles étoient, jusques à ce qu'on auroit assemblé un Concile, qui ordonneroit tout ce qui seroit necessaire, pour l'honneur, & le bien de l'Eglise.* Fin de la Diete. Decret.

Je finirai cette premiere partie, par l'Histoire des Chevaliers de Malte. Je dirai comment cette isle leur fût donnée par Charles-Quint, L'ordre de Malte, & le Teutonique. 1530.

Quint, & tout ce qui leur est arrivé depuis la perte de Rhodes jusques à l'année presente : & par celle des Chevaliers de l'Ordre Teutonique, qui sont considerables l'une & l'autre dans la vie de cét Empereur, étant necessaire de les rapporter en cette année & en cét endroit de mon Histoire. Quoi que je sois obligé de parler ici de plusieurs choses qui regardent le Grand Maître de cét Ordre, qu'il semble que je devois rapporter dans l'année en laquelle j'ay parlé du siege, & de la prise de Rhodes, j'ay pourtant crû qu'il falloit les reserver pour cet endroit, afin qu'elles eussent plus de liaison avec la suite de l'Histoire de ces Chevaliers; où quoi que je ne parle que de ces deux Ordres, le Lecteur se peut assurer que je n'ai rien omis d'essenciel.

Conjuration à Rhodes. Depuis la perte de Rhodes, qui causa une si sensible affliction à toute la Chrétienté, comme nous l'avons dit en son lieu, le Grand-Maître Philippe de Villiers, de l'Isle Adam François de Nation, & les Chevaliers de l'Ordre étoient errans çà & là. On doit dire à l'avantage de ce grand-homme, non seulement qu'il deffendit la Place jusques à la derniere extrémité contre un puissant Empereur, tel qu'étoit Solyman, qui avoit avec lui toutes les forces de son Empire, mais encore contre les ennemis du dedans, qu'il découvrit plusieurs fois, desquels étoit chef *André d'Amaraldo* de Lisbonne, Chevalier Grand'-Croix, qui se mit à la tête d'une conspiration pour livrer la place à Solyman; mais ayant été decouverts, il fût condanné comme

comme traître & rebelle à l'Ordre à avoir la tête coupée par la main du Bourreau, & trois autres à être pendus.

Je dois rapporter ici une autre particularité considerable. Aprés que la Capitulation, par laquelle le Grand-Maître rendoit la place à Solyman, eut été signée dans toutes les formes, le Grand-Maître avant que de s'embarquer, alla rendre visite à Solyman, accompagné de six Chevaliers Grand-Croix, & 60. Chevaliers de l'Ordre, ce fût le 1. jour de Janvier 1523. Solyman les reçût de la maniere du monde la plus honeste. Il fit present au Grand-Maître d'un Turban magnifique & d'une Veste d'écarlate, & à chacun des Chevaliers d'une Veste aussi d'écarlate; il les fit même accompagner par quelques-uns des plus grands Seigneurs de sa Cour, & par cent gardes jusques dans la ville. Le lendemain Solyman fût rendre la visite au Grand-Maître, sans gardes, & sans escorte, n'ayant avec lui qu'un seul valet de chambre sans armes. Il s'entretint avec lui pendant demi heure sur la fortune de la guerre, & en prenant congé de lui, lui dit. *Quoi que je sois venu ici seul ne croyez pas que je manque de bonne escorte, car j'ay avec moi, ce que j estime mieux qu'une Armée entiere, savoir la parole & la foy d'un si illustre Grand-Maître, & de tant de braves Chevaliers.* Action genereuse de Solyman.

Le Grand-Maître étant donc obligé de quitter Rhodes, & ne sachant où se retirer, s'embarqua lui & tous les Chevaliers, avec toutes leurs hardes & effets sur 50. Vaisseaux ou Galeres. Ils allerent premierement dans l'Ile Le Grand-Maître se retire à Candie.

l'Ile de Candie, où ils furent fort genereusement reçûs par Paul Justiniani qui en étoit Gouverneur, lequel aprés avoir conferé avec le General de l'Armée Venitienne, & les autres principaux Officiers, ils resolurent d'accorder aux Chevaliers pour leur demeure la ville de Castro. Ils n'y furent pas plustôt, qu'assemblez en Chapitre dans le Palais Archi-Episcopal, ils commencerent par nommer deux Ambassadeurs, sçavoir Louys d'Andugar Grand-Commandeur pour aller vers l'Empereur Charles-Quint, & frere Emeri Combaut, pour aller premierement vers le Pape Adrien VI. & ensuite vers François I. afin de les supplier de leur donner du secours pour chasser les Turcs de Rhodes, à quoi ils ne pensoient guere les uns ni les autres, à cause des guerres qu'ils avoient entre eux. Ensuite & dans ce même Chapitre, on fit election de plusieurs Chevaliers Grand-Croix, & autres charges considerables, qui étoient vacantes par la mort de ceux qui avoient été tuez au siege de Rhodes.

Ils vont à Messine, & à Rome.

De Candie le Grand-Maître & les Chevaliers allerent à Messine, où ils furent reçûs avec tous les honneurs possibles par Don Hercule Pignatello, Comte de Monteleon, Vice-Roy & Capitaine General dans l'Ile, conformement aux ordres qu'il en avoit reçûs de Charles V. Aprés y avoir fait un sejour de quelques mois, il alla avec toute l'Armée à Civita-Vecchia. Là il laissa les Vaisseaux, & s'en alla à Rome avec tous les Chevaliers. Le Duc de Sessa Ambassadeur de Charles V. leur rendit tant de bons offices auprés du Pape,

pe, qu'il les reçût comme si ç'avoient été des Rois. Il embrassa le Grand-Maître, & lui donna l'éloge de *Magnus Christi Athleta, & fidei Catholicæ acerrimus propugnator*; *de grand athlete de Jesus-Christ, & de trés-ardant deffenseur de la Foy Catholique*. Le Pape étant venu à mourir en ce temps-là, par un decret du Consistoire, on confia la garde du Conclave aux Chevaliers commandez par le Grand-Maître, tous habillez de rouge, avec une Croix blanche. Quand on eut élû un nouveau Pape, qui fût Clement VII. il leur donna la ville de Viterbe jusques à ce qu'ils pûssent trouver mieux. Estant là, ou comme d'autres le disent de Rome, ils envoyerent pour Ambassadeurs à Charles V. qui étoit alors en Espagne, *F. Diego de Tolede* Espagnol, *F. Gabriele Torino Martinengo* Italien, & *F. Antonio Bosso*, homme de grande experience.

Mais ces Ambassadeurs n'ayant rien pû obtenir pour le recouvrement de Rhodes, le Grand-Maître prit la resolution d'aller lui-même en Espagne trouver l'Empereur, qui ne pouvant faire autre chose en sa faveur, à cause des affaires qu'il avoit sur les bras, lui dit qu'il falloit commencer par chercher un établissement, & qu'il lui offroit l'Ile de Malte. Le Grand-Maître s'en retourna à Viterbe avec cette réponse, & ayant assemblé le Chapitre, on y nomma des Commissaires, pour aller de leur part visiter plusieurs places qu'on leur offroit, avec ordre de commencer par celle de Malte, pour laquelle il sembloit que la plûpart des Chevaliers avoient plus d'in-

Ils cherchent un établissement.

d'inclination. Aprés qu'ils eurent executé leur commiſſion, & de retour à Viterbe, où ils arriverent pendant que le Chapitre étoit aſſemblé, ils y firent un ample rapport de l'eſtat de l'Ile de Malte, ſituée dans la mer de Lybie, vulgairement nommée la mer d'Afrique, à 60. milles de la Sicile, & à 200. de la coſte d'Afrique; elle a à peu près la figure d'une écrevice de mer, & ſoixante milles de tour. La ville qui a donné le nom à toute l'Iſle eſt au milieu, à 7. mille des ports, enceinte d'une muraille de 1323. pas. Il y avoit deux Châteaux aſſez forts, mais qui pouvoient devenir imprenables par leur ſituation. L'Ile en la plûpart des lieux étoit fertile, & ne manquoit pas d'excellentes Fontaines, dequoy on parlera plus amplement cy-aprés. Ainſi ce païs leur plût, & ayant fait ſavoir à l'Empereur qu'ils ſouhaitoient de s'y établir, il leur en envoya les Lettres patentes, ſuivantes.

# PRIVILEGE

## Accordé par l'Empereur Charles-Quint à la Religion de Jeruſalem, contenant la Donation de l'Ile de Malte.

NOus Charles V. par la clemence divine Empereur des Romains, toûjours auguſte, Jeanne ſa mere, & le même Charles par

par la grace de Dieu Roys de Castille, d'Aragon, de l'une & de l'autre Sicile, de Jerusalem, de Leon, de Navarre, de Grenade, de Tolede, de Valence, de Galice, de Majorque, de Seville, de Sardaigne, de Cordoüe, de Corse, de Minorque, de Geen, des Algarbes, d'Alger, de Gilbratar, des Iles Canaries, des Iles des Indes, de la Terre ferme, & de l'Ocean; Archiduc d'Austriche, Duc de Bourgogne, de Brabant &c. Comte de Barcelonne, de Flandre & de Tirol &c. Seigneur de Biscaye, & de Malines &c. Duc d'Athenes, & de Neopatria; Comte de Roussillon, & de Ceritania, Marquis d'Oripano & de Gocciano. Salut & amitié aux nobles Chevaliers de Saint Jean de Jerusalem.

Pour reparer & rétablir le Convent, l'Ordre, & la Religion de l'hospital de St. Jean de Jerusalem, & afin que le trés-venerable Grand-Maître de l'Ordre, & nos bien-aimez fils les Prieurs, Baillifs, Commendeurs, & Chevaliers dudit Ordre, lesquels depuis la perte de Rhodes, d'où ils ont été chassez par la violence des Turcs, aprés un terrible siege, puissent trouver une demeure fixe, aprés avoir été errans pendant plusieurs années, & qu'ils puissent faire en repos les fonctions de leur Religion, pour l'avantage general de la Republique Chrétienne, & employer leurs forces & leurs armes contre les perfides ennemis de la sainte Foy; par l'affection particuliere que nous avons pour ledit Ordre, nous avons volontairement resolu de lui donner un lieu où ils puissent trouver une demeure

demeure fixe, & ne ſoient plus obligez d'errer d'un côté ou d'autre.

Ainſi par la teneur, & en vertu des preſentes Lettres, de nôtre certaine ſcience, & Autorité Royale, aprés des meures reflexions & de nôtre propre mouvement, tant pour nous que pour nos ſucceſſeurs & heritiers dans nos Royaumes, à perpetuité, nous avons cedé, & volontairement donné audit trés-reverend Grand-Maître dudit Ordre, & à ladite Religion de S. Jean de Jeruſalem, comme fief noble, libre, & franc, les Châteaux, Places, & Iles de Tripoli, Malte, Gozo, avec tous leurs territoires & juriſdictions, haute & moyenne juſtice, & tous droits de proprieté, Seigneurie, & pouvoir de faire exercer la ſouveraine juſtice, & droit de vie & de mort, tant ſur les hommes que ſur les femmes qui y habitent, ou qui y habiteront cy-aprés à perpetuité, de quelque ordre, qualité, & condition qu'ils puiſſent être, avec toutes autres raiſons, appartenances, exemptions, privileges, rentes, & autres droits & immunitez.

A la charge pourtant, qu'à l'avenir ils les tiendront comme fiefs de nous en qualité de Roys des deux Siciles, & de nos Succeſſeurs dans ledit Royaume tant qu'il y en aura, ſans être obligez à autre choſe, qu'à donner tous les ans, au jour de la Tous-Saints un Faucon, qu'ils feront obligez de mettre entre les mains du Vice-Roy, ou Preſident, qui gouvernera alors ledit Royaume, par des perſonnes qu'ils envoyeront avec de bonnes procurations de leur part, en ſigne qu'ils reconnoiſſent

ſent tenir de nous en fief leſdites Iles. Moyennant quoi ils demeureront exempts de tout autre ſervice de guerre, ou autres choſes que des Vaſſaux doivent à leurs Seigneurs. A la charge auſſi qu'à chaque changemens de Regne, ils ſeront obligez d'envoyer des Ambaſſadeurs à celui qui aura ſuccedé, pour lui demander, & recevoir de lui l'Inveſtiture des dites Iles, ſelon que l'on a accoûtumé d'en uſer en tels cas.

Celui qui ſera alors Grand-Maître s'obligera auſſi tant pour lui, qu'au nom de tout l'Ordre lors de l'Inveſtiture, de promettre par ſerment qu'ils ne ſouffriront pas, que dans leſdites Villes, Châteaux, Places, & Iles il ſoit jamais fait tort, ni préjudice, ni injure à nous, à nos Eſtats, Royaumes & Seigneuries, ni à nos Sujets, ni de nos Succeſſeurs aprés nous, par mer, ni par terre; qu'au contraire ils ſeront obligez de leur donner du ſecours contre ceux qui leur fairoient, ou leur voudroient faire du tort. Que s'il arrivoit qu'aucuns de nos Sujets de nos Royaumes de Sicile, allaſſent ſe réfugier dans quelqu'une des dites Iles infeudées, ils ſeront obligez à la premiere requiſition qui leur en ſera faite, par le Vice-Roy, Preſident, ou premier Officier de Juſtice dudit Royaume, de chaſſer leſdits fugitifs, à l'exception pourtant de ceux qui ſeront coupables de crime de Leze Majeſté, ou d'Hereſie, voulant quant à ceux-là qu'ils ſoient pris, à la requiſition du Vice-Roy, & remis entre ſes mains.

De plus nous voulons que le droit de Patronage de l'Evêché de Malte demeure au même

même état qu'il est aujourd'huy, à perpetuité à nos successeurs dans ledit Royaume de Sicile, desorte qu'aprés la mort de nôtre reverend Conseiller *Baltasar Waltkirk* Chancelier de l'Empire, qui a été dernierement nommé par nous audit Evêché, ou en autre cas de vacance à l'avenir, le Grand-Maître & le Convent dudit Ordre sera obligé de nommer au Vice-Roy alors de Sicile, trois hommes capables & dignes d'un tel caractere, desquels un pour le moins sera pris de nos Sujets ou de nos Successeurs, & desquels trois nous & nos Successeurs aprés nous serons obligez d'en choisir un, lequel aprés avoir été choisi, nommé, & mis en possession dudit Evêché, le Grand-Maître d'alors sera obligé de le faire Grand-Croix, & de l'admettre dans tous les Conseils, comme les Prieurs, & les Baillifs.

Que l'Amiral de la Religion sera de la langue & nation Italiene, & qu'en son absence celui qui commandera en sa place, sera de la même langue & nation, ou pour le moins capable de cét employ, sans être suspect à personne. Que tous les articles précedens seront convertis en Loix, & Statuts perpetüels, dans ledit Ordre en la maniere accoûtumée, avec l'approbation, & confirmation du Pape & du S. Siege: & que le Grand-Maître de l'Ordre, aujourd'huy vivant, & ses Successeurs à l'avenir seront obligez à jurer solemnellement l'observation exacte des susdits articles, qui seront gardez à perpetuité dans ledit Ordre.

Que s'il arrivoit, (ce que Dieu veuille) que ladite

ladite Religion vint à recouvrer l'Ile de Rhodes, & que pour cette raiſon ou autre, elle fût obligée de quitter ces Iles & Places pour s'établir ailleurs, ils ne pourront transferer ou aliener leſdites Iles & Places en faveur de qui que ce ſoit ſans le conſentement exprez, & la permiſſion du Seigneur de qui ils la tiennent en fief, & au cas qu'ils le fiſſent ſans ſon conſentement, leſdites Iles & Places retomberont en nôtre puiſſance, ou en celle de nos Succeſſeurs. Que ladite Religion pourra ſe ſervir pendant trois ans de l'artillerie & munitions qui ſont preſentement dans le Château de Tripoly, à la charge qu'elle en fera un inventaire; & déclarera ne les tenir que pour la défenſe de cette place, & par preſt, & s'obligera de les rendre aprés leſdits trois ans; à moins que par nôtre bon-plaiſir & grace ſpeciale, nous ne trouvions à propos de leur en prolonger la joüiſſance.

Finalement que les dons & graces, que nous pouvons avoir accordé à quelques perſonnes particulieres deſdits lieux, à temps, ou à perpetuité en fief, comme une recompenſe de quelque ſervice rendu, ou pour quelque autre conſideration, demeureront fermes & inviolables, juſqu'à ce que le Grand-Maître & l'Ordre en jugera autrement, & alors ils ſeront obligez de donner l'équivalent en autre choſe aux legitimes poſſeſſeurs. Et afin d'éviter toutes conteſtations en des cas ſemblables, nous voulons qu'il ſoit choiſi deux Arbitres, l'un par nôtre Vice-Roy de Sicile, & l'autre par le Grand-Maître, leſquels auront plein pouvoir de juger les differens,

rens, aprés avoir oüy les parties, & en cas que lesdits Arbitres ne pûssent convenir entre eux, que les parties conviendront d'un Tiers pour l'entiere decision du different, & que jusques à la decision finale, les possesseurs desdits dons, rentes, dignitez, & honneurs, en joüiront paisiblement.

Sous les conditions cy-dessus expliquées & specifiées, & non autrement, chacune en particulier & toutes en general, nous cedons & donnons en fief lesdites Iles & Places audit Grand-Maître & Ordre, en la maniere plus utile & plus entiere que l'on pourroit imaginer, & voulons qu'elles demeurent en leur pouvoir pour en joüir, les posseder, tenir, y exercer tous droits Seigneuriaux, sans y être troublez à perpetuité ; & ainsi nous donnons, cedons, & remettons audit Grand-Maître, Ordre, & Religion, sous lesdites conditions, toutes les raisons, noms, actions réelles & personnelles, en la même maniere que nous les avons possedées jusqu'à present sans aucune opposition. Voulons enfin qu'ils puissent faire valoir les raisons & droits que nous leur cedons, en toutes causes, tant en demandant, qu'en deffendant ; dedans & dehors jugement en la même maniere que nous l'avons fait, les mettant entierement en nôtre lieu & place, sans aucune autre reservation pour nous, ni nos Successeurs que le seul droit de fief.

Pour cét effet, nous ordonnons par ces presentes, & commandons en vertu de nôtre autorité à toute sorte de personnes de l'un & de l'autre sexe, de quelque qualité & condition

dition qu'elles soient, qui sont habitans desdites Villes, Iles, Terres, Châteaux, ou qui y habiteront cy-aprés, de reconnoître ledit Grand-Maître, Religion, & Ordre de S. Jean de Jerusalem, pour leur Seigneur utile & feudataire, & legitime possesseur desdites Iles, Villes, & Châteaux, & qu'en cette qualité ils lui rendent l'obéïssance, que de fidelles Vassaux sont obligez de rendre à leurs Seigneurs, comme aussi l'hommage, & le serment de fidelité pratiqué en semblables occasions. Ainsi dès le moment qu'ils leur auront presté le serment de fidelité, nous les tenons quittes de tout autre serment qu'ils nous peuvent avoir fait, & par lequel ils demeureroient obligez envers nous, ou nos Successeurs au Royaume de Sicile aprés nous, hors le serment de fidelité qui nous est dû par les Feudataires.

A ces causes, nous déclarons au très-illustre Prince d'Austriche, nôtre très-cher fils aîné, qui doit, si Dieu le permet, être nôtre successeur & heritier de tous nos Royaumes, aprés nôtre mort, que Dieu veüille renvoyer bien loin, nous lui declarons en lui donnant nôtre benediction paternelle, que telle est nôtre veritable intention. Nous ordonnons de plus & commandons en vertu de nôtre puissance & autorité, à tous nos illustres, magnifiques, fidelles, & amez Conseillers, le Vice-Roy, & Capitaine General de la Sicile ulterieure, au grand Justicier, & à son Lieutenant, à tous Juges de nôtre Cour Royale, Maîtres de Comptes, Intendans de nos bâtimens, Thresorier, Conservateur de nôtre Patri-

Patrimoine Royal, Procureur Fiscal, à tous Gouverneurs de Places, Commis aux Ports, Secretaires, & generalement à tous nos autres Officiers & Sujets dans nôtre dit Royaume, & particulierement des Iles susdites, & de la Ville & Château de Tripoli, presens & à venir, qu'ils ayent à obéïr à nôtre presente libre donation & concession, en tous ses chefs, à peine d'encourir nôtre disgrace, & d'être condannez à l'amende de 10. mille onces d'argent applicables à nôtre Thresor.

De plus nous donnons pouvoir à nôtre Vice-Roy, d'aller lui-même en personne sur les lieux, ou d'y envoyer un ou plusieurs Commissaires, qu'il trouvera bon de nommer en nôtre autorité en vertu des presentes, pour l'execution de tout le contenu en elles, & faire tout ce qui sera necessaire, en faveur dudit Grand-Maître & Ordre, pour les mettre en possession réelle de tout ce que dessus, lui donnant pour cét effet tout pouvoir necessaire en telles occasions, de laisser la place vuide, & de la céder incontinent & sans delai audit Grand-Maître, & Ordre, ou à leur Procureurs; & aprés les en avoir mis en possession, de les y maintenir & proteger, & leur faire rendre compte de tous fruits, revenus, rentes, gabelles, & de tous autres droits que nous leur avons cedez & donnez en la maniere susdite, en fief perpetuel.

Et pour mieux faciliter l'execution de toutes ces choses, nous déclarons, que nous derogeons en tant que de besoin à tous deffauts de formalité, nullitez, omissions qui se pourroient trouver dans les presentes, & voulons

ſons qu'elles ſoient executées, nonobſtant toutes oppoſitions, que l'on y pourroit faire, auxquelles nous derogeons, en vertu de nôtre pleine puiſſance & autorité Royale. En foy & Temoignage de quoi nous avons fait expedier les preſentes, ſéellez du ſeau ordinaire de nôtre Royaume de la baſſe Sicile. Donné à Caſtel franco, le 24. Mars, Indiction III. l'an de nôtre Seigneur 1530. L'an 10. de nôtre Empire, & le 27. de nos Royaumes de Caſtille, de Leon, & autres.

CHARLES.

Le Grand-Maître & le Chapître, n'eurent pas plûtôt reçeu & examiné cette Donation, de l'Empereur, qu'ils deputerent incontinent deux Commandeurs pour en remercier de leur part ſa Majeſté Imperiale, & en envoyerent une Copie autentique par le Secretaire Jean *Marie Straticopole*, au Prieur Salviati à Rome, afin qu'il la fît confirmer par le Pape ſelon l'intention de l'Empereur. Le Pape la ſouſcrivit dans le College même des Cardinaux le 25. avril ſuivant aprés avoir beaucoup loüé la bonté & la génerosité de l'Empereur. Il en fit même dreſſer & publier une Bulle. En même temps, on envoya deux Ambaſſadeurs de la part de la Religion, qui ſeront nommez cy-aprés, au Vice-Roy de Sicile, qui étoit alors Don *Hector Pignatello* Duc de Monteleone, pour reçevoir de lui l'Inveſtiture au nom du Roy. Les deux Ambaſſadeurs preſterent le ferment de fidelité

On l'envoye pour le faire confirmer. 1530.

fidelité entre ſes mains, dans l'Egliſe Cathedrale de Palerme, ſur l'Evangile d'une Meſſe ſolemnelle, qui fut celebrée par l'Evêque lui méme, & ſur le Miſſel, étant tous deux à genoux, & le Vice-Roy aſſis, après quoi le Docteur Louys Sanchez Protonotaire Royal, en dreſſa l'acte ſuivant.

# ACTE

## Du ſerment fait au Vice-Roy de Sicile par les Ambaſſadeurs de Malte, le 29. Mai 1530.

NOus frére Hugues de Copones, Enſeigne, & Capitaine General des Galeres de la Sainte Religion de Jeruſalem, & frére Jean Boniface Baillif de Manoaſta, & Receveur General dudit Ordre, Procureurs & Ambaſſadeurs de l'Illuſtriſſime & Reverendiſſime Seigneur frére Philippe de Villers l'Ile-Adam, Grand-Maître de la Sacrée Maiſon de l'Hôpital de S. Jean de Jeruſalem, & de tout le Couvent & Ordre, tant pour lui que pour tous ſes ſucceſſeurs dans ſa charge, pour toute ladite Religion, & pour nous mêmes.

Très-excellent Seigneur Don Hector Pignatello, Duc de Monteleone, Vice-Roy & Capitaine General dans le preſent Royaume de la Sicile ultetieure & Iſles adjacentes, comme repreſentant la perſonne de ſa Majeſté Imperiale & Catholique, Charles, & de

de la Reine Jeanne sa mére, Sereniſſimes Roys de Sicile, nous jurons devant vous, & vous faiſons le ſerment de fidelité ordinaire, & vous promettons devant Dieu, par la Croix de N. S. Jeſus-Chriſt, & ſur l'Evangile que nous avons touché, tant au nom de ceux qui nous ont envoyez que pour nous mêmes de garder & reconnoître tenir en qualité de Fiefs Nobles, libres, & Francs, conformement aux Conditions contenües dans l'Acte de Donation, de ſa M. Imp. des Sereniſſimes Roys, & de leurs ſucceſſeurs aprés eux dans leſdits Royaumes, l'Ile de Malte, de Gozo, & la Ville & Château de Tripoly, qui ont été donnez depuis peu, audit Grand-Maître, & d'obſerver & garder tout ce qui eſt contenu plus amplement dans la dite donation, & privilege. Fait en preſence du Seigneur François Delboſc Baron de Balida, Lieutenant de Roy, dans la Charge de Grand Juſticier de ce Royaume, des Magnifiquès Don Antonio di Bologna, Girolamo di Famia, Juges dans la grand' Cour, Jaques Bonanno, Maître des Comptes, Jerome la Rocca Lieutenant de Roy du Threſor & pluſieurs autres. Par ordre du très-illuſtre: & très-excellent Seigneur Vice-Roy, moy Louis Sanches en ai dreſſé le preſent Acte de ma propre main.

Aprés le ſerment de fidelité, le Vice-Roy nomma ſix Commiſſaires pour aller à Malte mettre en poſſeſſion le Grand-Maître & le Chapitre de tout ce qui étoit contenu dans la Donation, auxquels il en donna le pouvoir, comme agiſſant au nom & en l'autorité

Miſe de poſſeſſion.

rité de l'Empereur. Ces Commiſſaires s'embarquerent à Saragoſſe ſur les cinq Galeres, qui avoient porté les deux Ambaſſadeurs, qui avoient beaucoup de gens conſiderables à leur ſuite, & entre autres douze Chevaliers. On fit de grands honneurs au Grand-Maître & aux Chevaliers lors qu'ils arriverent à Malte, la miſe de poſſeſſion fût faite avec toutes les formalitez accoûtumées, & on en dreſſa des Actes par main de Notaire, en tous les endroits neceſſaires.

L'Action de Charles V. loüée.

Il eſt ſans doute, que ce fût une grande generoſité à l'Empereur, de donner un établiſſement fixe à une Religion comme celle-là, qui aprés avoir été chaſſée de Jeruſalem, avoit changé ſes fonctions de ſervir des pauvres dans un Hoſpital, en celles de faire la guerre aux Infideles, pour la deffenſe de la Foy Chrétienne. Car il eſt certain que tandis qu'ils ont demeuré à Rhodes, la mer d'alentour, a été purgée des Corſaires, à cauſe dequoi les Turcs la nommoient, *le non plus ultra*, les dernieres bornes de leur païs. Toutes les fois que le Divan faiſoit reflexion à ce que Rhodes étoit gardée par de ſi courageux Chevaliers il deſeſperoit de pouvoir faire aucun progrez ſur la Chrêtienté, du côté de la mer & il regardoit cette Place, comme une eſpine à leur pied, qui les empêchoit d'aller plus avant tant qu'elle y feroit: auſſi eſt-il ſans conteſtation, que Rhodes a été le rempart de la Chrêtienté, tandis que les Chevaliers en ont été les Maîtres. On ne doit donc pas s'étonner que Charles V. ait été porté par ſa generoſité naturelle & auguſte, à donner à ces

à ces Chevaliers errans, une demeure & un poste aussi considerable que celui de Malte, quoi qu'en puissent dire certaines gens, & sur tout quelques François passionnez, qui pour diminuer la gloire de cette action de l'Empereur publioient, *que le present de Charles V. aux Chevaliers, ne valoit pas le papier qu'on avoit employé à en escrire l'acte de Donation*; Pour faire voir que cela n'est pas, il est bon de remarquer ici quelques particularitez de cette Ile.

Malte ancienne & nouvelle.

L'Ile de Malte, quoi qu'elle soit aujourd'hui plus peuplée, & mieux cultivée qu'elle n'étoit alors, ne laisse pas d'avoir été toûjours considerable, en ce qu'elle l'a toûjours été plus, que ne le comportoit la nature & la qualité de son Terroir. J'avoüe qu'il n'y a aucune comparaison à faire de l'Etât où elle étoit autrefois avec celui où elle est aujourd'hui; car alors elle ne contenoit que douze mille Ames, au lieu qu'il y en a aujourd'hui 26. mille pour le moins. Alors les bâtimens même de la ville de Malte étoient moins que médiocres, & la place n'avoit que 1323. pas de circüit, au lieu qu'aujourd'hui on y a bâti de fort belles Maisons, & un quartier qu'on appelle la nouvelle ville. Alors les habitans même de la ville avoient des manieres grossieres, quoi qu'ils ne fussent pas mal-faits de visage, & de corps. Les Femmes sur tout y étoient bien-faites, mais elles n'avoient aucun commerce avec les étrangers. On n'y connoissoit pas même l'usage des épiceries, & ils se contentoient des alimens naturels & ordinaires que le Païs leur rapportoit.

Mais

Mais depuis que les Chevaliers de tant de Nations differentes, ont fait leur ſejour dans cette Ile, ils l'ont tellement civiliſée, que ſi elle eût été alors en l'eſtat où elle eſt aujourd'-hui, difficilement me pourrois-je perſuader, que Charles V. ne l'eût gardée pour lui même, comme un des plus précieux bijoux de ſa couronne. Les femmes quoi que bienfaites n'avoient preſque pas de converſation même avec leurs propres maris : au lieu qu'à l'heure qu'il eſt, les Chevaliers, François ſur tout, par leurs manieres galantes les ont ſi bien humaniſées, qu'elles reçoivent des viſites, ſouffrent les galanteries, même juſqu'à donner dans l'excez à l'égard des habits & des manieres libres.

Deſcription de l'Ile de Malte.

L'eſtat de l'Ile de Malte, lors que Charles V. la donna aux Chevaliers étoit tel. Elle conſiſtoit en 40. habitations, ou villages que l'on appelle *Caſali*, qui contenoient, comme nous l'avons déja dit, juſqu'à douze mille Ames. Aujourd'hui il y en a au double, ce qui paroît incroyable, que tant de gens ayent pû ſubſiſter en un ſi petit païs, ſi ſterile, ou ſi peu cultivé, & peut être, ne trouveroit-on rien de ſemblable en tout le Monde. L'Ile étoit alors diviſée en 9. Parroiſſes, la premiere & la principale s'appelloit *Naxaro*. Les habitans de ce lieu, ſe diſent être les plus anciens habitans de toutes les Iles d'alentour ; parce qu'ils ont été convertis par S. Paul lui même, ils pretendent même qu'il fit bâtir leur Egliſe. Cette Paroiſſe contient trois *Caſali*, ou villages, ſavoir Caſal *Gregorio*, Caſal *Muſtai*, & Caſal *Muſlemet*, qui ſont

ſont les plus grands de toute l'Ile, & qui contiennent au delà de 4000. habitans. La ſeconde Parroiſſe eſt celle de *Bicarcara*, qui contient 5. *Caſali*, ſavoir *Tard*, *Lia*, *Balſan*, *Bordi* & *Mati*. La 3. s'appelle *Cormi*, qui ſeule & ſans autre Village contient au delà de 2000. Ames. La 4. s'appelle *Birmiſtit*, grande Parroiſſe qui contient 7. Caſali, ſavoir, *Luca*, *Tarſcieti*, *Gudia*, *Percop*, *Saſi*, *Micabila*, & *Farrug*. La 5. s'appelle *Sirgieu*, dans laquelle il y a 3. Caſali, ſavoir *Chibit*, *Siluch*, & *Coderi*. La 6. ſe nomme Santa Caterina, ayant 5. Caſali, en y comprenant la Parroiſſe elle même vulgairement appellée *Biſcalin*, ſavoir, *Zabar*, *Aſciac*, *Gioan*, *Biabut*. La 7. eſt appellée *Zurrico*, qui comprend 5. Caſali, ſavoir *Crendi*, *Len*, *Miſeri*, *Bubacra*, & *Marin* La 8. porte le nom de *Zabuci*, contenant deux autres Caſali, ſavoir *Muxi* & *Aldvin*. Enfin la 9. eſt la Parroiſſe de *Dinghi*, ayant pluſieurs petits villages à l'entour.

Quoi que cette Ile ſoit pleine de montagnes & de rochers, du côté qui regarde Tripoli, elle ne laiſſe pas d'avoir des côtes où il y a des ports commodes. Elle eſt plus fertile vers le millieu, & quoi qu'elle abonde en Oliviers, Cedres, Orangers & Vignes, ſon principal commerce conſiſte en Cotton, que le païs produit en grande abondance, auſſi bien que le miel, qui a donné le nom à toute l'Ile, que les Latins ont appellée *Melita*, mot qui vient du Grec *Meliſſa*, qui veut dire une abeille, auſſi l'experience fait voir que le miel de Malte, eſt le meilleur qu'on puiſſe trou- Suite.

trouver nulle part aileurs, & l'on en fait aussi un grand commerce; cela vient de ce qu'il y a dans cette Ile une grande abondance & varieté d'excellentes fleurs au Printemps, & que l'on n'y voit jamais ni neige, ni glace en ce temps-là. Ce qu'il y a de plus admirable est, que cette Ile se vante, de ne produire aucun animal qui ait du venin, que non seulement on n'y voit aucune herbe qui puisse faire du mal, mais qu'il y croît toute sorte d'excellentes herbes, & de simples necessaires à la Medecine, & pour faire les plus admirables antidotes, d'où on les envoye par tout le Monde. Les Historiens disent que cela vient de la benediction que S. Paul donna à cette Ile, aprés y avoir été mordu d'une vipere, qu'il jetta au feu, & qu'auparavant l'Ile étoit pleine d'animaux, & d'herbes pleines de venin.

La 2. Ile que Charles V. donna aux Chevaliers s'appelle l'Ile de *Gozo*. Les Latins l'ont appellée *Gaudisium*, ou comme d'autres disent *Gaulus*, peut être parce que cela approche plus du nom Grec γαυλος. Elle est separée de celle de Malte par un Canal de 4000. pas à l'endroit le plus large. Elle a trente mille de circuït, sa longeur est de 12. mille, & sa largeur de six mille un peu plus ou un peu moins. On y peut aborder facilement de tous côtez, elle est très-fertile par tout, l'air y est parfaitement bon, & l'on y recueilliroit une grande abondance de fruits, si les habitans vouloient se donner la peine de la cultiver, à quoi ils ne sont nullement portez. On y trouve quantité de sources d'eau douce, clai-
re,

re, & excellente même ſur les bords de la Mer. On y feroit les plus agreables jardins du Monde, comme on le voit par quelques-uns qu'il y en a, & qui produiroient toute ſorte de fleurs & de fruits: mais les habitans de l'Ile, quand on leur parle de jardins, ont accoûtumé de dire, qu'ils ont beſoin de bleds, & de pain, & non pas de fleurs, ni de fruits; auſſi tous leurs plus grands ſoins ſont de ſemer du bled, & des légumes. Le nombre des habitans n'eſt guerre plus grand aujourd'hui, qu'il étoit alors, ſavoir ſeulement d'environ huit mille, pour la plus part gens rudes & groſſiers ſur tout les femmes, mais ils s'exercent beaucoup aux Armes, comme les Maltois, dés l'enfance, afin de pouvoir deffendre le païs, contre les courſes des Turcs. On y parle la même langue qu'à Malte, moitié Grec & moitié Sicilien, de ſorte que les Italiens ont de la peine à les entendre, hors ceux de Calabre. Il n'y a qu'un ſeul Bourg, dans toute l'Ile, avec trois villages, & un bon Château ſur le bord.

Tripoli eſt une petite preſqu'-Ile plus proche de la côte de Barbarie, & dans un air fort ſain. Ce n'étoit autre choſe qu'une ſeule ville Iſolée, de 4000. de tour. La Mer ne l'environne pourtant que de trois côtez, car du quatriéme elle eſt jointe à la Terre ferme par de plaines ſablonneuſes; elle contenoit alors environ cinq mille Ames, ſans être beaucoup accrüe & peu fortifiée, les Rois de Sicile & particulierement Charles V. ayant ſeulement travaillé à fortifier le Château, qui étoit quarré, d'environ 600. pas de tour, envi- Tripoli.

environné de la mer des trois côtez, bâti sur une roche de Marbre, avec deux des plus forts Baſtions que l'on eût fait en ce temps-là, pour deffendre la place. La ville, ni le Château n'étoient pas aſſez forts pour ſe deffendre pendant long-temps, mais Charles V. quand il les donna aux Chevaliers de Malte, conſideroit qu'ils pourroient fortifier ſi bien, l'une & l'autre qu'elles deviendroient imprenables quand elles ſeroient entre les mains de cét Ordre, qui avoit pris pour ſa deviſe *la deſtruction des Infidelles*, & qu'elles deviendroient le fleau des Maures. Les Chevaliers le crûrent ainſi, & commencerent bien-tôt aprés à mettre ce deſſein en execution, ce qui porta les Maures à faire tous leurs efforts pour les en chaſſer.

Préſent Loüé. 1530. A peu de milles de diſtance de Tripoli, & du côté d'Orient il y avoit une petite Ile nommée *Tagora*, & du côté du couchant une autre appellée *Tenzor*, qui ſervoient de rempart à Tripoli, & où l'on pouvoit bâtir de bons Châteaux, qui auroient rendu cette ville Imprenable. Le don que fit Charles V. aux Chevaliers n'étoit donc pas ſi peu conſiderable que certaines gens qui en ont voulu diminüer le prix, l'ont voulu faire accroire. Trois Places telles que nous venons d'en faire la deſcription, avec 25. mille habitans, ne ſont pas de petite conſideration; ſur tout pour des gens qui ſont dans le beſoin, & pour un Ordre, qui étoit errant & ne ſavoit où ſe retirer depuis qu'il avoit été chaſſé de Rhodes: & l'experience a fait voir depuis, qu'il ne pouvoit trouver d'azile plus conſiderable, ni plus aſſeuré; & par conſequent, on doit

regar-

regarder l'offre que leur en fit l'Empereur au commencement, & la donation réelle qu'il leur en fit ensuite, comme une action extremement genereuse & noble.

Veritable intention de Charles V.

Il faut pourtant dire ici, quels furent les sentimens des Macchiavelistes sur cette genereuse action de Charles. Car il est certain, que si tout le monde loüe en general le dessein de cét Empereur, d'avoir ainsi pourvû aux besoins de ces Chevaliers, tous ne s'accorderent pas au sujet du dessein & de l'intention qu'avoit Charles V. quand il donna ces Places. Il y en a beaucoup qui ont crû, & je suis de ce sentiment, que ce ne fût point par un mouvement pur de generosité, d'humanité, & de charité, que cét Empereur invincible donna ces Places aux Chevaliers, mais pour son propre interest; c'est qu'il voyoit bien que Solyman aprés avoir pris Rhodes n'en demeureroit pas là, ni ses Successeurs aprés lui, & qu'ils ne manqueroient pas d'attaquer l'Ile de Candie, après quoi la Sicile entiere seroit à la gueule du Dragon Ottoman. Il voulut donc chercher à la deffendre, & à faire de l'Ile de Malte un rempart imprenable, entre les mains des Chevaliers, qui par leur grand nombre, leurs riches Commanderies, & leur grand courage s'étoient rendus la terreur de la Mediterranée. En effet ayant ainsi fortifié & rendu Malte imprenable, en la donnant aux Chevaliers, qui par leurs Galeres & leurs courses se rendroient maîtres de la mer, il mettoit la Sicile à couvert de l'invasion des Corsaires, & s'il arrivoit qu'on l'attaquât, il en pouvoit

tirer

tirer un secours & des forces considerables pour la deffendre, & par consequent Charles V. se déchargeoit par là des dépenses immenses qu'il lui falloit faire, tant pour fortifier Malte que pour la garder. Ce fût donc un coup de la bonne Politique de ce grand Empereur.

Mais puis que voilà l'article des Chevaliers de Malte, qui a tant de rapport à l'Histoire de Charles V. achevé, j'estime qu'il y faut joindre celui des Chevaliers de l'Ordre Teutonique, qui n'y en a pas moins. Depuis la mort de Frederic de Saxe, Albert Marquis de Brandebourg avoit été fait Grand-Maitre de l'Ordre. Mais ensuite en 1511. étant devenu Duc de Prusse, il refusa de prester le serment de fidelité à Sigismond Roy de Pologne son Oncle, ce qui causa une guerre ouverte entre eux. En 1525. on fit la paix, qui donna un coup mortel à tout l'Ordre, en ce que la dignité de Grand-Maître, qui avoit été elective jusques-là, devint hereditaire, & annexée à perpetuité avec la Duché de Prusse à la Maison de Brandebourg. Presque en même temps Albert ayant goûté la nouvelle Reformation se déclara Lutherien. Les Chevaliers Allemands ne pouvant souffrir que les Provinces de Prusse, dont l'acquisition avoit coûté tant de sang, & de depenses à la Religion Teutonique pendant trois siecles, lui fussent ainsi enlevées, ni que le Grand-Maître, fût non seulement hereditaire mais Lutherien, s'assemblerent & concerterent ensemble pour trouver quelque remede à ce mal, & ce qui les y porta davantage, fût l'Edit

l'Edit publié par Albert contre les Catholiques, & les nouvelles Ecoles, & Eglises qu'il avoit fait dresser en Prusse, avec le Rit de Luther.

L'Empereur Charles V. se trouvoit alors en Espagne, où ayant été informé par les Chevaliers de ces évenemens, & de leur dessein, & leur ayant promis sa protection, ils s'assemblerent en Chapitre jusqu'à 38. Chevaliers & Commandeurs, élûrent Grand-Maître de l'Ordre *Valterno Cromberg*, Commandeur de Francfort, & lui donnerent le titre de *Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, pour l'Allemagne, & pour l'Italie*; lequel dépêcha aussi-tôt deux Ambassadeurs, savoir les Chevaliers *Everard Chingen*, & *Henri Heinae*, vers l'Empereur Charles V. pour le reconnoître pour Souverain Seigneur de l'Ordre, comme tous les autres Empereurs l'avoient été depuis trois cens ans. Charles V. étoit alors à Burgos Capitale de Castille la Vieille, où aprés que les Ambassadeurs eurent été magnifiquement reçûs, le 8. Janvier 1527. & qu'ils lui eurent solemnellement prêté le serment de fidelité, il confirma par des Lettres patentes Imperiales le Grand-Maître Cromberg dans cette dignité. Mais à l'égard des instances des Ambassadeurs au sujet des affaires dont ils lui parlerent avec des paroles pleines de ressentiment contre le Duc Albert, ce Monarque leur répondit, que devant passer à Boulogne dans deux ans, au plus tard, pour y être couronné, & une Diete devant aussi en même temps être convoquée en Allemagne, on y prendroit toutes les resolutions les plus necessaires; & ainsi il ren-

renvoya les Ambassadeurs chargez de presens.

Resolutions prises dans la Diete contre Albert. 1530

Cette Diete ayant donc été assemblée, comme il a été dit, dans la ville d'Ausbourg, après quelques affaires, qui ne souffroient pas de retardement, Charles V. ayant mis sur le tapis les interêts de l'Ordre Teutonique, non seulement l'apostasie d'Albert de l'Eglise Romaine fut desapprouvée, mais aussi la rebellion où il étoit tombé en voulant démembrer la Prusse de l'Allemagne dont elle étoit fief, & faire soustraire l'Ordre Teutonique de l'obeïssance de l'Empereur; de sorte que la Diete declara nul tout ce qu'il avoit fait, & le dépoüilla du Duché de Prusse, & de la dignité de Grand-Maître, confirmant les Lettres patentes de confirmation, que l'Empereur avoit données à Cromberg, legitimement élû Grand-Maître, & l'investissant de toute la Prusse; & ce qu'il y eut d'admirable, est qu'il y eut là-dessus une parfaite unanimité de sentimens, non seulement entre les Princes, & Députez Catholiques, mais aussi entre les Lutheriens mêmes; & l'Archevêque de Mayence, quoique de la même Famille qu'Albert & son cousin germain, se montra son ennemi très-passionné & très-ardent. Tant il est vrai, que quand il s'agit des droits de Souveraineté & de Fiefs, on n'a égard ni à la parenté, ni à la Religion; mais comme cette ceremonie fait une partie assez curieuse de la Vie de Charles V. il ne sera pas hors de propos que je la décrive brievement.

Ambassadeurs & leurs rencontrances. 1530.

Le jour assigné pour cette fonction, l'Empereur étant assis sur son auguste Trône dans la Diete en presence des Electeurs, & au-

tres

tres Princes & Députez de l'Empire, comparurent à cheval magnifiquement vêtus & parez, les Ambaſſadeurs du nouveau Grand-Maître, qui furent le Comte Henri d'*Helfeſtein*, Hoyer Comte de *Mansfeldt*, & Jean *Hohenloe*, tous trois Commandeurs; leſquels arrivez à la porte de la Sale, & ayant mis pied à terre, ſe preſenterent devant le Trône, & après avoir fait les reverences accoûtumées, ils expoſerent, ſe tenant debout & nû-tête, & Charles V. étant aſſis, & ayant toutes les marques de la Dignité Imperiale, qu'Albert de Brandebourg étant déchû, pour crime de felonie contre l'Empire, & de rebellion contre l'Egliſe Catholique, de la charge de Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, & ſa Majeſté Imperiale ayant déja confirmé l'élection faite en la perſonne de Valterno de Cromberg, & promis de lui conferer l'Inveſtiture de cette Dignité, & du Duché de Pruſſe, ils avoient été envoyez pour la recevoir de l'auguſte bonté de ſa Majeſté Imperiale. Alors l'Archevêque de Mayence s'étant levé, répondit en qualité de Grand Chancelier de l'Empire, que l'Empereur étoit diſpoſé à leur donner ſatisfaction, & qu'on expedieroit à la Chancelerie les Lettres de l'Inveſtiture de toutes les Provinces de la Pruſſe; après quoi les Ambaſſadeurs ayant baiſé la main à l'Empereur, en ſe baiſſant très-profondément, s'en retournerent de la même maniere qu'ils étoient venus, avec un nombreux cortége.

Le matin ſuivant, celui de l'Inveſtiture dans la Diete d'Ausbourg, ſe fit l'autre ceremonie, Ceremonie. 1530.

monie. D'abord l'Empereur parut dans celle-ci sur son Trône Imperial, avec des ornemens plus superbe au Dais, & au Siege. Charles V. étoit vêtu de son Manteau Imperial, c'est-à-dire, le même qu'il avoit lors qu'il fut couronné, & paré de toutes les autres marques de l'Empire, assisté des sept Electeurs de l'Empire tout autour du Trône, avec leurs Habits Electoraux, assis chacun en sa place; & de tous les autres Princes chacun dans leur rang, aussi-bien que de tous les Etats & Ordres de l'Empire.

Ambassadeurs. Charles V. ne s'étoit pas encore assis lors qu'on vit arriver à Cheval, avec une superbe suite, quatre Chevaliers Ambassadeurs du Grand-Maître, tous quatre Comtes de l'Empire, savoir, Henri d'*Holsestein*, Hoyer de *Mansfeldt*, Bolfo de *Montfort*, & Jean *Hohenloe*, Commandeur de Kassemburg. Ces Seigneurs étant décendus de Cheval à la porte de la Diéte, furent reçûs par les Officiers de l'Empereur, & accompagnez par les mêmes devant le Trône de ce Monarque, qu'ils saluerent à genoux, après quoi s'étant aussi-tôt levez ils lui exposérent (Holsestein portant la parole pour tous) *que le Marquis Albert de Brandebourg étant déchu de la Dignité de Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, & sa Majesté Imperiale ayant promis avec une si généreuse bonté de la conférer à Cromberg, ils supplioient sa Majesté de lui en donner l'Investiture.*

Leur demande est reçûe. L'Archevêque de Mayence, en qualité de Grand Chancelier de l'Empire, s'étant levé debout, dit, *que l'Empereur étoit content, & fort disposé à les satisfaire, en investissant solemnellement*

*nellement le Grand-Maître de cette Dignité, aussi bien que de la Prusse, & des autres Etats.* A l'instant les Orateurs s'étant mis à genoux, & relevez, remerciérent sa Majesté Imperiale, de la part de l'Ordre, & du Grand-Maître, par un court compliment qui fut fait par le même; après quoi aiant fait une autre profonde revérence ils se retirérent, & allérent en donner avis au Grand-Maître.

Celui-ci vêtu d'un habit long le plus riche & plus magnifique qu'aucun Grand-Maître eût jamais porté, savoir de Damas blanc aïant les manches fort larges, avec la Croix de l'Ordre brodée sur l'épaule, & une autre encore plus magnifique sur la poitrine; monté sur un cheval superbement harnaché, & paré sur tout d'une housse extrémement riche, s'achemina vers la Diéte, comme il avoit fait le jour précedent, mais d'une maniére plus solemnelle. Le Grand-Maître étoit précedé de 50. Gardes à Cheval, & de dix Cavaliers deux à deux, devant lesquels alloient trois Porte-Enseignes portant sur leurs épaules chacun leur Enseigne déployée; celle du milieu de couleur rouge étoit de l'Empire, celle de la droite de couleur blanche ornée de la croix noire de l'Ordre, & la troisiéme à la gauche étoit de couleur d'or, & représentoit l'Enseigne de Jerusalem; & il est bon d'avertir ici que ces 3. Enseignes, ou Banniéres, étoient portées par 3. Cavaliers, qui dans cette fonction faisoient, pour la rendre plus superbe, la charge de Porte-Enseignes.

Grand-Maître.

Derriére le Grand-Maître marchoient à cheval six anciens Commandeurs de l'Ordre avec

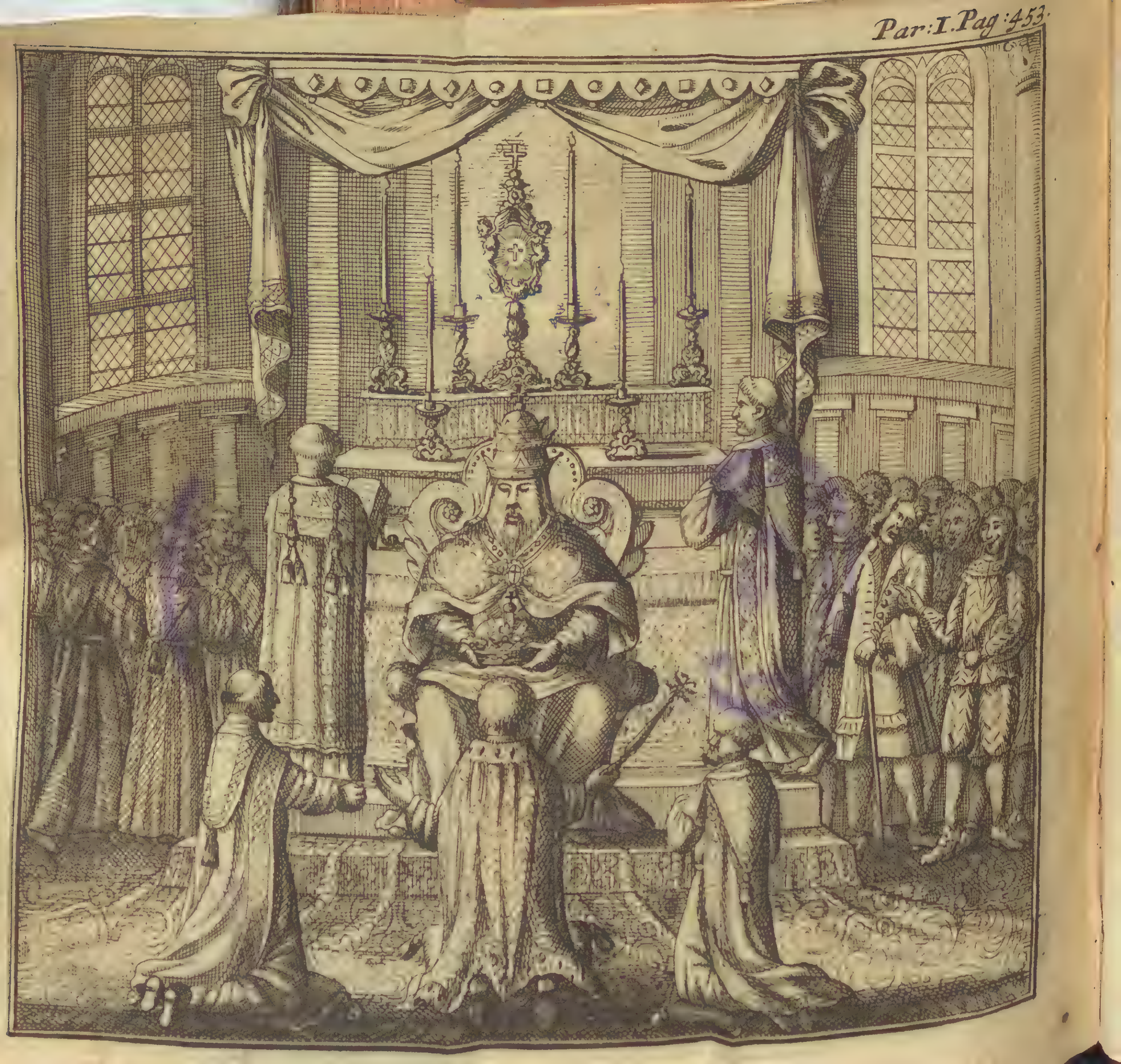
Cavalcade.

avec leurs habits de ceremonie, & chacun six Laquais après eux; ils étoient suivis des 4. Comtes qui avoient fait la fonction d'Ambassadeurs, vêtus des mêmes habits, & immédiatement après eux venoient 4. Grand-Croix, 30. Chevaliers, & un si grand nombre de Barons, & de Nobles de l'Empire invitez par le Grand-Maître pour honorer cette Ceremonie, que tous ensemble faisoient plus de 3000. tous montez sur de très-superbes Chevaux, chacun s'étant efforcé, & pique à l'envi, de paroître avec toute sorte de magnificence & d'éclat, sans épargner aucune dépense.

Arrivez dans la grande Cour ils mirent tous pied à terre, à mesure qu'ils entroient, & ayant passé le pont, précedez des Enseignes, ils eurent beaucoup de peine à cause de la grande presse d'approcher du Grand-Maître devant le Trône de l'Empereur, avec ces Commandeurs & ces Grand-Croix qui formoient le Couvent de l'Ordre.

Devant le Trône. A peine furent-ils arrivez que le Grand-Maître, & tous les autres, s'étant mis à genoux aux pieds de l'Empereur, il lui renouvella de sa propre bouche, avec une profonde soûmission ses instances pour l'Investiture, conformément aux promesses faites à ses Ambassadeurs. L'Electeur de Mayence s'étant levé lui donna de la part de sa Majesté Imperiale, en qualité de Grand Chancelier, les lettres Patentes de l'Investiture, écrites en lettres d'or, & signées de l'Empereur du même Electeur Chancelier, & du Secretaire d'Etat, qui y avoit apposé le grand Sceau de l'Empire, reservé pour des Patentes de cette nature.


BIBLIOTECA





Au même inſtant le premier Chapelain de l'Archevêque de Mayence, lui donna le Miſſel entre les mains, ſur lequel le Grand-Maître s'étant mis à genoux, & tenant une main ſur l'Evangile, prêta le ſerment, l'Electeur prononçant les paroles qu'il falloit dire, & le Grand-Maître les repetant après lui mot pour mot. Aprés cela l'Empereur ayant fait ſigne au Grand-Maître de ſe lever, il ſe leva, & au même moment les 3. Chevaliers qui avoient porté les enſeignes s'étant avancez, les preſenterent à genoux à l'Empereur, qui les donna de ſa propre main au Grand-Maître, qui, ſelon la coûtume des Allemans, les jetta au milieu de cette grande multitude de gens. Enſuite l'Empereur ayant reçû l'Epée de l'Empire, qu'on lui mit entre les mains, en donna à baiſer le pommeau au Grand-Maître, qui le baiſa à genoux. L'Empereur ayant rendu l'Epée à celui qui la lui avoit donnée, & pris le Sceptre, permit au Grand-Maître de le toucher, à genoux, avec la main, en qualité de Prince Eccleſiaſtique, car il n'eſt permis à aucun ſéculier de toucher ce Sceptre, ni même de le baiſer. Cette Ceremonie fut couronnée par la création de cinq Chevaliers, que l'Empereur créa en préſence du Grand-Maître. Serment.

*Fin de la Premiere Partie.*





# TABLE

*Des Noms propres, & des principales matieres contenuës dans cette premiere Partie de la Vie de Charles-Quint.*

## A.

Amedée

B.

Car-

Che-

Les

E.



Exem-

Les

## G.

H.



I.

qu'il

De

N.



O.

Phi-

Prince

Q.



R.



Re-

S.

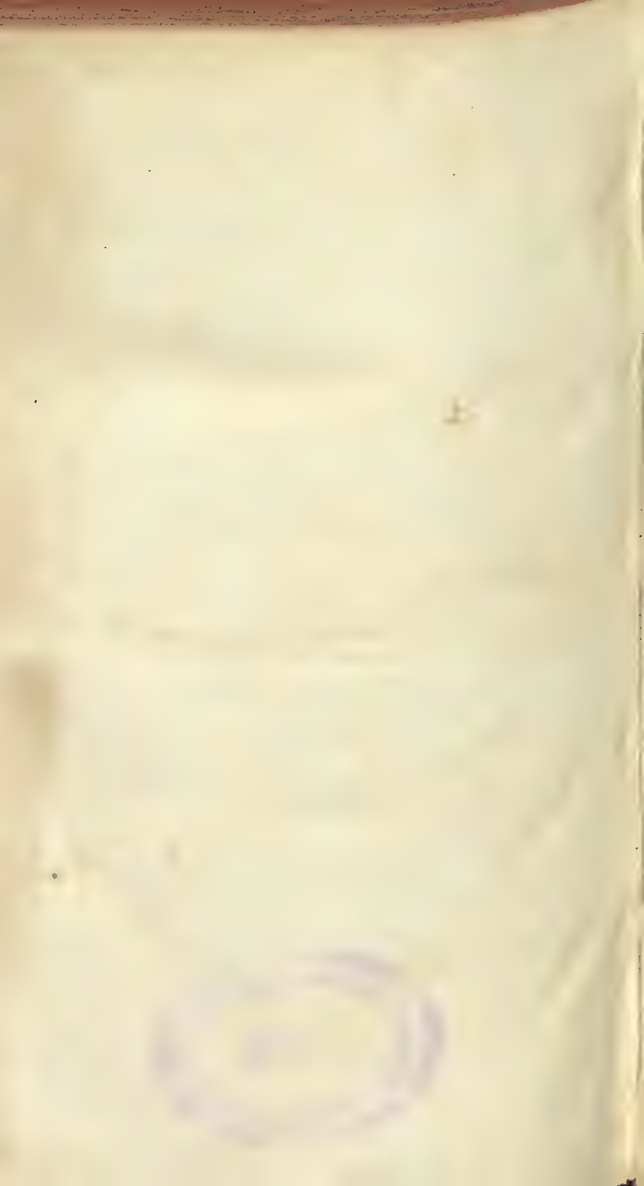
Veni-

*Fin de la Table de la premiere partie.*





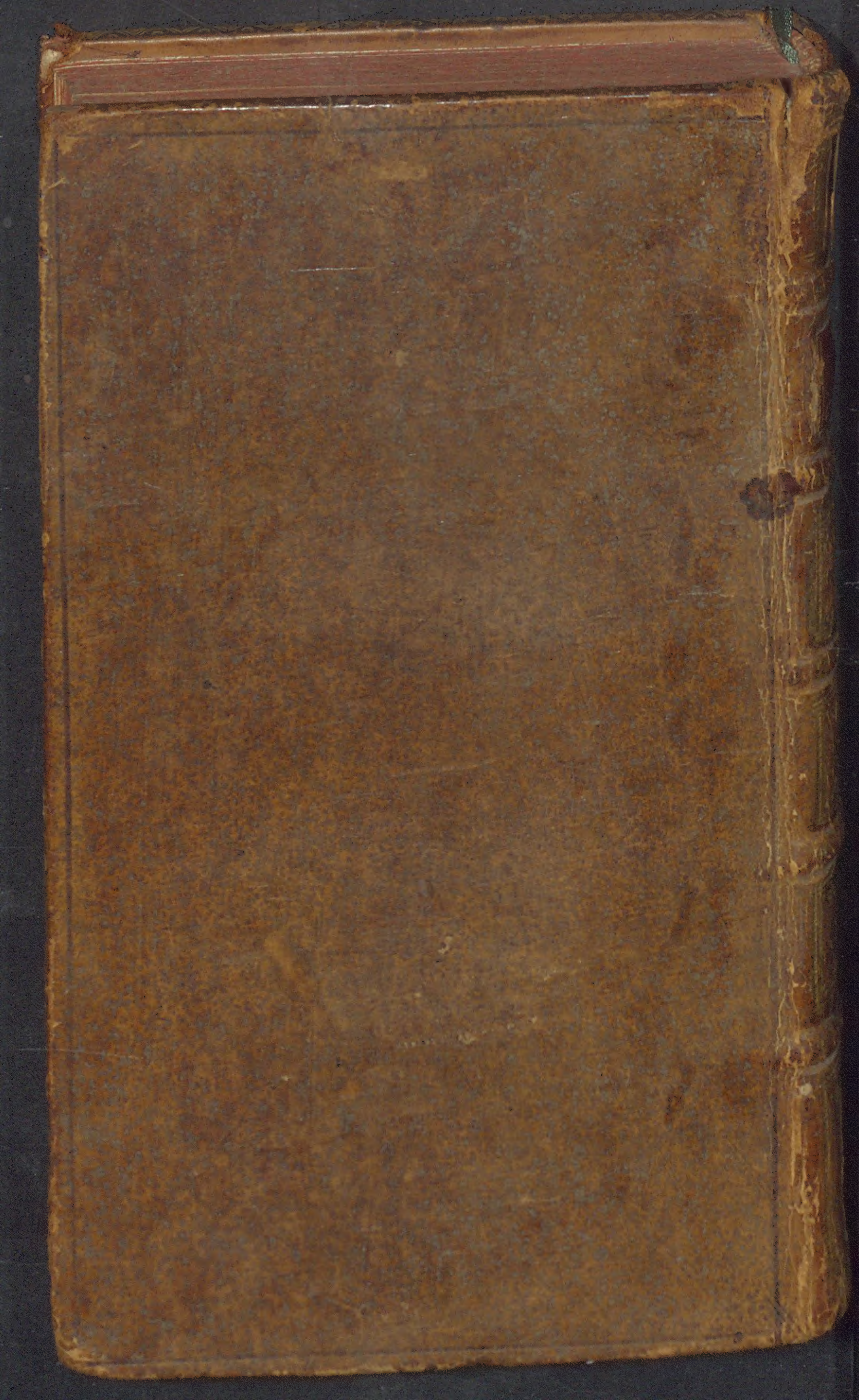









214
VIE
DE
CHARL. V
TOM. I
16




colorchecker CLASSIC
calibrite
mm